



TW
1985
.35
A734
1805
SMRS

[2 ouvrages en 1 vol.]

LES

MONUMENS RELIGIEUX.

1883

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LES
MONUMENS RELIGIEUX,
OU
DESCRIPTION

CRITIQUE ET DÉTAILLÉE

Des Monumens Religieux , Tableaux et Statues des Grands Maîtres; Gravures sur pierres et sur métaux, Ouvrages d'Orfèvrerie, Églises de toutes les Sectes de la Religion chrétienne, Tombeaux, Monastères, Cimetières, Grottes, Hermitages remarquables, etc., qui se trouvent maintenant en Europe et dans les autres parties du monde.

OUVRAGE

Fait pour les jeunes Artistes, pour les Voyageurs, et pour servir à l'Éducation de la Jeunesse.

PAR MADAME DE GENLIS.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands Augustins, n° 29,
vis-à-vis celle du Pont de Lodi.

AN XIII — 1805.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

MA CHÈRE TANTE,

Sous le rapport des sentimens religieux, et sous celui du goût le plus éclairé pour les arts, quel suffrage pourrait avoir plus de poids que le vôtre ! Si vous daignez l'accorder à cet Ouvrage, mon cœur et mon amour-propre seront également satisfaits. C'est à celle dont le pinceau fidèle et sûr semble créer ce qu'il imite, et multiplier les plus charmantes productions de la nature ; c'est à celle qui a cultivé avec le même succès tant d'autres talens, qu'il appartient de prononcer sur les ouvrages de l'art et sur les jugemens qu'on en porte.

Quand on songe à vos talens, MA CHÈRE TANTE, on peut craindre la sévérité de

*vo*tre goût ; mais quand on se rappelle
*vo*tre bonté , comment ne pas compter sur
*vo*tre indulgence ? comment ne pas se flat-
ter , MA CHÈRE TANTE , que vous recevrez
avec bienveillance l'hommage de l'admi-
ration et de l'attachement le plus tendre
et le plus respectueux ?

P R É F A C E.

CET livre n'est point un ouvrage sur la religion ; ses ministres les plus éclairés et les plus fidèles sont rentrés dans leur patrie ; c'est à eux qu'il appartient de nous instruire , par leurs exemples , leurs exhortations et leurs écrits. Cet ouvrage n'a rapport qu'à la partie la plus intéressante des beaux arts , dont on a tâché de donner une idée générale dans cet abrégé. Cet ouvrage est très-imparfait ; je n'ai pu avoir de détails sur les collections de tableaux de Russie , de Vienne et de Malte (1). Quant à la Russie , presque tous les tableaux du palais impérial de Pétersbourg ont été achetés en France , dans les ventes de cabinets célèbres , et l'on a rendu compte des chefs-d'œuvres exposés dans ces ventes , qui ont passé dans les pays étrangers.

J'ai vu presque tous les monumens et les

(1) On sait seulement que les plus beaux tableaux du Calabrese sont à Malte , dans l'église cathédrale de Saint-Jean.

tableaux dont je donne la description ; je n'en parle, en général, que d'après le jugement des plus grands artistes : cependant j'ai souvent osé donner mon avis particulier, mais seulement sur des choses dont tout le monde peut juger avec du bon sens et quelques connaissances superficielles des beaux arts. Quoique j'aie fait le voyage d'Italie, celui de M. de Lalande (1) m'a beaucoup servi ; je l'avais emporté en Italie, avec ceux de MM. Cochin et Richard ; j'ai vu tous les lieux que ces voyageurs ont parcourus, et j'ai trouvé le voyage de M. de Lalande le plus exact, le plus impartial et le plus instructif de tous. L'auteur y parle toujours avec respect du souverain pontife et de la religion (du moins dans la première édition, la seule que je connaisse) ; il donne de l'Italie une idée juste et parfaite ; c'est pour ce voyage le meilleur guide que l'on puisse prendre : d'ailleurs les savans y trouveront, sur l'astronomie et sur les sciences,

(1) M. de Lalande a fait ce voyage après M. Cochin, et il rapporte les jugemens les plus importans de ce célèbre artiste, sur les plus beaux tableaux de l'Italie.

des détails et des observations que nul autre, sans doute, ne pouvait mieux faire, et que mon ignorance ne me permet pas d'apprécier. En parlant de l'Italie, j'ai rendu compte de tous les tableaux remarquables qu'elle possédait jadis, et de ceux qui lui restent encore, et je n'ai donné qu'un détail très-superficiel du Musée de Paris, non seulement parce que j'avais déjà parlé de ses tableaux les plus célèbres qui viennent d'Italie, mais aussi parce que ce livre étant fait sur-tout pour la France, ce détail était inutile, puisque nous avons les descriptions les plus exactes de cette admirable collection.

Il résulte de cet ouvrage, par la simple exposition des faits, que les protecteurs des beaux arts les plus persévérans, les plus éclairés et les plus utiles, ont été les papes et des ecclésiastiques; et cette vérité eût été mieux démontrée encore, si l'on eût donné plus de développement à cet ouvrage, qui n'est qu'une esquisse très-imparfaite, auquel on compte joindre, par la suite, un supplément. Quand on a un peu lu, qu'on a voyagé, et qu'on est capable de quelque ré-

flexion, on ne revient pas de sa surprise, en songeant aux déclamations des écrivains du dernier siècle, sur *l'ignorance, l'inutilité, la paresse honteuse* des prêtres. Il y avait deux manières principales de déclamer contre eux : dans l'une, on ne faisait mention que du haut clergé, des cardinaux, des archevêques, des évêques (1); on ne parlait alors que de leur fortune, comme s'il n'eût pas existé un seul ecclésiastique pauvre dans l'état, et comme si toutes les autres classes, dépouillées, dévorées par les prêtres, eussent été réduites au dernier degré

(1) Et l'on se gardait bien de rendre justice à ceux dont les vertus honoraient l'épiscopat, quoiqu'ils formassent néanmoins le plus grand nombre. Il n'existe pas une classe, une profession, un état, où l'on ait vu autant de régularité, de bienfaisance et de vertu, que l'on en voyait parmi les ecclésiastiques. Quels sont les grands seigneurs qui ont fait autant de bien dans leurs terres qu'en ont fait dans leurs diocèses les Bossuet, les Fénelon, les Massillon, etc., et de nos jours l'évêque de Soissons, le saint archevêque de Paris, M. de Beaumont, le vertueux évêque de Nîmes, qui établit dans son diocèse tant de manufactures, fit réparer à ses frais tant de grandes routes, et détruisit entièrement la mendicité dans toute l'étendue de sa domination. On pourrait citer, de ces prélats respectables, tant d'autres exemples de ce genre !

de la misère. L'autre manière était précisément le contraire de celle-ci; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle produisait autant d'effet : elle consistait à ne parler que des moines mendiants, comme si l'on eût ignoré qu'il y avait d'autres ordres religieux ; ce qui donnait lieu aux moqueries les plus insultantes sur cette pauvreté volontaire. Ces religieux n'ont sans doute pas été aussi utiles que les hospitaliers, les missionnaires, les trinitaires (1), les religieux qui se consacraient à l'éducation de la jeunesse, les savans bénédictins et les oratoriens, qui ont rendu tant de services aux sciences et aux lettres; mais, avant qu'on les eût tournés en ridicule, ils ranimaient la piété dans les campagnes, ils y entretenaient une sainte hospitalité, et le paysan, qui les recevait sous son toit de chaume, se consolait de sa misère, en admirant leur pauvreté volontaire. Hélas ! au milieu de cette foule d'individus qui s'agitent, se tourmentent et se déshonorent pour acquérir de l'argent, n'était-ce pas un bien que le peuple eût quel-

(1) Institués pour racheter les captifs chrétiens.

quefois cet exemple sous les yeux, qu'il vît des hommes qui s'étaient interdit sans retour tout ce qui excite l'envie de tant d'autres, qu'il connût que l'on peut être heureux, honoré avec une pauvreté complète, quand elle est unie à la piété et aux vertus que la religion prescrit? Avec quel fruit ces enfans de la Providence, qui n'avaient ni pensions, ni rentes, prêchaient dans les campagnes! C'était à eux sur-tout qu'il appartenait d'exhorter le pauvre à la patience, à la résignation, à la confiance en la bonté divine! Quelle autorité n'avait pas dans leur bouche la censure de l'ambition, de l'avarice et de la cupidité!.... Enfin, on sait combien ces religieux étaient zélés citoyens, et avec quel courage, dans les incendies et dans toutes les autres calamités publiques, ils exposaient leurs jours pour sauver la vie ou les propriétés de ceux qui les appelaient à leur aide, ou qu'ils allaient secourir de leur propre mouvement.

Était-ce donc une chose qui ne dût inspirer que le dédain et des sarcasmes, de voir un homme vêtu d'une bure grossière, et ne possédant qu'un havresac, accueilli dans

les châteaux, reçu avec joie et vénération dans les chaumières? Pourquoi? parce qu'il était pieux, désintéressé, et qu'il ne parlait que de Dieu et de la vertu. Ce respect touchant pour la religion et pour la morale, était-il donc ridicule ou pernicieux?.... Devons-nous beaucoup de reconnaissance aux écrivains qui ont anéanti de tels sentimens? Ceux qui ont passé cinquante ans répondront parfaitement à cette question, en se rappelant ce qu'était le peuple des campagnes et des villes il y a quarante ans, et en le comparant à celui d'aujourd'hui. Au reste, les malheureux écrivains qui ont eu sur les mœurs une si funeste influence, n'existent plus, et il n'en est point maintenant qui fût tenté d'adopter de semblables maximes, en supposant même qu'ils vécussent sous un gouvernement moins sage et moins attentif à réprimer tout ce qui peut porter atteinte aux mœurs ou troubler la tranquillité publique. On peut à présent, sans offenser personne, condamner une licence et des principes dont tout le monde, sans exception, reconnaît enfin le danger. Les talens des chefs de la philosophie moderne ont

eu et doivent avoir des partisans ; mais les philosophes n'ont plus de disciples : ainsi l'on ne doit plus désormais regarder les critiques comme l'effet d'une animosité secrète. C'est une vérité que j'aime à reconnaître, en donnant un ouvrage que je trouve moi-même très-incomplet , et auquel l'affaiblissement extrême de ma santé (depuis trois mois sur-tout) ne m'a pas permis de donner les soins et l'application nécessaires. L'amour-propre d'auteurs s'accommode assez de l'idée que l'*esprit de parti* seul peut causer l'improbation : cependant il se trouve toujours assez de défauts dans un ouvrage même estimable , pour fournir des observations sévères à la critique. Le meilleur parti est de les recevoir avec calme, et d'en profiter ; ce qui est impossible, quand on veut absolument n'y voir que des motifs particuliers et une partialité révoltante. Pour l'intérêt de la littérature, il est temps enfin de rendre à la critique ses droits et son empire : elle est nulle dans les temps de troubles et de factions ; mais, lorsque le gouvernement est affermi, elle doit reprendre son autorité salutaire. Cette époque heureuse

est arrivée. Ne parlons donc plus d'esprit de parti ; il est affreux de supposer la haine où elle n'est pas : ne voyons plus dans les critiques faites avec décence , que des opinions littéraires ; c'est le seul moyen de redonner aux lettres l'éclat qu'elles ont perdu, et c'est un hommage que l'on doit rendre au gouvernement qui a rétabli en France la religion et la tranquillité.

E R R A T A.

Page 7 , ligne 18 , dans son beau tableau de la mort d'Holopherne , *lisez* : Paul Véronèse , dans son beau tableau de la mort d'Holopherne , a su exprimer.

Page 35 , ligne 4 , Pie XIV, *lisez* : Pie IV.

Page 48 , dernier mot de la ligne 28 , dans , *lisez* : dont.

Page 88 , ligne 6 , ami du pape , *lisez* : ami de Pope.

Page 99 , ligne 9 , la salymanie , *lisez* : solymanie.

Page 100 , ligne 10 , d'Herpino , *lisez* : d'Harpino.

Page 132 , ligne 25 , depuis la révolution , supprimez ces trois mots.

Page 178 , ligne 23 , palais Rospigliori , *lisez* : Rospigliosi. (1)

(1) C'est par une distraction de l'auteur , en corrigeant ses épreuves , que l'on a pris dans cet ouvrage l'ortographe de Voltaire , au lieu de l'ortographe de l'académie.

MONUMENTS

RELIGIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES, ET DESSEIN DE L'AUTEUR.

ON a beaucoup dit , depuis cinquante ans , que le christianisme est *une religion triste, peu favorable aux beaux-arts*, et que les poètes et les artistes ne peuvent trouver que dans la mythologie des sujets heureux et brillans. *Les beautés poétiques du christianisme* ont été décrites avec autant de génie que de succès. Ce bel ouvrage a pleinement vengé la religion à cet égard ; mais les esprits capables de réfléchir ont peine à concevoir qu'une telle apologie pût être aussi nécessaire quand nous possédions *Athalie, Polyeucte, Esther*, les *Poésies sacrées* de J.-B. Rousseau, et quand Milton et le Tasse avaient donné à l'Europe *le Paradis perdu* et la *Jérusalem délivrée*.

Comment peut-on dire que la religion chrétienne est peu favorable aux beaux arts, lorsque les seuls chefs - d'œuvres produits par la pein-

ture, l'architecture (1) et la sculpture moderne, ou sont consacrés à la religion, ou présentent des sujets tirés des Saintes Écritures? Mais c'est, au contraire, de la mythologie qu'on peut dire avec vérité, qu'en général rien n'est moins *riant* que ses fables, que rien n'est moins *favorable aux arts* que tous ces êtres affreux et fantastiques, tous ces monstres que l'antique sculpture nous présente : l'hydre de Lerne, les oiseaux horribles du lac Stymphale, Échidna, (2) Égis, Cerbère, Orthrus, le Sphinx, le Minotaure, la Chimère, Argus, avec ses cent yeux, les Harpies, les Grées (3), les Gorgones, les Titans, les monstres appelés *actorides* ou *mollionides*, qui naissaient avec deux têtes, quatre bras et huit jambes; les Centaures, les Lapithes, les féroces Lestrigons, etc., tant de divinités si infâmes, qu'il est impossible de les désigner, tant d'autres d'une forme ridicule ou d'un aspect épouvantable, telles que Bellone, la Discorde, Némésis, les Furies, les Parques, Méduse, la triple Hécate, ayant trois têtes, l'une de femme, les deux autres de chien et de cheval; Formido ou la Terreur, représentée sous la figure d'une femme avec une tête de lion; le dieu Anubis, avec sa tête de chien; le difforme

(1) A l'exception de la colonnade du Louvre.

(2) Monstre, mère de tous les autres monstres.

(3) Qui n'avaient entre elles trois qu'un œil et qu'une dent.

Vulcain; Pan, avec ses cornes, ses pieds de bouc et son estomac parsemé d'étoiles; les Satyres, les Sirènes, les Tritons, moitié hommes et moitié poissons; les Pygmées, la Renommée, monstre ailé, d'une taille gigantesque, ayant autant d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues, que de plumes sur tout son corps. Comme on l'a déjà dit, la plus grande partie des fictions de la mythologie n'est assurément pas d'un genre gracieux; Marsyas écorché, OEdipe s'arrachant les yeux, Jocaste s'étranglant, les deux frères Étéocle et Polynice s'ôtant mutuellement la vie, les fureurs d'Achille, Actéon déchiré par ses chiens, les Bacchantes égorgeant Orphée, Prométhée attaché sur le mont Caucase, pour y souffrir un supplice effroyable; Polyphème écrasant le jeune Acis avec un fragment de rocher, ou dévorant les compagnons d'Ulysse; Hercule furieux, massacrant ses enfans; Pyrrhus, immolant Polixène; l'innocent Astyanax, précipité du haut d'une tour; Apollon et Diane, tuant à coups de flèches les enfans de Niobé; Clytemnestre, assassinant Agamemnon; Oreste, poignardant sa mère; les Danaïdes, tuant leurs maris; les Lesbiennes, faisant un carnage général de tous les hommes; Dircé, attachée par les enfans de sa rivale à la queue d'un taureau indompté; (1) les vengeances atroces de Progné

(1) C'est le sujet du morceau de sculpture antique le plus

MONUMENS

et d'Atrée ; les cruautés de Phalaris, de Chronis, de Busiris, de Géryon, de Bergion, de Cacus, de Saurus, de Cercyon, de Scyron, de Diomède, (1) de Procuste, etc. ; Agavé, dans son ivresse, tuant son fils ; les filles de Pélias, faisant bouillir leur père dans une chaudière pour le rajeunir ; l'histoire horrible de Médée, et celles de Pélops et du parricide Alcméon ; les crimes de Phèdre, ceux d'Harpalice, le supplice affreux des vestales condamnées, tant d'autres traits de ce genre, tant d'amours incestueux, monstrueux et tragiques ; la débauche, l'injustice et la barbarie des dieux, toutes ces fables forment une fausse religion *assez triste*, quoiqu'on ait tant vanté ses *images gracieuses*, qui, au milieu de cet amas d'horreurs et d'absurdités, se réduisent à deux ou trois allégories ingénieuses. A ne considérer dans la peinture que le mérite dont tout le monde peut juger, celui de l'expression (le premier de tous), on conçoit qu'il faut beaucoup plus de délicatesse et de génie pour bien rendre la sensibilité unie à la sagesse et à la vertu, que pour exprimer seulement des sensations douces, ou des passions que rien ne réprime. On peut, avec un talent vulgaire, faire une belle tête de Vénus et une jolie

considérable qui existe ; le bloc de marbre en est énorme. Ce précieux groupe est à Rome.

(1) Ce n'est pas celui du siège de Troie.

bacchante, et Raphaël seul a su faire une tête de vierge telle que l'imagination se la représente. Il est un beau idéal *moral*, qui doit, ainsi que celui des formes, se trouver dans les chefs-d'œuvres de la peinture et de la sculpture. Les anciens, doués d'un goût exquis, l'ont senti; et c'est sur-tout à cette idée qu'ils ont dû la supériorité de talent que l'on admire dans leurs productions. C'est ainsi qu'ils ont banni de leurs ouvrages toutes les passions et tous les mouvemens désordonnés, car de tels tableaux ne méritent pas d'être offerts. Ils ont compris que la grace ne se trouve que dans les mouvemens simples, parce qu'elle est ingénue, mais qu'un intérêt vif n'est inspiré que par des mouvemens composés qui se combattent, parce que ce combat produit dans l'esprit du spectateur la surprise, l'émotion et l'admiration. Ils ont donc imaginé d'opposer le courage et l'héroïsme à la douleur, comme dans le Laocoon et dans le Gladiateur mourant; ils ont méprisé la tradition mythologique, en donnant de la pudeur à la déesse de l'amour, et la plus belle statue de Vénus (celle de Médicis) orna l'un de leurs temples; mais le seul génie des artistes créa ces beaux contrastes et ces sublimes compositions; la mythologie ne les offrait pas: au contraire, elle ne présente dans ses fables que des personnages livrés à des passions sans aucun frein, et rien n'est moins dramatique.

Si l'on veut se rappeler les chefs-d'œuvres de la sculpture et de la peinture, on verra que l'expression non composée dans les sujets énergiques, n'est employée que pour les personnages subalternes, parce qu'elle serait essentiellement vicieuse pour les héros de l'action représentée. La sculpture et la peinture exigent des compositions plus austères que les fictions théâtrales, parce que leurs productions immobiles n'ont rien de fugitif; ainsi dans un tableau l'expression simple et violente est à la fois insipide, révoltante et de mauvais goût. Par exemple, la seule colère n'y paraîtra qu'un délire dégoûtant, la seule fierté que de la morgue ou de l'insolence, l'amour impétueux sans contrainte n'y sera qu'une passion honteuse, le seul effroi ou la seule douleur que de la faiblesse et de la lâcheté. Hercule, livré aux derniers excès de la fureur, et massacrant ses enfans; Médée, égorgeant les siens; Ajax, insultant les dieux; Vénus se livrant sans scrupule à ses penchans, et presque toutes les fictions de la mythologie n'offrent au peintre que des expressions *non composées*, ne lui donnent que des sujets très-*désfavorables aux beaux arts*. Il a fallu tout le goût et tout le génie des Grecs, et toute la beauté séduisante de leurs formes, pour suppléer à cet inconvénient, ou pour le faire excuser; mais, dans les sujets gracieux, l'expression *non composée* est toujours douce et agréable. Les mo-

dernes ont voulu donner aux trois *Graces* de la finesse et de la coquetterie ; ils les ont rendues *maniérées* ; une extrême simplicité , et même un peu de négligence , les caractérise , et les anciens peut-être ne les ont représentées nues , que dans la crainte que des artistes sans goût n'imaginassent de les parer.

Quant à l'*expression sublime* , une longue observation m'a fait connaître qu'elle est toujours composée de divers mouvemens. On trouvera dans la figure de l'Apollon du Belvédère , la fierté tempérée par la douceur , embellie par la grace , et la joie triomphante d'un vainqueur unie à l'inaltérable sérénité d'un dieu. Rubens a fait un tableau admirable de l'accouchement de Marie de Médicis , parce que le visage de la reine exprime à la fois la douleur physique et la joie maternelle. Dans son beau tableau de la mort d'Holopherne , il a su exprimer aussi sur le visage de Judith le saisissement , l'horreur , la pitié et la joie d'un grand triomphe (1). Le beau Saint-Sébastien du Puget , percé de flèches et mourant , offre la triple expression de la douleur , de la résignation et de l'amour divin (2). On voit sur toutes les physionomies des belles Susanne du Guide et du Corrège , l'effroi , l'étonnement , l'indignation , le dédain et la honte.

(1) Ce tableau est à Gènes.

(2) A Gènes.

Représenter la tête de la mère du Sauveur, était une entreprise digne d'exercer le pinceau du plus grand de tous les peintres; il fallait offrir la noblesse et la majesté d'une naissance royale, unie à l'humilité d'une sainte, et joindre à l'expression maternelle la plus touchante, l'innocence, la pudeur, et toute l'ingénuité de la plus pure de toutes les vierges. Les têtes du Rédempteur du genre humain demandent une expression plus *composée* encore, et qui doit retracer toute la sublimité de l'Évangile : on doit y voir la sagesse et la majesté divines, l'austérité de la doctrine, l'indulgence de la bonté suprême, l'autorité d'un maître tout-puissant, et la céleste douceur d'un amour paternel. Champagne, dans ses têtes de Jésus-Christ, rend admirablement ces divers caractères. On ne peut nier qu'il est mille fois plus difficile de représenter le vrai Dieu tel que l'Évangile en donne l'idée, que de représenter Jupiter aussi imposant que les païens pouvaient se le figurer. Si Jupiter est majestueux ou terrible, il est parfait. Qu'est-ce qu'un dieu qui n'a pas créé l'homme? et qu'est-ce qu'une divinité souillée de tant de crimes? Toutes les divinités de la fable sont froides en peinture, parce que chacune de leurs têtes ne pouvant avoir qu'une seule expression, ne représente que des vices ou des vertus personnifiés. Mars, en repos ou en action, est *l'audace* ou *la fureur*; Vesta est *la chasteté*;

Vénus *la volupté*, etc.; beaucoup d'autres n'ont aucun caractère distinctif : pour les bien peindre, il suffit de les faire belles; telles sont Junon, l'Aurore, Thétis, Cérès, Flore, etc. L'Amour est la seule des divinités païennes dont le visage doive offrir une expression *composée* de différens mouvemens, de malice, de ruse, de candeur affectée et de sentiment; mais cette figure idéale et allégorique est plus agréable à décrire qu'à peindre. Si l'allégorie est exacte, si l'Amour est aveugle, il ne sera ni joli ni expressif; s'il a de beaux yeux, ce n'est plus l'Amour de la mythologie : d'ailleurs, un enfant sans innocence et sans ingénuité, n'est jamais un enfant charmant; s'il est profond dans ses desseins, artificieux et cruel, c'est un monstre. Les anges ou l'amour divin, personnifiés, sont des objets mille fois plus agréables, parce qu'ils sont plus naturels. Ces figures, quoique célestes, doivent conserver l'aimable et douce expression qui convient à l'enfance, l'innocence et la candeur; et quel intérêt n'y doit pas donner le charme ravissant d'une sensibilité sublime, unie aux délicieuses expressions d'un calme parfait et du bonheur le plus pur! Combien un artiste a besoin d'études, de goût, de délicatesse et de talent, pour bien faire une tête d'ange!... Tous les sujets, toutes les figures de l'Histoire Sainte, exigent le même génie. Il est infiniment plus difficile de représenter un martyr, ou seulement

un chrétien mourant, qu'un héros du paganisme dans la même situation. La tête du Saint-Sébastien du Puget est d'une expression incomparablement plus belle que celle du Laocoon, parce qu'elle offre plus de sentimens réunis. Toutes les têtes de saints ont, pour ainsi dire, rajeuni l'art, en présentant une multitude de nouvelles expressions. La résignation, l'espérance céleste, l'amour divin, une béatitude qui ne doit ressembler en rien à la joie profane, le pieux repentir, la douce humilité, quelle source inépuisable pour les artistes, et d'études nouvelles et d'observations neuves et profondes ! Le génie s'exalte et s'accroît par les difficultés ; la religion chrétienne et l'abolition totale du paganisme, ont donc été d'heureuses révolutions pour les arts ! Des faits incontestables, tous les chefs-d'œuvres des grands maîtres, répondent à cette question. On ne conçoit pas pourquoi quelques philosophes modernes prétendent que la religion ne donne que des *sujets tristes* : on croit avoir prouvé que les sujets fournis par la Fable, sont presque tous monstrueux, fantastiques ou lugubres, atroces ou licencieux, tandis que la religion présente à cet égard la plus grande variété, et donne des sujets admirables en tout genre. L'histoire des patriarches en offre de si doux, de si gracieux ! celles de Rebecca, de Rachel, de Ruth, etc., ont produit de si ravissans tableaux ! Le costume antique des Hébreux est

si beau , et les paysages de la Judée sont plus pittoresques que ceux de la Grèce. Où peut-on trouver réunis plus d'intérêt , de charme , de graces et de contrastes , que dans *une sainte famille* , où l'on admire à la fois la jeunesse , la beauté , l'enfance , l'âge mûr , des expressions variées et divines ? La fuite en Égypte , l'adoration des bergers et des mages , l'enfant prodigue , la Madelaine pleurant aux pieds du Sauveur , la Samaritaine , la Cananéenne , etc. , fournissent des compositions aussi brillantes , aussi riches que touchantes. Quels sujets majestueux , terribles et pathétiques , on a tiré de l'histoire des juges et des rois , et de la vie des saints et des pères du désert ! L'un de nos plus grands peintres (le Sueur) n'a dû sa réputation qu'à l'étude de la vie de saint Bruno.

Les fondations d'églises ont été aussi de la plus grande utilité aux arts et aux artistes. Indépendamment de toute idée religieuse , de tels monumens n'embellissent-ils pas un pays , n'ajoutent-ils pas à la splendeur et à la célébrité d'une grande ville , n'attirent-ils pas les étrangers , ne mettent-ils pas en œuvre les talens de tout genre ? Si on loue un roi qui fait faire une belle façade à son palais , pourquoi ne le louera-t-on pas d'avoir fait élever une superbe église ? Les architectes , les sculpteurs , les peintres , les orfèvres , etc. ne sont-ils pas de même employés ? Ne vaut-il pas mieux qu'un particulier ,

au lieu de se faire bâtir une maison élégante, se contente pour lui d'une noble simplicité, et qu'il fasse bâtir une église qui sera un monument public et national ? Les artistes ne travailleront-ils pas avec plus d'émulation et d'enthousiasme, et par conséquent avec plus de génie et de succès pour un tel monument, que pour une maison particulière ? Croit-on que Michel-Auge, en faisant le plan de la plus superbe basilique de l'empire chrétien, eût été inspiré comme il le fut, s'il n'eût dû faire que la rotonde d'un palais ? Ce n'est que dans les édifices consacrés à la Divinité, que l'on peut déployer toute la magnificence et toute la majesté de l'architecture dans ses grandes proportions. Quel prince, quel souverain pourrait remplir avec sa cour une pièce de son palais qui aurait les dimensions de Saint-Pierre de Rome ? L'homme ambitieux et puissant peut conquérir une grande partie de la terre, mais il n'y peut occuper personnellement qu'un bien petit espace ; s'il donnait trop de grandeur au lieu qu'il habite, il n'y représenterait plus avec éclat ; il y serait à peine aperçu.

On doit encore à la Religion un art admirable dont les chefs-d'œuvres ne pouvaient être consacrés qu'à son culte. La *mosaïque*, qui n'a rien de commun avec celle des anciens ; ces tableaux immortels et d'un éclat auquel la peinture ne peut atteindre, ne sont beaux qu'en

grand et vus de loin ; ils ne peuvent décorer qu'une vaste église. On a perdu le secret de la belle peinture sur verre , qui de même ne convenait qu'aux vitraux d'église. Cependant , de nos jours , le chevalier Reynols a peint dans ce genre avec le plus grand succès.

Enfin il est un genre de monumens (les tombeaux) que le christianisme a rendu beaucoup plus intéressant qu'il ne pouvait l'être dans le paganisme. La Religion seule peut dissiper l'horreur du tombeau ; des ornemens bizarres , des sphinx , des têtes d'animaux , et souvent les simulacres des plus infâmes divinités , décoraient les tombeaux antiques ; nos figures religieuses et symboliques parlent à la fois au cœur et à l'esprit ; elles sont susceptibles d'expressions admirables. Les anciens n'ont pu connaître le but de la vie et la dignité de la mort ; toutes leurs tombes , quant à la composition , sont dépourvues de goût ; ils n'ont jamais imaginé d'y placer l'espérance !....

Observons encore que cette figure allégorique , *l'espérance* , ne représentait , chez les païens , qu'une divinité trompeuse et frivole ; elle ne promettait que les biens fragiles de la vie ; mais l'artiste doit donner à l'espérance chrétienne un caractère auguste et céleste , une expression sublime.

Il résulte de ces réflexions que la Religion , bienfaitrice du genre humain , a non seulement

eu sur les arts l'influence la plus puissante et la plus heureuse, mais qu'elle les a régénérés et perfectionnés. Si la sculpture moderne ne paraît pas dans son ensemble égaler celle des anciens, c'est qu'en général les sculpteurs sont restés attachés à la mythologie beaucoup plus que les peintres. Cependant nous avons aussi des chefs-d'œuvres de sculpture; et certainement, par exemple, nous ne connaissons point de statue antique plus frappante et plus belle que le *Moïse* de Michel-Ange.

Mon principal dessein, en composant cet ouvrage, a été sur-tout de prouver, par des descriptions critiques de nos chefs-d'œuvres de peinture, sculpture, architecture, etc., les vérités que je viens d'établir avec rapidité, en même temps d'offrir aux jeunes artistes quelques réflexions nouvelles. Je me flatte aussi que ce livre pourra être de quelque utilité aux voyageurs et aux instituteurs qui veulent donner à leurs élèves le goût des arts.

CHAPITRE II.

ÉGLISES D'ITALIE. (1)

SAINTE-PIERRE DE ROME, la plus belle église de l'univers (2). On dit généralement que tout est si bien proportionné dans l'église de Saint-Pierre, qu'au premier aspect son immense étendue n'étonne pas. Il est bien vrai que la perfection des proportions fait que rien n'y paraît colossal. En entrant dans cet admirable édifice, on n'a point en effet cette espèce de surprise qui naît des contrastes frappans, mais on éprouve ce sentiment profond d'admiration, ce doux saisissement que produira toujours la réunion su-

(1) On ne citera que les plus célèbres, ainsi que de tous les autres monumens, tableaux, etc.

(2) Les églises que nous appelons cathédrales, s'appellent, à Rome, *basiliques*. Ce mot vient du grec *basileus*, roi. *Basilique* signifia d'abord *maison royale*. C'était jadis, à Rome, un bâtiment public où l'on rendait la justice, et depuis le nom de *basilique* a passé aux seuls édifices consacrés au culte du vrai Dieu. On compte, à Rome, quatre grandes basiliques, qui sont : Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie majeure et Saint-Paul, hors des murs. Ces quatre églises ont des baldaquins. Le nom de cathédrale n'a été en usage que dans l'église latine et depuis le dixième siècle.

blime de l'harmonie et de la majesté ; cette impression ne peut se comparer qu'à celle qu'on reçoit en voyant la mer pour la première fois ; et combien les idées religieuses ajoutent à ce sentiment !

La place sur laquelle est cette magnifique église n'est pas sans défauts ; les connaisseurs y trouvent plusieurs choses à critiquer , mais l'aspect en est aussi noble qu'agréable : elle contient un magnifique obélisque égyptien d'un seul morceau de granit oriental, qui a 74 pieds de longueur , qu'on a surmonté d'une croix. La hauteur totale, en y comprenant le piédestal et la croix, est de 124 pieds au-dessus du pavé de la place. Cet obélisque n'a point d'hiéroglyphes. La colonnade et les fontaines de cette place sont de la plus grande élégance. L'église de Saint-Pierre fut commencée en 1506, sous le pontificat de Jules II, qui en posa la première pierre. Bramante, qui fut l'architecte, mourut en 1514 ; L'ouvrage fut continué par différens artistes. Michel - Ange le porta presque à sa perfection ; après lui, Vignole et d'autres y travaillèrent, et l'achevèrent sur ses plans. La dernière pierre y fut posée en 1590, par Paul V. Le vestibule en est superbe. Dans les deux galeries couvertes qui sont à chaque côté du vestibule, se trouvent les deux statues équestres de Constantin le Grand et de Charlemagne.

L'église de Saint-Pierre a dans œuvre 600 pieds

de longueur , 440 pieds de largeur à la croisée : la nef principale a 86 pieds de largeur : le diamètre intérieur de la coupole est le même que celui du Panthéon ; il a 140 pieds , et ce fut une hardiesse inconcevable d'imaginer de poser à une si prodigieuse élévation une coupole d'un tel diamètre. Michel-Ange seul pouvait exécuter un semblable dessein. La hauteur totale de Saint-Pierre, du plan ou sol de l'église jusqu'à l'extrémité de la croix qui est au-dessus de la boule , est de 443 pieds.

Voici la comparaison, suivant M. de Lalande, des dimensions de Saint-Pierre avec les autres édifices les plus considérables de l'Europe.

Longueur de l'église de Saint - Paul de Londres , 469 pieds et demi ;

Largeur , 233 pieds ; hauteur de la coupole , 319 pieds.

Longueur de l'église de Notre-Dame de Paris , 378 pieds ;

Largeur de la nef , 40 pieds ; hauteur des tours Notre-Dame , 204 pieds.

Longueur de la cathédrale de Strasbourg , 306 pieds ;

Largeur de la nef , 43 pieds ; hauteur de l'édifice jusqu'à l'aiguille , 386 pieds.

Longueur de la cathédrale de Milan , 313 pieds.

Hauteur des Invalides de Paris jusqu'à la flèche , 324 pieds.

Il faut observer que les dimensions de la lon-

gueur et de la largeur des monumens ci-dessus ne sont que les dimensions de l'intérieur, sans comprendre l'épaisseur des murs. On peut ajouter à cette comparaison de M. de Lalande les dimensions de deux autres édifices fameux.

L'église de Sainte-Sophie, en Turquie, à 252 pieds de long sur 228 de large. On compte 80 pieds depuis le centre de la coupole jusqu'au pavé.

La plus élevée des pyramides d'Égypte à 600 pieds de haut.

Le fameux dôme de Saint-Pierre est d'une forme, d'une majesté, d'une hardiesse de construction admirables; il est accompagné de deux autres petits dômes faits par Vignole, dont la proportion est admirée, quoiqu'ils paraissent très-petits en comparaison du grand: on prétend qu'ils sont aussi forts que le dôme de la Sorbonne à Paris.

La porte principale de Saint-Pierre est de bronze, couverte de bas-reliefs. Une autre porte, appelée la porte sainte, et sur laquelle est une grande croix, ne s'ouvre que pour les *jubilés*. Les bénitiers, vus de la porte, paraissent très-bas, et on les croit soutenus par des enfans de grandeur naturelle, et, quand on est près de ces bénitiers, on trouve qu'il faut beaucoup hausser le bras pour y atteindre, et que les enfans ont six pieds. La coquille des bénitiers est de marbre jaune antique, et les draperies des enfans sont

de marbre bleu. Le baldaquin, en bronze doré, soutenu par des colonnes torsées, dorées d'or moulu, est d'une magnificence extrême. La plupart des bronzes qui le décorent ont été enlevés du Panthéon. Ce baldaquin est de 24 pieds plus haut que la colonnade du Louvre. On doit louer les premiers empereurs chrétiens et les papes de n'avoir point détruit les superbes monumens du paganisme, mais de les avoir fait servir au culte du vrai Dieu; ils n'ont rien mutilé; les édifices, les colonnes, les marbres, ont été conservés avec soin; les statues ont formé des musées; presque tous les temples de l'erreur sont devenus ceux de la vérité, et leurs magnifiques ornemens, réparés et restaurés, ont décoré les églises. La chaire de Saint-Pierre est au fond de l'église, toute revêtue d'ornemens dorés d'or moulu, et entourée des quatre évangélistes qui la soutiennent. Ce morceau est très-beau; le Saint-Esprit paraît planer dessus, et les rayons de sa gloire sont formés par le jour que donne une fenêtre ronde dont les verres sont couleur de topaze. La chaire que l'on conserve dans ce grand reliquaire est celle dans laquelle Saint-Pierre siégeait pontificalement, et celle dans laquelle les papes officiaient dans la primitive église. Rien n'égale la magnificence de Saint-Pierre: on y trouve avec profusion des colonnes, des marbres les plus précieux, de porphyre, de jaspe, de granit, etc.

Voici les morceaux de sculpture les plus remarquables de cette église. Un bas-relief de l'Algardy, représentant saint Léon arrêtant Attila, qui venait pour saccager Rome. Ce bas-relief est un chef-d'œuvre. Le saint commande au roi barbare de s'éloigner ; sa figure imposante est remplie de majesté et de tranquillité , et forme un beau contraste avec celle d'Attila, qui exprime le saisissement, la surprise et l'effroi. On aperçoit dans les nues les figures de saint Pierre et de saint Paul , qui paraissent menacer Attila.

Le tombeau d'Alexandre VII, par le Bernin. Cet artiste ingénieux fut obligé de poser ce monument sur une porte revêtue de marbre noir, et formant un enfoncement obscur : il a tiré le plus grand parti de cette position. Sur le haut de la porte est la figure du pape mourant , entouré des statues de la Vérité et de la Charité. Cette dernière paraît chercher à le rassurer en lui cachant à moitié la mort , placée dans une niche formée par la porte, et soulevant une draperie qui retombe sur cette porte. Ce spectre effrayant, qui semble sortir du fond d'un antre, et qui s'élève sous les pieds du pape, donne à cette composition , d'ailleurs si bien conçue, l'effet le plus frappant.

Le tombeau du pape Urbain VIII, Barberini, mort en 1644, par le même artiste, est aussi très-beau pour la composition et l'exécution. La

figure d'Urbain VIII, en bronze, est regardée comme la plus belle figure de pape qu'il y ait dans cette église. Ce pape avait pour armes des abeilles; et le Bernin, pour exprimer l'extinction de cette famille, n'a point mis les abeilles renfermées dans un cartouche; il les a dispersées sur la tombe.

Le mausolée du pape Farnèse, Paul III, mort en 1550. L'ensemble en est très-beau. Il est de Jacques della Porta, qui fut aidé des conseils de Michel-Ange. Le tombeau de la comtesse Mathilde. La figure de la comtesse est charmante. Le tombeau de Christine, reine de Suède. On y voit son profil dans un médaillon en bronze.

Un beau morceau de sculpture de Michel-Ange, représentant la Piété ou une Vierge tenant Jésus-Christ mort sur ses genoux. Le Christ est trop petit relativement à la Vierge, mais l'expression des têtes est admirable. L'une des plus belles statues de Saint-Pierre est celle de saint André, du *Fiammingo*, ou François Quesnoy.

Saint-Pierre est orné d'une immense quantité de tableaux, et tous en mosaïque, à l'exception de deux ou trois; ce qui est d'une excessive magnificence, car il n'y en a pas un qui n'ait coûté 70, 80 ou 100,000 francs. Le plus beau de tous représente la communion de saint Jérôme, d'après Le Dominiquin. Cette mosaïque fut faite par le cavalier Cristofari, en 1733.

Saint - Pierre contient une grande quantité de superbes mosaïques de ce même Cristofari, entre autres le martyre des saints Processus et Martinianus, d'après Le Valentin. Le martyre de saint Érasme, d'après le Poussin. Sainte Pétronille, d'après le fameux tableau du Guerchin. L'autel appelé la *Navicella*, dont le tableau représente la barque de saint Pierre prête à se submerger. Cette mosaïque, qui n'est pas une des plus belles, est célèbre et faite d'après un excellent tableau de Lanfranc.

On trouve dans cette église une infinité de grandes et belles chapelles, et chaque chapelle a sa coupole. La chapelle Sixtina, ou la chapelle du chœur, pourrait seule être regardée comme une belle église. C'est celle où le chapitre de Saint-Pierre fait l'office. C'est dans cette chapelle que se trouve le fameux tableau du Jugement Dernier, par Michel-Ange.

L'église souterraine de Saint-Pierre est fort riche et fort curieuse : on y trouve le tombeau de saint Pierre ; les femmes n'y peuvent entrer que le Vendredi-Saint. Au-dessus de ce tombeau est une espèce de coffre où sont renfermés les palliums, ornemens de soie que le pape donne aux archevêques, et quelquefois aux évêques ; ce qui entraîne quelques prérogatives.

Une partie de l'église souterraine est formée par les anciennes grottes dont le sol fut respecté comme ayant été consacré par le sang d'une

quantité prodigieuse de martyrs avant Constantin, et par la sépulture de beaucoup de saints et de papes dans les siècles suivans. Il y a dans ces souterrains de beaux mausolées, des peintures, des statues, etc.

La sacristie de Saint-Pierre est un vaste édifice bâti par le pape Pie VI, qui le commença dans l'année 1776, et le finit en 1780. Carlo Marchioni ou Marchino, fut l'architecte. Le curé de Saint-Pierre a le droit de baptiser les enfans de toutes les paroisses de Rome.

On a prétendu qu'un prêtre a le temps de dire la messe pendant celui que l'on met à aller de la porte du milieu de l'église jusqu'au grand autel du baldaquin. Cela n'est pas. En partant de la porte, et en allant non seulement jusqu'au baldaquin, mais jusqu'à l'autel de la chaire de Saint-Pierre, qui est tout au fond de l'église, on ne met que quatre ou cinq minutes en marchant le pas ordinaire, et, en marchant vite, on fait ce même trajet en deux minutes. Il faut douze minutes d'un pas ordinaire pour faire le tour de l'église, mais sans entrer dans les chapelles.

Michel-Ange a eu l'idée d'un emblème admirable : il a fait suspendre aux voûtes de cette immense église, le Vendredi-Saint, une énorme croix couverte de lampions, afin que, dans ce jour solennel, l'église fût éclairée par la croix; ce qui se pratique toujours depuis. Tous les cierges sont éteints, et dans ce magnifique édifice, tendu

de noir, l'effet de cette croix lumineuse est aussi beau que frappant.

Saint-Jean-de-Latran est appelé la première église du monde chrétien, parce que Constantin le Grand en fut le premier fondateur vers l'an 324. Cette antique église fut restaurée et embellie par plusieurs papes. Le péristyle en est beau, mais l'architecture extérieure de l'église est mauvaise. Il y a beaucoup de chapelles dans cette basilique. La plus belle est la magnifique chapelle Corsini, qui renferme le tombeau de Clément XII, dont le corps est dans une superbe urne antique de porphyre. Cette chapelle renferme aussi plusieurs mausolées des cardinaux Corsini, parmi lesquels on remarque surtout celui où Philippe della Valle a représenté la Tempérance, très-belle figure en marbre, qui verse de l'eau d'un vase dans un autre. (1)

Sainte-Marie Majeure. Ce qu'on y trouve de plus beau, est la chapelle Borghèse dans laquelle le pape Paul V est enterré. Rien n'est plus riche

(1) Sur la place de Saint-Jean-de-Latran est un grand et magnifique obélisque. Vis-à-vis de l'église est la *scala sancta*, l'escalier saint, dont les marches sont revêtues de cuivre pour les conserver. La tradition dit que cet escalier était à la maison de Pilate à Jérusalem, et que le Sauveur des hommes y passa plusieurs fois dans le temps de sa passion. On ne peut monter cet escalier qu'à genoux. Des deux côtés sont deux escaliers qui conduisent à la chapelle nommée *Sancta Sanctorum*.

que l'autel où l'on voit quatre colonnes cannelées de jaspe oriental, avec les bases et les chapiteaux de bronze doré. Les piédestaux sont revêtus de jaspe et d'agate, réunis par des moulures dorées. Le fond de l'autel est de lapis lazuli.

Saint-Paul hors des murs, quatrième basilique. On y voit une immense quantité de colonnes antiques de marbre, de porphyre, etc., dont plusieurs sont d'une grosseur et d'une élévation extraordinaires.

Les autres églises les plus remarquables de Rome sont :

LE PANTHÉON, temple dédié jadis à tous les faux dieux, comme son nom l'exprime, et consacré aujourd'hui à la vraie religion. Un chrétien éprouve la plus douce sensation en entrant dans ce bel édifice enlevé à l'erreur et conquis par la vérité. On ne se trouve point sans émotion dans ces murs purifiés, qui furent si souillés jadis par les hommages insensés qu'on y rendit aux plus infâmes divinités. On bénit l'heureuse révolution qui bannit de ce chef-d'œuvre des arts les emblèmes de tous les vices, pour y placer les images révérees de toutes les vertus. Les yeux s'arrêtent avec plus de respect et d'amour sur les tableaux qui représentent le Sauveur du genre humain, expliquant à ses disciples les vérités sublimes de l'Évangile, dans ce lieu autrefois rempli de peintures licen-

cieuses ; et l'on regarde avec plus de vénération la statue de la plus pure des vierges, en pensant que peut-être à cette même place celle de Vénus fut adorée.

Le Panthéon est un monument admirable et très-bien conservé : c'est une superbe rotonde, qui a les mêmes dimensions pour la largeur diamétrale, que la coupole de Saint-Pierre, mais qui, moins élevée, paraît beaucoup plus large. La corniche, la sculpture, la voûte, tout est parfaitement conservé et d'une beauté supérieure par l'élégance et la noblesse. Le péristyle du Panthéon a huit colonnes de face, et il en a en tout seize de l'ordre corinthien. Ces colonnes sont de granit. Il y a dans l'intérieur quatorze grosses colonnes de marbre jaune antique, sans compter les pilastres et les petites colonnes des autels. La lanterne de la coupole est à jour. Les anciens les faisaient ainsi. (Ce qui ne pouvait être supportable que sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie.) Il pleut dans l'église par cette ouverture ; mais sous la coupole est un égout grillé qui reçoit les eaux.

On voit au Panthéon une grande statue de la Vierge de Lorenzetto. Cette statue est très-estimée. Le Panthéon renferme les tombeaux d'Annibal Carache et de Raphaël. On a placé dans la niche qui fait pendant à celle de Raphaël, le buste en bronze du fameux Mengs, mort en 1779, avec cette inscription en latin :

Antoine-Raphaël Mengs, peintre, philosophe. On a encore placé dans une niche voisine le buste du Poussin, fait par Ségles. Un Français, pour faire le pendant de l'épithaphe de Mengs, a proposé celle-ci : *Nicolas-Poussin, peintre des philosophes.* On lit sur l'architrave de la façade extérieure du Panthéon, une inscription latine qui apprend que ce bel édifice fut élevé par Agrippa, gendre d'Auguste.

ÉGLISE DE SAINT-IGNACE. Il y a un plafond peint qui fait un grand effet par la manière dont les figures et les colonnes ressortent.

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ DE LA VALLE, ou les Théatins. La coupole, peinte par Lanfranc, est très-belle; la voûte du chœur, par Le Dominiquin, est superbe.

LA CHIESA NUOVA, ou Église neuve. Le plafond de la sacristie est très-beau : il y a un ange portant la croix, qui est un chef-d'œuvre. Cet ouvrage est de Pierre de Cortone.

SAINT-PIERRE-AUX-LIENS. Cette église est ornée de superbes colonnes antiques qui étaient jadis aux bains de Titus. Le tombeau du pape Jules II est dans cette église. La majestueuse et célèbre statue de Michel-Ange, représentant Moïse assis, tenant sous son bras le livre de la loi, fait partie des ornemens de ce tombeau, qui contient d'ailleurs des bas-reliefs antiques fort déplacés là, puisqu'ils représentent des divinités du paganisme.

Voici l'étymologie du nom de cette église.

L'impératrice Eudoxe, femme de Théodose le Jeune, fut à Jérusalem. Le patriarche lui fit présent de deux chaînes, avec lesquelles, suivant la tradition, Hérode avait fait enchaîner saint Pierre. Ce fut ce qui fit bâtir cette église, où l'on conserve ces chaînes sous le grand autel.

ÉGLISE DE SAINTE-AGNÈS de la place Navonne. On trouve dans son église souterraine le beau bas-relief de Lalgardi, qui représente sainte Agnès exposée nue, au milieu de deux soldats, et couverte de longs cheveux qui poussèrent tout à coup miraculeusement pour lui servir de vêtement. Le profil de la sainte est d'une beauté parfaite : on pourrait trouver que la proportion de sa taille est un peu courte, et sa figure un peu trop grasse.

LA MADONA DU PEUPLE, jadis le tombeau de Néron. On y voit plusieurs beaux mausolées. Entre autres, dans la chapelle Chigi, le tombeau de la princesse Chigi, élégamment décoré. On admire dans cette même chapelle la belle statue représentant Jonas, de Raphaël. Les pendentifs de la coupole sont peints par le même.

L'ÉGLISE DE MINERVE, ou des Jacobins. On y voit de beaux mausolées, entre autres, le tombeau de Benoît XIII, fait par de Valle, et un morceau de sculpture très-fameux, de Michel-Ange. Il représente Jésus-Christ portant sa croix. Cette église prend sa dénomination de la place de la Minerve sur laquelle elle est située. Au milieu de cette place

est un éléphant qui porte un obélisque sur son dos. (1)

L'ÉGLISE DE SAINT-LOUIS, richement décorée. Elle contient plusieurs beaux tableaux : l'un des meilleurs est le martyre de sainte Cécile, du Dominiquin. Il y a dans la sacristie un tableau d'une grande vérité, de Jean Mielle; il représente un évêque guérissant un aveugle.

LA MADONA DELLA VITTORIA. On y trouve le chef-d'œuvre du Bernin. C'est la statue de sainte Thérèse, blessée par le génie de l'amour divin. Le visage de la sainte a l'expression la plus touchante et la plus sublime : mais sa draperie ne vaut rien; elle est beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau est placé dans une niche élevée, et une petite fenêtre qui le domine par le jour qu'elle donne, forme une gloire à l'ange; ce qui produit un effet brillant et heureux.

Il existe encore une belle statue de sainte Thérèse : c'est à Turin, dans l'église de Sainte-Catherine. Cette statue est de Legros, sculpteur français. La sainte est représentée ouvrant ses vêtements pour découvrir son cœur à Dieu.

L'ÉGLISE DE SAINT-LAURENT, qui n'a de bien remarquable que ses catacombes.

(1) On fait chaque année, à la *Minerve*, le jour de l'Annonciation, la procession *des dotées* ou des filles à qui on distribue des dots, soit pour se marier ou pour se faire religieuses, suivant leur vocation. La même fondation a été faite à Sienna.

L'ÉGLISE DE SAN-PIETRE IN MONTORIO, près de la superbe fontaine de ce nom, revêtue en marbre, et dont les colonnes sont de granit. C'est dans l'église que se trouvait l'admirable tableau de la Transfiguration de Raphaël, le premier tableau de Rome, et même de l'univers (1). Rien n'égale ce tableau pour la grandeur du sujet et de la composition, la diversité, la force, la vérité des expressions, mérite inconcevable, puisque l'artiste n'avait à peindre sur tous les visages que les mêmes sentimens, ceux de l'admiration et d'une adoration céleste : cependant rien de plus varié que les têtes de ce sublime tableau. On trouve que la femme à genoux, sur le premier plan, serait trop grande si elle était debout. Raphaël, ainsi que Michel-Ange, excella dans la sculpture et l'architecture : c'est lui qui bâtit, à Rome, la belle maison du cardinal Aquaviva. Quand ce peintre mourut, on lui fit de magnifiques funérailles ; mais le plus bel ornement de cette pompe funèbre, fut le tableau de la

(1) Ce qu'on appelait à Rome les quatre tableaux capitaux, étaient la Transfiguration, le premier ; la Descente de Croix, de Daniel Volterre ; Saint - Bruno, d'André Sacchi, et le quatrième, Saint-Luc, faisant le portrait de la vierge de pierre de Cortone. Il semble que la communion de saint Jérôme, du Dominiquin, devait être comptée au nombre des plus parfaits chefs-d'œuvres ; mais on ne pouvait le placer en seconde ligne, et la vaste composition du tableau de la Transfiguration, ainsi que la sublimité du sujet, méritaient une place unique au premier rang.

Transfiguration que l'on porta devant son cercueil. Ce tableau est maintenant au Musée de Paris.

L'ÉGLISE DE JÉSUS, d'une magnificence surprenante. La chapelle de Saint-Ignace est d'une richesse excessive. Il y a sur le grand autel un tableau qui se retire et qui découvre la statue du saint toute couverte de pierres précieuses. Les colonnes de cet autel, quoique fort grandes et fort grosses, sont toutes revêtues de lapis lazuli, avec des filets de bronze doré. Ce magnifique autel est couronné par la figure du Père Éternel, qui tient un globe de lapis lazuli, d'un seul morceau, et le plus beau que l'on connaisse.

A la *Trinité des Pèlerins*, à Rome, un beau tableau du Guide, représentant le Père Éternel, Jésus-Christ crucifié, le Saint-Esprit et les anges. La composition en est trop symétrique.

L'ÉGLISE DE SAINT-ROMUALD, chef-d'œuvre d'André Sacchi, représentant saint Romuald prêchant aux Camaldules dans le désert. Un autre chef-d'œuvre d'André Sacchi est la mort de sainte Anne, à *Saint-Carlo de Catenari*.

Au couvent des religieuses de *Sainte-Marie Madelaine*, superbe Madelaine du Guerchin.

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ, somptueusement décorée. Cette église était jadis le noviciat des jésuites. On voit, dans l'intérieur de la maison, la chambre qui fut occupée par saint Stanislas : on en a fait une chapelle ; on y trouve la statue de ce saint, représenté mourant sur un lit, tenant un crucifix et

les yeux déjà fermés. Son habit de religieux est de marbre noir; la statue est de marbre blanc; elle est très-belle, et les détails en sont heureux, mais le visage n'a point d'expression; il a d'ailleurs, ainsi que les mains, beaucoup trop d'embonpoint pour un homme mourant : enfin cette bigarrure de marbres de diverses couleurs en sculpture, n'est pas de bon goût, parce que, loin d'ajouter à l'illusion, elle la détruit entièrement; car si, en examinant un morceau de sculpture, l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes, si un accessoire lui rappelle celle du coloris, si on lui offre une draperie tranchante et de couleur naturelle, il desirera que la figure ait de la carnation, et il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée. Cette même bigarrure plaît dans les pierres gravées, parce que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire, dans ce genre, que l'élégance et la pureté du dessin, et on loue avec raison l'artiste qui sait faire valoir la beauté de la pierre, en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente.

ÉGLISE DES CHARTREUX, vaste et d'une superbe architecture.

On trouve dans l'église de *Santa-Maria di Loreto*, une statue qui a beaucoup de célébrité, celle de sainte Suzanne, tenant une palme et ayant une couronne à ses pieds. Cette figure, parfaitement

drapée, est bien dessinée et remplie de grace. Elle est de François Flamand.

L'ÉGLISE DE SAINTE-BIBIANE. Elle contient une urne d'albâtre oriental, qu'on dit être unique : elle a près de 9 pieds de longueur. On y trouve aussi la statue de sainte Bibiane, du Bernin, qui est fort estimée.

ÉGLISE DE SAINTE-CROIX DE JÉRUSALEM, où se trouvent quelques belles peintures à fresque.

ÉGLISE DE SAINTE-AGNÈS, hors des murs. On y voit la fameuse urne antique de porphyre, appelée le *tombeau de Bacchus*, parce que le bas-relief représente une vendange.

ÉGLISE DE LA TRINITÉ DU MONT, qui renfermait le second tableau de Rome, la descente de croix de Daniel Volterre. On voit dans ce tableau la vierge évanouie dans les bras de Madelaine. L'expression des têtes de ce tableau est admirable, mais le coloris en est un peu gâté. Il est maintenant au Musée de Paris.

On doit mettre aujourd'hui le *Colisée* au nombre des monumens religieux. Ce superbe édifice est un vaste amphithéâtre qui servit jadis aux combats des gladiateurs et aux autres spectacles des anciens Romains. Il fut bâti par Vespasien, l'an 71 de Jésus-Christ. Ce lieu a été consacré par la mort d'une multitude de martyrs qui, sous les empereurs chrétiens, y furent livrés aux bêtes. Le Colisée est un ovale qui a 581 pieds de longueur, et 481 de largeur ; sa circonférence extérieure est de 1616

pieds. L'arène vide qui était au milieu, est à moitié comblée par les débris des voûtes sur lesquelles les gradins étaient posés. On trouve dans ce monument quatre ordres d'architecture ; un dorique enterré à moitié ; un ionique, et deux corinthiens, l'un sur l'autre. Les trois premiers ordres sont en colonnes, et le quatrième en pilastres. Entre les colonnes des trois premiers ordres, il y a 80 arcades qui donnent entrée à un double portique tournant autour de l'édifice. Ce monument est ruiné d'un côté dans la moitié de sa hauteur. Les barbares qui ravagèrent Rome sous Totila, en 546, furent les premiers qui l'endommagèrent, et les rois goths permirent d'en enlever des pierres pour bâtir ailleurs. Benoît XIV a fait construire, dans le Colisée, de petites chapelles qui sont de mauvais goût.

Eglises remarquables du reste de l'Italie.

LA CATHÉDRALE DE MILAN. Elle est placée au centre de Milan ; c'est, après Saint-Pierre de Rome, la plus belle église de l'Italie. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée. Cet édifice fut commencé par Jean Galéas Visconti. Il n'y a point d'église en Italie aussi chargée d'ornemens. On prétend qu'elle renferme 400 statues, tant grandes que petites, et toutes d'un beau marbre blanc. Tout le bâtiment est revêtu de statues, tant au dedans qu'au dehors. L'intérieur de

l'église est de forme absolument gothique. Un des plus beaux monumens de sculpture de cette église, est le tombeau du marquis de Marignano, frère du pape Pie XIV. Rien dans cette belle église n'est plus remarquable que la chapelle souterraine où repose le corps de saint Charles Boromée, mort en 1584.

Il y a dans une petite sacristie, derrière cette chapelle, un portrait de saint Charles Boromée, brodé par la Pérégrine, artiste célèbre dans ce genre d'ouvrage.

Près de la sacristie, à droite de l'église, on voit une très-belle statue de saint Barthélemy écorché, très-estimée par la grande vérité de sa miologie, c'est-à-dire des muscles du corps qui sont entièrement à découvert. Elle est du sculpteur Agrati.

La sculpture, la ciselure, l'orfèvrerie l'ont décoré des plus somptueux ornemens. La châsse du saint est magnifique. Le trésor de l'église est le plus riche que l'on connaisse après celui de Lorette. (1)

L'église de Milan a donné cinq papes. La réputation de saint Ambroise a contribué à faire conserver le *rite ambrosien*. Il y a dix vieillards et dix vieilles femmes vêtus de noir, et suivant l'ancien costume, attachés au service de cette cathédrale. Ils représentent tout le peuple de Milan, et offrent en son nom le pain et le vin.

On peut compter la superbe bibliothèque am-

(1) Ce dernier n'existe plus.

broisienne au nombre des monumens religieux : elle fut formée par deux grands hommes et deux saints, et c'est peut-être la seule grande bibliothèque de l'univers qui soit parfaitement pure : elle est composée de 40 mille volumes imprimés, et d'environ 20 mille manuscrits. Son manuscrit le plus célèbre est celui des antiquités de Joseph, traduit par Ruffin ; il est écrit sur du *papyrus* d'Égypte ; il paraît avoir 1100 ans d'antiquité ; il est fort incomplet, et ne contient que cinq livres des antiquités judaïques. Les saints fondateurs de cette bibliothèque ont aussi aimé les arts ; ils ont formé à côté de la bibliothèque un très-beau musée rempli de statues antiques, de tableaux et de beaucoup de choses curieuses. C'est là que l'on trouve la précieuse collection des manuscrits de Léonard de Vinci. Il y a un grand volume et onze petits. Ce grand peintre eut un génie universel ; il fut mathématicien, poète, peintre, sculpteur, architecte, chimiste, anatomiste.

Le lac Majeur est à 7 lieues du lac de Côme (1) : on y va de Milan pour voir les délicieuses îles borromées. Dans cette route et sur le bord du lac, on apperçoit le vénérable château d'Arona, où naquit saint Charles Boromée, et la statue colossale que sa famille lui a fait élever vers 1650, en cuivre battu : elle a 100 pieds de hauteur, 64 pour la statue, et 46 pour le piédestal. Cette figure impo-

(1) Le lac de Côme est à huit lieues de Milan.

sante semble dominer tout le lac , qui a 50 milles de longueur sur 9 de largeur. Le saint donne sa bénédiction de la main droite ; il tient un livre d'évangiles de la main gauche. A côté de la statue est un collège ancien fondé par le saint qui, durant sa vie active et bienfaisante , s'occupa autant des études et de l'instruction de la jeunesse, que du soulagement des pauvres et des malades. L'un des plus beaux tableaux de Léonard de Vinci est à Milan , dans le *Grazie*, église des Dominicains ; il représente la cène.

A Milan, outre la cathédrale , on admire l'église de *Saint-Ambroise*. Quelques auteurs prétendent que c'est celle dont saint Ambroise refusa l'entrée à l'empereur Théodose, après le massacre de Thessalonique. Il y a dans cette enceinte une belle bibliothèque, mais très-inférieure à la bibliothèque ambrosienne.

A Naples , l'église de *Sancta Chiara de Sainte-Claire*. On y remarque un assez beau plafond, du chevalier Conca, dans lequel on voit David jouant de la harpe.

Près de Naples , l'église dans laquelle se trouve le tombeau de Sanazar (1). Les statues de Judith et de David , qui ornent ce tombeau, sont très-belles.

La chapelle de *San-Severo*. On y trouve un grand nombre de morceaux de sculpture très-inté-

(1) Poète latin et italien , mort en 1530.

ressans, entre autres, *le vice détrompé*. C'est sur une tombe une statue singulière, de Queirola. Cette figure représente un homme engagé dans un grand filet, et voulant sortir par le secours de son esprit; ce qui est exprimé par un génie qui paraît seconder ses efforts. Le filet est travaillé dans la même pièce de marbre, et touche à peine la statue qu'il enveloppe; mais c'est là tout le mérite de cet ouvrage. L'allégorie, plus bizarre qu'ingénieuse, est faite pour représenter la conversion du défunt. Dans la même chapelle, on admire un Christ au tombeau, couvert d'un voile transparent, qui laisse distinguer, à travers son tissu léger, toutes ses formes. C'est un chef-d'œuvre de sculpture; ouvrage de Corradini, qui mourut en 1752.

A Gaëte, entre Rome et Naples, l'*Église de la Trinité*, avec un couvent situé près d'un rocher, qui, selon la tradition, se fendit en trois parties le jour de la mort de Jésus-Christ. Un gros bloc tombé dans la principale fente du rocher, et qui s'y est arrêté, a servi de base à une chapelle du crucifix, fort petite et fort élevée, et sous laquelle passe la mer qui baigne le bas de cette fente de rocher. Cette chapelle, qui était fort ancienne, a été rebâtie en 1514. On l'appelle communément la *chapelle della rocca speccata*, du rocher fendu, ou la *chapelle de la Trinité*, ainsi que le couvent qui en est proche. Tous les vaisseaux qui passent devant cette chapelle, tirent le canon, lorsqu'il y

en a sur le navire. On ne peut douter, par la correspondance des angles, que ce rocher n'ait en effet été fendu par quelque effort extraordinaire.

A Florence, *il Duomo*, ou la cathédrale (1), appelée aussi *Santa-Maria del Fiore*, est un vaste édifice dont la coupole est d'une beauté célèbre : elle fut construite par Brunellesco, mort en 1446, le plus grand architecte du quinzième siècle, et l'un des principaux restaurateurs de l'architecture. L'église est tout incrustée, au dehors, de marbres polis, noirs et blancs. On a transporté dans l'église les quatre belles statues du Donatello, représentant les quatre évangélistes, et qui ornaient la façade. Le pavé de marbre de l'église est d'une grande beauté. On a placé, des deux côtés de l'église, les statues, bustes ou portraits des hommes illustres de la république : Brunellesco, architecte de l'église ; Giotto, l'un des premiers restaurateurs de la peinture ; Pierre Farnèze, général des Florentins ; le Dante. Son tombeau est à Ravenne ; où il mourut en exil ; mais les Italiens, à l'exemple des Grecs, ont élevé par-tout des cénotaphes ou tombeaux vides, aux grands hommes qu'ils ont vu naître. On ne trouve dans cette église qu'un portrait du Dante ; mais le décret du sénat, au sujet de ce poète, portait qu'on lui élèverait un tombeau

(1) Elle fut commencée en 1296 ; et, quoique ce fût avant le renouvellement des arts, elle n'est point dans le genre gothique et barbare du treizième siècle.

magnifique. Ces hommes célèbres pouvaient être honorés dans le sanctuaire même du vrai Dieu ; ils ne profanèrent point leurs talens , et presque tous les consacèrent à la religion. On voit tout près de la cathédrale le fameux *campanilo*. C'est une superbe tour de 252 pieds de hauteur sur 43 pieds en carré, tout incrustée de marbre noir, rouge et blanc, et qui fut bâtie sur les dessins de Giotto.

LE BAPTISTAIRE , autre belle église de Florence. Elle a trois portes de bronze qui sont admirées des connaisseurs.

L'ÉGLISE DE SAINT-LAURENT , si fameuse par la superbe chapelle de ce nom , toute travaillée en marbre et en pierres dures. La magnificence de cette chapelle est éblouissante : elle contient les sépulcres des grands ducs de la maison de Médicis. Ces tombes sont des urnes immenses des plus belles formes de granit gris ou rougeâtre, et de porphyre.

LA NANGIATA , l'*Annunciata* , église remarquable par son architecture, ses ornemens et ses peintures. Elle est desservie par des religieux nommés *servites*. On voit, dans un de leurs cloîtres, une vierge d'André del Sarto, qui est célèbre, sous le nom de *la Madona del Sacco* : c'est le plus bel ouvrage de ce maître. Son nom lui vient de ce que saint Joseph y paraît appuyé sur un sac. D'autres disent que c'est parce que ce peintre la fit pour un sac de farine dans un temps de disette.

Cet habile artiste est enterré dans le vestibule découvert qui est devant l'église. Daniel Volterre a peint la coupole de cette église. On admire surtout dans cette église la figure en marbre de Jésus-Christ mort, soutenu par Dieu le père : elle est du Bandinelli, et forme un glorieux trophée au tombeau de cet artiste, que l'on a placé au-dessous de ce beau morceau de sculpture. C'est dans cette église qu'est inhumé le fameux *Jean de Bologne*, sculpteur français, qui mourut à Florence vers 1606. Son tombeau est orné de ses propres ouvrages ; il les avait faits pour le grand duc, qui en fit décorer la tombe qu'il lui éleva. (1)

L'ÉGLISE DE SANTA-CROCE est sur-tout remarquable par le beau mausolée de Michel-Ange, artiste étonnant et sublime, qui excella également dans la peinture, la sculpture et l'architecture, et qui de plus fut poète : il a même fait plusieurs pièces de théâtre. On voit au-dessous de son sarcophage, trois grandes figures éplorées, représentant la Sculpture, la Peinture et l'Architecture. On a fait entrer dans la décoration de ce monument, outre son buste orné de trois couronnes de laurier, un petit tableau de sa main, représentant le

(1) Les principaux ouvrages de ce grand artiste sont : le beau cheval de la statue de Henri IV, qui était sur le Pont-Neuf à Paris ; le groupe du centaure, dans un carrefour de Florence ; le groupe de Mercure et de Psyché, qui était à Marly ; la figure d'Esculape, à Mendon, etc.

Christ mort. Il y a encore dans cette église plusieurs peintures des illustres restaurateurs de la peinture , Cimabué et Giotto. Enfin on trouve dans cette église un beau monument de reconnaissance, le tombeau de Galilée, que lui fit élever Viviani, son disciple chéri.

L'ÉGLISE DE SAINT-MINIAS. Les vitrages des fenêtres ont une singularité; ils sont d'albâtre, au lieu d'être de verre, et cependant l'édifice est suffisamment éclairé.

A Gènes, la superbe église de *l'Annonciade*. Les colonnes en sont d'une belle proportion et de marbre jaspé rouge. Il y a un beau tableau du Procacini, sur la porte, qui représente la cène.

On voit, dans l'église de l'hôpital des *Enfants trouvés*, un médaillon en bas-relief, de Michel-Ange, représentant en buste la vierge contemplant Jésus-Christ mourant. La figure et les mains de la vierge sont un peu bouffies, mais le visage du Christ est admirable. Il est impossible de se faire une idée de la sublimité de son expression. Au fond de la même église, est une vierge sculptée, enlevée au ciel par les anges. Ce morceau, du Pujet, est un chef-d'œuvre.

La *cathédrale*, appelée église de *Saint-Laurent*, est vaste et belle. On y conserve *la cattina*. C'est un plat qu'on prétend être d'une seule émeraude, et valoir 14 millions. Il fallait, avant la révolution, un décret du sénat, pour la voir. Ce

plat, à l'œil, n'est pas plus beau qu'un vase de cristal coloré.

L'ÉGLISE DE SAINT-AMBROISE contient quelques beaux tableaux.

L'ÉGLISE DE SAINT-CARIGNAN. On y trouve l'admirable statue de saint Sébastien, du Puget. Ce saint est percé de flèches et mourant, et son visage céleste exprime à la fois la douleur physique, la douce et noble résignation, et l'amour divin.

A Padoue, *il santo Saint-Antoine*, ainsi nommée en l'honneur de saint Antoine de Padoue, désigné dans cette ville comme *le saint* par excellence. Cette église est gothique. On y voit de beaux bas-reliefs du Donatello, et beaucoup de tombeaux intéressans. Le martyr de sainte Agathe, par Tiepolo, est dans une chapelle derrière le chœur. C'est un tableau d'une beauté supérieure; le visage de la sainte exprime parfaitement la douleur des souffrances et la joie céleste inspirée par la certitude d'une félicité prochaine.

SANTA - GIUSTINA, Sainte-Justine, très-belle église. On y admire un tableau de Paul Veroneza, qui représente le martyr de sainte Justine de Padoue. La grande place, qui est devant Sainte-Justine, s'appelle *Prato della Valle*. Elle est regardée comme un lieu consacré par le martyr d'une multitude de chrétiens.

A Vérone, on voit, dans la cathédrale, un beau crucifix de bronze : on y voit aussi une belle ascension du Titien. Sur le portail de l'église, on

remarque des figures gothiques de Roland et d'Olivier, son compagnon d'armes. Sur l'épée de Roland, on lit ce mot, *durindara*. C'était le nom de cette épée, dont l'Arioste parle dans son poème, et qu'il appelle *durindara*.

A Venise, l'église de *Saint-Marc*, sur la place du même nom, est gothique et obscure. On y voit quatre belles colonnes torsées d'albâtre. Sur le portail de l'église étaient, avant la révolution, les quatre beaux chevaux antiques de bronze, qui servirent au triomphe de Constantin. On prétend qu'ils sont du fameux Lysippe. On découvre du haut du clocher de Saint-Marc, où l'on monte facilement, une très-belle vue. Le trésor de Saint-Marc est l'un des plus riches d'Italie. On y remarque, entre autres choses, un plat d'une seule turquoise, qui a 6 pouces de diamètre, et le bonnet ducal que les doges portaient le jour de leur couronnement. Il était couvert de perles et de pierres précieuses d'une grosseur extraordinaire.

L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGE, située dans une île séparée de la ville. La façade en est superbe; l'architecture est de Palladio. Les femmes n'y peuvent entrer qu'avec une permission particulière. L'architecture du couvent est très-belle, et du Palladio. On découvre des fenêtres une magnifique vue: c'est là que se trouve le plus célèbre tableau de Paul Veroneza. Ce beau tableau représente les noces de Cana; il tient tout le fond du réfectoire, et l'on y distingue plus de cent vingt figures. Ce

fut le premier tableau que Paul Véronèse fit à Venise. On observe que, parmi les musiciens qu'il a représentés dans ce tableau, celui qui joue de la viole est son propre portrait ; le second, qui tient un violon, est le portrait du Titien ; le troisième, qui joue encore du violon, est le Tintoret ; le quatrième, qui tient une flûte, est le Bassan. Ce chef-d'œuvre est aujourd'hui au Musée des Arts à Paris.

L'ÉGLISE DE LA MADONA DEL ORTO, la Vierge du jardin. Elle contient quelques beaux tableaux et des orgues estimées pour leurs peintures. Au-dessus du grand autel est une statue colossale de saint Christophe, faite en 1470, par Gaspard Moranzzone, habile sculpteur : il suivit la proportion d'un os que l'on conserve parmi les reliques de cette église, comme étant de saint Christophe.

L'ÉGLISE DES JÉSUITES, charmante. Elle est décorée, en dedans, par une marqueterie superbe en marbre vert et blanc. La sacristie renferme plusieurs bons tableaux.

A Ferrare, l'église de *Saint-Benoît* ; beaux tableaux. Dans cette église est le tombeau de l'Arioste ; il est de marbre, avec un beau buste.

A Bologne, l'église de *Saint-Salvador*, très-belle.

ÉGLISE DE MARIE ET JÉSUS ; beau tableau du Guerchin, représentant la Circoncision.

L'ÉGLISE DES MENDIANS ; fameux tableau du Cavedone, où l'on voit saint Alo et saint Petronio à

genoux devant l'enfant Jésus que la Vierge tient dans une gloire.

Dans l'église de *Saint-Paul*, statues célèbres de l'Algardi, représentant saint Paul à genoux, les mains liées, attendant avec résignation la mort qu'un bourreau, le sabre levé sur sa tête, est prêt à lui donner.

Dans l'église *Saint-Dominique*, massacre des innocens, du Guide. Il y a, dans la sacristie de cette église, trois statues faites avec le bois d'un cyprès que saint Dominique avait planté de sa main.

ÉGLISE SAN - GIOVANNI IN MONTE, fameuse Sainte-Cécile, de Raphaël, maintenant au Musée de Paris. On assure que ce tableau a formé l'école de Bologne, et que c'est à force de l'étudier que les Caràche et leurs disciples sont devenus de si grands maîtres. Sainte Cécile écoute un concert d'anges qui se fait au ciel, dans le haut du tableau : elle a des instrumens et des livres de musique à ses pieds ; elle les a laissé tomber ; on voit qu'ils viennent de lui échapper des mains ; le concert céleste qu'elle entend lui fait perdre le goût de la musique terrestre. Cette idée est ingénieuse et sublime.

L'ÉGLISE DE SAINTE-AGNÈS renferme un chef-d'œuvre du Dominiquin, le Martyre de sainte Agnès. On voit sur le visage de la sainte, à qui l'on enfonce un couteau dans la gorge, les deux expressions bien distinctes de la résignation et de la

douleur. Il y a aussi dans ce même tableau un groupe de femmes qui est très-beau.

La petite ville de *Cento* est la patrie du Guerchin : elle est remplie de ses tableaux. Les anciens artistes religieux et bons citoyens se plaisaient à décorer libéralement les églises du lieu de leur naissance, et c'est pourquoi l'on trouve en Italie tant de villages embellis par les chefs-d'œuvres des grands maîtres. Il est glorieux, il est doux de pouvoir, par ses talens, illustrer le lieu chéri où l'on a reçu le jour; c'est en être le bienfaiteur. Le plus beau tableau du Guerchin qui soit à *Cento*, est dans l'église *di nome di Dio*. Il est admirable, et représente l'apparition de Jésus-Christ ressuscité à la Vierge.

A *Pesaro*, autre petite ville d'Italie, le Baroccio a fait dans l'église du Nom de Jésus, un tableau de la circoncision de Notre Seigneur, qui mérite d'être cité. La figure de la Vierge est également parfaite par la beauté, l'attitude, la grace et l'expression : elle ne regarde pas son fils; on voit qu'elle n'en a pas le courage : elle est à genoux, les mains jointes, et fait une prière; sa physionomie exprime à la fois une douleur résignée, le saisissement et la tendresse unis à tout le charme de la première jeunesse et de l'innocence; il semble que sa respiration soit suspendue.... Beaucoup de tableaux ont plus de réputation que celui-ci; mais il n'en est point qui puisse faire plus d'impression sur ceux qui, dans l'imitation de la belle na-

ture , admirent sur-tout le sentiment et la vérité.

A Parme , la *cathédrale* est sur-tout remarquable par sa magnifique coupole , le plus fameux ouvrage du Corrège : elle représente l'Assomption de la Vierge au milieu des anges et des saints.

La *Madona della Steccata* est la plus belle église de Parme. Il y a de beaux tableaux.

A Parme aussi , l'église du *Saint-Sépulcre* possède un admirable tableau du Corrège , une Fuite en Égypte : on l'appelle la *Madona della Scodella* , parce que la Vierge y tient une écuelle.

ÉGLISE A TUTTI LI SANTI , grand et superbe tableau de Lanfranc , dans lequel il a représenté , sans confusion , toutes les hiérarchies célestes , les vierges , les martyrs , les anachorètes , les veuves , etc.

Dans l'église des *Capucins* , l'un des plus beaux tableaux de l'Italie , représentant Notre-Dame de Pitié évanouie dans les bras des anges , et Jésus-Christ assis sur son tombeau , auquel saint François montre ses stigmates. Ce tableau est d'Annibal Carache.

A Turin , les plus belles églises sont celle de *Saint-Philippe de Néri* , bâtie sur les dessins du chevalier Juvara.

La superbe chapelle du *Saint-Suaire* (ainsi nommée d'une relique qu'on y conserve) , et dans le palais royal , est tout en marbre noir , ainsi que la coupole découpée à jour ; ce qui produit un

effet charmant. Il est dommage que l'on ait placé autour de l'autel une balustrade en bois doré d'un très-mauvais goût.

L'ÉGLISE DE SAINTE-CHRISTINE, dont Juvara fit le dessin en 1717. On y voit deux belles statues de le Gros, représentant sainte Christine et sainte Thérèse.

LA SUPERGA est une grande et belle église sur le sommet d'une montagne, à une lieue et demie de Turin. L'architecte de ce magnifique monument fut Juvara. On y trouve des souterrains contenant les sépultures de la famille royale.

La cathédrale de Reggio, appelée *Notre-Dame* (dans la Lombardie). Cette église est belle; elle renferme un superbe tableau du Guerchin, qui représente un Christ crucifié, et une Madelaine et un saint qui pleurent.

La cathédrale de Modène, où se trouve *la guirlandina*, tour de marbre, l'une des plus élevées d'Italie. Dans le bas de cette tour, on montre aux curieux *la secchia rapita*, vieux sceau de bois cerclé de fer; monument historique, devenu célèbre par le poème du Tassoni.

La cathédrale de Sienne est vaste et belle; le pavé de l'église, d'une beauté et d'une magnificence remarquables, est en marbres gris, noir et blanc, formant des tableaux très-estimés, dont les sujets sont tirés de l'Ancien Testament. On admire surtout le sacrifice d'Abraham et le passage de la mer Rouge. Les vitraux de l'église sont très-beaux, et

furent peints, en 1549, par Pastorino di Giovanni Micheli de Sienne, qui apprit cet art de Guillaume Marzilla, un Français, l'un des plus grands artistes en ce genre de ce temps. La chapelle Chigi de cette église est superbe : c'est une rotonde.

Dans l'église des *Dominicains*, à Sienne, on voit un Christ très-ancien et très-estimé, par Gui de Sienne, qui devança Cimabué et Giotto, les restaurateurs de la peinture.

A Lorette, l'église de *Notre-Dame de Lorette*. Elle est belle, d'une architecture remarquable par son élégance. On y trouve des fonds baptismaux très-estimés. Ce monument fut en partie l'ouvrage du Bramante. Les portiques qui entourent la place où est l'église, ainsi que les palais du gouverneur et de l'évêque, sont d'une architecture noble et légère. Le clocher, élevé sur les dessins de Vanvitelli, sculpteur moderne, est très-beau.

Cette église contenait le plus riche trésor de l'Europe. On y trouvait le vœu fait pour la naissance de Louis XIV. C'était un ange d'argent représentant à la Vierge un enfant nouveau-né de grandeur naturelle et d'or pur. On y voyait encore une petite statue du grand Condé, représentant ce prince à genoux, les mains jointes. Il l'envoya à Lorette, après sa délivrance de sa prison. Les gens religieux aimaient à voir ce monument de l'humble piété, d'un héros aussi célèbre par la supériorité de son esprit que par ses exploits guerriers.

A *Pise*, la chose la plus remarquable est son fameux clocher. Cette tour est belle et bien décorée; sa forme est celle d'un cylindre environné de huit rangs de colonnes posés les uns sur les autres, ayant chacun leur corniche : toutes les colonnes sont de marbre ; il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes et le mur circulaire de la cour. La hauteur de cette tour, jusqu'à la plate-forme, sans y comprendre la campanille, est de 142 pieds; et si l'on jette un plomb de dessus la plate-forme en bas, on trouve qu'il s'éloigne de 12 pieds de la base de la tour. On croit assez généralement dans le pays, que cette inclination n'est pas venue d'un changement de terrain, et on l'attribue à l'intention bizarre du premier architecte. Ce clocher fut commencé en 1174, sur les dessins de Guillaume d'Almon, et terminé ensuite par deux architectes de *Pise*, nommés Bonanno Bonaci et Tommaco.

En *Savoie*, à Chambéry, la Sainte-Chapelle. Son portail a de la réputation; il est orné de marbres et de colonnes.

 CHAPITRE III.

ÉGLISES REMARQUABLES EN FRANCE.

A PARIS, *Notre-Dame*, gothique et très-vaste; les tours excessivement élevées. Il faut monter 390 marches pour arriver jusqu'au haut de ces tours : de là on découvre une vue admirable. La plus grosse cloche de cette église pesait 36 milliers; il fallait vingt-quatre hommes pour la faire mouvoir. On voyait dans cette église un très-beau tableau de Jouvenet, le Magnificat. On prétend que Jouvenet, en y travaillant, devint paralytique de la main droite; qu'il s'étudia à peindre de la gauche, y parvint en peu de temps, et finit ainsi ce beau tableau.

La *Sainte-Chapelle*, noble et vénérable édifice qui contient l'oratoire du plus grand et du plus vertueux de nos rois, saint Louis. Qui pourrait se défendre d'un sentiment d'attendrissement et de respect, en contemplant la place où ce prince si pur et si vaillant venait implorer pour la France les bénédictions de l'Éternel ! Ce lieu, sanctifié par ses méditations et par ses prières, rappelle de si grands souvenirs ! C'est là que la misanthropie même pourrait se réconcilier avec l'espèce humaine, en pensant qu'un monarque né sur le trône sut allier la douceur à la fermeté, le courage d'un

guerrier à l'amour de la paix, toutes les vertus domestiques aux qualités nécessaires dans un souverain; qu'il fit également le bonheur de son peuple et de sa famille; qu'il fut le plus grand législateur de son siècle; que non seulement il subjuga l'admiration de ses ennemis, mais qu'il obtint leur confiance, et fut choisi par eux pour l'arbitre suprême de leurs démêlés; qu'enfin, environné de tant de gloire, il fut constamment juste, accessible et populaire!... Tant de perfection est-elle donc dans la nature? Non, sans doute; mais tel fut l'ouvrage sublime de la religion.

Les vitraux de la Sainte-Chapelle sont d'une grande beauté.

L'ÉGLISE DE SAINT-ROCH. Cette église, vue de la porte, forme une perspective fort agréable, mais elle est trop étroite pour sa longueur. On voit dans cette église un morceau considérable de sculpture par Falconet, représentant une Annonciation. La gloire, en or, et les nuages, sculptés, ne sont pas d'un bel effet; l'ange a de la noblesse, mais l'expression de la vierge est fautive: elle a moins l'air humble qu'affligé; il semble que l'ange vienne de lui annoncer un grand malheur, et qu'elle s'y résigne douloureusement. L'arcade qui laisse voir l'autel du Calvaire qui est au fond de l'église, est trop écrasée; l'idée est belle, mais exécutée mesquinement. Le Christ a les bras beaucoup trop courts. Cette église renfermait le tombeau de madame de la Live, qui mourut à vingt ans. Le sculp-

teur a représenté, dans un bas-relief, le Temps moissonnant une rose ; très-mauvaise allégorie , car ce n'est pas le temps qui fait périr une jeune personne. Le Temps abattant un cliêne avec sa faux , serait un emblème assez juste de la mort d'un vicillard ; mais pour madame de la Live, si l'on voulait représenter une fleur, il fallait tout simplement la faire couper par la Mort : au reste , ces idées anacréontiques sont déplacées dans ce genre. Ce n'est pas sur un tombeau qu'il est convenable de comparer une femme à une rose.

Le tombeau du cardinal de Richelieu a rendu l'église de la *Sorbonne* très-célèbre. Ce tombeau , placé maintenant dans le Musée des monumens français, est en marbre blanc, et de Girardon. Ce monument est composé de trois figures , le cardinal, la Religion qui le soutient , et la Science qui le pleure. Cette dernière figure est bien posée, et elle a beaucoup d'expression ; mais elle est d'un mauvais dessin ; elle est trop grosse et trop lourde ; le bras sur lequel la tête est appuyée , est beaucoup trop court. Les draperies de la figure du cardinal sont toutes en petits plis et très-mauvaises. La Religion n'a nulle expression. Ce monument est très-au-dessous de sa réputation , d'autant plus que la figure de la Science est entièrement copiée d'après le Poussin. Cette même figure se trouve dans l'un des sept sacremens de ce grand peintre (l'extrême-onction). Le Poussin mourut en 1665 ,

et le tombeau du cardinal de Richelieu fut posé dans l'église en 1694.

Dans l'église de l'*Assomption*, beau plafond de Lafosse, représentant l'assomption de la Vierge.

On voyait une très-belle Visitation de Champagne, dans le couvent de ce nom, à Paris.

Dans la maison des anciens Jésuites était une Annonciation de Champagne, excellent tableau.

On voyait dans l'église du *Temple* l'un des meilleurs tableaux de le Sueur, représentant la naissance de la sainte Vierge.

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE, aujourd'hui le PANTHÉON. Le portail en est très-beau. Cet édifice est de Soufflot.

Le *Val-de-Grace*. Le dôme, peint par Mignard, a de la réputation, mais le ton de couleur en est extrêmement fade.

Dans l'église de *Saint-Nicolas du Chardonneret*, était le tombeau de la mère de Lebrun. C'est une grande urne de couleur rougeâtre, posée sur un autel. Le dessus de cette urne est renversé en arrière : on voit sortir de l'urne une femme âgée, d'une figure vénérable ; elle joint les mains, lève les yeux au ciel ; elle est enveloppée de ses linceuls, qui retombent en draperie sur les bords de l'urne. Derrière elle est l'ange du jugement, la trompette à la main. Ce monument, dont l'idée est belle et l'exécution très-bonne, est de Colignon, et se voit maintenant au Musée des monumens français, ainsi que presque tous les tom-

beaux qui étaient dans les églises de Paris et des environs, avant la révolution.

L'ÉGLISE DES INVALIDES. Le dôme en est superbe, mais l'église est beaucoup trop étroite et trop mesquine pour ce beau dôme. L'intérieur du dôme est peint par Jouvenet et Lafosse.

L'ÉGLISE DE SAINT-GERVAIS. Son portail a beaucoup de réputation; il est composé des trois ordres, dorique, ionique et corinthien, et construit sur les dessins de Desbrosses.

L'ÉGLISE DE L'ABBAYE DE SAINT-VICTOR est belle. La menuiserie des orgues a de la réputation. Le fameux Santeuil, poète latin, est enterré dans le cloître de cette église. On lit sur la pierre qui recouvre ses cendres, la célèbre épitaphe faite pour lui par Rollin.

On voyait dans l'église des *Carmes de la Place Maubert*, le tombeau de M. Boullonois, magistrat et auteur de quelques ouvrages estimés de jurisprudence. Ce monument mérite d'être vu; il n'offre qu'une seule figure; celle de la Justice, en marbre blanc, sur un sarcophage de marbre brun. Cette figure est bien composée, quoique trop lourde; mais l'idée est frappante et belle, et c'est la simplicité qui en fait tout le prix. Compliquez cette allégorie, et elle deviendra commune, au lieu que cette figure unique de la Justice fixe l'imagination sur l'idée que l'on doit avoir d'un grand magistrat, on se dit : Il fut équitable, et ce mot dit tout. Les accessoires les plus brillans ajou-

tés à cette composition majestueuse ne produiraient que des distractions qui détruiraient l'effet imposant de l'ensemble ; et c'est ainsi que, dans les beaux arts, la noblesse et l'énergie naissent presque toujours de la simplicité. Ce monument fut fait à Rome peu de temps avant la révolution, par un artiste nommé Poncet.

Saint-Eustache. On y voyait le tombeau de Colbert, par Coisevox et Tuby, composition compliquée et commune. La meilleure statue de ce monument est la figure de l'Abondance. Ses draperies sont belles.

L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT. L'intérieur en est gothique et très-imposant : on y voit deux petits escaliers très-hardis par leur structure, et qui conduisent à des galeries tournantes qui forment un coup d'œil agréable et singulier. La chaire, soutenue par une figure représentant Samson ébranlant les colonnes du temple, a de la réputation, et ne le mérite à aucun égard. Samson, n'ébranlant que les petites colonnes d'un temple en miniature, ne présente point l'image de la force.

Dans le lieu nommé les *charniers*, près de cet édifice, étaient de fort beaux vitraux.

C'est dans cette église et dans le cimetière adjacent, que furent enterrés, sans aucune pompe, le grand Racine, Pascal, le Sueur, Tournefort, etc. On doit espérer que le gouvernement actuel, déjà réparateur heureux de tant d'excès, élèvera, par la suite, de superbes tombeaux sur les cendres ré-

vérees de ces grands hommes : ainsi seront expiées les profanations des sépultures et de l'église.

Dans l'église des *Feuillans* étaient plusieurs tombeaux de la maison de Rohan. Les vitraux des cloîtres sont célèbres, ils représentent l'histoire du bienheureux la Barrière, qui vivait du temps d'Henri III et d'Henri IV.

L'ÉGLISE DES PÈRES DE L'ORATOIRE, belle, régulière, et d'une charmante proportion. On y voyait le tombeau du cardinal de Bérulle, fondateur de cette maison.

Dans l'église du *Collège Mazarin* était le tombeau du cardinal de Mazarin. Ce monument, fait par Coisevox, est d'une exécution soignée, mais la composition en est commune et embrouillée.

L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE. Elle était riche et belle. La chapelle de la Vierge est d'un très-grand effet ; cependant il y a deux colonnes de trop, et qui rétrécissent ridiculement le fond. Le plafond, fait par le Moine, et retouché par Calais, est très-beau. Dans une autre chapelle était le tombeau de l'avant-dernier curé, le savant et vertueux Languet de Gergi. Ce tombeau, fait par Michel-Ange Slodtz, mort en 1764, est d'une belle exécution.

Dans l'église de *Saint-André-des-Arcs* se trouvait le tombeau d'un autre curé non moins respectable, celui de M. Claude Léger, bienfaiteur de cette paroisse. Ce tombeau, exécuté par M. Delaire, est d'un très-grand mérite. Il y avait encore

dans cette église, en 1787, un monument très-singulier.

Au haut de l'œuvre était un médaillon de saint André, en marbre, légué à cette église par Armand Arrouet, frère de Voltaire. Tout à côté était un autre monument représentant la Religion foulant aux pieds un cadavre ou squelette embarrassé dans son linceul, et arraché de son tombeau ; sur lequel est assise la Religion. Ce monument extraordinaire a disparu, et n'est point au Musée français.

ÉGLISE DES CORDELIERS. C'était, après Notre-Dame, l'église la plus longue de Paris.

A deux petites lieues de Paris, l'église *Saint-Denis*, sépulture des rois de France. Les tombeaux les plus remarquables de cette église étaient celui de Louis XII et d'Anne de Bretagne, représentés couchés dans leur état de mort, avec une effrayante vérité ; celui de François I^{er} et de Claude sa femme, fait par le célèbre Jean Gougeon, beau monument ; le tombeau du vicomte de Turenne, par Marsy et Tuby. Le héros est représenté accompagné de la Sagesse et de la Valeur, et dans les bras de l'Immortalité. (1)

Écarter l'idée de la mort en offrant celle de l'immortalité, est une belle pensée.

A Versailles, la chapelle du château est très-belle.

(1) Il est aujourd'hui dans l'église des Invalides.

Celle de la *Sainte-Trinité*, dans le château de Fontainebleau, est d'un goût très-noble.

Dans l'église de *Mitry*, petit village près de Paris, on voyait, avant la révolution, un ravissant tableau de le Sueur, représentant une Annonciation. Les paysans savaient l'apprécier. M. la Grenée leur offrit d'en faire une bonne copie, et de leur donner 6000 francs de retour ; ils le refusèrent à l'unanimité.

A Soissons, l'église de *Saint-Médard*, très-intéressante par ses antiquités et les faits historiques qu'elle retrace. On y voit la prison du faible et malheureux Louis le Débonnaire. Ce qui formait sa salle des gardes, est une belle pièce soutenue par des piliers. La chambre qu'habitait ce père infortuné est obscure, petite et malsaine. Il y a dans l'église des souterrains bien bâtis et très-curieux, remplis de tombes et de petites chapelles. La cathédrale de Soissons est grande et belle.

A Saint-Quentin, l'église collégiale, grande et belle. La tribune en voûte, posée sur la porte, produit un très-bel effet.

La *cathédrale de Chartres*, d'une beauté remarquable. Peu de temps avant la révolution, on avait refait le chœur à neuf, en marbre blanc et en stuc jaune et bleu. Le clocher de cette église a beaucoup de réputation. On dit en proverbe, *clocher de Chartres, nef d'Amiens, chœur de Beauvais et portail de Reims*.

La *cathédrale de Senlis*, d'une mauvaise pro-

portion , beaucoup trop courte. Son clocher est l'un des plus élevés de France.

La *cathédrale de Reims* en Champagne. Le trésor de cette église méritait d'être vu. On y voyait les présens que chacun de nos rois y déposait après la cérémonie du sacre. Ces présens , rangés dans un ordre chronologique , offraient une collection très-curieuse , par laquelle on voyait d'un coup d'œil le progrès des arts depuis les premiers rois jusqu'à nos jours. On remarque , dans cette église , le fameux pilier qui s'ébranle lorsqu'on sonne une certaine cloche. Ce mouvement est peu apparent ; cependant il est certain qu'en regardant avec attention , on l'apperçoit.

Cette ville possède d'autres belles églises gothiques. Durant le règne de la terreur , on eut la barbarie de détruire la plus belle , l'église de *Saint-Nicaise* , qui était un chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté.

La *cathédrale d'Auxerre* , très-célèbre. L'architecte Servandoni la trouvait , dit-on , une des plus belles du royaume.

La *cathédrale d'Orléans* , l'une des plus belles de la France , d'un beau gothique.

La *cathédrale de Metz*. Le portail neuf est de Blondel , architecte moderne. On trouvait dans cette église une superbe cuve de porphyre de dix pieds de long , d'un seul morceau : elle servait de fonds baptismaux.

Les *cathédrales d'Amiens*, de *Beauvais*, d'*Arras*, de *Cambrai*, de *Noyon*.

La *cathédrale de Bayeux*, grande, mais de mauvais goût. On y montrait, avant la révolution, une chose très-curieuse; c'était une tapisserie faite par Mathilde, et représentant les conquêtes de Guillaume le Conquérant, son mari. (1)

La *cathédrale d'Avranches*, dans une situation admirable. Elle est posée sur plusieurs montagnes très-élevées, rangées les unes sur les autres en amphithéâtre. On trouve, sur le haut de son clocher, une plate-forme, de laquelle on découvre l'une des plus belles vues de la France.

La *cathédrale de Laon*, très-renommée. A l'extrémité de l'église des deux côtés, se trouvent des tribunes très-majestueuses. Les vitraux de l'église sont éclatans. Peu de temps avant la révolution, on avait refait à neuf le chœur, et avec beaucoup de magnificence.

La *cathédrale de Narbonne* est remarquablement belle. Le chœur est superbe. On y voit le tombeau de Philippe le Hardi, qui mourut à Perpignan l'an 1285.

La *cathédrale de Rouen*. Le portail gothique, ainsi que l'église, est d'une grande beauté, mais l'église est trop étroite pour sa longueur. La grille dorée qui entoure le chœur, est d'une extrême

(1) Cette tapisserie est maintenant au Musée de Paris.

magnificence. Les vitraux colorés de l'église sont superbes. On voyait, dans cette église, les tombeaux des premiers ducs de Normandie : on y trouvait aussi la fameuse cloche de George d'Amboise, qui avait neuf pieds de diamètre.

La *cathédrale de Meaux*, d'un beau gothique et d'une excellente proportion.

La *cathédrale de Tours* n'est pas belle, mais on admire la voûte portant sur des piliers d'une extrême légèreté; ce qui est d'une hardiesse surprenante.

La *cathédrale de Strasbourg*, majestueuse et superbe. Son clocher est le plus haut de France.

La *cathédrale de Sens*, d'un aspect très-imposant. On y trouve la chapelle où fut marié saint Louis : on y voyait sa statue portant la couronne d'épines; elle est belle. Cette église contient les tombeaux du dauphin, fils de Louis XV; du maréchal de Muy, du chancelier Duprat, et de saint Savinien, premier archevêque de Sens; son martyr était représenté en stuc sur sa tombe. Ce monument n'est pas beau, mais il a beaucoup d'effet.

A Toulouse, l'église des *Cordeliers*. célèbre par son caveau, dans lequel les cadavres conservent leur peau et leur linceul.

A Béziers, l'église de *Saint-Félix*. On y admire la hardiesse des piliers qui soutiennent la coupole de la nef.

A Nîmes, la *maison carrée*, monument de l'antiquité du Panthéon de Rome. Il est charmant; la

sculpture en est bien conservée et d'une extrême délicatesse. On a bâti dans l'intérieur une église.

A Nancy, la *Chapelle ronde*, où sont les sépultures des princes de la maison de Lorraine. Cette chapelle, en marbre noir et marbre blanc, est fort belle, mais les ornemens n'en sont pas de bon goût, et les sarcophages sont d'une mauvaise forme.

A Lyon, la *cathédrale*, grande et belle.

L'ÉGLISE DE SAINT-NIZIER, d'un excellent gothique. La voûte en est particulièrement belle par sa sculpture. Il y avait dans cette église des fonds baptismaux d'une bonne exécution et d'une composition ingénieuse. On y voyait au-dessus de la cuve, ornée d'une draperie de marbre, l'emblème de l'esprit infernal, représenté sous la figure d'un serpent de bronze enchaîné.

L'ÉGLISE DES CHARTREUX. Cette église est superbe et remplie de belles colonnes de marbre.

A Autun, la magnifique église de *Saint-Martin*.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME. Le portail n'est pas beau, mais le reste de l'architecture est très-orné et du meilleur genre gothique.

A Lille, dans l'église des *Récollets*, il y avait une belle Descente de Croix, de Vandick; et dans la même ville, église des *Capucins*, un magnifique tableau sur le même sujet, de Rubens.

A Marseille, dans l'église des *Cordeliers*, se trouvait, avant la révolution, un *Ecce Homo* très-précieux par son ancienneté. On croyait qu'il avait

été peint par le pieux et bon roi René, comte de Provence, cet excellent prince qui supprimait un impôt ou qui accordait à ses sujets une grace extraordinaire, lorsqu'un certain vent nuisible soufflait plus de trois jours de suite sur la Provence.

A Strasbourg, l'église luthérienne où se trouve le tombeau, en marbre, du maréchal de Saxe, par Pigalle. Ce monument est beau et bien composé.

A quinze lieues de Pau et huit de Baïonne, à Dax, sur l'Adour, se trouvent, derrière l'église de *Saint-Paul*, trois tombeaux de marbre antique, qui, à de certaines époques, se remplissent d'eau et se vident, sans qu'on puisse savoir comment s'opère ce phénomène.

La *cathédrale* de Clermont en Auvergne est belle et majestueuse, mais triste et sombre. Les vitraux en sont superbes.

L'ÉGLISE DE BROU, à Bourg en Bresse. On y voyait des tombeaux anciens fort intéressans.

En Flandre, à Tournay, l'église de l'*abbaye de Saint-Martin* est magnifique.

A Mons, les églises de *Sainte-Vautrude*, de *Saint-Germain* et des *Ursulines*, gothiques et très-belles. L'église de Saint-Germain offre une superbe perspective qui ressemble un peu, mais en beau, à celle de l'église de Saint-Roch, à Paris.

L'ÉGLISE DE L'ABBAYE DE VICOIGNE, immense et superbe. L'aspect de cet édifice est véritablement imposant ; il est gothique.

A Gand, la principale église est magnifique et

n'a point souffert de la révolution. Le chœur est en marbre noir et blanc. On trouve, dans cette église, plusieurs tombeaux en marbre. Le plus beau est celui d'un évêque, par Duquesnoy.

A Malines, superbe cathédrale.

A Anvers, belles églises.

A Bruges, l'église de *Notre-Dame*. Elle possédait, avant la révolution, un beau groupe de marbre blanc, de Michel-Ange, représentant la Vierge de grandeur naturelle, avec l'Enfant Jésus.

CHAPITRE IV.

L'ESPAGNE.

L'ESCURIAL est la sépulture des rois d'Espagne. Le palais et le monastère de l'Escorial furent bâtis par Philippe II, l'an 1558. Cet édifice coûta 60 millions. On compte, dans l'enceinte de l'Escorial, 1400 portes, 1100 fenêtres, 800 colonnes, 22 cours, 17 cloîtres, etc. L'église a 360 pieds de long, sur 280 de large. Le marbre, la dorure et de beaux tableaux, la décorent. On y voit 200 pupitres de bronze doré, pour les 200 jéronimites qui, chaque jour, y chantent l'office. Le tabernacle de la principale chapelle renferme une émeraude de la grosseur d'un œuf. On voit dans cette

église les tombeaux de Charles-Quint et de Philippe II. Les statues de ces deux souverains sont représentées à genoux. Chaque statue occupe le devant d'une espèce de chambre ouverte du côté de l'autel, et revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont de la réputation, quoique la composition n'en paraisse ni pittoresque, ni ingénieuse. Dans l'église souterraine, sont les tombeaux des rois et des reines, dans des caveaux que l'on appelle *panthéon*. Au fond du caveau des rois et reines, est un autel avec un crucifix de marbre noir sur un fond de porphyre; tout le reste répond à cette magnificence. Des deux côtés de l'autel sont distribuées par trois étages et en différens compartimens formés par de beaux pilastres de marbre cannelé, les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines : elles sont de bronze et d'une forme noble et simple. Dans la sacristie de l'Escurial est une belle Assomption, d'Annibal Carache. Un tableau de Raphaël, que son mérite supérieur a fait surnommer *la perle*, c'est une *sainte famille* ; une *Visitation*, du même. On trouve encore à l'Escurial dans l'ancienne église *la Madona del pez*, la Vierge du poisson, tableau admirable, de Raphaël, mais de la composition la plus extravagante. On y trouve rassemblés avec la Vierge et l'Enfant Jésus, saint Jérôme, en habit de cardinal, lisant la Bible, au moment où l'ange Raphaël conduit le jeune Tobie, qui dépose son poisson aux pieds de la Vierge. Cette dernière cir-

constance a fait donner au tableau le nom de *la Madona del pez*.

A Cordoue, la *Mosquée*, bâtie jadis par Abderam. Il n'existe présentement qu'une partie de la mosquée, dont on a fait une église. On y entre par 17 portes. Cette église a 510 pieds de longueur, sur 240 de large. On y trouve un grand nombre de colonnes de marbre.

La *cathédrale de Léon* est, dit-on, la plus belle de l'Espagne.

La *cathédrale de Salamanque* est superbe : elle a 515 pieds de long, et 41 de largeur.

Saragosse contient deux belles cathédrales.

La *cathédrale de Cadix* est très-belle, ainsi que celles de Valence et de Tortoze.

La *cathédrale de Tolède* est l'un des monumens sacrés le plus précieux qu'il y ait en Europe : elle remonte à la fin du 6^e siècle ; elle fut profanée par les Maures, et profanée par le culte mahométan, pendant près de 400 ans. Recouverte enfin par Alphonse VI, elle conserva la forme de mosquée jusqu'au règne de saint Ferdinand, qui lui donna celle qu'elle a encore de nos jours. Toute la somptuosité des édifices gothiques y est déployée. Ses vitres sont couvertes de peintures du plus brillant coloris. Deux de ses façades sont remarquables par le fini et la variété de leurs sculptures ; les stalles des chanoines sont aussi très-estimées pour leur sculpture. Plusieurs tombeaux d'anciens rois de Castille se trouvent dans cet édifice. Le cloître est

très-beau, et orné de peintures qui ont de la réputation. Le trésor de l'église est un des plus riches de l'Espagne. Ses tableaux les plus renommés sont une Assomption de Carle Marate, et une vierge entourée de plusieurs saints, de Blas de Prado, peintre né à Tolède.

A l'hôpital de *Saint-Jean-Baptiste*, dont le portique, les cours, et sur-tout l'église, sont d'une grande beauté, on voit un magnifique tombeau du fondateur, le cardinal Tavera. C'est le dernier ouvrage d'Alphonse Berraguette, habile sculpteur, formé à l'école de Michel-Ange, et honoré de la faveur de Charles-Quint.

La *cathédrale de Séville*, vaste et superbe édifice gothique. On appelle son clocher la *giralda* : on y monte par un escalier en spirale et sans marches. C'est dans le chœur de cette église que se trouve le tombeau de Christophe Colomb ; il n'est désigné que par une pierre qui porte ces mots en espagnol : *A la Castille, à l'Aragon, Colomb donna un autre monde*. Celui qui fit un tel présent aurait bien mérité un monument remarquable.

La *cathédrale de Burgos* est magnifique : elle contient un superbe tableau de Michel-Ange, représentant la Vierge habillant l'Enfant Jésus.

A Madrid, l'église de *San-Isidro*. On admire son portail. La chapelle du palais est riche et belle par ses proportions ; ce qui contribue sur-tout à la magnificence de sa décoration, ce sont seize

grandes colonnes de marbre noir , qui occupent toute sa hauteur , jusqu'à la frise.

L'ÉGLISE DE SALESAS , ou de la VISITATION , fondée par Ferdinand VI et la reine Barbe sa femme. Leurs cendres y reposent dans un superbe mausolée. Cet édifice est de mauvais goût, mais a coûté des sommes considérables.

A Valladolid, outre la cathédrale, les églises des *Dominicains* et de *San-Benito* méritent d'être vues.

A Salamanque, on vante l'église des *Dominicains*, la façade de l'église des *Augustins*, et l'église de *San-Marcos*.



CHAPITRE V.

LE PORTUGAL.

A LISBONNE, l'église *Patriarcale*. Elle est située sur une éminence, de laquelle on découvre une vue aussi étendue que belle. Le trésor de cette église est d'une extrême magnificence. Ce qu'on y voit de plus beau, sont neuf grands candélabres et une croix de plus de douze pieds de haut, le tout d'argent doré, orné de pierres précieuses, et d'un excellent travail. On a représenté en demi-relief, sur les candélabres, divers traits de la vie du Sauveur : on y trouve aussi des emblèmes relatifs aux conquêtes set aux premières découvertes des Portu-

gais. Ce fut un Italien, nommé Autoine Arrighi, qui donna le dessin des candélabres et de la croix. Ces différens morceaux furent exécutés à Rome et à Florence, en 1732, et ils firent l'admiration des artistes de ces deux villes. On dit que la façon seule des neuf candélabres et de la croix a coûté 750 mille livres tournois. Dans la même ville, l'église de *Lorette*, très-admirée en Portugal, mais qui n'est qu'une imitation de l'église du même nom qui se trouve en Italie.

A Lisbonne, encore l'église de *Saint-Roch*. Ce qu'elle a de plus remarquable, est une petite chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste. Cette chapelle est d'une richesse extraordinaire. On y voit aussi quelques bons tableaux en mosaïque. La nouvelle église est le plus vaste et le plus magnifique édifice de Lisbonne. On admire beaucoup le dôme de cette église : d'ailleurs, l'architecture n'en vaut rien ; cependant on dit que cette église a coûté 12 millions 500 mille livres tournois.

La plus belle cathédrale de Portugal est celle de Conimbre.

CHAPITRE VI.

ALLEMAGNE.

VIENNE. L'église de *Saint-Étienne*, très-ancienne et très-gothique. Sa longueur est de 342 pieds ; la largeur de 222, et la hauteur de 79 : elle a 58 autels de marbre, ornés de bons tableaux. Celui du grand autel, peint sur cuivre, est de Back. Ceux des deux grands autels de côté sont de Sandrat. On voit à l'un des piliers un *Ecce Homo*, du Corrège. Il y a dans cette église plusieurs mausolées remarquables ; entre autres, celui de l'empereur Frédéric III, mort à Linz en 1493 ; il est de marbre rouge et blanc ; le travail n'en vaut rien, mais il est infini ; la tombe est décorée de plus de trois cents petites figures. Ce monument a coûté plus de 40 mille ducats.

Le tombeau du célèbre prince Eugène est au fond de l'église, dans la chapelle de la Croix. Le trésor de cette église est riche et précieux. Sa tour est fameuse par son élévation et par le travail à jour de son sommet ; elle penche sensiblement vers le nord. Dans cette tour se trouve, avec quatre autres cloches d'un moindre calibre, l'énorme cloche appelée *Joséphine*, parce que l'empereur Joseph la fit fondre en 1711, avec une partie de l'artillerie prise sur les Turcs : ainsi les dépouilles

belliqueuses des ennemis de la religion proclamèrent la gloire du dieu des armées, et l'airain meurtrier qui donna la mort à tant de chrétiens, ne servit plus à l'avenir qu'à réunir les fidèles dans le temple de la Paix et de la Vérité. Cette cloche pèse 354 quintaux, non compris son battant, qui pèse 1300 livres.

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE, l'une des plus belles de Vienne, forme un ovale surmonté d'un dôme couvert de cuivre avec une lanterne au-dessus, et dont l'intérieur est peint par Rothmayer. Le plafond du chœur est peint par Bibiena. L'église est décorée de beaux marbres.

L'ÉGLISE DES AUGUSTINS est très-magnifique : elle renferme deux mausolées remarquables ; celui du feld-maréchal comte de Daun, mort en 1764, et celui du baron Van-Swieten, mort en 1772.

L'ÉGLISE DES CAPUCINS, qui contient les sépultures des princes de la famille impériale. Les plus beaux mausolées sont ceux de Léopold, de Joseph I^{er}, de Charles VI, de François I^{er}, de Marie-Thérèse son épouse, et de Joseph II.

Les autres églises qui méritent d'être vues, sont celle de la *Chancellerie de guerre*, celles des *Dominicains* et de l'*Université*.

L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE, où l'on voit, dans la chapelle de Saint-François-Xavier, un tombeau vide, érigé à la mémoire de ce grand missionnaire, et parfaitement semblable à son tombeau véritable qui est à Goa.

L'ÉGLISE DE SAINTE-CROIX, décorée de tableaux de Fetti et du Titien.

Voici les autres églises fameuses de l'Allemagne.

La *cathédrale de Trente* est très-belle : elle porte le nom de *Saint-Vigile*. Les colonnes qui soutiennent la voûte sont d'une grosseur prodigieuse.

La *cathédrale de Salzbourg*, superbe : elle est, dit-on, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome.

La *cathédrale de Passaw* passe pour la plus belle église de l'Allemagne.

La *cathédrale d'Olmütz*; celle de *Paderborn*. La *cathédrale de Magdebourg*, l'une des plus anciennes et des plus vastes de l'Allemagne : elle fut fondée par Othon le Grand. Son tombeau s'y trouve, ainsi que celui de l'impératrice Edithe, sa femme. Cette église a 400 pieds de longueur, autant de hauteur, et 110 pieds de large. L'architecte qui donna le plan de cet édifice s'appelait Bonensack. On monte aux tours de l'église par 427 degrés qui conduisent à une belle galerie, d'où l'on découvre, par un temps serein, jusqu'à 15 ou 16 lieues de pays. La sculpture gothique du portail est fort estimée. Le maître-autel et les fonds baptismaux sont de porphyre. La chaire est d'albâtre, d'un travail gothique, qui a de la réputation.

La *cathédrale de Mayence* est d'une grande magnificence. On y voit quelques beaux tombeaux. Les plus remarquables sont celui du prélat d'Abl-

berg, exécuté par le statuaire Melchior, et celui du comte de Lamberg, qui fut tué à la tête des troupes impériales. Ce général est représenté tenant de la main droite le bâton de commandant, et de la gauche, ouvrant son tombeau. On retrouve la même idée dans le tombeau du maréchal de Saxe, fait par Pigalle. Il y avait dans cette église un beau trésor.

La *cathédrale de Lubeck* est vaste et belle.

A Hambourg, l'église de *Saint-Michel*. Cet édifice moderne n'est remarquable que par l'argent qu'il a coûté. L'architecture n'en vaut rien. L'église souterraine est assez belle dans son genre.

A Berlin, l'église où se trouve le beau mausolée du jeune comte de la Marck, par M. Schadow, sculpteur moderne, plein de talent et de génie. Ce tombeau, de marbre blanc et d'une grande composition, présente un ensemble imposant et de très-beaux détails. Le jeune comte, à peine dans l'adolescence, est couché sur son cercueil. Sa figure est ravissante; il paraît goûter le charme d'un sommeil profond et paisible; l'artiste a pensé que la mort et l'innocence ne devaient offrir que la douce image d'un calme parfait. Cette idée est belle et supérieurement rendue dans ce monument.

Une autre église à Berlin, celle de la *Garnison*, est célèbre dans cette ville, par les tableaux de Rode; mais ces tableaux sont fort médiocres.

En Silésie, l'église paroissiale de la ville de

Neisse est admirée pour la hardiesse de la construction de sa voûte.

A Schleswig, capitale du Holstein, se trouve, sur le bord de la Schley, une petite église remarquable, en ce qu'elle passe pour être la première église chrétienne bâtie dans le Nord : elle n'a d'ailleurs rien de curieux, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois. Dans cette ville, il faut voir, dans la grande église, les tombeaux en marbre des anciens ducs de Holstein.

CHAPITRE VII.

LA SUISSE ET LE NORD.

EN Suisse, à Indelbank, près de Berne, l'église où se trouve le tombeau de madame Lagnans, qui mourut en 1775, en donnant le jour à un enfant qui ne lui survécut que quelques minutes. M. Craal, sculpteur allemand, fut chargé de faire le tombeau qui devait renfermer la mère et l'enfant. Il imagina de représenter madame Lagnans au moment de la résurrection. Après avoir creusé dans l'église une espèce de fosse assez profonde pour contenir une statue de grandeur naturelle, il posa sur cet enfoncement une grande pierre fendue inégalement d'un bout à l'autre, et formant un vide qui laisse voir la jeune femme couchée dans son cercueil ; elle paraît se réveiller ; elle tient son enfant d'une

main, et de l'autre elle soulève une pierre détachée qui touche encore sa tête; la noblesse, la candeur et l'innocence de sa figure, la joie pure et céleste qui brille sur son visage, donnent à sa physionomie une expression aussi touchante que sublime. Il ne manque à ce tombeau que d'être exécuté en marbre. L'épithaphe est digne du monument : elle est écrite sur la pierre, et, malgré les larges fentes qui coupent l'écriture, on peut la lire aisément; elle est écrite en allemand : on y fait parler madame Lagnans. En voici la tradition littérale :

« J'entends la trompette; elle pénètre jusqu'au
 « fond des tombeaux. Réveille-toi, enfant de dou-
 « leur; le Sauveur du monde nous appelle, l'em-
 « pire de la mort est détruit; une palme immortelle
 « va couronner l'innocence et la vertu.

« Seigneur, me voilà avec l'enfant que tu m'as
 « donné. »

Le tombeau de la mère de le Brun, à Paris, offre le fond de cette idée, mais la composition en est infiniment moins frappante, quoique fort belle aussi.

La *cathédrale de Fribourg* est la plus belle de la Suisse.

 CHAPITRE VIII.

LA HOLLANDE.

À DELFT, l'église *Neuve*, dans laquelle on trouve le tombeau de Guillaume I^{er}, assassiné à Delft. Ce monument, placé sous une petite colonnade, est en bronze et en marbres blanc, noir et grisâtre. Dans la même ville, l'église *Vieille*. On y voit le tombeau de l'amiral Tromp, mort en 1655. Ce héros est représenté couché sur un gouvernail de navire; sa tête repose sur un canon; il est environné de trophées.

CHAPITRE IX.

LA POLOGNE, LE DANEMARCK, LA SUÈDE
ET LA RUSSIE.

EN Pologne, la *cathédrale de Cracovie* est antique et belle : elle est dédiée à saint Stanislas, patron du royaume. Presque tous les rois de Pologne y sont enterrés. C'est là que se trouve la sépulture de Casimir le Grand, que la noblesse polonaise surnomma, par dérision, le roi des paysans. Quel temps que celui où ce surnom si beau, si glorieux, pouvait paraître une épigramme piquante ! On

voit dans cette même église le tombeau de Sigismond Auguste, le dernier de la maison des Jaghellons, et celui du grand Jean Sobieski.

En Suède, la *cathédrale d'Upsal* contient une grande quantité de tombeaux des rois de Suède. C'est là que sont déposés les restes vénérables de Gustave Vasa. Ce monument en marbre, dans une chapelle entièrement construite en marbre, n'est intéressant que par les souvenirs qu'il rappelle. Dans cette même église, un monument magnifique est élevé à Catherine Jaghellon, princesse polonaise, épouse du roi Jean III. La sacristie contient diverses reliques et quelques monumens curieux par leur ancienneté. On y montre un vieux tronc d'arbre grossièrement sculpté, dont le sommet représente l'ébauche d'une tête humaine. On lui donne le nom d'image du dieu Thor, adoré jadis dans ces contrées.

La *cathédrale* de la ville de *Lund*, en Suède, renferme une église souterraine assez curieuse.

En Danemarck, la *cathédrale de Roschild* est remplie d'anciens tombeaux des rois. On y voit le tombeau de la célèbre Marguerite, surnommée la Sémiramis du Nord. Ce monument est de pierre, peint en noir; il est orné de la statue de la reine, faite d'albâtre et de grandeur naturelle. On admire, dans cette église, les tombeaux de Chrétien III et de Frédéric II. Ces tombeaux ont été faits en Italie, par les ordres de Chrétien IV. On les regarde comme de très-beaux monumens de sculpture. Les

statues des deux souverains y sont de grandeur naturelle : on estime particulièrement les bas-reliefs qui sont autour du mausolée de Frédéric II, et qui représentent les batailles gagnées par ce prince. Il semble qu'il y ait peu de convenance, et par conséquent peu de goût, à représenter ainsi sur des pierres sépulcrales des exploits belliqueux. Est-ce dans le sanctuaire du Dieu de paix que l'on doit retracer l'image affreuse des combats et du carnage ? La tombe, ce dernier asile, ne doit être décorée que par l'emblème de la vertu : c'est là que la haine s'éteint sans retour, que l'ambition s'anéantit dans la poussière ; c'est là que l'auguste Religion ne compte et n'immortalise que les actions bienfaisantes.

Dans le même royaume, la *cathédrale d'Odense* n'offre de remarquable que quelques tombeaux de rois. C'est là que fut enterré le cruel et malheureux Christiern II, qui eut l'affreux surnom de Néron du Nord, et qui mourut en 1559, âgé de 78 ans.

On trouve, dans la principale église de la ville de *Ringstad*, plusieurs tombeaux des rois de Danemarck.

En Russie, la *cathédrale de Saint-Michel*, à Moscow, contient beaucoup de tombeaux de rois. Ces sépulcres, la plupart en briques, sont en forme de cercueils, et hauts d'environ deux pieds ; ils sont presque tous recouverts de tapis de velours ou de drap rouge, quelques-uns ornés de

franges d'or et d'hermine. Dans les grandes fêtes, on les recouvre d'étoffes d'or et d'argent, brodées de perles et de pierreries. Tous les czars ont été enterrés dans cette église jusqu'à la fin du 17^e siècle. La religion grecque n'admet point de sculpture dans les églises, s'en tenant à la lettre du précepte, *Tu ne feras point d'images taillées*; mais les canonistes grecs permettent d'ailleurs l'usage de la peinture. Les cloches sont suspendues à des tours séparées des églises, et attachées à des poutres, en sorte qu'on ne les met pas en branle comme chez nous, mais qu'on les sonne en frappant avec des battans au moyen d'une corde. Quelques-unes de ces cloches sont d'une grandeur étonnante. Il y en a une, dans la cathédrale de Moscow, du poids de 432,000 livres; cloche qui, par conséquent, est la plus grande qui existe : elle a 19 pieds de haut; sa circonférence, en bas, est de 21 verges 11 pouces; sa plus grande épaisseur est de 23 pouces.

Dans ces églises grecques, le sanctuaire est séparé de la nef par ce qu'on appelle l'*iconastus*, espèce de grand paravent, qui est ordinairement la partie la plus ornée de l'église. Dans le centre est une porte à deux battans, nommée *la belle porte* ou *la porte sainte et royale*, par laquelle on entre dans le sanctuaire : c'est là qu'est la sainte table, au-dessus de laquelle est un dais supporté par quatre petites colonnes; à ce dais est suspendu un Saint-Esprit. Une croix est toujours étendue sur la sainte table, ainsi que l'Évangile. Il n'y a

point de sièges dans les églises russes, les cérémonies du culte des Grecs exigeant que tout le monde reste debout pendant l'office. Il y a encore à Moscow une église cathédrale, celle de l'*Assomption de la Vierge* : c'est la plus magnifique église de Moscow. L'enceinte du sanctuaire est en partie couverte de plaques d'argent et d'or. Les vases sacrés et les vêtemens épiscopaux sont excessivement riches. Cette église a servi long-temps à la cérémonie du couronnement des czars, et c'est là que sont déposés les corps des patriarches russes. On compte à Moscow plus d'un millier d'églises et de chapelles. Dans ce nombre, il s'en trouve 199 en briques; les autres ne sont construites qu'en bois. Les premières sont ordinairement peintes en blanc et ornées de plâtre ou de stuc; les dernières sont peintes en rouge. Les plus anciennes églises de Moscow sont communément des bâtimens carrés, avec une coupole et quatre petits dômes, dont quelques-uns sont de cuivre ou de fer doré; quelques autres de fer peints en vert ou sans couleur. Tous ces dômes donnent à la ville un aspect brillant et extraordinaire. Les croix qui les surmontent ont une forme un peu différente des nôtres; quelques-unes ont un croissant sous la barre inférieure. Le docteur Kink explique ainsi cet usage : Quand les Tartares, dit-il, qui, pendant deux siècles, ont été maîtres de la Moscovie, changeaient les églises chrétiennes en mosquées, ils y fixaient le croissant, symbole du mahométisme. Le grand

duc Ivan Bazilavitch, ayant chassé les Tartares, rendit les églises aux chrétiens, et planta une croix au-dessus du croissant, comme un trophée de sa victoire.

A Novogorod, la *cathédrale de Sainte-Sophie* est une des plus anciennes églises de Russie : elle a été commencée en 1044, par Uladimir, duc de Novogorod, et achevée en 1051. Plusieurs princes de la famille des czars sont enterrés dans cette cathédrale.

La belle *cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul* est à Pétersbourg. L'architecture n'en ressemble point à celle des églises grecques ordinaires : au lieu de dôme, elle a un clocher de cuivre doré, qui est élevé de 240 pieds au-dessus du sol. Les décorations intérieures sont beaucoup plus simples et plus élégantes que celles des églises de Novogorod et de Moscow. Les peintures sont dans le goût des écoles d'Italie. C'est dans cette église que sont enterrés Pierre le Grand et ses successeurs, excepté Pierre II, qui l'est à Moscow, et l'infortuné Pierre III, dont on fit transporter le corps dans le couvent de Saint-Alexandre Neuski. Ces tombes sont de marbre et de la forme de celles de Moscow et de Novogorod. Près des cendres de Pierre I^{er} reposent celles de sa seconde femme, Catherine I^{re}. Dans une voûte de cette église est aussi enterré, sans monument et sans inscription, le malheureux Alexis, fils de Pierre I^{er}. Toutes les tombes de cette église, à l'exception d'une seule, portent des épitaphes en langue russe.

C H A P I T R E X.

A N G L E T E R R E.

LA cathédrale d'York passe pour la plus belle de l'Angleterre. Il y a dans cette église des ouvrages en tapisserie, faits à l'aiguille, par une femme, miss Moret. Ce sont des copies de bons tableaux, exécutées d'une manière supérieure.

La cathédrale de Salisbury est aussi très-belle. Son clocher est le plus haut de l'Angleterre.

La cathédrale de Windsor est d'un beau gothique. Les vitraux, coloriés en sont superbes.

La cathédrale de Norwich est aussi très-renommée.

La cathédrale de Gloucester. On y voit le tombeau d'Édouard II.

La cathédrale de Worcester. On y trouve le tombeau du prince Arthur, fils aîné d'Henri VII, et premier mari de Catherine d'Aragon, et le tombeau de la fameuse comtesse de Salisbury, en l'honneur de laquelle, suivant les romanciers, et même quelques historiens, Édouard III institua l'ordre de la Jarretière. Ce monument a de la réputation, mais la composition en est bizarre. On y voit des statues de pierre, représentant des anges qui jettent des jarretières sur le tombeau. Il est inutile de re-

marquer combien il est ridicule de rappeler sur une tombe une anecdote de ce genre.

La *cathédrale de Lincoln*. On y voit la plus grande cloche de l'Angleterre. Cette cloche est nommée *tom of Lincoln*.

La *cathédrale de Chichester*, assez belle.

La *cathédrale de Cantorbéry*, gothique et superbe dans son genre, est d'une longueur immense. Si l'orgue et des chapelles n'en masquaient pas l'étendue, elle offrirait un coup d'œil surprenant. C'est là que se trouve le tombeau de l'archevêque Becquet, saint Thomas de Cantorbéry. Ce n'est qu'une large pierre en mosaïque : on montre l'endroit où il fut assassiné.

On voit aussi, dans cette église, le tombeau du fameux prince de Galles, surnommé le *prince noir*. Au-dessus de la tombe est un trophée plus intéressant que ne pourrait l'être le meilleur ouvrage de sculpture ; il est formé du casque que ce héros, dit-on, a porté, de ses gants, de ses éperons, etc.

La *cathédrale de Winchester*, l'une des plus vastes et des plus belles de l'Angleterre.

Dans la ville de *Saint-André*, ville déchue, et jadis capitale de l'Écosse, on trouve les ruines vénérables d'une ancienne cathédrale qui était vaste et magnifique

Toutes ces cathédrales sont gothiques. Cette espèce d'architecture paraît convenir particulièrement aux églises ; les défauts même de proportion que l'on remarque dans les frêles colonnes qui en

soutiennent les voûtes, outre qu'ils offrent à l'œil quelque chose de hardi qui peut plaire, font paraître beaucoup plus vastes ces vieux édifices, qu'ils ne le sont effectivement, et l'étendue toujours majestueuse est sur-tout imposante dans une église. C'est là que le cœur et l'imagination apportent l'idée de l'infini, et que la vue s'égaré et se perd avec plaisir sous des voûtes immenses et sous des cloîtres obscurs que rien ne semble borner : d'ailleurs ces formes allongées et pyramidales du gothique ont quelque chose de noble et de mélancolique, qui convient parfaitement au genre religieux.

Londres. *Westminster*, antique et vaste édifice, renfermant, outre la grande église, plusieurs chapelles. Celle d'Henri VII est la plus belle de toutes. Les tombeaux dont cette église est remplie sont des monumens d'autant plus intéressans, qu'ils ont été élevés par la nation reconnaissante, ou par la piété filiale, l'amour maternel et l'amitié. Toutes les épitaphes écrites en anglais expriment des sentimens touchans et vertueux, ou rappellent de grands souvenirs : on parcourt cette majestueuse enceinte avec un sentiment de respect ; l'œil se repose avec attendrissement sur le tombeau des héros, et sur-tout sur celui de l'homme de bien : on aime à penser qu'il est enfin à l'abri des complots et des injustices de la haine et de la calomnie !... Nos faiblesses et nos erreurs sont ensevelies dans la tombe, et la pierre qui la recouvre

ne retrace que nos vertus. L'auguste Religion, la Justice, la Paix et la douce Indulgence, réfugiées autour des sépulcres, jettent un éclat céleste et consolateur dans cet asile de la mort; et c'est là que l'ame sensible et religieuse ranime ses espérances et se livre aux méditations les plus sublimes.

Voici la description des principaux monumens de Westminster.

Le tombeau, en marbre, de la comtesse Nigtingale, morte à 20 ans. Ce monument, de Rouhillac, sculpteur français, fut élevé par le comte de Nigtingale. La comtesse est représentée mourante dans les bras de son mari. Sa figure est intéressante. On voit la mort au pied du tombeau; elle tient un dard, et s'élève pour en frapper la jeune personne. Le comte apperçoit la mort, la fixe avec horreur, et cherche à la repousser. L'allégorie eût offert une idée plus délicate et plus naturelle, si le comte, au lieu de regarder la mort, eût détourné la tête, en tâchant de la repousser. La figure du comte ne vaut rien; celle de la mort n'est pas sans mérite; elle est bien drapée, mais son attitude est ridicule, ainsi que son dard, qui d'ailleurs est inutile. On ne doit donner à la mort d'autre action que celle de se montrer: on affaiblit cette allégorie en la compliquant. Au reste, le fond de l'idée de cette composition est pris du tombeau d'Alexandre VII, par le Bernin. (*Voyez* au commencement de cet ouvrage Saint-Pierre de Rome.)

Dans la chapelle d'Henri VII, le tombeau de Marie Stuart et le tombeau de lady Walpole, monument moderne, d'un beau travail, fait en Italie, et élevé par son fils, le célèbre Horace Walpole.

Le tombeau du fameux duc de Buckingham, guerrier, homme de lettres et ami du pape. On trouve sur sa tombe ces mots : *Fort my king often, fort my country ever.* (1)

Ce fut lui qui érigea un tombeau à Driden, sur lequel il fit graver, pour toute épitaphe, ce mot, *Driden*. Driden est sans doute un auteur justement célèbre; mais pour que cette épitaphe fût véritablement belle, il fallait un nom tel que celui de Newton, ou les noms de Milton et de Shakespeare.

Dans le chœur de l'église est le tombeau du général Wolfe, tué à Québec en 1759. Ce monument est très-magnifique. Il fut élevé par le roi et par le parlement.

Le tombeau du poète Gray, mort en 1771, est du meilleur goût de dessin. Le sculpteur a représenté la muse de Gray en demi-relief et de grandeur naturelle, tenant contre son sein le buste en médaillon de Gray. Cette figure, assise, ou, pour

(1) *Pour mon roi souvent, pour mon pays toujours.* Cette épitaphe est remarquable en ce qu'elle marque parfaitement que l'Angleterre n'est ni une monarchie, ni une république. Dans les véritables monarchies, on ne saurait séparer le souverain de la patrie; servir l'un, c'est servir l'autre.

mieux dire , *accroupie* , a beaucoup de grace ; mais cette composition profane est bien peu convenable pour un tombeau ; et , sans convenance , rien n'est ingénieux.

Le tombeau de Shakespeare, élevé par une souscription publique. Sa richesse fait honneur à la libéralité anglaise , mais son exécution ne doit pas immortaliser le sculpteur.

Le tombeau de James Thomson. Ce grand poète est représenté tenant un livre d'une main , et de l'autre le bonnet de la liberté. Il mourut en 1748 , et ce tombeau ne fut élevé qu'en 1762.

Le tombeau de John Gay , poète. On a eu le mauvais goût d'orner son tombeau d'attributs profanes , entre autres , de masques.

Le tombeau d'Olivier Goldsmith , auteur charmant , également brillant et moral , mort en 1774. Il est dit , dans l'inscription , que la fidélité de ses amis et la vénération de ses lecteurs ont élevé ce monument.

Le tombeau de William Hargrave , l'un des plus beaux de cette église. Il est de Roubillac , et représente l'instant de la résurrection. William Hargrave s'élève du cercueil ; sa figure est belle ; elle a une expression frappante de dignité , de hardiesse et d'étonnement. A côté de lui , *le Temps détruit la Mort* , en brisant son dard , idée qui ne pouvait être autrement exprimée. Au-dessus de cette composition se trouve une grande masse de bâtimens qui paraît s'écrouler , et un chérubin ,

environné de nuages, sonne de la trompette. William Hargrave mourut en 1748.

On estime beaucoup encore le tombeau de George Wade, autre guerrier, mort aussi en 1748. Le sculpteur a représenté la Renommée repoussant le Temps, qui veut abattre les trophées du mort, posés sur une colonne. Cette idée ingénieuse paraîtra plus belle dans deux ou trois cents ans; il semble que la date, si récente de la mort, nuise à sa justesse.

Le tombeau du général Lawrence, mort en 1775. Ce monument est très-riche, et fut élevé aux frais de la compagnie des Indes.

Le tombeau de William Pitt, comte de Chatham, érigé aux frais du roi et du parlement, très-magnifique. Le sculpteur s'appelle M. Bacon. Le comte de Chatham mourut en 1778.

Tombeau de l'amiral Warren, mort en 1752. Ce monument est fort beau et de Roubillac.

Tombeau d'une belle exécution du grand Newton. Ce grand homme mourut en 1726. (1)

Le tombeau du comte Stanhope est estimé des connaisseurs.

Le tombeau du célèbre Cook. Il faut en louer l'idée d'y avoir placé une figure de sauvage qui pleure; c'est un hommage ingénieux rendu à la

(1) La statue de Newton est à l'université de Cambridge. Cette statue, de Roubillac, est de la plus grande beauté.

mémoire de ce voyageur bienfaisant, qui traita les sauvages comme des amis et des frères : d'ailleurs, cette figure est bonne, mais tout le reste ne vaut rien, et sur-tout une figure de la Renommée, ridiculement dessinée.

Le tombeau d'une jeune personne, miss Whydele, petit monument érigé par sa sœur, et dont l'idée est douce et agréable. Deux figures, deminature, représentant l'Innocence et la Paix, posent une urne sépulcrale sur une colonne. Ces figures sont bien dessinées, et sur la colonne sont écrits ces mots : *L'Innocence et la Paix*.

C'est dans cette église que l'on voit la pierre sous laquelle sont les cendres de Guillaume Parr, mort en 1635, âgé de 152 ans. Il avait vécu sous les règnes successifs de dix princes.

L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL. L'architecture de Christophe Wren est belle : c'est, en petit, une imitation de Saint-Pierre de Rome; mais il manque à cet édifice une place d'où l'on puisse le considérer. L'étendue de cette église doit étonner tous ceux qui n'ont pas vu Saint-Pierre de Rome : elle ne fut achevée qu'en 1725. Si dans cette église on pose l'oreille contre un certain endroit de la muraille, dans la galerie du dôme, on entend ce qui se dit à voix basse au lieu le plus éloigné de cette galerie.

L'ÉGLISE DE SAINT-STÉPHEN WALBROOK, faite aussi par Christophe Wren. Quique cette église ne soit pas vaste, l'intérieur en est d'une beauté admirable; toutes les formes en sont singulières et

n'ont rien de bizarre. Cet édifice est un chef-d'œuvre par sa proportion et par son élégance.

C'est dans la petite église de *Sainte-Bride* que se trouve le tombeau de Richardson, qui n'est autre chose qu'une pierre au milieu de l'église, et sur laquelle est son nom et l'année de sa mort, sans aucun éloge.

La chapelle de l'hôpital royal des Invalides matelots à Greenwich, près de Londres. Cette chapelle fut détruite par le feu en 1779 : elle a été rebâtie depuis, et avec beaucoup de magnificence. On en fit l'ouverture, et l'on prêcha un sermon sur le naufrage de saint Paul à l'île de Malte, le 20 septembre 1789. On voit, dans le vestibule, quatre niches contenant les statues de *la Foi*, de *l'Espérance*, de *la Charité* et de *la Douceur*. De ce vestibule on monte quatorze marches et on entre dans la chapelle qui a 111 pieds de long et 52 de large : elle peut contenir à l'aise mille personnes sur les bancs, sans compter les *prie-Dieu* pour les directeurs, officiers, etc. Sur la grande porte de la chapelle est écrite, en lettres d'or, cette belle et touchante inscription : *Let them give thanks whom the Lord hath redeemed and delivered from the hand of the enemy. Ps. 107 (1)*. Les portes battantes sont de bois d'acajou, rehaussées en or. Ce portail est orné de 6 colonnes de marbre blanc

(1) Qu'ils offrent leurs actions de grâces, ceux que le Seigneur a rachetés et délivrés de la main de l'ennemi.

d'un seul jet : elles sont de l'ordre ionique, et elles ont 15 pieds. Ces colonnes supportent l'orgue. Le haut de la chapelle est entouré, dans tout son pourtour, d'un balcon en galerie. La chaire de la chapelle a la forme d'un temple en rotonde, supporté par des colonnes. Le dessin en est joli, et les sculptures précieuses; mais un temple en miniature, quelque bien exécuté qu'il puisse être, ne saurait avoir l'air que d'un petit modèle. Au bout de la chapelle, en face de la grande porte, est un excellent tableau de West, représentant le naufrage de saint Paul. Ce tableau est bien composé, d'un dessin très-pur et d'un beau ton de couleur; il a 25 pieds de haut et 14 de large. Les Anglais ont une vive admiration pour cette chapelle; ils la regardent comme un chef-d'œuvre. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'élégance et de richesse dans les ornemens, du goût dans le choix des sujets exécutés en sculpture et en peinture; et, ce qui mérite aussi d'être loué, c'est que l'application des inscriptions est heureuse et juste, mais l'ensemble de cet édifice est mesquin et manque de noblesse; défaut d'autant moins excusable, que cette église est grande, car il est beaucoup plus difficile de faire une petite chapelle qu'une vaste église, parce qu'il faut toujours qu'un tel monument ait une sorte de majesté. Si l'aspect n'en est pas imposant, l'effet principal est manqué, le vrai mérite du genre ne s'y trouve pas. Une chapelle qui ne ressemble qu'à un beau salon, n'est point un bel ouvrage; le plan

n'en vaut rien ; il faut donc rejeter les ornemens qui peuvent donner cette ressemblance profane, et presque tous les ornemens de la chapelle de Greenwich offrent cette disconvenance, entre autres, les portes de bois d'acajou, chargées d'élégantes dorures. Ces portes seraient charmantes dans un palais ; elles déplaisent dans une chapelle. (1)

La chapelle de *Windsor* mérite d'être vue : elle est sur une terrasse, dans la plus belle situation ; elle contient les tombeaux d'Henri VIII, de Jeanne Seymour, Charles I^{er}, etc. Henri VI est enterré dans le chœur de l'église.

A Cambridge, *king's chapel*, la chapelle du roi. C'est l'édifice gothique le plus parfait pour l'élégance, la légèreté et la hardiesse, qui soit en Angleterre, et peut-être en Europe. Sa longueur extérieure est de 316 pieds ; sa largeur de 84. Les fenêtres, au nombre de 27, sont décorées de belles vitres colorées, excepté celle du bout, dont le vitrage est blanc. C'est une grande fenêtre cintrée qui fait un fort bon effet. L'extérieur de la chapelle est très-beau, et l'intérieur admirable

(1) Voici l'étymologie du mot *chapelle*. Les rois de France et leurs généraux avaient coutume de porter à la guerre la cape de saint Martin de Tours, qui avait été soldat. Comme ils faisaient dire la messe dans la tente où était cette cape, ou appela *capelle* ou *chapelle*, le lieu où l'on gardait cette relique, et *chapelain* celui qui y disait la messe.

dans son genre. Les gens de l'art trouvent dans la construction de la voûte une hardiesse étonnante. Tous les ornemens et toutes les sculptures de cette chapelle sont d'un fini précieux et d'un goût exquis. Il est dommage que cette belle église soit coupée dans le milieu par une cloison de bois sur laquelle on a mis un orgue. Cet ouvrage, parfaitement bien sculpté, fut fait en 1534, du temps d'Anne de Boulen. On a représenté sur cette boiserie plusieurs lacs d'amour, et les armes d'Anne de Boulen, unies à celle d'Henri VIII. Sur l'un des panneaux, on voit un petit morceau de sculpture en bois, qui représente les anges rebelles précipités du ciel. Ce morceau est estimé. Dans le temps où le culte catholique fut proscrit en Angleterre, les protestans fanatiques brûlaient les tableaux des églises catholiques, et souvent les églises mêmes; ils brisaient les statues, les vitraux; ils mutilaient les tombeaux; on eut beaucoup de peine à sauver de leur fureur cette superbe église *king's chapel*. Dans tous les temps, l'enthousiasme du peuple n'a produit que des folies, des excès destructeurs et des crimes; tout mouvement passionné l'égare, et peut l'entraîner dans les crimes les plus déplorables; il faut le contenir, et non l'exalter; et c'est à quoi l'on ne parviendra jamais solidement, qu'en lui donnant une instruction véritablement chrétienne, en le nourrissant des maximes sacrées de l'Évangile, de ce livre divin, qui commande à tous les hommes la

plus utile des vertus humaines , la modération.

L'ÉGLISE DE TWICKENHAM , aux environs de Londres. On y trouve un monument remarquable de reconnaissance. C'est la tombe de Marie Beach , qui prit soin de l'enfance du célèbre Pope. Ce grand poète érigea ce tombeau à la mémoire de cette servante , avec l'épithaphe la plus touchante : C'est trop souvent la vanité qui fait honorer la mémoire des bienfaiteurs illustres ; mais c'est le cœur seul qui rend hommage aux bienfaiteurs obscurs.

Dans cette même église se trouvent les tombeaux du père et de la mère de Pope , qui , par cette raison , demanda , par testament , à y être enterré. Le docteur Warburton lui fit élever , à ses frais , un beau tombeau dans cette église.

A Oxford , l'église *Newcollege*. Il y a des vitrages superbes , quoique modernes , peints par le chevalier Reynolds. Ces vitres sont assez grandes pour qu'on ait pu y peindre des figures de grandeur naturelle. La plus belle de ces figures est l'Espérance : elle est tournée de manière à ne laisser voir que son dos et le raccourci de son profil ; sa tête est élevée ; elle regarde le ciel , et tend les bras vers des nuages. Il y a quelque chose de sublime dans le vague de cette idée , qui convient parfaitement au sujet.

Dans le comté de Sommerset est Ilminster , ville fameuse par sa *magnifique église* , dans laquelle on trouve un beau tombeau , celui de Nicolas

Wadham et Dorothee sa femme, fondateurs d'un collége.

L'ÉGLISE DE DERBY, nommée *de tous les Saints*: Elle a une belle tour gothique, très-célèbre par son élégance et ses ornemens. Cette tour a 178 pieds de haut.

Grantham est une ville fameuse aussi par son haut clocher, que l'on prétend être incliné par sa construction, mais singularité beaucoup moins marquée que celle du même genre du clocher de Pise et de la tour Garisende, en Italie.

A Bath, l'église de *Saint-Pierre et Saint-Paul*, qu'on appelle aussi l'*Abbaye*. Elle est vaste et gothique, et contient un grand nombre de tombeaux anciens et modernes, ayant des inscriptions qui sont presque toutes intéressantes. On y voit une tombe emblématique, remarquable par la justesse et la simplicité de l'idée. C'est un tombeau de Robert Walsh, dernier rejeton de sa famille; ce qu'on a exprimé par une belle colonne brisée.

Dans la province de Dorset, à Sherborne, se trouve une fort belle église gothique, remplie de vieux tombeaux. On y voit aussi une énorme cloche donnée par le fameux cardinal Wolsey, avec une inscription, mais de mauvais goût, quoiqu'elle soit citée comme ingénieuse dans quelques descriptions. (1)

(1) La voici : *By Wolsey's gift I measure time for all to*

En Écosse, à Édimbourg, le palais nommé *Hollyrood House*, peut être appelé l'*Escorial* de l'Écosse, étant un palais royal et une abbaye fondée par le roi David I^{er}. Ce palais, dont l'architecture est célèbre, fut bâti par William Bruce le Wren, de l'Écosse, et qui vivait sous le règne de Charles II.

CHAPITRE XI.

TURQUIE.

EN Turquie, l'église de *Sainte-Sophie*, jadis chrétienne. Anthémios et Isidore furent les architectes de cet ancien édifice. (*Voyez* pour les dimensions l'article *Saint-Pierre de Rome*.) Cette église, outre la grande coupole, a deux grands demi-dômes, et six moins considérables. Son extérieur n'a rien d'agréable; l'intérieur en est majestueux et très-magnifique. C'est aujourd'hui une mosquée.

Dans l'île de Chio, on trouve une fort belle église, celle de *Sainte-Victoire*.

A Constantinople, on voit encore de très-beaux débris d'anciennes églises chrétiennes. La plus par-

mirth, to grief, to churd I serve to call. Par le don de Volsey, je mesure le temps pour tous; je sers à appeler à la joie, à la douleur, à l'église.

faite est celle de *Saint-Studius*, bâtie par Léon I^{er}, où l'on trouve plusieurs colonnes d'ordre corinthien, en marbre serpentin; celle qui était dédiée par Altianare I^{er} au Sauveur et aux douze apôtres: les murailles en sont incrustées de beaux marbres.

L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE et l'ÉGLISE DE TOUS LES SAINTS, originairement.

L'ÉGLISE PATRIARCALE, avec quatre grands dômes, etc. La Salymanie est encore une mosquée de Constantinople, qui fut construite en 1566, par Soliman II, avec les matériaux de la grande église de Saint-Euphémie de Chalcédoine. Cette église était célèbre par son architecture. C'est dans sa nef que se tint le concile qui condamna Eutihès; six cent trente évêques y étaient rangés.

CHAPITRE XII.

LES CHARTREUSES.

EN Italie, la *chartreuse de Saint-Martin*, hors des murs de Naples, est la plus magnifique qui existe. L'église est dans le goût moderne; elle a été décorée sur les dessins du cavalier Fanzago; sa richesse est extrême, mais son plus bel ornement sont les douze prophètes de l'Espagnolet, formant douze tableaux dans les archivolttes de la nef. Les caractères de ces figures, admirablement variés, sont remplis d'expression, et le coloris en est par-

fait. Le sujet dominant de la voûte de la nef est Jésus-Christ montant au ciel. Cette belle voûte est peinte à fresque, par Lanfranc ; mais on reproche aux figures de ces tableaux de ne pas bien *plafonner*, c'est-à-dire de paraître renversées, de manquer de perspective ; défaut qui se trouve souvent dans les plafonds peints par les Italiens. On prétend que nos peintres français l'emportent à cet égard sur les peintres des écoles italiennes. La sacristie a été peinte par Joseph d'Herpino ; la décoration en est riche, ainsi que le trésor : on y voit un admirable tableau de l'Espagnolet, représentant le Christ mort, saint Jean, qui le soutient, la Vierge, fondant en larmes, et la Madeleine qui lui baise les pieds. Le plafond de cette sacristie, peint par Giordano, représente Judith montrant au peuple de Béthulie la tête d'Holopherne. Dans la salle du chapitre, on admire un tableau de Lanfranc, qui représente la Vierge et l'Enfant Jésus, qui donne un livre à saint Bruno(1).

(1) On se récrie beaucoup sur ces anachronismes des tableaux d'Italie, qui présentent sans cesse de saints moines avec la Vierge ; mais ces grands artistes, qui lisaient assiduellement les Saintes Écritures, et qui travaillaient pour des papes, des cardinaux et des religieux, ne pouvaient avoir l'ignorance que nous leur supposons à cet égard. Ces tableaux, sans doute, étaient fondés sur quelques traits particuliers que nous ignorons. Peut-être est-il dit, dans quelques auteurs, que saint Jérôme, saint Bruno, et plusieurs autres, ont vu en vision la Vierge et l'Enfant Jésus.

On voit, chez le prier de la chartreuse, plusieurs beaux tableaux, entre autres, le petit Christ si fameux, peint par Michel-Ange; il n'a qu'environ un pied de haut. La vérité de ce tableau fit dire à un enthousiaste, qu'il fallait que Michel-Ange eût crucifié un homme, pour lui servir de modèle. Cette louange, passant de bouche en bouche, finit par devenir une histoire positive et une calomnie aussi absurde qu'atroce. Le cloître des Chartreux est vaste et beau, et les jardins admirables, par l'étendue et la beauté incomparable de la vue. Ce fut Jeanne I^{re}, reine de Naples, qui, pour exécuter la dernière volonté de son père, fonda cette chartreuse.

La *chartreuse de Lorenzo*, dans le royaume de Naples, mérite d'être vue.

La *chartreuse de Pavie* fut fondée par Jean Galéas Visconti I^{er}, duc de Milan, mort en 1402, et dont on voit le tombeau dans l'église. Les bâtimens sont beaux et vastes. Dans l'église, le devant d'autel est formé par un beau bas-relief de Tomaso Orcelino, de Gènes, représentant saint Bruno au pied de la croix. On voit aussi dans cette église une sainte famille d'une beauté supérieure, du Cairo. Le grand autel mérite une attention particulière par ses incrustations de lapis lazuli, d'agate et autres pierres dures. Ces belles pierres sont tellement prodiguées dans cette église, que la longue balustrade de la communion en est tout ornée. On voit, dans la sacristie, un fort bel oratoire,

où Annibal Fontana a gravé, sur un cristal de roche, la flagellation. Cet oratoire est orné aussi de deux jolis camées du même artiste, représentant l'*Espérance* et la *Charité* : enfin Fontana a gravé encore, sur le pied d'une belle croix de cristal de roche, Jésus-Christ allant au Calvaire. Tous ces beaux ouvrages et les tableaux, chefs-d'œuvres de la peinture ; les sculptures, ouvrages d'orfèvrerie, tous ces prodiges de l'art, ont été commandés par des prêtres et des moines, et faits sous leurs yeux. Les ministres de la religion ont employé une partie de leurs richesses à encourager et à payer les artistes ; les papes et les cardinaux comblaient de bienfaits et d'honneurs les grands artistes ; les religieux découvraient, protégeaient les talens naissans, et contribuaient à les perfectionner ; et même un grand nombre de religieux cultivaient ces mêmes arts et avec un brillant succès ; chaque monastère considérable entretenait, à ses frais, un certain nombre d'ouvriers et d'artistes, logés dans le couvent : les uns faisaient des incrustations, les autres formaient des mosaïques, les autres gravaient, peignaient, etc. ; et la piété, donnant un noble but à l'industrie humaine, consacrait tous ces talens divers à décorer le temple auguste de la vérité. La seule décence interdit aux ecclésiastiques un luxe frivole, et leur prescrit en même temps la charité la plus étendue ; ainsi ils ne peuvent être magnifiques qu'avec grandeur, et l'avarice même ne pouvait les empêcher d'être chari-

tables. Les moines et les prêtres ont été, par leurs soins, leurs travaux, leur générosité, leurs lumières, également utiles à l'agriculture, à l'éducation de la jeunesse, aux lettres et aux arts.

La *chartreuse de Lorenzo*, dans le royaume de Naples, mérite d'être vue.

En Espagne, la *chartreuse du Paular*, la plus riche de l'Espagne. Ce qu'elle a de plus remarquable, est un vaste cloître où Vincent Carducho a peint les principaux événemens de la vie de saint Bruno.

En France, la plus fameuse *chartreuse*, avant la révolution, était auprès de Dijon. On y voyait les tombeaux des anciens ducs de Bourgogne. Il y avait aussi, près de Grenoble, une chartreuse célèbre.

Enfin on voyait à Paris le couvent des *Chartreux* de la rue d'Enfer (1), dont le cloître, comme celui de la chartreuse du Paular, en Espagne, renfermait une suite de tableaux représentant toute l'histoire de saint Bruno. Ces tableaux, peints par le Sueur, sont d'une grande beauté; ils sont maintenant à Versailles. Les deux plus beaux sont saint Bruno endormi, béni par des anges. Saint Bruno habillé en bleu, sur un lit bleu, ne fait pas un bon effet; cette couleur bleue dominante rend l'harmonie du tableau dure et désagréable; mais le

1) Démoli depuis la révolution.

groupe des trois anges est admirable. L'autre tableau représente saint Bruno mort, entouré des religieux. Il est de la plus grande beauté.

CHAPITRE XIII.

COUVENS. — ITALIE.

A ROME, *S. Gregorio magno*, église du couvent des Camauldes, bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle de saint Grégoire. Ce qu'on y voit de plus beau, sont les deux célèbres fresques du Dominiquin et du Guide; celle du premier, représentant la flagellation de saint André, et l'autre, saint André allant au supplice.

Santa Trinita del monte Ermeo, à Naples, un des plus beaux et des plus riches de cette ville. Parmi les peintures de l'église, on remarque un saint Jérôme, de l'Espagnolet, d'autres beaux ouvrages du même peintre. Le tableau du rosaire et les portes de l'orgue sont du vieux Palmo. Le cloître des religieux est le plus beau qu'il y ait en Italie, par sa grandeur, sa situation, ses eaux, ses jardins et ses peintures.

A Assise se trouve, dans le couvent des *Franciscains*, un monument très-curieux; ce sont trois églises les unes sur les autres. Les cendres de saint François d'Assise reposent dans l'église du premier étage.

A Venise, le couvent des *Medicanti*, des mendians. Ce couvent s'appelle aussi un *conservatoire*. De jeunes filles y sont élevées gratuitement ; elles y apprennent la musique, et, dans une tribune grillée qui donne sur l'église, elles exécutent des concerts excellens : on les voit à travers leurs grilles, non seulement chanter, mais jouer de tous les instrumens, du violon, de la contre-basse, de la flûte, de l'orgue, etc. On ne trouve cette espèce de concert qu'à Venise.

Scuola di San-Rocco, la plus riche confrérie de Venise. C'est une assemblée de plus de cent bourgeois, citadins, riches négocians. Cette confrérie possède un revenu de 40 mille écus, que l'on emploie à faire des aumônes, à doter des filles, délivrer des prisonniers, et à d'autres œuvres de piété. Quelquefois, dans les besoins de l'état, la confrérie a prêté à la république des sommes considérables (1). Ce riche et bienfaisant établisse-

(1) Toutes les nombreuses confréries de l'Italie ont le même but et font les mêmes actions, ainsi que celles d'Espagne et de Portugal. Les philosophes modernes ne parlent que des *processions* de ces confréries ; il serait plus philosophique de s'occuper du bien immense qu'elles ont fait. Un auteur qui, malheureusement, ne saurait être suspect lorsqu'il parle des établissemens religieux (M. de Lalande), s'exprime ainsi dans son Voyage d'Italie : « Il y a à Bergame un établissement admirable
« dont je ne connais point ailleurs d'exemple ; c'est une confrérie pour les besoins des prisonniers : cette pieuse association
« fournit aux pauvres prisonniers, du pain, de la viande, des

ment se forma à l'occasion de la translation du corps de saint Roch , qui fut apporté d'Allemagne à Venise. Le bâtiment de la confrérie est décoré de belles colonnes et de bas-reliefs estimés ; mais

« habits ; il y en a quelquefois près de cent à la charge de cette
« confrérie. »

Cette charité chrétienne , si digne en effet d'admiration , loin d'être un exemple unique , était exercé jadis , sous la même forme , dans toute la France , et se retrouve encore en Espagne et en Portugal. Un protestant (M. Murphy) , dans son Voyage de Portugal , fait les détails les plus intéressans sur les confréries de la *Miséricorde* , établies à Lisbonne. « Quelle que soit , dit-il , la croyance en ce pays , il suffit d'être malheureux pour
« en être assisté. Leur charité ne se borne pas à accueillir les
« affligés ; elle va encore les chercher dans leurs asiles. Ces
« confréries se chargent aussi des orphelins et enfans pauvres ; elles les élèvent jusqu'à l'âge où ils peuvent apprendre
« des métiers : alors elles les mettent en apprentissage ; et , à
« moins d'inconduite de la part de ces jeunes gens , elles leur
« continuent leurs tendres soins jusqu'à ce qu'ils soient établis.
« Le sort des filles dépend de leur honnêteté. Si elles sont irréprochables , on les dote et on les marie. Les membres de ces
« confréries visitent les prisons et les hôpitaux , et font parvenir
« des secours aux prisonniers pauvres. Dès qu'un criminel est
« condamné à mort , ils ne l'abandonnent plus ; ils l'encouragent , le consolent , l'accompagnent jusqu'au lieu de l'exécution , où ils l'exhortent au repentir. Leur humanité s'étend
« jusqu'au-delà même du tombeau , car ils recueillent le corps
« de la victime , qu'ils ensevelissent avec décence , et ils font dire
« un certain nombre de messes pour le repos de son ame. Il serait presque impossible de faire l'énumération de tous les actes
« de charité de ces frères de la *Miséricorde* , dont la bienfaisance
« est fondée sur les principes les plus purs de la religion , sans

ses plus précieux ornemens sont les peintures du premier étage, où il y avait, avant la révolution, trois grandes pièces remplies de tableaux du Tintoret, qui représentent la vie de Jésus-Christ, depuis l'annonciation jusqu'à l'ascension. Le Tintoret commença d'y travailler vers l'an 1560. Son coup d'essai fut saint Roch, belle figure en pied, qu'il peignit dans la voûte. Lorsque les confrères, pour se décider sur le choix d'un peintre, établirent un concours, cette figure du Tintoret lui mérita la préférence. On remarque encore, dans cette confrérie, la peste de Venise, un des plus beaux ouvrages d'Antoine Zanchi. La guérison de la peste fait le sujet d'une autre peinture, de Pierre Negri, placée sur l'escalier.

« aucun alliage d'ostentation ou d'hypocrisie. Ames ardentes et
« généreuses, respectables bienfaiteurs de l'espèce humaine,
« quelle récompense vous attend au tribunal suprême de la jus-
« tice divine!... Mais Lisbonne n'est pas la seule ville où il y
« ait de pareilles confréries : on en trouve dans toutes celles non
« seulement du Portugal, mais encore de ses colonies. » Voyage
en Portugal, fait en 1789 et 1790, traduit de l'anglais de Jacques
Murphy, par le citoyen Lallemand. Il y eut, vers 1177, des religieux hospitaliers ou *faiseurs de ponts*. C'étaient des religieux réunis pour faire des ponts, et pour travailler volontairement et gratuitement aux grands chemins. Il n'existe pas une idée bienfaisante que la religion n'ait inspirée. Les pontifes païens ne furent que des ambitieux ou des imposteurs; les ministres protestans sont souvent de très-bons pères de famille, mais ils s'embarrassent fort peu de leurs paroissiens; la religion catholique a seule donné ces exemples admirables d'humanité.

L'église et le couvent des *Cordeliers* sont remarquables par l'architecture et les peintures d'Alexandre Vittorin, de Salviati, de Benadetto Cagliari, frère de Paul Véronèse, et du Titien. L'église fut bâtie vers 1400, par l'architecte Nicolas Pisano, le même qui bâtit celle de Saint-Antoine de Padoue. Le Titien est enterré dans cette église. Ce célèbre artiste mourut de la peste à l'âge de 99 ans; il fut enterré avec tous les honneurs que l'on rendait à la noblesse, quoique dans ce temps de calamité on eût interdit les pompes funèbres.

San-Bastian, église de jéronimites, est digne d'attention, par les ouvrages et par le tombeau de Paul Véronèse. Ce grand peintre avait peint la sacristie dès l'âge de 25 ans; il peignit ensuite la voûte de l'église, l'orgue, la chaire et les tableaux de plusieurs chapelles : enfin il y fut enterré en 1588.

Vallombrosa, belle abbaye à 6 lieues de Florence.

A Chiaravalle, abbaye fondée par saint Bernard, à une lieue de Milan. On admire, dans l'église, les stalles des religieux, où est représentée la vie de saint Bernard. C'est un des plus beaux ouvrages qu'il y ait dans ce genre de sculpture.

Le *Monte Vergine*, à 9 lieues de Naples, est célèbre par un couvent de moines et une image très-révérée de la sainte Vierge : elle est d'une taille colossale; on la dit de saint Luc.

F R A N C E.

Paris. Les *Carmélites* de la rue Saint-Jacques. On y voyait de beaux tableaux de Champagne, et la fameuse Madelaine de Lebrun, représentant la duchesse de la Vallière. La tête de cette figure est belle et d'une expression touchante, mais la figure est lourde et matérielle, et son attitude est emphatique et théâtrale. Ce tableau est maintenant à Saint-Cloud. Une des choses qui a le plus retardé parmi nous les progrès de la peinture, c'est qu'en général les peintres français ont pensé que l'on pouvait étudier la nature au théâtre. Il est aussi ridicule de chercher à connaître, par le jeu des comédiens, l'expression véritable des passions, qu'il le serait de vouloir peindre un paysage d'après une belle décoration d'opéra. Copier la pantomime d'un acteur, ce n'est plus créer, ce n'est même pas observer. Michel-Ange, témoin d'un événement tragique qui fit périr un enfant sous les yeux de sa mère, fut tellement touché de la douleur exprimée sur le visage de la malheureuse mère, que cette image resta gravée dans sa tête. Ce fut alors qu'il fit cette vierge fameuse qui regarde le Christ mort. Un artiste ne remportera point ces idées sublimes de la comédie française; c'est pourquoi une ville qui renferme vingt-six spectacles, est très-peu favorable aux arts de la sculpture et de la peinture. Outre la perte de temps qu'ils occasionnent nécessairement, ils sont, pour les jeunes

artistes une école pernicieuse, où l'on prend le plus mauvais goût, en perdant presque entièrement l'idée du vrai. Il y avait, dans l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques, un crucifix célèbre, posé à la voûte. On prétendait que, par un effet d'optique, on le voyait toujours placé dans son sens naturel, de quelque côté qu'on le regardât; mais cet effet n'existait point, et l'on ignore ce qui a pu lui faire attribuer cette singularité.

L'église des religieuses du *Val-de-Grace* était belle : on y voyait de bonnes peintures, de superbes ornemens donnés par la mère et par l'épouse de Louis XIV, et un magnifique saint-sacrement recouvert de diamans et de rubis, montés avec la plus grande élégance, et donné aussi par Anne d'Autriche.

L'église des *Pères de l'Oratoire* est belle et d'une proportion charmante et régulière : on y voyait jadis de bons tableaux de Champagne et de Challes. Il y avait, dans une des pièces du couvent, un crucifix d'ivoire très-remarquable par la grandeur du morceau d'ivoire et par la beauté du travail.

L'abbaye *Saint-Germain-des-Prés* fut fondée par Childebert, fils de Clovis, en 558. L'église renfermait quelques tombeaux des rois de la première race, ceux du fondateur, d'Ultrogotte, sa femme, de Frédégonde, de Clotaire II, etc. On y voyait aussi le tombeau, exécuté par Marsy, de saint Jean Casimir, roi de Pologne, mort abbé de cette maison en 1672. Tous ces tombeaux sont au Musée

français. La maison des religieux renfermait une superbe bibliothèque composée de 80 mille volumes et de 20 mille manuscrits, parmi lesquels était l'original manuscrit des sublimes pensées de Pascal, écrit de sa main. (1)

L'abbaye de *Saint-Victor*, très-gothique, fondée par Louis le Gros en 1113. L'église fut rebâtie sous François I^{er}. La menuiserie des orgues était parfaitement belle. On voyait dans la sacristie de beaux ornemens, dont l'un avait servi de manteau royal à la reine Blanche. Le dôme d'une chapelle

(1) On conservait, dans cette abbaye, un très-ancien pseautier, écrit en lettres d'or et d'argent, sur un vélin violet. On montrait, à la bibliothèque de Saint-Victor, les heures de la reine Blanche, livre très-curieux, avec des peintures en arabesques, d'un goût bizarre et grotesque, représentant des figures extraordinaires, des animaux, des singes, etc. A la bibliothèque de l'Arsenal, se trouvent la bible de Charles VI et les heures de François I^{er}. On voyait à la Sainte-Chapelle, à Paris, des heures qui avaient 800 ans, et dont les dorures étaient éclatantes. A la bibliothèque nationale, à Paris, la bible de Charles V, avec sa signature ; les heures de Henri IV, écrites sur papier d'or, et les heures de Marie Stuart.

On voit à *Capo di Monte*, palais royal près de Naples, des heures très-célèbres par leur beauté et par le nom de l'artiste, supérieur en ce genre (Iules Clovio), qui en a peint les vignettes. Ces vignettes forment une suite charmante d'arabesques en miniature, sur vélin, et traitées avec un goût exquis. Les couleurs et les dorures en sont d'un éclat éblouissant, et parfaitement conservées, quoique les heures aient plus de deux cent quarante ans d'antiquité.

de l'église des Petits-Augustins passe pour être le premier qu'on ait construit à Paris. Ce fut Marguerite de Valois qui fit faire cette chapelle.

Dans l'église des *Capucins* de la rue Saint-Honoré, on admirait un superbe tableau de le Sueur, représentant un Christ.

On voyait jadis à Saint-Denis les tombeaux de nos rois ; ils sont aujourd'hui à Paris, au Musée des monumens français. Les plus remarquables sont : le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, exécuté par Paul Ponce Trebati, venu en France vers 1500. Louis XII et Anne de Bretagne sont représentés couchés sur un cénotaphe de marbre noir, et dans leur état de mort ; les statues sont de marbre blanc. Le tombeau de François I^{er} et de Claude de France, sa femme, offre la même composition. Ces deux monumens, sur-tout le dernier, fait par le sculpteur François-Pierre Bontemps, sont très-estimés des connaisseurs. On voit à ce même Musée une très-belle urne sépulcrale, avec de beaux bas-reliefs du même Pierre Bontemps, qui renfermait le cœur de François I^{er}. Philibert de Lorme, architecte, et Germain Pilon, sculpteur, ont aussi travaillé aux monumens élevés à la mémoire de François I^{er}. L'urne sépulcrale qui contenait le cœur de ce prince était à l'abbaye de Haute-Bruyère (1). Le tombeau de Henri II et

(1) Une personne pieuse avait fait, dans ce couvent de religieuses, une fondation remarquable. Tous les jours de l'année,

de Catherine de Médicis, représentés aussi dans leur état de mort, sur les dessins de Primatice, exécutés par Germain Pilon, est admiré des artistes. Outre ces mausolées et beaucoup d'autres, sauvés de la dévastation de Saint-Denis par une main courageuse et amie des arts, on voit encore dans ce Musée une grande quantité de tombeaux qui étaient dans différentes églises : on remarque, entre autres, le tombeau de Louvois, ministre d'état, mort en 1691. On y voit (dit l'auteur de la description de ce Musée) « l'histoire figurée par « une femme qui tient un livre, et qui semble « tourner ses yeux mouillés de larmes vers Lou- « vois, en lui montrant le passage de ce livre, où « ses opérations dans le Palatinat sont rapportées. » Si cette explication est bonne, rien n'est plus extraordinaire que la composition de ce monument, où l'on aurait rappelé, sans aucune nécessité, une action si justement reprochée à ce ministre. Ce tombeau est orné, en outre, de la figure de la Sagesse, par Girardon, et de celle de la Vigilance, par Desjardins.

Le tombeau du cardinal de Bérulle est d'une bonne exécution.

depuis huit heures du matin jusqu'à quatre après midi, les religieuses distribuèrent, à la porte du couvent, du *pain de froment* aux vieillards, aux estropiés et aux pauvres voyageurs qui passaient près de cette abbaye. Cette charité, à l'époque de la révolution, s'exerçait depuis plus de 150 ans. L'auteur de cet ouvrage a vu faire cette distribution en 1786.

On doit beaucoup de reconnaissance à celui qui nous a conservé tous ces monumens, et qui les a parfaitement restaurés et classés d'une manière instructive et ingénieuse ; mais une collection de tombeaux vides , renfermés dans un petit musée, ne dit rien à l'imagination. Les grandes méditations sur la mort sont inséparables des idées religieuses. Pour s'arrêter et rêver auprès d'une tombe, il faut pouvoir y prier. Dans ce dernier asile, l'espérance n'existe plus que dans le sanctuaire de la religion. Ce Musée n'offre aux yeux que l'aspect du plus triste atelier de sculpteur ; quelques amours et plusieurs autres divinités païennes , dispersés parmi les sépulcres , loin de l'égayer, ne présentent qu'un contraste bizarre et choquant. On trouve aussi dans ce Musée de très-beaux vitraux ; on estime sur-tout ceux qui étaient au château d'Écouen, et ceux qui représentent des traits de la vie du bienheureux la Barrière, fondateur du couvent des Feuillans , et ceux qui étaient à la chapelle de Vincennes , peinte par Jean Cousin. Ces derniers vitraux passent pour des chefs-d'œuvres en ce genre.

Une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire dans ce Musée, et que l'on faisait aussi avant la révolution en visitant les églises , c'est que presque tous ces monumens de la piété, qui sont aussi ceux de la reconnaissance, de l'amour conjugal et filial, et de l'amitié, n'appartiennent point au dix-huitième siècle ; ce siècle, où l'on a tant vanté la sen-

sibilité, fut en général celui de l'ingratitude, de l'oubli et de l'égoïsme : c'est qu'il fut celui de l'irreligion. L'impiété dessèche l'âme et dénoue les liens les plus sacrés.

Avant la révolution, les couvens les plus célèbres en France étaient l'*abbaye de Saint-Cyr*, près Versailles, fondée par Louis XIV et madame de Maintenon, pour l'éducation des filles des pauvres gentilshommes. Le plan d'éducation publique, tracé par madame de Maintenon, était ce qu'on a jamais vu de plus ingénieux et de plus parfait dans ce genre. (1)

A Moulins, le couvent de la *Visitation*, où se trouvait un monument très-célèbre, mais au-dessous de sa réputation, le tombeau du malheureux duc de Montmorency, qui fut décapité. Sa vertueuse épouse lui fit élever ce mausolée dans le couvent où elle consacra le reste de ses jours à la religion et à la douleur. La composition de ce tombeau ne vaut rien. La statue du duc, en marbre blanc, est couchée sur un beau sarcophage d'un superbe marbre noir. Cette figure est lourde et mal posée. La duchesse est assise derrière lui; son attitude est simple et bonne. La figure de la *Libéralité* est belle et bien drapé; celle de la

(1) L'auteur de cet ouvrage s'honore d'avoir fait ce juste éloge au commencement de l'année 1790, dans l'ouvrage intitulé *Discours moraux*, et dans lequel se trouve le plan détaillé de l'éducation que l'on recevait à Saint-Cyr.

Force assez bonne ; celle de la *Noblesse* mauvaise ; enfin la statue de la Religion , placée dans une niche , est très-médiocre. Ce monument mérite d'être vu , mais on ne devait nullement le citer comme un chef-d'œuvre.

Il y avait à Arles , petite ville du Roussillon , située au pied du Canigou , à sept lieues de Perpignan , une abbaye d'hommes , dans laquelle on trouvait , avant la révolution , un tombeau très-curieux (on ignore s'il subsiste encore) ; il était de marbre gris brut , ayant environ six pieds de long sur deux de large , et autant de haut. Ce tombeau était isolé et contenait toujours de l'eau dans plusieurs temps de l'année : on tirait de cette tombe plus d'eau qu'elle ne semblait pouvoir en contenir. Des savans ont examiné ce tombeau , et n'ont pu expliquer ce phénomène. (1)

L'abbaye de *la Trappe* (2). On a fait beaucoup

(1) On trouve à Dax , à huit lieues de Baïonne , une singularité du même genre. On en a rendu compte.

(2) A l'exception de la reine et des princesses du sang , les femmes ne pouvaient entrer dans ce monastère. Cependant , en 1788 , l'auteur de cet ouvrage fut reçue dans l'intérieur de la Trappe , parce qu'elle y conduisait une jeune princesse , son élève , qui n'aurait pu y entrer sans sa gouvernante. Ainsi l'on a vu tout ce qu'on décrit , et cet article n'est qu'un extrait du Voyage de la Trappe , que l'auteur fit imprimer dans son *Journal d'éducation* , ou *Leçons d'une gouvernante* , publié au commencement de l'année 1790.

de fables sur les religieux de cet ordre , si célèbre par ses vertus et ses austérités : ils ne travaillaient point à creuser leurs *tombes* ; ils ne se disaient point , en se rencontrant , *il faut mourir* ; ils ne portent point sur leur cœur une pelote garnie de piquans , etc. ; toutes ces choses sont absolument fausses. Ces religieux font maigre perpétuellement , ne boivent jamais de vin ; ils couchent toujours tout habillés ; ils portent la chemise de laine , mais point de cilice ; toutes les mortifications de ce genre leur sont expressément défendues par leur règle. A l'exception des supérieurs et des hôtelliers (ceux qui reçoivent les étrangers), ils observent entre eux un silence éternel , mais ils peuvent tous les jours , à de certaines heures , parler aux supérieurs , quand ils ont quelques demandes à leur faire ; du reste , dans leurs travaux , ils s'expriment entre eux par signes. La prière , le service des pauvres et des malades , et les travaux d'agriculture , voilà l'emploi constant de tous les instans de leur vie. Ils travaillaient à la terre , non seulement dans leur jardin , mais dans leurs champs , dans leurs bois , et dans toute l'étendue de leurs possessions.

On ne pouvait , chez eux , prononcer les vœux avant l'âge de 21 ans. Ils ne recevaient jamais les hommes veufs dont les enfans n'étaient pas établis , quelque âge qu'eussent ces enfans , s'ils n'avaient pas un état qui assurât solidement leur existence. Les religieux pensaient qu'un père ne pouvait alors

disposer de sa liberté, et qu'il se devait tout entier à ses enfans.

Avec leurs revenus et des fondations particulières de personnes pieuses, les pères de la Trappe avaient 46 mille livres de rentes ; ce qui leur suffisait pour donner l'hospitalité à tous les voyageurs pendant trois jours ; et si, durant ces trois jours, les voyageurs pauvres tombaient malades, le chirurgien des pères les visitait, et leur fournissait des drogues de l'apothicairerie de la maison.

Les pères allaient les voir aussi pour les soigner, panser leurs plaies, etc. ; et, par un sentiment de charité véritablement admirable, ces austères religieux avaient appris à traiter les maladies les plus honteuses, ne voyant dans le vice même qu'un objet digne d'une active compassion, dès qu'il était souffrant et dénué de secours. Si les pauvres voyageurs manquaient d'argent pour continuer leur route, les pères donnaient ce qui était nécessaire pour qu'ils pussent se rendre où ils voulaient aller. Il n'y avait point de jour où il ne passât de ces pauvres voyageurs, et, entre autres, beaucoup de soldats. En outre, les pères et le chirurgien allaient sans cesse aux environs, et jusqu'à cinq ou six lieues de la Trappe, visiter les pauvres chaumières, pour soigner les malades. Quand un religieux malade était condamné à n'avoir plus que quelques heures à vivre, on le transportait toujours à l'église, pour y recevoir l'extrême-onction ; ensuite on le rapportait

dans son lit. Lorsqu'il touchait à ses derniers momens, on sonnait une cloche qui annonçait à toute la maison qu'un des frères était à l'agonie; tous les religieux se rassemblaient autour du mourant, que l'on couchait sur la cendre; alors on faisait tout haut des prières pour lui. Cette description fait frémir des gens du monde; cependant on doit concevoir qu'à la Trappe l'appareil de la mort et les solennités religieuses qui l'accompagnent ne sont qu'augustes et consolantes. Ce ne sont pour eux que les avant-coureurs d'un grand triomphe et d'un bonheur suprême. Ce n'est pas que la vie leur soit odieuse; car, au contraire, ils se croient aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre; mais ils éprouvent en mourant toute la joie que les plus douces et les plus hautes espérances peuvent donner. On a vu beaucoup de ces religieux, que l'annonce de la mort a tellement ranimés, que leur vie en a été prolongée d'une manière miraculeuse. Il était fort commun, à la Trappe, de voir dans ces derniers momens les pères reprendre assez de forces pour pouvoir marcher et se rendre à l'église sans y être portés. Ce ne sont donc point ces heureuses et paisibles morts qui doivent nous inspirer de la terreur et de la compassion; plaignons plutôt, à cette heure suprême, non seulement les impies, mais ceux qui, avec des sentimens religieux, ont toujours vécu dans le monde: c'est alors que d'inquiétans souvenirs viennent en foule troubler l'imagination du mourant; c'est alors que l'incerti-

tude et la crainte rendent la mort douloureuse et terrible!... Ceux qui voyagent vont bien loin pour étudier les hommes, pour chercher à connaître ce que peuvent sur les esprits les institutions, les exemples, les lois, l'autorité, etc. Il existait bien près de nous des mœurs beaucoup plus austères que celles des anciens Lacédémoniens, des vertus infiniment plus sublimes que celles de ces sages de l'antiquité, si fameux et si vantés, enfin une petite république où toutes les passions dangereuses étaient anéanties, où l'humanité, la bienfaisance et toutes les vertus furent portées à un degré de perfection qui semble au-dessus de la nature. Est-ce donc là un tableau indigne de l'observation d'un véritable philosophe? Devait-on quitter cette enceinte respectable en disant : *ce sont là des fous?* Avant de décider ainsi, il faudrait commencer par prouver que l'on est sage, ou prouver du moins que l'on est conséquent, que l'on a des principes, quels qu'ils fussent, et que l'on y conforme ses mœurs. Vous croyez que l'on doit céder aux penchans que la nature nous donne, que c'est ainsi seulement que l'on peut être heureux; et pourquoi donc vous plaignez-vous sans cesse? pourquoi donc le bonheur vous fuit-il ou vous échappet-il toujours? pourquoi la paix de l'ame n'est-elle pour vous qu'un bien chimérique? Mais, dit-on, à quoi bon toutes ces austérités absurdes? N'admirez donc pas les disciples de Pythagore, qui passaient tant d'années sans parler; n'admirez pas

la sobriété de Fabius, d'Aristippe, de Diogène et de tant d'autres philosophes, qui ne vivaient que d'herbes; n'admirez pas la patience d'Épictète et de Socrate, ni leur douceur, ni leur mépris pour les honneurs et les richesses.... Ce n'est donc que dans les siècles passés et chez des païens, que les exemples de ces grandes vertus peuvent toucher! Mais la tradition peut en exagérer les traits, et elle nous apprend que ces hommes rares eurent des erreurs et des faiblesses, et nous ne pouvons douter de ce qui existait si près de nous; et si l'on trouve quelque singularité dans la vie d'un père de la Trappe, du moins n'y trouvera-t-on aucun des vices qu'on reproche aux philosophes du paganisme : mais, répète-t-on encore, pourquoi ce silence éternel? Pour ne point médire, pour ne point calomnier, pour ne point disputer, pour ne jamais profaner le don de la parole.... A quoi bon ces habits de laine, ces lits si durs, cette privation de toutes les choses commodes et agréables? A quoi bon? A donner aux pauvres tout l'argent que coûteraient des habits de soie, de bons lits, de jolis meubles, des mets recherchés, etc. Osera-t-on dire aussi à *quoi bon* passer une partie du jour à labourer la terre? Au moins conviendrait-on que ces travaux d'agriculture sont utiles, et qu'ils donnaient un excellent exemple aux paysans de ce pays. Qui n'eût pas rougi là d'être fainéant et paresseux? — Mais enfin à *quoi bon* passer tant d'heures dans une église? — A quoi bon passez-

vous tant d'années à la cour, où vous éprouviez tant d'ennui, dans l'espoir toujours incertain et souvent trompé d'obtenir quoi? Un vain titre, un ruban, un tabouret. Ce ne sont pas de telles frivolités qui attirent et retiennent ces religieux à l'église; ce n'est pas seulement l'espoir, c'est la certitude d'obtenir, non des biens fragiles et périssables, mais une éternelle félicité. Pensez, si vous voulez, que leur opinion n'est pas fondée, qu'importe? dès qu'ils sont persuadés. La récompense qu'ils se promettent étant certainement plus grande que celle que vous recherchez, ils ont assurément plus de plaisir à chanter les louanges de Dieu, que vous n'en avez à flatter et à célébrer les grands de la terre; d'ailleurs, les concurrens vous inquiètent, et l'incertitude vous tourmente. Pour eux, ils n'ont point de rivaux à craindre; ils sont assurés de recevoir le prix de leurs travaux; vous aspirez, et ils attendent: jugez combien ils sont plus heureux dans leur église que vous ne l'êtes dans l'antichambre d'un prince ou dans le cabinet d'un ministre. Ainsi donc, quand leur opinion n'aurait pour base qu'une illusion, vous ne devriez pas les appeler *des fous*, puisqu'ils sont vertueux, bienfaisans, utiles, et qu'ils se trouvent heureux; et, si leur opinion est fondée, quel nom leur est dû? Et vous qui les méprisez, quel est celui que vous méritez? Quel sera leur destin dans l'éternité, et quel sera le vôtre?.... On les a bannis, ces vertueux et paisibles solitaires; on a dépouillé

ceux qui se refusaient tout, pour donner au pauvre; on a chassé de leur patrie ceux qui, depuis plus d'un siècle, exerçaient sans interruption une si touchante hospitalité!... Respectables fugitifs, entrez avec confiance sur une terre étrangère. Quel peuple serait assez barbare pour ne pas s'honorer de vous offrir un asile?

On trouvait à l'abbaye de *Sept-Fonds*, en Bourgogne, la même austérité et les mêmes vertus.

Le *mont Saint-Michel*, en Bretagne, à trois lieues de Pontorson. C'était à la fois un couvent et un château fort. Ce château est placé au milieu de la mer, sur le haut d'un rocher d'une prodigieuse élévation. Son aspect est très-imposant par ses tours, ses fortifications, son architecture gothique et la singularité de sa situation. Pour y arriver en de certains temps et le plus commodément, il faut saisir l'heure de la marée et où la mer abandonne cette plage. Ce château amphibie est rejeté, tour à tour, par la mer et par la terre; car ce mont est, pendant une partie du jour, une île isolée au milieu des flots, et pendant l'autre partie, il se trouve posé sur une vaste étendue de sable aride. On entre d'abord dans une citadelle, ensuite on traverse une très-petite ville, c'est-à-dire une longue rue qui va toujours en montant et en tournant, et dans laquelle on ne peut aller qu'à pied. Au bout de vingt minutes, on quitte la ville; on trouve des escaliers très-roids et très-hauts, et l'on monte plus de 400 marches : alors on entre

dans une vaste église dont le chœur est très-beau ; on est dans le couvent. Pour aller aux appartemens, il faut monter encore un escalier, et, au-dessus de ces logemens, il y a encore 400 marches qui mènent à un belveder placé au sommet de ce fort. La *salle des chevaliers* est la plus belle pièce de la maison ; elle est immense et soutenue par des colonnes ; elle tire son nom de l'usage qu'avaient anciennement les chevaliers de Saint-Michel d'aller en pèlerinage à ce mont, et d'y tenir des assemblées.

A Caen, l'abbaye de *Saint-Étienne* ; abbaye d'hommes intéressante et curieuse. L'église, gothique, est vaste et fort belle ; elle fut bâtie en 1063, trois ans avant la bataille d'Hastings. Le chœur est plus moderne. On voyait, dans cette église, le tombeau de Guillaume le Conquérant. On voit dans la même enceinte les restes du palais de Guillaume. Il y a encore une immense et belle salle, qui était sa salle de conseil. On voyait, dans cette abbaye, un très-bon tableau, représentant une sainte famille, dont les figures de saint Joseph, de la Vierge et de l'Enfant Jésus, étaient les portraits de Henri IV, de Gabrielle d'Étrée et du duc de Vendôme. On ignore ce que ce tableau intéressant et parfaitement bien peint est devenu.

L'abbaye de *Sainte-Bénigne*, à Dijon. On voit une *reine pédauque* sur le portail de son église. *Reine pédauque* est le nom d'une figure bizarre placée sur le portail de quelques églises gothiques,

et qui représente une femme dont l'un des pieds finit en forme de pied d'oie. On ne sait ce que cela signifie : les uns prétendent que c'est sainte Clotilde, et que le pied d'oie est l'emblème de la vigilance et de la prudence de cette princesse, l'oie étant le symbole de ces qualités, depuis l'aventure des oies du capitolé ; d'autres expliquent différemment cette singularité. On ne connaît en France que quatre églises qui aient des *reines pédauques* ; celle de Sainte-Bénigne, à Dijon ; celle du prieuré de *Saint-Pourçain*, en Auvergne ; celle de l'*abbaye de Nesle*, transférée à *Villenoix* en Champagne, et celle de *Saint-Pierre* de Nevers.

L'abbaye de *Monbuisson*, et celle de *Fontevrault*, étaient deux monastères de religieuses très-célèbres, ainsi que celui de *Chelles*, où plusieurs princesses du sang se sont fait religieuses, entre autres, mademoiselle de Chartres, fille de M. le régent. (1)

E S P A G N E.

ON trouve, au pied de l'un des rochers du mont Serat, un monastère antique, où saint Ignace se

(1) Il existait encore en France deux couvens remarquables par deux phénomènes. Il y avait à Ciotat, en Provence, un convent d'hommes, dans lequel se trouve une fontaine dont l'eau hausse et baisse comme le flux et le reflux de la mer. A Bergerac, dans le Périgord, il y a un ruisseau inflammable dans le prieuré de Trémolac.

dévoua à la pénitence , et forma le dessein de fonder la compagnie de Jésus.

Le monastère des filles de *Las Huelgas* , près de Burgos , est riche et très-considérable.

Dans la vieille *Castille* , à quatre ou cinq lieues de l'Escorial , se trouve un couvent d'Hyéronimites , où l'on voit un monument singulier et célèbre , connu sous le nom de *Toros de Guisando*. Les touraux de Guisando , ce sont des blocs antiques de pierre grossièrement ébauchés , représentant , suivant les uns , des *taureaux* , et , suivant les autres , des *éléphans*. Cette étrange indécision a beaucoup exercé les antiquaires d'Espagne.

Dans un canton plus éloigné de Madrid , près de Battuesca , est un couvent de Carmes déchaussés , enfoncé et comme enseveli sous d'énormes rochers qui l'environnent de toutes parts , à 14 lieues de Salamanque. L'isolement absolu et la singularité de son aspect , et de sa situation le rendent , pour les voyageurs , un objet de curiosité.

P O R T U G A L.

ON voit , dans un couvent près de la ville de Sétuval , plusieurs bons tableaux de Henri Corneille Vroom , célèbre peintre hollandais , et d'autant plus intéressans qu'ils sont à la fois les monumens de l'hospitalité et de la reconnaissance. Cet artiste , s'étant embarqué en Hollande pour se rendre en Espagne , fut jeté , par une tempête , sur la côte de Portugal , où son vaisseau se brisa. Vroom et

un petit nombre de ses compagnons qui s'étaient sauvés sur les rochers, furent recueillis par les moines du couvent voisin, et traités avec l'hospitalité la plus généreuse. Les religieux, après avoir soigné et gardé quelques semaines les naufragés, leur donnèrent des habits et de l'argent, et les envoyèrent à Lisbonne. Vroom, quelques mois après, revint à Sétuval, et y composa plusieurs beaux tableaux, dont il fit présent au couvent.

Le monastère royal de *Batalha*, à cinq lieues de la ville de Leyria, dans la province d'Estramadure. Il fut fondé par Jean I^{er}, roi de Portugal, vers la fin du 14^e siècle, en mémoire d'une grande victoire qu'il remporta sur les forces supérieures des Castellans, à la suite de la bataille d'Aljubarota. L'architecture en est gothique, et c'est un des plus beaux monumens de ce genre. Son étendue est de 416 pieds, de l'est à l'ouest, et de 541 pieds, du nord au sud, y compris le couvent. A l'exception des offices et des dortoirs, il fut bâti d'un marbre peu différent pour la couleur de celui de Carrare. Aujourd'hui, ce n'est plus, intérieurement, qu'une pierre grise recouverte d'une scorie jaune qui produit aux yeux d'un artiste un effet très-pittoresque. Le frontispice de cet édifice est particulièrement renommé comme un chef-d'œuvre d'élégance. Le portail, qui a 28 pieds de large sur 57 de haut, est orné d'une centaine de figures en grand relief, représentant Moïse et les

prophètes, des saints, des anges, des apôtres, des martyrs, des papes et des rois. Chaque statue est placée sur un piédestal décoré de moulures, et au-dessous d'une corniche d'un travail précieux. Toutes ces figures sont séparées les unes des autres, par des compartimens en losanges. Plus bas, et dans la partie du milieu, est une niche environnée d'une Gloire, et contenant un trône sur lequel est assise la figure du Sauveur. L'espace entre le portail et l'église est occupé par une large croisée d'un travail singulier : il consiste en une infinité de compartimens de marbre, dont les intervalles sont garnis de vitraux peints. Le soir, lorsque le soleil se présente en face, il darde ses rayons à travers le vitrage, et teint les murs et les piliers de l'église de mille couleurs différentes, ce qui forme un spectacle éblouissant et de la plus grande beauté. Au fond de l'église est le mausolée du roi Emmanuel. La salle de chapitre du convent est admirable par sa grandeur et la hardiesse de sa construction. C'est un carré dont chaque côté a 64 pieds ; la voûte ou coupole est magnifiquement enrichie d'ornemens du meilleur goût dans leur genre ; elle n'est supportée que par des courbes d'un travail parfait, qui viennent se réunir en un centre, sous la forme d'étoile.

Le monastère royal d'*Alcobaça* est situé dans un joli village du même nom, à 15 lieues au nord de Lisbonne. Il fut fondé en 1170, par Alphonse I^{er}, roi du Portugal, en exécution d'un vœu qu'il avait

fait avant la prise de Santeren, appartenant aux Maures. L'église de ce couvent est l'une des plus grandes et des plus majestueuses qui existent; mais l'architecture en est beaucoup moins belle que celle du couvent de Batalha, quoique infiniment plus magnifique. Le côté occidental du monastère, dont l'église occupe le centre, a 620 pieds de long sur environ 750 de profondeur. L'intérieur est occupé par des dortoirs, des galeries, des cloîtres, etc. Dans une chapelle particulière du couvent se trouvent des tableaux estimés, entre autres, une Vierge du Titien, d'une grande beauté.

Parmi les objets du culte conservés dans ce monastère, on remarque un calice d'or d'un travail infini, qui a exercé la curiosité de plusieurs savans. Il est incrusté d'un grand nombre de pierres précieuses, et orné de divers groupes de très-belles figures, représentant la passion du Christ. Il porte, en outre, des lettres et des caractères que l'on a vainement essayé jusqu'ici d'expliquer. L'hospitalité est exercée dans ce monastère, ainsi que dans tous les couvens du Portugal, avec la plus grande générosité. La plupart des enfans du pays sont élevés et entretenus par les moines. Non seulement la desserte du réfectoire est donnée aux pauvres, mais on leur fait encore, deux fois la semaine, des distributions particulières. Cette charité inspire une réflexion bien naturelle au savant et véridique auteur d'un excellent Voyage du Por-

tugal (1). Que ceux, dit-il, qui déclament contre la richesse de ce monastère, cherchent dans tout le Portugal un homme qui, jouissant d'un revenu égal au sien, en fasse un tel usage.

Le monastère et la magnifique église de *Belem*, près de Lisbonne, situés sur les bords du Tage, fondés en 1490, par le roi Emmanuel, et achevés par son fils Jean III. L'église renferme les cendres d'un grand nombre de princes des familles royales du Portugal. L'architecture est un mélange des styles normand, gothique et arabe : elle est fort admirée des connaisseurs.

Le monastère de *Cintra*, très-remarquable par sa situation extraordinaire et pittoresque. Cintra est le nom d'un pays montagneux à quelques lieues de Lisbonne. Le rocher fameux de Cintra, qui en fait partie, est connu de tous les navigateurs, par sa position à l'extrémité occidentale de l'Europe. Dans les ouvrages des anciens géographes, il est désigné, tantôt sous le nom de *promontoire de la Lune*, tantôt sous celui d'*Olisiponèse* (2). Suivant Strabon, son premier nom fut *Hierna*. La hauteur de la partie la plus élevée de ce rocher est estimée de 3,000 pieds au-dessus du

(1) Fait dans les années 1789 et 1790, par un Anglais, M. Jacques Murphy.

(2) Sans doute à cause de son voisinage de Lisbonne, appelée jadis *Osylyppo*.

niveau de la mer. Tous les matins , son sommet est enveloppé de nuages , et les soirs , long-temps après que la nuit a obscurci les vallées , il conserve encore quelques rayons de clarté. Sur la cime de cette roche majestueuse est bâti un couvent de l'ordre de saint Jérôme. Cet édifice vénérable , d'un très-beau gothique , placé au-dessus de l'abyss , dans sa partie occidentale , offre un aspect qui glace d'étonnement et d'effroi le spectateur.

Maffra (à quelques lieues de Lisbonne). C'est le nom d'un somptueux établissement qui , à l'imitation de l'Escorial , contient à la fois une église , un monastère et un palais. Il fut fondé en 1717. Malheureusement l'architecte , qui était un Allemand , nommé Frédéric Ludovici , n'avait aucune espèce de talent. L'édifice a la forme d'un carré oblong , comportant 760 pieds de l'est à l'ouest , et 670 du nord au sud. Il y a aussi dans cette enceinte un collège institué en 1772 , par Joseph I^{er} ; il est sous la direction des religieux ; on y enseigne les mathématiques. La bibliothèque contient environ 50 mille volumes. Le maître-autel de l'église est formé de deux grandes tables de marbre blanc d'un poli si parfait , que Jean V s'en servait comme de glaces avant d'en faire présent à l'église. On compte , parmi les autres ornemens , 58 statues de marbre de Carrare , dont quelques-unes sont fort bien exécutées. On peut se faire une idée de la grandeur de tout l'édifice , par le nombre de ses appartemens , qui montent à 866. Quant aux portes

et aux fenêtres, on en compte 5,200. Les jardins, situés sur les derrières, sont très-étendus, et enrichis d'un très-grand nombre de plantes étrangères.

Il est bien fâcheux que ce superbe établissement, qui a coûté des sommes immenses, soit, dans toutes ses parties, de l'architecture la plus lourde et la plus défectueuse.

ALLEMAGNE, ANGLETERRE ET SUISSE.

A VIENNE. L'église du couvent de *Saint-Charles* est la plus belle de Vienne : elle est isolée sur une petite colline. L'empereur Charles l'a fait bâtir à grands frais, pour accomplir un vœu qu'il fit en 1713, quand la peste désola la ville. Le bâtiment fut achevé en 1737. Les tableaux qui ornent l'église sont de Schuppen, Gran, Rothmayer, Ricci et Pellegrini.

On voit en Angleterre un antique monastère qui fait honneur à la tolérance anglaise. Il fut respecté dans le temps de la prétendue réforme, et a toujours subsisté depuis. C'est un couvent d'hommes, dans un faubourg écarté de la ville de Winchester; des moines catholiques vivent là paisiblement dans une profonde solitude, en se renouvelant toujours. Depuis la révolution, ils suivent la règle de saint Benoît. Ils ne sont connus que par les louanges du pauvre, toujours accueilli avec affection dans leur asile. Le lieu qu'ils occupent est appelé *Hide house* (maison cachée). Ces reli-

gieux sont universellement aimés pour leur éminente vertu. On trouve encore en Angleterre deux couvens de religieux (dont l'un est près de Londres), conservés et tolérés depuis la révolution. Plusieurs Anglais catholiques y font élever leurs filles. (1)

En Suisse. Le monastère d'*Einsideln*, le plus grand monument de la Suisse. Cette prodigieuse masse de bâtimens est située dans un fond, et entourée, de toutes parts, d'énormes montagnes couvertes de neige. L'extérieur du couvent est très-majestueux; l'intérieur, avant la révolution, était fort riche, mais sans goût.

Einsideln était un pèlerinage fameux. Les pèlerins y accouraient en foule de plusieurs villes d'Allemagne et de toutes les parties de la Suisse, depuis plus de 500 ans.

« En ne considérant ce pèlerinage (dit le tra-
 « ducteur de M. Coxe) que dans le sens philoso-
 « phique, n'a-t-on pas quelques réflexions satis-
 « faisantes à faire dans un lieu où la faible et souf-
 « frante humanité vient chercher des secours con-
 « tre les maux de l'ame, un lieu que les cons-
 « ciences effrayées regardent comme un port as-
 « suré contre les orages qui les tourmentent ?

(1) Depuis la révolution de France, plusieurs autres couvens ont été établis en Angleterre, avec l'approbation du gouvernement.

« Respectons toutes les espérances de la souffrance
« et du malheur. » (1)

L'abbaye de *Saint-Gal*. Son abbé est prince de l'Empire.

L'abbaye d'*Engelberg*. Son abbé est aussi prince de l'Empire.

L'église et l'abbaye sont en marbre noir et en pierre blanche.

R U S S I E.

LE couvent de religieux de *Trotskoy*, en Russie, ou de la *Sainte-Trinité*; est si vaste, qu'à une certaine distance, on croirait que c'est une petite ville. Il est environné, comme plusieurs couvens de Russie, de fortifications considérables, à l'ancienne manière, c'est-à-dire d'une haute muraille de briques, avec des créneaux et des tours. Tous ces ouvrages sont entourés d'un fossé profond. Il y a dans cette enceinte, outre l'habitation des moines, un palais impérial et neuf grandes églises, et enfin un séminaire. On y comptait jadis trois cents moines, et des étudians séminaristes à proportion. On ne compte à présent, dans ce monastère, qu'une centaine de religieux, et environ deux cents étudians destinés à l'église. Les églises de ce couvent sont d'une grande richesse en ornemens. On trouve dans la principale quelques tombeaux d'anciens princes russes.

(1) Voyage de Suisse, traduit par le citoyen Ramond.

GRÈCE ET ASIE.

L'UN des plus hospitaliers monastères de la Grèce est celui de l'*île d'Andros*. Les moines grecs nourrissent les voyageurs tout le temps de leur séjour, et leur donnent de l'argent, s'ils en ont besoin.

Dans Amourgo, l'une des Sporades, le monastère des moines grecs est très-curieux; il est pratiqué dans une caverne large et profonde, sur le penchant d'une montagne très-élevée. On n'y peut aller que par un sentier fort étroit dans le roc, et, pour y arriver, il faut monter une échelle de 15 ou 20 échelons, au haut de laquelle on trouve une petite porte de fer qui est la seule entrée. L'église, le réfectoire et les cellules des religieux, sont taillés dans le roc avec un art admirable. Il y a 50 ou 60 ans que les religieux de cette grotte étaient au nombre de cent, et vivaient en communauté.

Le plus considérable des monastères des moines grecs, en Asie, est celui du *Mont Sinai*, fondé par l'empereur Justinien, et richement doté. C'est un grand bâtiment de figure carrée, entouré de murailles de 50 pieds de hauteur : elles n'ont qu'une porte, qui est même bouchée pour en défendre l'entrée aux Arabes; et, du côté de l'orient, est une fenêtre par où ceux du dedans tirent les pèlerins, à l'aide d'une corbeille qu'ils descen-

dent au bout d'une corde passée dans une poulie. (1)

CHAPITRE XIV.

CIMETIÈRES, CATACOMBES, HERMITAGES, GROTTES.

EN Italie, le cimetière de *Pise* est aussi célèbre que la tour inclinée de cette même ville. On appelle ce cimetière *les charniers*, ou le *campo santo*. C'est une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un vaste portique bâti en 1278, sur les dessins de Jean de Pise. Il y a 60 croisées en arcades, qui sont d'un gothique très-léger. Ce portique est bâti et pavé de marbre, orné de peintures anciennes, et rempli de monumens intéressans.

Foppone, ou *Sepolcri del ospital maggiore*, à Milan, grand cimetière en portique, d'une forme à peu près circulaire, construit aux frais de M. Annone, qui y est enterré. On arrive à ce cimetière par une belle allée; le portique est soutenu par

(1) Plusieurs peintres, et, entre autres, Péternefs et Panini, ont consacré leurs talens à peindre des intérieurs d'église. Péternefs et Panini ont excellé dans ce genre. M. le duc de Choiseul possédait un beau tableau de Panini, qui représentait l'intérieur de Saint-Pierre de Rome. M. de Luynes, en 1786, avait dans sa collection de tableaux plusieurs beaux péternefs.

un grand nombre de colonnes doriques de granit , de dix en dix pieds , avec des grilles de distance en distance. Sous ce magnifique portique sont les caveaux qui servent de sépulture. Dans l'espace vide on a bâti une église qui est en forme de croix. Le portique est régulier et percé de fenêtres qui donnent sur la campagne et sur la ville ; il a un air de grandeur ; ce coup d'œil est frappant , et n'a rien de lugubre et de funéraire.

En France , à Bordeaux , le cimetière de l'église de *Saint-Séverin* est très-curieux , par un tombeau de pierre élevé sur quatre piliers , du haut duquel il découle , des deux côtés , des gouttes d'eau qui augmentent , dit-on , lorsque la lune est dans son plein , et qui , à son déclin , diminuent.

En Portugal , dans la ville d'Evora , dans l'Alentejo , se trouve un cimetière très-curieux ; il est sur la place d'Evora , dans un couvent de Franciscains. Après avoir traversé l'église , on entre sous une grande voûte formant le charnier , qui a 66 pieds de long sur 36 de large. Les piliers , au nombre de huit (quatre de chaque côté) , sont entièrement recouverts , ainsi que les murs , de crânes et d'ossements humains , incrustés solidement avec un ciment très-fort. Ce lieu , qui n'a point de fenêtres , n'est éclairé que par une lampe suspendue à la voûte par une longue chaîne de fer. Un grand crucifix , placé au fond du caveau , est le seul ornement de ce lugubre cimetière.

Les voyageurs vont voir , à Lisbonne , le ci-

metière *du comptoir anglais*, où reposent les cendres du célèbre Fielding, mort en Portugal. C'est un Français qui lui fit élever un monument en 1786. (1)

En Suisse, le cimetièrre de *Zug* mérite d'être cité. Toutes les tombes de ce cimetièrre sont exactement semblables. Cette uniformité a quelque chose de moral dans ce dernier asile, où l'homme riche et puissant ne saurait occuper plus d'espace que le pauvre.

Les tombes sont formées par des pierres grisâtres et polies de deux pieds et demi de haut, sur lesquelles sont écrites les épitaphes, et surmontées d'une croix très-ornée et fort bien dorée. Chaque tombe est entourée de fleurs les plus rares et les plus belles, cultivées avec soin par les parens du mort. Toutes les tombes sont séparées les unes des autres par des petits fossés. Les familles qui cultivent ces fleurs viennent les arroser tous les soirs, et, en outre, décorent les croix et les tombes de couronnes et de guirlandes de fleurs tous les dimanches, ce qui forme un spectacle aussi agréable que singulier et touchant.

En Suisse, encore près de la ville de Morat, on rencontre, sur la grande route, une petite chapelle grillée dans tout son pourtour, et qui contient les ossemens des Bourguignons tués à la ba-

(1) Fielding mourut en 1754.

taille de Morat, où Charles le Téméraire perdit la vie.

En Angleterre, le cimetière du *Bury*, dans le comté de Suffolck, mérite d'être vu. Plusieurs beaux monumens gothiques en font le principal ornement. Ce cimetière sert de promenade aux habitans de la ville, chose très-commune en Angleterre dans les provinces.

Les catacombes de *Saint-Laurent*, à Rome, sont célèbres; mais celles de Naples, beaucoup plus vastes, le sont davantage encore. Ces dernières catacombes, qui s'appellent de *Saint-Janvier*, parce qu'elles ont une entrée dans cette église, ne s'étendent pas sous la ville, ainsi que celles de Rome : elles sont pratiquées au nord de Naples, au travers d'une montagne, et creusées les unes sur les autres. Ces souterrains ne sont pas taillés dans le roc vif, mais ils le sont en partie dans la pierre dont on se sert à Naples pour bâtir, et dans une espèce de sable d'un jaune roussâtre, ferme et même dur en certains endroits, et qui est une véritable pouzzolane durcie. Il y a trois ordres de galeries ou trois étages l'un au-dessus de l'autre; mais les tremblemens de terre en ont fermé les issues : on ne va même plus dans l'étage inférieur. Depuis l'entrée restée libre des catacombes, on marche long-temps dans une rue droite qui a dix-huit pieds de large, et dont la voûte peut avoir environ quatorze pieds de hauteur dans sa plus grande élévation. Cette voûte devient ensuite ir-

régulière, et semble avoir été percée au hasard dans la montagne, ainsi que diverses autres rues plus petites, dans lesquelles elle communique de tous côtés. Parmi ces différentes salles souterraines, il s'en trouve qui paraissent avoir été des chapelles. Deux de ces chapelles contiennent des autels de pierre brute, et quelques peintures à fresque, très-mauvaises, d'un goût gothique, mais dont les couleurs sont encore assez vives : elles représentent la Vierge et des saints, et paraissent être du dixième siècle. Dans toute la largeur des murs, on apperçoit, de deux côtés, une quantité prodigieuse de cavités percées horizontalement ; on en voit quelquefois six ou sept les unes au-dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain, mais non pour un cercueil. Il paraît qu'on ne les faisait que sur la grandeur de ceux qu'on devait y mettre, tant les mesures en sont variées ; on en apperçoit pour tous les différens âges, et même pour l'enfance. Lorsque les corps y étaient déposés, on fermait l'entrée de ces trous avec une longue pierre plate, ou avec plusieurs grandes tuiles rapprochées et scellées à chaux et à ciment. Dans bien des endroits on rencontre des chambres avec des niches où l'on dressait les corps ; elles ont presque toutes au fond et par terre un ou deux cercueils en forme d'auge. On y voit aussi des tombeaux, dont plusieurs sont revêtus de mosaïques du bas âge ; il y en a même qui n'ont point été

ouverts. Les trous ou les niches dont on vient de parler sont vides , les cadavres en ayant été enlevés ; et , si l'on apperçoit encore des ossemens dans certains lieux , on assure que ce sont les restes des corps qu'on y mit lors de la dernière contagion. L'opinion la plus générale sur les catacombes est qu'elles furent creusées par les chrétiens pour s'y retirer dans les temps de persécutions , y célébrer les saints mystères , et en faire le lieu de leur sépulture.

Entre Aix , Marseille et Toulon , à deux lieues de la petite ville de Saint-Maximin , est la montagne fameuse appelée la *Sainte - Baume* , où , suivant la tradition du pays , sainte Madelaine se retira , et vécut pendant trente ans dans une grotte de cette montagne , qu'on a depuis honorée et décorée comme une chapelle. Cette grotte est très-élevée. Avant la révolution , des flambeaux l'éclairaient jour et nuit , et laissaient voir la figure gigantesque de la sainte. Au fond de la grotte est un réservoir d'une eau excellente , qui ne tarit jamais. A côté de cette grotte et au milieu d'un rocher taillé à pic , on avait construit un couvent de Jacobins ; au sommet de la montagne était une chapelle nommée le *Saint-Pilon*. On y arrivait par un chemin pierreux et difficile (1). Le plus fa-

(1) Marie-Madelaine , confondue mal à propos avec la pécheresse de l'Évangile , n'est jamais venue en Provence ni en France : elle souffrit le martyre à Éphèse , et y fut enterrée.

meux des hermitages est celui des Camaldules en Italie , près de Turin ; il fut bâti en 1602 , en conséquence d'un vœu fait par Emmanuel le Grand , durant la peste de 1599. Il y a dans l'église des peintures estimées , de Franceschini. L'ordre des Camaldules fut fondé par saint Romuald , l'an 1009. Leur nom vient de la solitude appelée *Camaldoli* , près d'Arezzo , où fut bâti le premier monastère de cet ordre.

Dans le Northumberland , en Angleterre , à un mille de la petite ville de Warekworth , est une caverne fameuse , nommée l'*Hermitage* , dans laquelle on trouve une chapelle.

Il y a en Suisse , sur les monts Grimsel et Saint-Bernard , des hermitages d'une extrême utilité aux voyageurs. Les charitables hermites secourent et reçoivent les voyageurs avec la plus touchante humanité. On en trouve aussi de semblables dans les Pyrénées. (1)

On voit , à une lieue de Fribourg , un fameux hermitage bâti dans le roc par un hermite nommé Jean Dupré de Gruyer , et son valet. On admire sur-tout le clocher et la cheminée de la cuisine ; le

(1) Les anciennes *laures* de la Palestine étaient les demeures des solitaires qui logeaient dans des cellules à une certaine distance les unes des autres , et qui vivaient en société , sous l'obéissance d'un supérieur. La première de ces *laures* , si célèbres en Orient , fut fondée par saint Chariton. Ce saint vécut sous Aurélien , et mourut vers l'an 340.

canal de cette cheminée a 90 pieds de haut. Ces deux hommes bâtirent cet hermitage en vingt-cinq ans.

On trouve à Saxelen, dans le canton d'Underwald, la tombe révéérée d'un hermite justement célèbre en Suisse, celle de Nicolas de Flue. Cet homme vertueux, après avoir été le premier magistrat d'Underwald, après avoir montré dans cette place autant de talens que de vertus, se fit hermite. Au bout de quelques années, de violens troubles s'élevèrent dans la Suisse; les fédérés envoyèrent des députés à Stanz; tout annonçait une guerre civile. Lorsque Nicolas de Flue parut tout à coup au milieu des députés, il leur parla avec tant d'éloquence, qu'ils le prirent pour arbitre de leur différent. L'effet de sa médiation fut un accommodement à l'amiable, qui termina leurs démêlés; ce qui produisit cette convention fameuse, connue sous le nom de convention *de Stanz*. Après avoir ainsi apaisé les troubles civils de la Suisse, Nicolas de Flue fut se renfermer dans son hermitage, où il mourut en 1487. (1)

(1) Saint Antoine fut le patriarche des cénobites. Ces pieux personnages, qui se vouaient à la méditation et à la prière, n'hésitaient point à s'arracher de leur retraite, dès qu'ils avaient l'espoir d'être utiles. Ce fut ainsi que, vers l'an 311, la persécution étant allumée contre les chrétiens, par la fureur du tyran Maximin, saint Antoine quitta son désert, et se rendit à Alexandrie, afin d'y servir les chrétiens dans les mines et dans les prisons. Il les suivait au supplice, et recevait

En Portugal, le couvent de *Liége*. C'est un hermitage près de Lisbonne ; il est en partie creusé entre les rochers qui servent de voûtes à l'église , à la sacristie , au chapitre , etc. , et en partie bâti au-dessus. Les appartemens inférieurs sont éclairés par des ouvertures percées obliquement dans le roc , et garnis de liége pour les préserver de l'humidité , d'où lui est venu le nom de *couvent de Liége*. Il est habité par environ vingt hermites de l'ordre austère de saint François.

Le *mont Serrat* , en Espagne ; montagne composée de rochers escarpés et prodigieusement élevée. On découvre , dit-on , de son sommet , jusqu'aux îles Baléares , qui en sont éloignées de plus

leur dernier soupir ; il exposa de la sorte mille fois sa vie ; et , dès que la persécution eut cessé , il retourna dans sa solitude. Tous les solitaires se conduisirent ainsi dans tous les temps. Dans les temps de peste , ils sortaient en foule de leurs déserts , pour aller soigner les pestiférés. L'Évangile disait à tous que servir ses frères , c'est servir Dieu. Vers l'an 262 , les chrétiens , persécutés dans Alexandrie , s'y trouvèrent en grand nombre , parmi les païens attaqués de la peste ; mais ils restèrent volontairement dans la ville , pour soigner ces païens pestiférés , abandonnés de leurs parens et de leurs amis , qui avaient pris la fuite. Les solitaires des déserts accoururent se joindre à eux , et ces chrétiens , après avoir rempli ces pieux devoirs pendant plusieurs mois , furent aussi attaqués du même mal , et moururent tous. L'église les honore comme martyrs , pour s'être volontairement exposés à la mort en secourant les païens qui avaient été leurs persécuteurs.

de 60 lieues. La partie la plus intéressante de la montagne est le désert où sont répandus plusieurs hermitages. On trouve, dans chacune de ces retraites, une chapelle, une cellule, un puits creusé dans le roc, et un petit jardin. Les hermites qui les habitent sont presque tous des gentilshommes, qui, dégoûtés du monde, viennent dans ce séjour se livrer à la plus utile et la plus sublime de toutes les méditations.

Pourquoi tourne-t-on en ridicule la piété qui se retire dans les déserts, lorsqu'on admire la philosophie qui renonce au monde? Pour que cette action soit intéressante, faut-il être irréligieux ou misanthrope? On voit à Paris, dans le palais du sénat, au Luxembourg, un beau tableau de M. Vien, représentant un hermite endormi.

M. Greuse a fait jadis un tableau charmant, qui représente un vieil hermite visité par une troupe de jeunes paysannes. Ce tableau se trouvait dans une vente publique, le 26 mars 1786.

CHAPITRE XV.

HOPITAUX, HOSPICES, UNIVERSITÉS, etc.

Tous les édifices qui renferment de célèbres universités, et les hôpitaux desservis par les héros de l'humanité soignant des pauvres, sont des *monu-*

mens religieux ; ils ont été fondés , ou par des ecclésiastiques , ou par la piété , et furent , dès l'origine , dirigés par des ministres de la religion : ainsi on en doit faire mention dans cet ouvrage , en ne citant que les plus célèbres.

L'un des plus anciens établissemens dans ce genre , fut le magnifique hôpital que saint Basile fit bâtir vers l'an 371 , dans un faubourg de Césarée : on y recevait tous les pauvres malades , et même les étrangers ; cependant cet hôpital fut spécialement établi pour les lépreux. Ces infortunés , privés du commerce de leurs proches , fuis et redoutés de tous les hommes , ne trouvèrent de secours que dans la charité chrétienne. La crainte et l'égoïsme détruisaient pour eux les liens de la nature et de l'amitié ; la religion devint leur seul refuge.

Les chanoines hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit eurent pour fondateur Gui de Montpellier , qui bâtit dans cette ville , sur la fin du douzième siècle , un célèbre hôpital pour les pauvres malades. Des religieux furent institués pour les soigner. Innocent III fit bâtir , à Rome , un hôpital en 1198 , pour les malades et pour les enfans abandonnés ; il fit venir de Montpellier des religieux du Saint-Esprit , pour en prendre soin , et nomma aussi son hôpital , comme celui de Montpellier , *l'Hôpital du Saint-Esprit*. En 1471 , Sixte IV augmenta considérablement cet hôpital , qui subsiste encore aujourd'hui à Rome , et qui

est immense. Il y a mille lits pour les malades; il contient des chambres séparées pour les frénétiques et pour les maux contagieux : on y entretient un grand nombre de nourrices : enfin on y élève 500 garçons jusqu'à l'âge où ils peuvent gagner leur vie, et 500 filles, jusqu'au même âge; alors on leur donne 50 écus romains de dot, si elles veulent se marier, ou on les place dans des couvens.

On éprouve un sentiment d'attendrissement et de respect, en voyant des ruines qui retracent des souvenirs intéressans, ou qui rappellent quelques actions brillantes; mais que ne doit-on pas ressentir en entrant dans un lieu où tant d'infortunés reçoivent de tels secours, dans un lieu consacré par une charité si active et si persévérante, dans un lieu où depuis 600 ans, sans interruption, tant de bienfaiteurs du genre humain ont dévoué leur existence et sacrifié leur santé au devoir de soulager le pauvre, de soigner l'infirmes, et de recueillir et d'élever l'orphelin abandonné? Que ces murs sont respectables! Ils n'ont renfermé que ce qui devrait toujours se trouver réuni sur la terre, la souffrance et les secours, l'infortune et la pitié! L'Italie est remplie de fondations de cette espèce.

En France, à Paris, la maison des utiles et respectables pères de la mission, s'appelait *Saint-Lazare*, parce qu'elle fut jadis un hôpital pour les lépreux (1). Cette maison est grande et très-belle;

(1) Les chevaliers de Saint-Lazare furent originairement

elle était autrefois remplie d'excellens tableaux.

L'*Hôtel-Dieu*, les *Enfans-Trouvés* de Paris, le magnifique *Hôtel-Dieu* de Lyon, et tous les hôpitaux de France, ainsi que les anciens collèges, étaient des monumens religieux.

En Espagne, l'archevêque de Tolède, qu'on ne peut louer dignement que par le récit de ses actions, a transformé en hôpital l'*Alcazar*, ancien palais des rois goths. Il en a rebâti, à ses frais, tout le rez-de-chaussée ; il y a établi des manufactures, fondé un hospice pour de pauvres veuves et des vieillards ; il y a recueilli deux cents enfans du peuple, qu'il y fait élever et entretenir, et qui y trouvent, dans une école de dessin établie pour eux, les moyens d'acquérir de l'aptitude à différens métiers et à presque tous les arts (1). D'autres

institués pour soigner les pauvres lépreux dans les hôpitaux destinés à les recevoir ; ils étaient même obligés de recevoir des lépreux dans leur ordre ; et ce qui est remarquable, c'est qu'ils ne pouvaient élire pour grand-maître qu'un chevalier lépreux : ce qui a duré jusque sous le pontificat d'Innocent IV, c'est-à-dire vers l'an 1253. Ce règlement, qui paraît bizarre, fut dicté par un sentiment sublime de charité. On voulait que le chef de cet ordre, consacré à soigner les lépreux, eût un motif particulier et pressant de s'intéresser à ces infortunés, et de les protéger. Que la bienfaisance philosophique est peu de chose en comparaison de la charité chrétienne !

(1) Ce digne prélat, pour se livrer à cette immense charité, s'est réduit personnellement à l'absolu nécessaire ; il donne en-

ecclésiastiques ont formé une multitude d'établissements de ce genre en Espagne et en Portugal.

On ne parlera plus que d'un hôpital nouvellement fondé et l'un des plus touchans monumens que la religion ait consacrés à l'humanité : c'est l'hôpital de *Saint-Antoine*, établi à Smyrne il y a vingt-sept ans, par un récollet, le frère *Luigi di Pavia*. Cet homme vertueux, ayant été attaqué de la peste, fit vœu, s'il échappait à cette maladie, de soigner chaque année au moins un pestiféré; mais, lorsqu'il fut guéri, il résolut de consacrer sa vie entière à ce pieux et sublime emploi. Avec le secours de sa famille qui est riche, il a fondé cet hôpital, dans lequel il sert les malades, qui y sont traités gratuitement. (1)

L'université d'*Oxford* est composée de vingt collèges, et douze de ces collèges ont été fondés par des évêques et archevêques catholiques, et différens ecclésiastiques ont été bienfaiteurs des huit autres et des *cinq salles* qui, outre ce qu'on ap-

core aux pauvres la plus grande partie de son temps, présidant lui-même aux différentes écoles qu'il a fondées : cependant il cultive les lettres ; il a donné au public plusieurs ouvrages d'érudition très-estimés. *Voyez* tous les voyages d'Espagne, entre autres, *Nouveau Voyage en Espagne*, ou *Tableau de l'état actuel de cette monarchie*, édition de 1789.

(1) *Constantinople, ancienne et moderne*, traduit de l'anglais par *André Morelet* ; ouvrage aussi agréable qu'il est instructif.

pelle les *collèges*, complètent cette fameuse université, dont les bâtimens, dispersés dans la ville, n'offrent rien de bien remarquable pour l'architecture, à l'exception du *théâtre*, qui est un bel édifice, et dont Christophe Wren donna le plan. C'est dans ce lieu qu'on tient les assemblées publiques, que les élèves, à de certaines époques, déclament ou lisent leurs compositions, et que l'on distribue les prix. L'archevêque Sheldon fit bâtir ce théâtre, et le donna à l'université. On voit dans cette université la *galerie des Hommes illustres*, contenant des portraits de grands hommes de toutes les nations; les *marbres d'Arondel*, dus à la générosité de Henri Howard, comte d'Arondel, et à celle de la comtesse de Pomfret. Ce sont plusieurs monumens très-anciens, tant grecs que latins, venus du Levant; et les bibliothèques Bodleyène et Radcliff, fondées par les docteurs Bodley et Radcliff.

Dans le collège du *Christ*, fondé par le fameux cardinal Wolsey, se trouve la statue, en marbre, de Locke, qui fut jadis membre de ce collège.

Des seize collèges de *Cambridge*, cinq ont été fondés par des ecclésiastiques, six par des femmes, et le reste par des rois. Le collège de la *Trinité* de cette université possède une très-belle statue de Newton, par Roubillac, sculpteur français. L'artiste a représenté Newton debout, en robe de chambre, ayant un bas déroulé, qui laisse

voir une de ses jambes nues. Le désordre de cet habillement négligé est très-pittoresque. Newton a la tête découverte ; il tient un prisme ; sa figure est simple , bien posée , bien dessinée , et sa physionomie pleine d'expression. Ce collège de la Trinité est célèbre par les grands hommes qui en sont sortis. Lord Bacon , Isaac Newton , le poète Cowley , le docteur Barrow , Driden , Ray , les docteurs Bentley et Smith , y furent élevés. Les bâtimens de cette université sont très-somptueux , mais ils sont plus imposans par leur étendue et par leur magnificence , que remarquables par la beauté de l'architecture. Par une loi expresse et très-sage , faite depuis la prétendue réformation , nul professeur ne peut être admis dans cette université , ainsi que dans celle d'Oxford , s'il est marié : ainsi , tandis que des écrivains *catholiques* déclamaient , parmi nous , contre le célibat des prêtres (et prétendaient qu'il faut être *époux* et *père* pour pouvoir bien élever les enfans des autres) , des protestans excluait des deux plus fameuses universités de l'Europe , les instituteurs mariés , parce qu'ils reconnaissaient une vérité fort triviale , mais très-frappante ; c'est qu'il est impossible de se consacrer tout entier à l'éducation publique , quand on est occupé des soins de son ménage.

Il faut classer encore dans les monumens religieux , les *Monts-de-Piété* , tels qu'ils sont établis en Italie. Il paraît , dit M. de Lalande , que le premier Mont-de-Piété fut établi à Orviette , par le

pape Pie II, vers 1463, et ce fut pour empêcher l'excessive usure des juifs, qui abusaient de la situation des pauvres et des gens endettés, en prêtant sur gages à des intérêts exorbitans. D'autres attribuent cette utile institution à ce pape si célèbre par ses vertus et par la protection éclatante qu'il accorda aux arts, (Léon X). Les deux plus fameux Monts-de-Piété, en Italie, sont ceux de Turin et de Naples. Le bâtiment actuel du grand Mont-de-Piété, à Naples (car il y en a plusieurs), est fort beau : il fut fait en 1598, sur les dessins de Fontana ; il y a quelques bonnes peintures dans l'église. On y prête sur toutes sortes de gages et sans intérêts, pendant deux ans, si la somme empruntée n'excède pas la somme de dix ducats ; ce qui revient à 43 livres de notre monnaie. Cette charité, si utile au peuple, méritait bien que les papes donnassent à ces établissemens le surnom de *pieux*. C'est ainsi que le concile de Trente les désigne. Quand l'emprunteur demande un temps plus considérable que deux ans, ou une somme au-dessus de dix ducats, on exige un intérêt qui est réglé sur l'état actuel du commerce. Tous les Monts-de-Piété d'Italie observent ces mêmes lois. Les gages se vendent au bout de trois ans, si l'on ne fait pas rafraîchir les billets. Comme il n'y a point de dépôt plus sûr et plus sacré, beaucoup de particuliers y déposent de l'argent et des bijoux. La maison fait aussi des aumônes, et marie des filles sur les profits de la banque. On est si con-

vaincu , à Naples, de l'utilité et de la sainteté de cet établissement, qu'on le nomme, dans les actes, *sacro monte*. Le peuple croit même que les gages qu'on y dépose, habits, vêtements de toute espèce, y sont miraculeusement garantis de toutes sortes d'insectes. Ces idées religieuses inspirent un tel respect pour la banque du Mont-de-Piété, que, dans les séditions les plus violentes et dans les temps où l'on pillait impunément par toute la ville, on n'a jamais fait la moindre entreprise contre cette maison ; les séditeux eux-mêmes y mettaient des sauvegardes, et les ministres du Mont-de-Piété y remplissaient leurs fonctions avec autant de tranquillité qu'en pleine paix. Les magasins de cette maison sont prodigieux et remplis de meubles, bijoux, habits, etc., et de richesses éblouissantes, gages fastueux d'une pauvreté réelle et secrète.

On pourrait compter encore, parmi les monumens religieux, un grand nombre de villes qui ont dû leur existence à des saints ; celles de la république de Saint-Marin, plusieurs villes d'Irlande et d'Écosse : on en trouverait encore en Allemagne, en Espagne, en Portugal, etc. ; mais on ne citera qu'une ville plus intéressante pour nous.

Dans les premiers siècles du christianisme, des pêcheurs se réfugièrent sur un rocher nommé *Maclowen* ; des fugitifs du royaume de Kent se joignirent à eux, et cette peuplade forma bientôt une nombreuse société de pirates ; de pauvres re-

ligieux s'établirent sur ce même rocher , et parmi des bandits féroces qui ne vivaient que de guerre et de rapines; ils osèrent prêcher la justice et la paix. S'ils n'eussent fait que débiter les maximes vagues d'une morale sans base et sans autorité, on les eût exterminés; mais ils parlèrent avec simplicité au nom de Dieu même; la curiosité, l'étonnement, le respect et l'admiration, devinrent leur sauvegarde : on les écouta; ce peuple naissant embrassa le christianisme; les religieux, l'Évangile à la main, lui donnèrent des lois : un évêque fut appelé; il consacra avec pompe le rocher *Mac-lowen*; les habitans et les maisons se multiplièrent; il se forma une ville, et elle prit le nom révérend du saint évêque, qui acheva de perfectionner sa police et ses lois : c'est aujourd'hui la ville de Saint-Malo.

CHAPITRE XVI.

CALVAIRES ET AUTRES MONUMENS PUBLICS.

EN Italie, le *val Sesia*, dont la capitale est *Varallo*, est remarquable par le *Sacré Mont*. C'est un assemblage de plus de cinquante chapelles, où les mystères de l'ancien et du nouveau Testament sont représentés en figures grandes comme nature. On y va en pèlerinage.

A Venise, dans l'église des religieuses du *Saint-*

Sépulcre, on voit une espèce de montagne de marbre, sous laquelle est représenté un sépulcre semblable à celui de Jésus-Christ à Jérusalem. Il fut construit en 1484, treize ans après la prise de Négrepont, par les Turcs, en conséquence du vœu que firent deux dames vénitiennes, jeunes et riches, de se consacrer à Dieu, si elles échappaient à la captivité chez les Turcs. Lorsque le péril fut passé, elles élevèrent ce monument, et se firent religieuses.

Il y avait, près de Paris, avant la révolution, un calvaire fameux sur le *Mont-Valérien*. Cette montagne est très-escarpée : on découvre, de son sommet, une vue admirable : on y trouvait plusieurs petites chapelles, contenant des groupes de statues coloriées, représentant toute l'histoire de la passion. Ces statues n'étaient pas bonnes (nulle statue coloriée ne peut l'être); cependant plusieurs de ces groupes étaient assez bien composés.

Voici les monumens religieux les plus remarquables qui se trouvent sur différentes places publiques de l'Europe :

La grande fontaine de Termini, à Rome, qui est sur le mont Viminal, près des Chartreux, est une des trois fontaines prodigieuses que l'on admire à Rome, et l'un des plus grands ouvrages de Sixte-Quint : elle est formée par une eau appelée *acqua felice*, qui est la meilleure de Rome. Cette fontaine est ornée de marbres, de granit et de colonnes ioniques, sur les dessins du chevalier Fon-

tana. Il y a dans cette fontaine trois niches. Dans celle du milieu est une statue demi-colossale ; elle représente Moïse frappant le rocher, et en faisant jaillir de l'eau. Cette statue est de Prospero Bresciano ; quoiqu'un peu lourde , elle a un grand caractère. D'autres statues moins estimées décorent cette fontaine : on y a placé deux lions égyptiens, de basalte , qui sont d'une grande beauté. (1)

Le pont *Saint-Ange* , à Rome , a 300 pieds de

(1) Il existe beaucoup de fontaines naturelles consacrées par la piété. Avant la révolution , on faisait , tous les ans , le 2 juin , à Audelys en Normandie , une procession à la fontaine de *Sainte-Clotilde*. Là , le doyen , à la tête du chapitre , y répandait du vin , et les pèlerins , qui accouraient à cette dévotion , se jetaient dans la fontaine , dans l'espoir de guérir de tous leurs maux. Les hommes étaient , dans ce bain , séparés des femmes par une muraille qui partageait la fontaine en deux parties. Cette cérémonie se faisait en mémoire d'un miracle attribué à sainte Clotilde , dans le temps où l'on bâtissait en ce lieu un monastère. La tradition porte que la sainte changea en vin l'eau de la fontaine , pour favoriser les ouvriers. La fameuse fontaine de *Saint-Joseph* , en Provence , était regardée comme miraculeuse , ainsi que la fontaine de *Sainte-Agathe* , à Crespy , près de Senlis. Il y a dans la forêt d'Escars une fontaine où l'on faisait des pèlerinages. A deux lieues de là , on en faisait aussi à la fontaine de Bénac. En Angleterre , le fameux puits de *Sainte-Venefrède* , dont l'origine est attribuée à un miracle de cette sainte , se trouve au pied d'une colline , au-dessous de la ville de *Holywell* (*puits saint*) , à laquelle il donna son nom. Ce puits est beau et curieux ; son eau est excellente pour diverses maladies.

long. Il s'appelait jadis, *pons Ælius*, parce qu'il fut bâti par l'empereur *Stelias Hadrianus*, en face du beau mausolée qu'il se fit élever lui-même, et il a pris le nom de pont Saint-Ange, lorsque ce mausolée d'Adrien fut appelé *château Saint-Ange*, dans le sixième siècle. Les papes l'ont fait restaurer, et ensuite refaire; ils en ont augmenté les dimensions, et l'ont magnifiquement décoré. Ce pont est composé de cinq arches; les statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui sont à l'entrée du pont, y furent placées par Clément VII. Clément IX le fit orner sur les dessins du Bernin: on y mit alors des parapets, des grilles de fer et dix grandes figures d'anges en marbre, qui tiennent les instrumens de la passion. L'ange qui tient la colonne est d'Antoine Ruggi; celui qui montre le Saint-Suaire est de Coscino Fancelli; le troisième, qui tient les clous, est de Jérôme Lucenti; le quatrième, avec la croix, est d'Ercole Ferrata; le cinquième, portant la lance, de Dominique Guido; le sixième, tenant les verges, de Lazzaro Morelli; le septième, qui tient les dés et la robe, et le huitième, qui porte la couronne d'épines, sont de Paul Nardini; le neuvième, qui montre l'inscription, est du Bernin; et le dixième, qui porte l'éponge, est d'Antoine Giorgetti. Aucun autre pont en Europe n'offre une décoration aussi riche et aussi belle.

Le *château Saint-Ange*, en latin, *Moles Hadriani*, fut fait par l'empereur Adrien, pour lui

servir de tombeau, en opposition avec celui d'Auguste, qui était de l'autre côté du Tibre. Ce monument avait, comme celui d'Auguste, la forme d'un carré, au milieu duquel s'élevait une tour ronde tout inscruée de marbre de Paros, couronnée par des statues, des chars, des chevaux, et la pomme de pin, en bronze, qui est au Vatican. L'édifice était entouré d'une colonnade : on montait intérieurement jusqu'au haut, par une pente douce en spirale, où les voitures pouvaient aller. Lorsque l'empereur Aurélien eut renfermé le Champ-de-Mars dans l'enceinte des murs, le mausolée d'Adrien s'en trouva si voisin, qu'il devint naturellement une citadelle. Dans la guerre des Goths, les Romains s'y défendirent souvent. Les Goths prirent plusieurs fois ce château : on brisa les statues pour en jeter les morceaux sur l'armée des assiégeans, en sorte que tout ce bel ouvrage fut dégradé. Les exarques de Ravenne l'occupèrent successivement, et continuèrent de le ruiner. On trouve dans les écrits du pape saint Grégoire, que dans une vision un ange qu'il aperçut sur le haut de cette forteresse, lui annonça que la peste de 593 allait cesser. En mémoire de cet événement, la tour fut nommée *château Saint-Ange*, et l'on y plaça une statue d'ange, pour lui servir de couronnement. Cette statue fut d'abord de marbre : elle est aujourd'hui de bronze, fondue par Giardini, d'après le modèle de Pierre Verchaffelt, sculpteur flamand.

Les papes , protecteurs éclairés des beaux-arts et des sciences , et réparateurs persévérans des déprédations des barbares , ont restauré , reconstruit en partie et embelli ce château. Boniface IX en fit une belle forteresse , que les papes suivans achevèrent de fortifier. On y plaça des canons et des armes pour le besoin , qui y sont rassemblés dans une salle destinée à cet usage. La grande salle du château est ornée de plusieurs tableaux. Il y a d'autres chambres peintes par Jules Romain , Pierino , del Vaga et autres peintres célèbres ; un belveder qui donne sur la campagne. On y voit de beaux ornemens de stuc , faits par Raphaël de Monte Lupo , avec des peintures de Jérôme Sicciantone. On y trouve aussi quelques statues antiques. C'est dans ce château qu'est le trésor de l'état : on y conserve les trois millions d'écus romains que Sixte-Quint y déposa , et auxquels les papes se sont fait une loi de ne toucher que dans le cas de famine , pour le soulagement du peuple , comme en 1764 , et à la charge de rétablir bientôt les sommes qu'on en tire.

Les *tiaregni* , c'est-à-dire les tiaras et les bijoux du souverain pontife , y sont aussi déposés , ainsi que les archives secrètes où sont les pièces les plus importantes du trésor , des chartres , comme les originaux de plusieurs bulles , les actes des divers conciles , entre autres ceux du concile de Trente.

Les prisonniers d'état sont détenus dans le château Saint-Ange ; mais , quand le pape est sur le

point de mourir, tous les prisonniers de la ville sont transférés dans ce château, afin qu'ils soient gardés plus sûrement en cas d'émeute; car dans le temps du conclave, où le gouvernement de Rome est presque suspendu, les révolutions sont plus à craindre. C'est au-dessus de cette grande tour qu'on tire un feu d'artifice pour la fête de saint Pierre, et un autre pour l'anniversaire du couronnement du pape. On ne saurait imaginer une situation plus heureuse pour un spectacle de cette espèce : on le voit de tous côtés. La girandole, formée par 4,500 fusées qui partent à la fois et se répandent circulairement en forme de parasol, est la plus belle chose que l'on puisse voir en ce genre. C'est dans cette même soirée que la magnifique coupole de Saint-Pierre s'illumine entièrement tout à coup, par un procédé ingénieux et singulier, que l'on n'a point imité ailleurs.

Une galerie couverte, soutenue par des arcades, et faite vers l'an 1500, réunit le château Saint-Ange avec le palais du Vatican, qui en est à près de 500 toises de distance. Urbain VIII le fit couvrir, restaurer, et séparer des maisons.

La plupart des portes de Rome sont des *monumens religieux*, entre autres la *porte du peuple*, sur laquelle sont placées les statues de saint Pierre et de saint Paul, et la *porte angelica*, décorée par des statues d'anges.

A Venise, le beau pont de *Rialto*. Il est de marbre, et formé d'une seule arche qui a 89 pieds

d'ouverture. Sa largeur est de 70 pieds. Sur le milieu du pont est un grand arc, orné de quatre statues, de Campagna : la Vierge, l'ange Gabriel, saint Marc et saint Théodore, protecteurs de Venise. On y voit aussi les armes du doge Cicogna, sous lequel le pont fut bâti entre 1588 et 1591.

A Sienne, une très-belle fontaine en marbre, appelée *fonte di Gaja*. On y voit les vertus théologiques, la création d'Adam et Eve, leur expulsion du paradis terrestre, en bas-relief.

A Brescia, en Italie, une belle colonne surmontée du lion de saint Marc.

En France, à Paris, la *Samaritaine* était un monument religieux, et très-ingénieusement composé. Le château de la Samaritaine fut bâti en 1712, sur les dessins de Robert de Cotte. Ce bâtiment est composé de trois étages; il renferme une pompe qui élève l'eau de la rivière, pour la distribuer ensuite, par des canaux, au Louvre, aux Tuileries, au Palais-Royal, etc. Cette machine fournit 60 pouces d'eau par minute. On posa sur la façade deux figures plus grandes que nature : l'une faite par Bertrand, représentait Notre-Seigneur, et l'autre la Samaritaine, par Frémin. Entre ces deux statues, on plaça une grande coquille pour recevoir l'eau de la pompe, d'où elle retombait en nappe dans le bassin de dessous, représentant le *puits de Jacob*.

La ville d'Orléans possédait, avant la révolution, un monument que la seule reconnaissance

aurait dû rendre respectable. C'était, sur un socle assez élevé, un groupe de figures de bronze, représentant Notre-Seigneur mort sur les genoux de la Vierge, et d'un côté Jeanne d'Arc, à genoux, les mains jointes, et de l'autre, Charles VII, dans la même attitude, le tout entouré d'une grille de fer. Le gouvernement actuel a fait faire la statue de Jeanne d'Arc, qui vient d'être placée sur la plus belle place de la ville d'Orléans. Cette statue a de la noblesse, mais son attitude est trop belliqueuse, et son air trop martial. Jeanne d'Arc avait horreur du sang : elle n'en a jamais répandu ; elle n'était point une fière amazone ; c'était une jeune vierge animée d'un enthousiasme véritablement divin, puisqu'elle conserva toujours, au milieu des camps, des périls et des combats, l'innocence et la pudeur, une douceur angélique, et la plus touchante humanité : elle ne voulut jamais se servir d'une lance ou d'aucune autre arme ; elle ne portait qu'un étendard et une cuirasse. *Je veux, disait-elle, tâcher de me garantir des coups, et non en porter.* L'artiste devait représenter une figure céleste, et non une superbe guerrière. Il serait à désirer que l'on refit cette statue ; elle offre un sujet neuf par l'opposition qui doit se trouver entre le costume guerrier et l'expression de la figure.

En Allemagne, à Vienne, la colonne de bronze sur *le hoff* (place publique). Elle a été érigée en 1667, par ordre de l'empereur Léopold ; elle a 42 pieds de haut ; elle est surmontée de la statue de la

Vierge, foulant aux pieds le serpent infernal. D'autres statues et des fontaines décorent ce monument, qui a coûté, dit-on, 23 mille florins, mais qui est de mauvais goût.

La pyramide du *Graben*, consacrée à la Sainte-Trinité. Léopold l'érigea en mémoire de la délivrance de la peste qui désola Vienne en 1679. Cette pyramide, à trois côtés, a 66 pieds de haut : elle est très-surchargée de statues, parmi lesquelles on admire trois anges qui passent pour être d'une grande beauté ; elle est de marbre blanc et bâtie par l'architecte Burnancini. Les figures qu'on y a placées sont du baron de Strudel, et les inscriptions ont été composées par l'empereur Léopold. Cette pyramide a coûté 66,600 florins.

Les épousailles de la Vierge forment le sujet d'un autre monument qui se trouve sur la place de *Hohen Marckt*, et qui fut érigé par Charles VI, en 1729. Il est en marbre, et représente une espèce de baldaquin supporté par quatre colonnes. Ce baldaquin est du baron de Fisher, et les figures de Conradini, mais elles sont mauvaises.

Il existe en Angleterre un monument très-curieux par le fait extraordinaire qu'il retrace, et dont l'authenticité est d'autant plus grande, qu'il s'est passé dans un temps fort près de nous, et dans un pays où l'on ne croit pas facilement aux miracles. Devizes est une ville grande et commerçante du Wiltshire, en Angleterre. Dans l'année 1759, une femme ayant acheté quelque chose au marché, et

refusant de donner l'argent lorsqu'on le lui demanda, s'écria : *That God would strike her dead that moment if she had not paid it* (que Dieu puisse la frapper de mort dans ce moment, si elle n'avait pas payé). Ce qu'elle n'eut pas plutôt prononcé, et ce qui fut entendu d'une multitude de personnes, qu'elle tomba morte sur le lieu, et l'argent fut trouvé dans sa main fermée. On fut chercher les magistrats, qui sur-le-champ entendirent les dépositions, virent le cadavre et l'argent qu'on avait laissé dans sa main. Ces magistrats firent élever sur ce lieu une colonne avec une inscription anglaise, qui rapporte tout ce qu'on vient de conter. (1)

CHAPITRE XVII.

DES TABLEAUX DE COLLECTIONS.

ITALIE, à Rome, palais du Vatican ou palais pontifical, qui tient à l'église de Saint-Pierre, et dans lequel sa sainteté passe la plus grande partie de l'année. Ce palais, qui a été successivement agrandi, manque d'ensemble, mais il est immense. Il a 180 toises de long, sur 120 de large. On pré-

(1) L'auteur de cet ouvrage, en passant à Devizes, s'est arrêtée pour lire cette inscription, qui est en anglais.

tend qu'il contient 11,500 chambres. Le fameux tableau du Jugement Dernier, de Michel-Ange, est dans la chapelle Sixtine de ce palais ; il est peint à fresque , et il occupe tout le fond de la chapelle. La salle ducale où le pape fait, le jeudi saint, la cérémonie du lavement des pieds, est une salle composée de deux pièces qui se communiquent par une grande ouverture carrée, au haut de laquelle le Bernin a mis un rideau relevé par des anges ; ce qui produit un effet très-pittoresque. Voici les plus beaux tableaux des galeries, qu'on appelle, à cause de ses peintures, *les salles de Raphaël*. La première et la plus belle de ces peintures, est celle où le Père Éternel débrouille le chaos. Ce tableau est entièrement de la main de Raphaël. Tout le sujet est exprimé par l'action rapide du Père Éternel, qui s'élançe en écartant les bras et les jambes, et qui, par ce seul mouvement, débrouille tous les élémens, et les met chacun à leur place. Les fictions mythologiques ont-elles jamais inspiré des idées d'une telle grandeur ? Cet admirable tableau est composé avec un feu et un enthousiasme dignes du sujet sublime choisi par l'artiste. Ces galeries contiennent encore beaucoup de beaux tableaux d'autres peintres, parmi lesquels on distingue sur-tout ceux de Jules Romain, qui représentent des traits de la vie de Joseph. Outre ces galeries, on voit encore au Vatican *les chambres de Raphaël*. C'est une grande enfilade d'appartemens qui donne sous les portiques, et dont les quatre

principales pièces sont célèbres par les chefs-d'œuvres de Raphaël, qui presque tous ont passé au Musée de Paris. En voici les principaux tableaux. Le plus grand et le plus beau des tableaux de bataille, représentant la bataille de Constantin contre le tyran Maxence, donnée sur le *Ponte Mollo*, le 28 octobre 312. Ce tableau fut dessiné par Raphaël, et peint par Jules Romain; il est admirable par la perfection du dessin, le nombre prodigieux des figures, la vérité, la force et la variété des attitudes, la grandeur de l'invention, le feu de la composition, l'intérêt des épisodes et l'effet de l'ensemble. La figure principale, celle de Constantin, y est majestueuse et frappante. La déroute de l'armée ennemie est parfaitement exprimée. On admire un vieux soldat relevant son fils qui vient d'être tué; il est d'une expression étonnante. Rien ne manquerait à ce tableau, si le coloris en était aussi beau que le dessin.

Le tableau d'Héliodore, chassé du temple par des anges, est aussi l'un des plus célèbres de Raphaël.

Le tableau de la messe, ou le miracle arrivé à Bolsène, représente un prêtre qui, doutant de la présence réelle, et au moment de consacrer l'hostie, la voit répandre du sang sur le corporal (1). Le pape Jules II est représenté, dans ce tableau,

(1) Linge béni sur lequel on pose le calice.

entendant la messe ; et pour exprimer la foi que doit avoir le chef suprême de l'église , l'artiste, en peignant l'étonnement sur tous les visages des autres assistans , n'en a mis aucun sur celui du pape. Les caractères de têtes du prêtre qui dit la messe , du pape et des cardinaux , sont de toute beauté. Ce tableau est un chef-d'œuvre.

Saint Léon , empêchant Attila d'entrer dans Rome ; saint Pierre , tiré de sa prison par un ange ; et la dispute sur le Saint-Sacrement ; l'incendie de Borgo ; Saint-Spirito , près du Vatican , arrivé l'an 817 , sous Léon IV , sont encore quatre tableaux admirables de Raphaël. (1)

La bibliothèque du Vatican est l'une des plus belles de l'Europe : elle prouve combien les papes, dans tous les temps , ont aimé et protégé les lettres, car elle fut commencée dans le cinquième siècle , par le pape saint Hilaire ; saint Zacharie y ajouta beaucoup de manuscrits grecs et latins , vers l'an 750. Sixte IV y ajouta une grande quantité de livres et de manuscrits originaux. Sixte-Quint , vers l'an 1586 , établit la bibliothèque au lieu où elle est actuellement ; il l'enrichit beaucoup , et il assigna des revenus pour l'augmenter et pour l'entretenir. Tous les papes suivans l'augmentèrent successivement. Clément XI fit venir beaucoup de manuscrits arabes , arméniens , syriaques. Clément XII étendit prodigieusement les bâtimens ;

(1) Celui de saint Léon et d'Attila est le moins beau de tous.

Benoît XIV y forma un cabinet d'antiques. Sept interprètes des langues orientales, sont attachés à cette bibliothèque : enfin les papes ont accordé aux lettres un honneur que nul autre souverain ne leur a rendu, en nommant toujours pour bibliothécaires des princes de l'église. Ce sont des cardinaux qui sont bibliothécaires de la bibliothèque du Vatican. On a placé, dans une pièce de ce vaste bâtiment, les portraits de ces cardinaux bibliothécaires qui furent presque tous célèbres par leur science et leurs talens littéraires, tels que les cardinaux Casanatta, Noris, Quirini, Passionei, Albany, etc. La grande salle qui fait le principal vaisseau de la bibliothèque, a 196 pieds de longueur, sur 40 de large : elle est partagée par sept pilastres qui soutiennent la voûte. Tous les livres sont renfermés et cachés dans des armoires dont les portes sont décorées de différentes peintures d'Antoine Viviani, Paul Bognioni, etc. La voûte de cette salle est ornée d'arabesques et de grands tableaux. Dans cette salle se trouve l'ancienne et fameuse statue de saint Hippolyte, évêque de Porto. Plusieurs autres statues l'ornent encore. Les sujets de tableaux que l'on trouve dans cette salle sont : les huit premiers conciles écuméniques, qu'on a représentés à droite. On a peint sur la gauche les plus fameuses bibliothèques qu'il y ait eu autrefois ; ce qui commence à Moïse, donnant aux lévites le livre de la loi, pour le placer dans l'arche d'alliance.

Ensuite la bibliothèque d'Esdras, qui rassembla les livres du Pentateuque, etc. sur les pilastres qui soutiennent la voûte. On a peint les personnages qui ont perfectionné les langues et les caractères. D'abord Adam, instruit par Dieu même, et donnant les caractères hébreux; les deux fils de Seth, qui gravèrent les sciences sur deux colonnes; Abraham, inspiré par la Divinité, et l'inventeur du syriaque et du chaldéen; Esdras, qui augmenta l'alphabet des Hébreux; Isis, reine d'Égypte; Mercure, Hercule et Memnon, qui composèrent la langue égyptienne, sacrée et civile, et le phrygien; Cécrops, Cadmus et Linus le Thébain, premiers auteurs de la langue grecque; Palamède et Phénice, qui inventèrent le phénicien; Pythagore, Épicarme et Simonide, qui étendirent et perfectionnèrent l'alphabet et la langue des Grecs; Nicostrata Carmenta, mère d'Évandré, à qui on attribue le latin; Évandre et l'empereur Claude, qui en augmentèrent l'alphabet; Demarate, inventeur de l'étrusque; l'évêque Ulfile, auteur du gothique; saint Jean Chrisostôme, de l'arménien; saint Jérôme, de l'illyrien, et saint Cyrille, ayant perfectionné l'un et l'autre. Cette suite est terminée par Jésus-Christ, père des lumières, véritable auteur de toutes les connaissances humaines (1). Dans la salle qui forme un prolongement de la

(1) Cette nomenclature se trouve dans le voyage d'Italie de M. de Lalande.

première, on a représenté les onze autres conciles écuméniques. Il y a dans cette salle une grande et belle colonne d'albâtre oriental blanc et transparent ; elle est solide et cannelée ; elle a neuf pieds et un quart de hauteur , et fut trouvée en 1702. A l'extrémité de cette salle , il y a une longue galerie qui s'étend à droite et à gauche : on assure que les deux parties font en total une longueur d'environ 150 toises ; elles sont remplies d'armoires qui renferment des livres. Les armoires en sont peintes et dorées : on y voit une superbe collection de vases étrusques. Le dernier pape y a ajouté une salle pour placer une magnifique collection d'estampes , formée à grands frais par le pape Clément XIV. La galerie est terminée, au nord, par un superbe cabinet d'antique , formé en 1757 par Benoît XIV. On y conserve aussi une belle collection de médailles. Le muséum *Christianum* qui termine cette galerie, est une collection antique, dont la plus grande partie a rapport au christianisme : elle est principalement composée d'instrumens, de martyres, d'ornemens, de vases servant au vrai culte, etc. ; enfin le cabinet des manuscrits que Clément XIV fit décorer par le célèbre Mengs, est ce qu'on peut voir en ce genre de plus magnifique, de plus élégant et de plus agréable. Le plafond de ce cabinet, peint par Mengs, est un chef-d'œuvre.

La bibliothèque du Vatican n'a qu'environ 80 mille volumes, dont 40 mille sont des manus-

crits; mais il faut songer qu'elle ne contient pas un seul mauvais livre, et que les ouvrages impies, licencieux, et purement frivoles, sont bannis de cet auguste sanctuaire, de la saine littérature et de la véritable science. Cette bibliothèque est unique par l'élégance et la somptuosité de ses salles, la beauté de ses peintures et de ses diverses collections, et par le choix et la rareté de ses manuscrits. On y voit beaucoup de bibles hébraïques, syriaques, arabes, arméniennes; une bible grecque du sixième siècle, en lettres capitales; une bible en hébreu, d'une grosseur extraordinaire, dont les juifs de Venise ont voulu donner le poids de l'or; un manuscrit grec qui contient les actes des apôtres en lettres d'or, donné à Innocent VIII par Charlotte, reine de Chypre; un missel, écrit du temps de saint Gélase, vers l'an 1118; un autre missel, rempli de miniatures, de Jules Clovio; un grand bréviaire, avec de belles miniatures, qui vient de Mathias Corvinus, roi de Hongrie; les annales de Baronius, écrites de sa main, en douze volumes; plusieurs volumes sur l'Histoire Ecclésiastique, du savant Onofrio Panvinio, augustin; un martyrologe singulier par son ancienneté et ses miniatures; un manuscrit de saint Thomas et de saint Charles Borromée; un manuscrit de Pline, avec des miniatures, où tous les animaux sont figurés; un Virgile du cinquième siècle, écrit en lettres capitales, dont les miniatures représentent les Troyens et les Latins avec les habits de leur

temps; un Térence de la même ancienneté; un autre Térence du neuvième siècle, où sont représentés les masques des anciens acteurs; le Tasse, manuscrit d'une beauté singulière; le Dante, avec de belles miniatures; le traité des sept sacremens, composé par Henri VIII, roi d'Angleterre, avant le schisme; il l'envoya à Léon X, avec deux vers latins écrits de sa main; les lettres originales de ce prince à Anne de Boulen (1); plusieurs papiers écrits de la main de Luther; les vies de Frédéric de Montefeltro et de François-Marie de la Rovère, ducs d'Urbin, ornées de miniatures, etc. On y conserve aussi beaucoup de livres écrits sur l'écorce du papyrus d'Égypte.

Les archives du Vatican qui touchent à la bibliothèque, sont composées d'un grand nombre de chambres qui renferment les registres et les papiers qui intéressent le saint siège. Il y a trois salles où l'on a peint les donations faites à l'église, dont les titres se sont perdus. Le cardinal bibliothécaire a, dans cette enceinte, un superbe appartement; c'est le dernier pape qui l'a donné et fait arranger: avant cette époque, les cardinaux bi-

(1) L'auteur de cet ouvrage a lu plusieurs de ces lettres; on lui permit même d'en copier quelques passages: elles sont écrites en vieux langage français, très-facile à entendre. Ces lettres d'un prince si féroce sont remplies d'esprit, de comparaisons ingénieuses, et semblent montrer beaucoup de douceur et de sensibilité.

bibliothécaires n'en avaient pas, quoiqu'ils aient toujours rempli avec la plus grande assiduité les fonctions de cette place.

Monte Cavallo, autre palais pontifical. La place de ce palais est dans une très-belle situation, mais sa forme est irrégulière : c'est sur cette place que l'on posa les deux groupes de marbre si fameux et antiques, de proportion colossale ; ce sont deux chevaux tenus chacun par un jeune homme qui semble les dompter. Ces deux groupes ont fait donner à ce palais le nom vulgaire de *Monte Cavallo*. Constantin les avait fait venir d'Alexandrie, et Sixte-Quint les fit tirer des ruines des Thermes de Constantin, par les soins de Fontana ; il les fit restaurer et mettre en place, avec de grands piédestaux. Le palais *Monte Cavallo* est appelé aussi *Palais Quirinal*, à cause de sa situation sur le sommet du mont Quirinal. Le pape l'habite pendant l'été. Paul III, vers 1540, commença ce bâtiment. Grégoire XIII et les papes ses successeurs l'augmentèrent et l'embellirent. La principale porte de ce palais est ornée de deux grandes colonnes ioniques de marbre, qui soutiennent une tribune destinée aux bénédictions publiques du saint père : elle est de l'architecture du Bernin ; on y a placé les statues de saint Pierre et de saint Paul, d'Étienne Maderno et de Guillaume Bertelot, et plus haut celle de la Vierge, par Pompée Ferrucci. Ce palais est rempli de superbes peintures. Les plus célèbres sont, la sainte

Pétronille, du Guerchin, l'un des plus fameux tableaux du monde (1). Il représente sainte Pétronille qu'on déterre, et dans l'instant où on la tire de sa fosse; on la voit encore dans la gloire, à genoux devant Jésus-Christ. Tous les grands peintres et tous les connaisseurs s'accordent sur le mérite supérieur de ce tableau.

La naissance de la Vierge, par Pierre de Cortone; beau tableau, plein d'agrément, comme tous ceux de ce grand maître.

Le martyre de saint Érasme, et le martyre des saints Processus et Martianus. Le premier du Poussin; le second du Valentin; très-beaux tableaux, tous les deux exécutés en mosaïque, à Saint-Pierre, ainsi que la sainte Pétronille.

Le martyre de saint Sébastien, du Titien.

David et Saül, du Guerchin. David tient sa harpe, dont il ne joue point. Saül paraît prêt à lui lancer un trait. L'attitude de David est noble et fière, mais ses draperies brunâtres nuisent à l'harmonie du tableau.

Une sainte famille charmante, du Mancini. Saint Joseph y présente des fraises à l'Enfant Jésus.

La Samaritaine, du Trevisani. La tête de la Samaritaine est ravissante.

Le *Capitole*. Il est rebâti par Michel-Ange;

(1) Aujourd'hui au Musée de Paris.

c'est un superbe édifice : il renfermait, avant la révolution de France, une admirable collection de statues antiques et de tableaux. C'est au pape Corsini, Clément XII, et à ses successeurs, que l'on doit ce bel établissement. Ses principaux tableaux étaient, l'enlèvement des Sabines, par Pierre de Cortone.

Une Madelaine, du Guide, méditant sur la croix.

Une sainte, du Dominiquin : elle regarde le ciel ; elle a une main sur sa poitrine ; la tête est remplie de cette expression céleste, à la fois vive, chaste et sublime, qu'on ne peut trouver que dans les sujets religieux.

Une belle Judith, du Guide, prise dans l'instant où elle rend grâce à Dieu, après avoir triomphé d'Holopherne.

Une vierge, d'Annibal Carache : elle tient l'Enfant Jésus, adoré par saint François.

La Samaritaine, d'Annibal Carache.

L'académie de saint Luc. Son tableau le plus fameux est celui qui représente saint Luc faisant le portrait de la Vierge. Il est de Raphaël. C'est ce qu'on appelle le *quatrième tableau de Rome*, dont la Transfiguration, de Raphaël aussi, était le *premier*.

Le Palais Colonne. On y voit une belle sainte Marguerite et un beau David, du Guide.

Un saint François, du Guide, de la plus belle expression.

Un Hérodiad , du même.

Palais Doria, ou Pamphili. Superbes tableaux, entre autres, une Madelaine, du Feti.

Une sainte famille, du Parmesan.

Un beau paysage, d'Herman d'Italie, disciple de Claude Lorrain, ayant sur le devant une fuite en Égypte.

Une vierge regardant l'Enfant Jésus dormir, du Guide. Ce tableau est ravissant, quoique le ton général en soit un peu grisâtre ; défaut qui se trouve souvent dans les ouvrages de ce grand maître.

Villa Borghèse. On y voit l'une des plus belles statues, du Bernin, représentant David lançant avec sa fronde une pierre à Goliath. On prétend que le Bernin a représenté sa propre figure sous les traits de David. Dans le mouvement de cette attaque, David, paraissant faire un effort, se mord les lèvres ; ce qui donne à la figure un extrême naturel, mais ce naturel nuit à la noblesse, et par-là devient un défaut.

Il y avait dans le palais Chigi une statue fameuse de saint Jean-Baptiste : elle a été vendue, et se voit aujourd'hui à Dresde.

Palais Borghèse. Il a la forme d'un clavecin ; aussi l'appelle-t-on *Cembalo Borghèse*. Superbe collection de tableaux : une belle sainte Cécile, du Dominiquin ; une charité chrétienne, du Guerchin ; une tentation de saint Antoine, d'Annibal Carache ; une sainte Catherine, du Parmesan, etc.

Palais Sachetti. On y voit plusieurs histoires de l'Ancien Testament, supérieurement peintes à fresque, par Pierre de Cortone.

Palais Barberini, qui contient de beaux tableaux, entre autres, une célèbre Madelaine, du Guide, et un superbe plafond peint par Pierre de Cortone, et l'un de ses plus beaux ouvrages. Le sujet est allégorique, et représente la piété et les vertus d'Urbain VIII.

Palais Corsini, où mourut Christine, reine de Suède. On distingue sur-tout, parmi les belles peintures dont il est orné, une sainte famille, de F. Bartholomeo; une vierge, de Murillo, et le songe de la Madelaine, de l'Albane, trois tableaux ravissans.

On admire dans le *Palais Falconieri*, une sainte famille, du Poussin, chef-d'œuvre de graces et d'expression.

Le *Palais Giustiniani*. On y trouve l'un des plus beaux tableaux du Poussin, qui soit à Rome. Il représente le massacre des innocens. Ce grand artiste qui, plus qu'aucun autre, a senti que la multitude des figures, dans la plupart des sujets, nuit à l'intérêt, n'en a mis que cinq dans son beau tableau du déluge universel (1); il pensa que le moment le plus terrible de cette grande catastrophe était celui où presque tout le genre hu-

(1) Qui était jadis au Luxembourg, à Paris.

main était déjà englouti sous les eaux ; et quel intérêt puissant n'inspire pas ce faible reste de la race humaine, ces cinq personnes que l'on voit lutter encore contre la mort, tandis que l'esprit infernal, sous la figure du serpent, élève sur les flots sa tête audacieuse, et paraît triompher de l'inutilité des vains efforts de ces infortunés?... Voilà d'admirables conceptions ! Cet artiste inimitable a eu la même idée dans son beau tableau du massacre des innocens, qui consiste dans un seul groupe de quatre figures, mais d'une expression terrible et sublime. Ce tableau offre les contrastes les plus frappans, ceux que présentent la force, la rage et la férocité, employées contre la faiblesse, la candeur et l'innocence ; et nul épisode ne distrahit de cette image : on voit immoler le dernier des enfans proscrits ; la malheureuse mère qui le perd rassemble sur elle seule toute la pitié qu'inspire cet horrible massacre ; il n'existe point de tableau plus pathétique ; l'idée affreuse des scènes qui ont précédé cette dernière action, en rend l'effet véritablement déchirant et terrible.

Palais Rospigliori (1). Beaux tableaux, entre autres, une sainte Cécile, du Dominiquin : elle chante en lisant dans un livre tenu par un ange assis, qui se groupe avec deux autres anges qui tiennent des instrumens de musique.

(1) C'est dans ce palais que se trouve l'admirable tableau de *la vie humaine*, du Poussin.

Un saint Laurent, vendant les vases sacrés pour faire l'aumône aux pauvres, par Luc Jordan.

Une très-belle esquisse de Pierre Cortone, dont le grand tableau est dans l'église de la *Sapience*, et représentant saint Yves, avocat, recevant des mémoires des pauvres, ce saint ayant entièrement dévoué son talent, ses lumières et son temps à la défense des opprimés et des pauvres.

Le *Palais Albani*, rempli de tableaux précieux. Une sainte Catherine, de Pierre de Cortone; une Judith, du Caravage; une vierge, de Carle Maratte; un saint Janvier, de Solimène; un Jacob endormi, auquel apparaît l'échelle miraculeuse, par le Feti, etc.

Naples. On voit dans le palais du roi plusieurs beaux tableaux. Une sainte famille, de Lanfranc; le Lazare ressuscité, de Jacques Bassan; le mariage de sainte Catherine avec l'Enfant Jésus, du Corrège, etc.

Le château royal de *Capo di Monte*, près de Naples. Il renferme la superbe collection de tableaux qui ornait jadis la galerie des ducs de Parme de la maison Farnèse. Voici les plus beaux tableaux de ce palais. Une sainte famille, de Raphaël, dans laquelle l'Enfant Jésus bénit saint Jean; un Christ mort, appuyé sur les genoux de la Vierge, d'Annibal Carache; sainte Anne montrant une couronne d'épines à la Vierge, du même; plusieurs beaux tableaux religieux, de Schidone.

Les ouvrages de ce peintre sont très-rares (1). Deux tableaux du vieux Palma, dont l'un représente Moïse frappant le rocher, et l'autre les eaux changées en sang; un repos en Égypte, du Parmesan; un Christ qui succombe sous le poids de sa croix, et un autre Christ au calvaire, d'Albert Durer.

Une admirable Madelaine, du Guerchin, le coude appuyé sur un livre, et contemplant une couronne d'épines. Rien ne peut surpasser la beauté de cette figure expressive et mélancolique. Un saint Jérôme, les mains jointes, priant devant un crucifix; tableau parfait dans son genre: il est aussi du Guerchin.

Palais Filomarino, l'un des plus beaux de Naples. On y trouve, entre autres tableaux, les saintes femmes au tombeau, par le Dominiquin; une Annonciation et une Adoration des mages, du Poussin.

Au château royal de Portici, on voit huit tableaux d'Annibal Carache, représentant des têtes d'apôtres.

A *Venise*, au Palais Ducal, on admire sur-tout les tableaux suivans: un grand tableau du Titien, représentant la Foi dans la gloire; un tableau de Paul Véronèse, représentant Jésus-Christ, la Foi, la Justice, et Sébastien Veniero, victorieux des Turcs, à genoux devant Notre-Seigneur; l'Arche

(1) Il était élève d'Annibal Carache, et mourut en 1616.

de Noé, du Bassan, tableau fort estimé; saint Marc couronnant les vertus théologiques, de Paul Véronèse; Jésus allant au calvaire, de Jacques Bassan; le Jugement universel, du Palma, etc.

Palais Grani. On remarque, parmi ses tableaux, la Piscine miraculeuse, de Paul Véronèse; le Repas du Pharisien, par Rubens; David reportant en triomphe la tête de Goliath, du Guerchin.

Palais Barbarigo. Le Titien y a demeuré. On y montre encore la salle où il peignait. On y voit deux tableaux très-remarquables de ce célèbre artiste. Le premier, dit-on, qu'il peignit, est un saint Jérôme, et le dernier qu'il ait fait, un saint Sébastien. Ce fut son dernier ouvrage; il le fit à quatre-vingt-dix ans. Ce palais contient beaucoup de beaux tableaux.

A Padoue, il salone, ou la salle d'audience (1). On a peint, dans cette vaste salle, les douze signes du zodiaque et d'autres constellations; les pla-

(1) C'est la plus grande salle qu'il y ait au monde : elle a trois cents pieds de long, et cent pieds de large, sans autre soutien que les murs dans lesquels sont placés quatre-vingt-dix gros pilastres. La hauteur est de cent pieds en dedans. Cet édifice fut commencé en 1172, par Pierre de Cozzo, le même qui fit le fameux aqueduc et la grande tour près de Ségovie, en Espagne. Le 17 août 1756, un ouragan renversa la voûte : elle fut refaite sous la direction d'un habile artiste, nommé Barthélemi Ferracino. *Voyage d'Italie de M. de Lalande.*

nètes, les mois, les saisons; les apôtres y sont placés chacun vers le signe du zodiaque le plus approchant de sa fête.

Le *Palais du Podestat* renferme des peintures estimées, entre autres, un grand tableau de Palme le Jeune, représentant le Sauveur entre l'Abondance et la Justice, bénissant la ville de Padoue.

Le *séminaire* fut formé par le bienheureux Barbarigo, cardinal et évêque de Padoue, mort en odeur de sainteté en 1697. Il y établit une belle bibliothèque et une imprimerie, qui subsiste encore. On a exécuté des ouvrages très-considérables dans cette imprimerie, même en langue orientale : enfin ce saint et savant prélat fonda, dans ce séminaire, des maîtres en tout genre. On voit, dans l'église, une fameuse descente de croix, du Bassan.

A *Bologne*, au palais public, Samson ayant terrassé un Philistin, et le tenant abattu sous son pied; superbe tableau du Guide.

Palais Sampieri, où se trouve le chef-d'œuvre du Guide, et peut-être le tableau le plus parfait de l'univers; il a le mérite de n'offrir que deux figures, celle de saint Pierre pleurant son péché, et celle de saint Paul, qui le console. Ce tableau admirable ne laisse rien à désirer; il est impossible de le contempler sans étonnement; il est aussi frappant pour les ignorans que pour les connaisseurs; l'expression et la noblesse des figures, leurs draperies, leur attitude, la composition, la vérité, le dessin,

le coloris , toutes les parties de l'art y sont portées au plus haut degré de perfection , et il a l'avantage rare d'être très-bien conservé.

Dans cette même collection, la Samaritaine, tableau célèbre d'Annibal Carache ; Abraham renvoyant Agar, par le Guerchin , etc.

Palais Zambecari. Ses principaux tableaux sont : Judith coupant la tête à Holopherne ; tableau plein d'expression et d'un effet terrible , par Michel-Ange de Caravage ; le sacrifice d'Abraham, du Calabrese ; une Fuite en Égypte , de Cignani ; la Madelaine , à qui des anges apportent une croix et une couronne, symboles ingénieux de sa pénitence et du prix qu'elle en devait recevoir, de l'Albane ; le Martyre de sainte Ursule et de ses compagnes, de Pasinelli.

Palais Tanary. Une Assomption, du Guerchin, admirable tableau.

Une Vierge allaitant l'Enfant Jésus, du Guide.

Florence , palais vieux. On y conserve, dans une espèce de garde-meuble, des meubles et des bijoux d'un prix immense, entre autres, un devant d'autel d'or massif, enrichi de pierres précieuses , qui a six pieds de long.

La *Loggia* , qui est vis-à-vis du palais vieux, est une espèce de portique. On voit , sous l'une des arcades de ce portique, une Judith en bronze, ouvrage très-estimé, du Donatello , et la statue de David triomphant de Goliath , de Michel-Ange.

La *galerie de Florence.* Voici ses tableaux re-

ligieux les plus remarquables : Un saint Pierre , de l'Espagnolet ; la Résurrection du Lazare , de Paul Véronèse ; une petite Madelaine , du Bronzino ; saint Joseph et sainte Susanne , deux tableaux du Bronzin ; Jésus-Christ chez le Pharisien , par le Titien ; la Prière de Jésus-Christ au Jardin des Olives , par le Corrège ; la Nativité et la Circoncision , deux tableaux de Porta ; Noé dans son ivresse , par Empoli ; un saint Pierre et un saint Simon , de Carle Dolce ; une Adoration des mages , de Wanderwef ; le Jugement de Salomon , du même ; une Vierge , de Michel-Ange : elle est à genoux , et donne l'Enfant Jésus à saint Joseph ; une Vierge , de Léonard de Vinci ; la Purification , beau tableau de Barthélemi della Porta ; Isaïe , superbe figure , du même ; le Massacre des innocens , de Daniel Volterre : on y voit plus de soixante-dix figures , formant différens groupes. Ce tableau est célèbre. Un saint Pierre , qui embrasse la croix , demi-figure , qui exprime parfaitement le repentir , l'enthousiasme et l'amour , de Lanfranc ; Jésus-Christ chez le Pharisien , par le Caravage , tableau plus estimé encore que celui du Titien , sur le même sujet , etc.

Palais Pitti. Sainte Anne montrant à lire à la sainte Vierge , de Solimène. Ce tableau est encadré dans une guirlande de fleurs d'argent , ouvrage d'orfèvrerie peu agréable , mais bien fait et très-riche. Une Madelaine accroupie , du Poussin ; saint Philippe de Néri , invoquant la Vierge , de

Carle Maratte; la fameuse *Madona della Sedia*, de Raphaël, aujourd'hui au Musée à Paris, etc.

On voit, dans la galerie de Florence, un très-beau morceau de sculpture, du Donato; c'est un saint Jean-Baptiste. On y voit aussi des ouvrages précieux de cristal, représentant des sujets de l'Écriture, d'après Michel - Ange. Ces ouvrages sont de Valerio Vicentino, Misuroni et Giovanni Bernardi.

Palais Corsini. De beaux tableaux, sur-tout un saint Jean prêchant dans le désert, d'Annibal Carache.

Parmi les manuscrits les plus rares de la bibliothèque de Saint-Laurent, on remarque un saint Ambroise, orné de belles miniatures.

Le *Palais Ricardi* renferme aussi beaucoup de tableaux, mais presque tous sont tirés de la fable.

A *Modène*, le Palais Ducal. On y voyait, un Samaritain, de Jacob Bassan, beau tableau; l'Enfant prodigue, de Lionello Spada. La figure de l'enfant prodigue a l'expression la plus touchante et la plus vraie. Joseph et la femme de Putiphar, du Tiriani; la Femme adultère, du Titien, et une Vierge avec l'Enfant Jésus et saint Paul, du même, deux tableaux d'une très-grande beauté; une Femme pansant les plaies de saint Sébastien, superbe tableau du Caravage; saint Pierre en prison, et un ange qui lui apporte une couronne, du Guide; le martyre de saint Pierre et Abraham, deux tableaux du Guerchin. On trouvait encore dans ce

palais un camée , très-précieux , en *niccoli* , c'est-à-dire blanc sur du noir , d'environ quatre pouces. Il représente Notre - Seigneur debout , couronné d'épines , les mains liées , et , sur la partie noire , deux archers debout , qui le tiennent par le milieu du corps.

La bibliothèque renfermait une bible en 2 volumes , et un bréviaire en parchemin , du quinzième siècle , avec de très-belles miniatures.

Mantoue. Le Palais Ducal contient encore quelques bons tableaux.

Le *Palais du Thé* est ainsi nommé , parce que la forme de son plan approche d'un T. Il est situé dans une île , à une demi-lieue de Mantoue. L'architecture en est de Jules Romain. Ce célèbre artiste fut aussi grand architecte. Le Palais du Thé est remarquable par de belles peintures de Jules Romain , dont les sujets sont tirés de l'histoire de David.

Gènes. Palais Balbi. L'Explication des Songes par Joseph en prison , beau tableau du Capucino ; la Conversion de saint Paul , du Caravage ; tableau très-célèbre et du plus grand effet. La Vierge , l'Enfant Jésus et des Anges , de Rubens ; un petit tableau divin par sa fraîcheur , et la grace et l'expression naïve des figures , représentant l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste ; un charmant paysage forme le fond de ce tableau , qui est de Rubens.

On admire , dans le *Palais Durazzo* , un chef-

d'œuvre de Rubens. C'est un grand tableau représentant la Madelaine aux pieds de Notre-Seigneur.

Palais Palavicino, bâti sur les dessins de Michel-Ange, ainsi que plusieurs autres palais de Gènes. Il contient deux fameux tableaux; l'un, du Guide, représente Eve séduisant Adam; l'autre, du Valentin, représente les soldats jouant la robe de Notre-Seigneur.

Palais Brignole. Le tableau le plus remarquable de ce palais, est Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que tient une négresse, par Paul Véronèse. Ce sujet usé est rajeuni, dans ce tableau, par les conceptions pleines de génie de l'artiste: il a réfléchi que l'Écriture Sainte, loin de représenter Judith comme une femme féroce ou guerrière, a peint en elle une veuve douce, timide, chaste et solitaire, et que l'action terrible qu'elle a exécutée est le fruit d'une inspiration particulière, qui dut prodigieusement répugner à son caractère et à ses mœurs. Ces réflexions fournissaient un sujet véritablement dramatique, puisqu'il offrait une opposition intéressante entre l'action et le caractère de l'héroïne: aussi la Judith de ce tableau, différente de toutes les autres, n'a l'air ni mâle, ni intrépide; elle est blonde, délicate: on la voit trembler; elle n'ose regarder la tête sanglante qu'elle met dans le sac; sa physionomie exprime d'une manière sublime l'horreur, le saisissement et une pitié involontaire. La curiosité féroce de la négresse qui tient le sac, et qui con-

sidère la tête d'Holopherne, contraste admirablement avec le visage angélique de Judith. Dans le même palais, la Résurrection du Lazare, beau tableau du Caravage.

Parme. C'était à l'académie des arts de cette ville que l'on allait voir l'un des chefs-d'œuvres du Corrège, la Vierge de saint Jérôme, ainsi appelée, parce que saint Jérôme est à côté d'elle; la Madeleine est à ses pieds. Cet admirable tableau est aujourd'hui au Musée de Paris.

A *Pavie*, dans le Palais Botta, une belle statue du Donatello, représentant saint Jean-Baptiste.

Milan. Le Palais des Décurions. Il y a dans la chapelle de ce palais un beau saint Joseph, du Guide.

Dans le *Muséum de Settala*, beaucoup de beaux tableaux, entre autres, une Vierge, d'Annibal Carrache, très-estimée; une Vierge, de Rubens, environnée d'une guirlande de fleurs, peinte par Breughel; une Adoration des mages, par le Schiavona; un Crucifix, de Pierre de Cortone; un saint Jérôme, par André del Sarto; un Ange qui avertit les pasteurs de la naissance de Jésus-Christ, du Bassan; la Vierge avec Jésus-Christ, saint Joseph et plusieurs pasteurs, tableau célèbre du Bassan; une Étable, avec saint Joseph et les pasteurs, de Frédéric Barozzi; un saint Antoine dans le désert, de Breughel; Daniel dans la fosse aux lions; une Vierge couronnée de fleurs, ayant à côté d'elle deux vases remplis de fleurs, du même, ouvrages

du fini le plus précieux. On voit, dans la même salle, un bénitier, sur lequel sont quatre tableaux de Breughel; ouvrages les plus petits qu'il ait faits: ils sont parfaits, même à la loupe. Le premier représente Jésus-Christ portant sa croix; le second, Jésus-Christ au calvaire; le troisième, une procession du Saint-Sacrement; le quatrième, une Vierge appaisant une tempête. Tous ces tableaux de Breughel, rassemblés dans cette collection, sont, suivant M. Cochin, les plus beaux qui existent de ce maître. On remarque, dans la même salle, une figure de David, tenant la tête de Goliath, gravée sur une glace à la pointe de diamant, ensuite enfumée dans les ombres: cette gravure est très-singulière.

Le collège de Bréra. On voit, dans ce collège, un grand et bel escalier, au bas duquel est une statue colossale de la Vierge sur un croissant.

Les principaux tableaux de l'archevêché: un saint Sébastien, du Caravage; Moïse sauvé des eaux, par le Giorgion. Ce tableau passe pour être un chef-d'œuvre. Une Madelaine, à laquelle parle un ange, du Procaccino; la Femme adultère, du vieux Palme, l'un des meilleurs de ce maître; un tableau qui a la singularité d'être fait par trois peintres différens; sainte Rufine, prête à recevoir le matyre, par le Procaccino; sainte Seconde, déjà morte, du Cenaro; un bourreau, qui a été peint par Morazzone. Ce tableau est très-beau. Le Mariage de sainte Catherine, par le Procaccino.

Le Palais Ducal. Dans la salle du sénat, Jésus-Christ portant sa croix, par Daniel Crespi; et dans la chapelle du sénat, le Venue du Saint-Esprit, par Antoine Campi.

Turin. La collection du palais était remarquable, sur-tout par les tableaux suivans : La Vierge tenant l'Enfant Jésus, entourée d'anges répandant des fleurs, de l'Albane; beaucoup de tableaux de Solimène, sujets tirés de l'Ancien Testament. L'un des meilleurs est celui de la reine de Saba, offrant des présens à Salomon. Un saint Jean, du Guerchin; une Vierge faisant lire l'Enfant Jésus, de Carle Maratte; Loth et ses filles, par Gentileschi; un David, du Guide; un saint Sébastien, de Cignano; l'Enfant Prodigue, du Guerchin; saint André sur la croix, de l'Espagnolet, etc. Dans ce même palais, un bas-relief en marbre, du Donatello, représentant le Jugement de Salomon. Toute cette collection a passé au Musée de Paris.

CHAPITRE XVIII.

SUIITE DES COLLECTIONS DE TABLEAUX, etc.

LA FRANCE.

PARIS. Le Musée (1). Les principaux chefs-d'œuvres de cette admirable collection sont : La Transfiguration, par Raphaël ; la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, tableau parfait sous tous les rapports. Le saint, mourant et âgé de 99 ans, s'est fait porter dans l'église de Bethléem, pour y recevoir le saint viatique. M. de Lalande, dans son *Voyage d'Italie*, critique cette particularité, et dit qu'il n'est nullement vraisemblable qu'un vieillard mourant se soit fait transporter dans l'église pour y communier, etc. Cependant le Dominiquin n'a fait en ceci que représenter une coutume générale dans ces temps religieux ; coutume qui s'observait encore de nos jours dans

(1) Comme on l'a déjà dit dans la Préface, on n'en parlera que fort superficiellement, cet ouvrage étant sur-tout fait pour la France, et tout le monde ayant entre les mains les livres qui contiennent une description entière et détaillée du Musée : d'ailleurs, en décrivant l'Italie, on a parlé de beaucoup de tableaux qui se trouvent maintenant dans cette collection.

beaucoup de cloîtres , à la Trappe , à Sept-Fons , chez les Chartreux. Presque tous les moribonds , ranimés par la foi et par la piété , allaient recevoir le viatique dans l'église : ainsi cette petite critique , la seule qu'on ait jamais faite sur cet admirable tableau , n'est nullement fondée.

Sainte Cécile , de Raphaël. On a déjà parlé de la composition sublime de ce tableau , ainsi que du fameux tableau de sainte Pétronille , du Guerchin.

La Vierge de saint Jérôme , du Corrège. On voyait jadis , au Palais-Royal , une superbe copie de ce tableau , par Annibal Carache. Ces grands peintres anciens ont souvent ainsi honoré leur propre caractère et les talens de leurs rivaux , en copiant et multipliant ainsi leurs chefs-d'œuvres.

Le Déluge , du Poussin.

La Descente de Croix et l'Élévation de la Croix , deux fameux tableaux de Rubens , qui étaient à Anvers , etc.

Au *palais du Luxembourg*. La Cène , de Champagne. Dans ce tableau , l'artiste a peint , sous les traits du Christ et des apôtres , les plus célèbres solitaires de Port-Royal , Antoine le Maître , Arnaud d'Andilly , Blaise Pascal , etc. ; les pèlerins d'Émaüs de Rembrandt ; l'Adoration des Mages , du Poussin ; toute l'histoire de saint Bruno , formant une grande suite de tableaux , par le

Sueur (1). Ces tableaux étaient jadis aux Chartreux ; ils furent transportés à Versailles , et sont maintenant dans le palais du Sénat. (2)

Les salles du palais de Justice contenaient quelques bons tableaux , entre autres, la Femme adultère et la Femme pécheresse, du Bourdon. Dans toutes les chambres du Palais, il y avait un crucifix. Nos pères pensaient que la religion , seule base inébranlable de la justice humaine, doit paraître à tous les yeux dans le temple auguste de la magistrature. On remarquait que, dans la chambre de la Tournelle criminelle où l'on mettait les criminels sur la sellette , le Christ était représenté mort, tandis que , dans les autres chambres , il n'était représenté que mourant.

La fameuse galerie du Palais-Royal était l'une des plus belles collections de l'Europe, et dont une grande partie, venant de la maison Bracciano, en Italie, avait été achetée par le duc d'Orléans , régent. On admirait particulièrement, dans cette galerie , une descente de Croix, figures, demi-

(1) Au Val-de-Grace , dans le salon de l'appartement d'Anne d'Autriche, Champagne avait peint aussi, dans une grande quantité de tableaux , toute l'histoire de saint Benoît. Ce couvent possédait , en outre , beaucoup d'autres bons tableaux de cet excellent peintre.

(2) On trouve aussi , dans cette belle collection , l'histoire de Marie de Médicis , par Rubens , et beaucoup de tableaux de Vernet.

nature , d'Annibal Carache ; tableau célèbre , regardé comme l'un des chefs-d'œuvres de ce grand maître. L'expression des figures en est admirable ; cependant les têtes de la Vierge et de la Madelaine ne sont pas assez belles , et le corps du Christ est d'un ton beaucoup trop verdâtre. Le défaut ordinaire de presque tous les peintres , est de ne mettre aucune différence entre la mort récente et la mort assez ancienne pour présenter l'affreuse image de la décomposition des chairs ; et même, en général, ils donnent cette apparence cadavéreuse aux personnes qu'ils représentent évanouies. Cette espèce d'exagération si désagréable, loin d'ajouter à l'effet des tableaux , le détruit souvent, parce qu'elle est sans vraisemblance, et que, par conséquent, elle nuit à l'illusion. D'ailleurs, il semble que la pureté divine du corps de Jésus-Christ doit faire , à son égard, adoucir les traits hideux de la mort, et c'est ce qu'on n'a jamais fait dans les *descentes de Croix*, dans les *Christ morts*, etc.

Une sainte Famille, de Raphaël, dans laquelle l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste s'embrassent ; tableau ravissant, que Raphaël a fait plus d'une fois. On le voyait encore à Florence ; mais celui du Palais-Royal était le plus agréable et le plus parfait. Saint Jean dans le désert, du même ; les sept Sacremens, du Poussin ; Moïse frappant le rocher, du même ; le martyre de sainte Apolline, et l'Enfant Jésus dormant sur sa croix, deux petits tableaux du Guide ; la Fuite de Jacob, grand tableau

charmant, de Pierre de Cortone; Jésus-Christ au milieu des docteurs, de l'Espagnolet; l'embrassement de Sodôme, de Vélasquez; la Résurrection du Lazare, de Sébastien del Piombo, le plus beau tableau connu sur ce sujet. Il était jadis dans la cathédrale de Narbonne. M. le régent l'acheta, et il en fit faire une belle copie, qu'il envoya à Narbonne. La Femme adultère, de Rubens. Ce beau tableau venait d'Anvers, et fut acquis en 1788. Cette superbe collection a passé dans les pays étrangers, en Angleterre et en Russie.

On voyait, à l'hôtel de Toulouse, la Sibylle de Cume, montrant à Auguste la Vierge tenant l'Enfant Jésus, de Pierre de Cortone; Salomon, sacrifiant aux idoles, du Bourdon.

Feu M. le prince de Conti avait une belle collection de tableaux. L'un des meilleurs était les fils de Laban, de Pierre de Cortone.

Le cabinet de M. de Presle contenait les tableaux les plus précieux, entre autres, deux Murillo parfaits; deux petits saint Jean-Baptiste; l'un en contemplation, les yeux élevés au ciel; l'autre, jouant.

Dans le beau cabinet de M. le comte de Baudouin, on admirait deux superbes grands tableaux de Rembrandt, les frères de Joseph apportant sa robe à Jacob, et, pour pendant, le reniement de saint Pierre.

Dans les cabinets de MM. de Random et de Gagni, on voyait une Adoration des Mages, de Rubens; le même sujet, traité par Gérard Lairesse;

le fameux tableau d'Adam et d'Eve , par Santerre. Toutes ces collections ont passé en Russie , du moins en grande partie.

Voici les tableaux principaux mis en vente et exposés au salon de peinture depuis 1785 jusqu'en 1790 : Le ravissant tableau du jeune Drouais , représentant Jésus-Christ et la Cananéenne ; un très-beau tableau de Cuip ; le Baptême de l'Eunuque de la reine Candace ; la scène est dans un paysage. Le peintre a choisi le moment du jour où le soleil est le plus ardent ; et, ce qu'il y a de singulier , c'est que le tableau est également éclairé dans toutes ses parties : il n'y a point d'opposition d'ombre, et il est éclatant (1). Le Frappement du rocher , par Castelli.

A la vente de tableaux de M. de Calonne , un tableau d'histoire de Carle des Jardins (chose rare , cet artiste ayant ordinairement peint dans un autre genre). Il représente Agar dans le désert ; l'enfant qui boit est très-beau ; sa main est singulièrement détachée de son corps. Ce tableau , peu agréable , est cependant peint avec une étonnante supériorité ; mais la beauté du pinceau , et même la vérité , ne suffisent pas dans les ouvrages de l'art ; il faut encore la grace et l'expression.

A la vente du cabinet du chevalier Lambert , la Peste de Milan , beau tableau du Van-Ost.

Une Annonciation , charmant petit tableau de

(1) Ce beau tableau fut acheté par M. de Courmont.

Fragonard. L'effet en est idéal ; il y a une vapeur qui donne un mystérieux singulier au sujet , et qui par cela même y convient , et rend ce tableau céleste.

Au salon de 1786 , le tableau célèbre de M. Vincent, représentant le Paralytique à la Piscine.

A une vente de l'hôtel de Bullion, en 1789, un tableau de Solimène, représentant la Naissance de la sainte Vierge et le reniement de saint Pierre, par Seghers.

Au salon de cette année , Jacob et Laban , de Gouffier ; la mort de la Vierge, de Perrin, et une Descente de Croix, de Renaud. Ces trois beaux tableaux furent les trois derniers grands tableaux religieux qu'on ait exposés au salon du Louvre depuis 1789 jusqu'à cette année 1804, où l'on voit reparaître un grand ouvrage de ce genre, d'une grande beauté; la Résurrection de la Vierge, par M. Perrin.

On conserve, parmi les bijoux de la couronne, une petite statue très-précieuse : c'est Notre-Seigneur flagellé, attaché à une colonne de cristal de roche ; la figure est de jaspé sanguin, d'un modèle parfait, et l'artiste a tiré un parti ingénieux des taches rouges, pour imiter les gouttes de sang. On voit aussi, parmi ces bijoux, la chapelle du cardinal de Richelieu, ses burettes, le goupillon, etc., entièrement recouverts de pierreries.

 CHAPITRE XIX.

SUITE DES COLLECTIONS DE TABLEAUX , etc.

L'ESPAGNE.

C'EST à Madrid, dans le palais du roi, que se trouve le plus célèbre et l'un des plus beaux tableaux de l'Europe. Il est de Raphaël, et il est connu sous le nom de *lo Spasimo di Cicilia*; ainsi nommé, parce que Raphaël le peignit à Rome, pour être placé en Sicile, dans l'église de Notre-Dame *lo Spasimo*. C'est un *Portement de croix*. Jésus-Christ, portant sa croix au Calvaire, est suivi des saintes femmes fondant en larmes. On aperçoit, dans le lointain, le Calvaire, vers lequel on monte par un chemin sinueux. Le peintre a représenté le Sauveur au moment où, pour la première fois, il tombe au détour du chemin: un officier de justice le tire avec la corde dont il le tient lié. La Vierge à genoux, en attitude suppliante, n'osant regarder son fils qu'elle ne peut secourir, implore pour lui la pitié de ses bourreaux. Cette humble action est relevée par la noblesse de sa figure et par les soins dont elle est l'objet; saint Jean et les autres Maries l'entourent et la soutiennent. Tous ces personnages ont une expression admirable de douleur avec les nuances qui doivent les distinguer. Jésus-Christ est tombé

à terre ; mais, loin de montrer le moindre abattement, sa figure est pleine de majesté, et son visage est d'une beauté surnaturelle : l'attitude de toute sa personne est belle, noble et animée ; le bras et la main gauches, tout à fait étendus, portent sur une pierre ; les plis de sa large manche font appercevoir un demi-chemin d'action, car ils semblent se tenir encore en l'air, et n'avoir pas fini leur chute, suivant la tendance que doit leur donner le poids spécifique de l'étoffe ; manière ingénieuse d'indiquer que la chute a lieu dans le moment même. De la main droite, le Sauveur tâche d'empoigner la croix sous laquelle il succombe ; il semble vouloir empêcher qu'on ne la lui ôte, en cherchant à la soulever lui-même ; idée sublime, digne du génie de Raphaël, qui, par ce mouvement si simple, donne au Sauveur du monde toute la dignité qui lui convient, et nous rappelle l'idée qu'il ne souffrait que parce qu'il voulait bien souffrir. La variété de caractère qu'il a su donner aux officiers de justice n'est pas moins admirable. La figure qui tire le Christ par la corde, n'exprime que la brutale impatience d'arriver avec la victime au lieu du supplice. Un autre personnage paraît ému d'une sorte de compassion, qui le porte à soulager le Sauveur. Près de lui est un soldat qui montre le comble de l'iniquité, en poussant la croix sur l'épaule du Christ, avec l'intention d'achever de l'accabler. Le peintre moderne qui a le mieux approfondi son art, et qui a montré le plus

de goût, le célèbre Mengs, dont on a emprunté les principaux traits de cette description, regardait ce tableau inimitable comme la plus sublime et la plus parfaite production de l'art. Le jugement d'un tel peintre est un oracle, et l'on doit y croire, lorsqu'on a vu de ses tableaux et lu ses excellens écrits sur la peinture. On voyait à Rome plusieurs tableaux de cet artiste, qui n'étaient point effacés par ceux des anciens grands maîtres (1); mais ses chefs-d'œuvres sont en Espagne, entre autres, à Madrid, dans le palais du roi, une Descente de Croix, d'une beauté supérieure. C'est à Séville, patrie du célèbre Murillo, que se trouvent les plus beaux tableaux de ce grand maître, dont la touche a une suavité inimitable. On admire sur-tout, dans l'église des Capucins, un Christ qui se détache de sa croix avec l'expression de la plus touchante douceur, pour embrasser saint François.

Les autres tableaux remarquables de ce palais sont : Une Nativité de Notre-Seigneur, superbe tableau de Murillo; les épousailles de la Vierge, petit tableau parfait; saint Jacques, saint Jérôme et saint Benoît, de Ribeira.

L'Adoration des Rois, chef-d'œuvre de Rubens.

(1) Le plafond ravissant du cabinet des manuscrits, au Vatican, est de Mengs. Cet artiste est le seul qui ait écrit sur son art avec génie et un goût exquis : d'ailleurs, on sait que c'est lui qui a dicté à Vinkelmann tous les jugemens et tous les préceptes auxquels le livre *de l'art* doit sa réputation.

La prière du Christ dans le Jardin des Olives , admirable tableau du Corrège. Les plus beaux tableaux du célèbre Mengs se trouvent dans cette collection. On y admire sur-tout de lui , une Annonciation , dont la Vierge a une expression ravissante de douceur et de modestie , et une Adoration des Bergers , que l'on regarde comme un de ses chefs-d'œuvres , ainsi qu'une Descente de Croix , tableau également admirable par la composition , l'expression et le coloris. Dans une chambre près de la salle du trône , on trouve douze tableaux capitaux du Titien , dont le plus beau représente Adam et Eve. Ce tableau a pour pendant une copie parfaite que Rubens en fit , et qui , placée vis-à-vis l'original , est si ressemblante , qu'elle fait l'illusion d'une glace qui le réfléchirait. Dans cette même chambre , des tableaux de Paul Véronèse ; plusieurs de Bassan ; une Judith , du Tintoret ; Isaac bénissant Jacob , de l'Espagnolet. Dans les autres appartemens , une foule d'excellens tableaux des plus grands maîtres.

C'est dans le vieux palais de *Buen Retiro* , à Madrid , que l'on voit une statue fameuse de Charles-Quint , qui représente ce prince foulant aux pieds l'hérésie enchaînée. On trouve aussi dans ce palais plusieurs tableaux de Rubens et de Jordans.

Parmi les tableaux du château de Saint-Ildephonse , les connaisseurs distinguent particulièrement un beau saint Sébastien , du Guide ; un petit

tableau d'Amiconi, représentant trois anges charmans qui tiennent un saint suaire déployé; une suite de tableaux, représentant les principaux traits de la vie de Job.

Dans la petite maison de M. le prince des Asturies, plusieurs tableaux de l'Espagnolet, dont les sujets sont tirés des saintes Écritures; des Vierges, de Murillo.

Dans la petite maison de l'infant don Gabriel, des tableaux admirables de l'Espagnolet, et surtout un saint Pierre, rempli d'expression et de vérité. Deux têtes ravissantes; l'une du Corrège, l'autre de Murillo, etc.

A Valence, dans l'église du collège du Patriarche, se trouve un tableau très-célèbre, de Rivalta; il représente la cène. Le peintre Carducho, pour le voir, fit exprès le voyage de Valence.

Dans un pauvre village nommé Loeches, est une petite église qui renferme six tableaux admirables de Rubens. Le principal est un grand tableau allégorique du triomphe de la Religion. Après ce tableau, le plus frappant est celui qui représente Élie debout dans le désert, au moment où un ange lui apparaît. L'attitude du prophète et son expression ont quelque chose de divin. On prétend que Rubens a donné à ses traits une ressemblance frappante avec ceux de Henri IV.

A Salamanque, l'ancien collège des Jésuites a été consacré à l'éducation d'une trentaine de jeunes ecclésiastique qu'on y a établis en 1778. La

cérémonie religieuse de leur admission par les mains de l'évêque de Salamanque est retracée dans un beau tableau de Bayeux, élève du fameux Mengs, et l'un des meilleurs peintres de l'Espagne.

CHAPITRE XX.

SUITE DES COLLECTIONS DE TABLEAUX, etc.

GALERIE DE DRESDE.

LES tableaux religieux de la fameuse et superbe galerie de Dresde, sont :

Fameux tableau du Corrège. La sainte Vierge au milieu de plusieurs saints. Les figures principales, outre celle de la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, sont : Saint Jean-Baptiste, saint George, saint Geminien, et saint Pierre martyr.

Un autre tableau du Corrège, aussi fameux, est encore la sainte Vierge avec des saints, qui sont saint Geminien, saint George et saint Sébastien, appelé communément le tableau de *saint George*, parce que cette figure est admirable. Le premier de ces tableaux est communément désigné sous le nom de *saint Pierre, martyr*, ou *saint George*; et le second, sous celui de *saint Sébastien*. Ces deux superbes tableaux sont peints sur bois.

Une petite Madelaine, du Corrège, peinte sur cuivre. Ce petit tableau est un chef-d'œuvre; il représente la Madelaine couchée dans le désert,

lisant et méditant sur les saintes Écritures. On dit que les princes de la maison d'Est, qui l'ont possédé d'abord, en faisaient un si grand cas, qu'ils ne voyageaient jamais sans porter ce tableau, qui avait toujours une place dans leur voiture.

Abraham sacrifiant Isaac, grand tableau d'André del Sarte, peint sur bois. Ce peintre ayant offensé François I^{er}, dont il avait reçu beaucoup de bienfaits, fit ce beau tableau pour le lui offrir, afin de regagner ses bonnes grâces; mais François I^{er} le refusa. Le tableau resta en Italie, d'où ensuite il a passé à Dresde.

Portement de croix, grand tableau peint par Paul Véronèse, dans lequel il s'est peint lui-même, sous la figure de saint Jean, qui reçoit dans ses bras la sainte Vierge évanouie.

L'Assomption de la sainte Vierge, d'Annibal Carache, superbe tableau. Rien n'y est négligé, pas même le fond, qui représente un lieu rempli de sépultures. On y trouve une idée heureuse. Le peintre a tracé, en bas-relief, sur la plinthe d'un tombeau, la chute et la punition du premier homme, par allusion à la rédemption du genre humain.

Saint Roch se dépouillant de ses biens en faveur des pauvres, beau et grand tableau d'Annibal Carache. Il y a dans ce tableau une grande quantité de figures. On y admire également l'élégance et la fierté du dessin, la justesse des

expressions, la variété, le choix et la noblesse des attitudes et des caractères, la manière savante dont les figures sont drapées, et la richesse de la composition. Il est sur toile ; il a 17 pieds un pouce de large, et 11 pieds 9 pouces de haut. Le Guide estimait tellement ce tableau, que non seulement il en a fait une copie en petit, mais qu'il l'a encore gravé à l'eau forte.

Une Sainte Famille, du chevalier François Vanni, de Sienne. Ce peintre, d'une piété éminente, n'a jamais fait que des tableaux religieux.

David, victorieux de Goliath, de Dominique Feti. David est représenté seul, assis, tenant d'une main un sabre, et de l'autre la tête de Goliath. On voit, dans l'éloignement, des troupes, des tentes, et le corps de Goliath étendu sur l'arène.

Saint Pierre délivré de prison, beau tableau du chevalier Calabrois.

Entrevue de Jacob et de Rachel, un des plus beaux tableaux de Luc Jordane.

Le Sauveur bénissant le pain, tableau de Carlin Dolcy, Florentin, peintre très-religieux, qui n'a fait que des tableaux de piété.

La chasteté de Joseph, charmant tableau de Carle Cignani.

L'Adoration des Bergers, ou la fameuse nuit, admirable tableau du Corrège. Toute la lumière de ce tableau est portée sur l'Enfant Jésus, dont la figure éblouissante semble éclairer tout le tableau ; belle idée qu'on a beaucoup imitée depuis,

mais que le Corrège eut le premier. Ce précieux tableau appartenait au duc de Modène, qui s'en défit, ainsi que de plusieurs autres tableaux précieux, qui ont passé dans la galerie de Dresde.

La Vierge à la rose, tableau du Parmesan. L'Enfant Jésus reçoit une rose de la Vierge, et est appuyé sur le globe de la terre. La figure de la sainte Vierge est du plus beau caractère et d'une noblesse imposante.

Saint Roch secourant les pestiférés, du Procaccini.

La Femme adultère, de Barthélemi Biscaino.

Saint Pierre délivré par un ange, très-beau tableau de l'Espagnolet.

Loth et ses filles, de Luc Jordans.

La chaste Susanne, du même.

La Sainte Famille, appelée la Vierge au bassin, de Jules Romain, élève de Raphaël. La sainte Vierge et sainte Anne, lavant l'Enfant Jésus, debout dans un bassin, le jeune saint Jean verse de l'eau; figures de grandeur naturelle. Ce tableau est un chef-d'œuvre.

Plusieurs paraboles, par Dominique Feti. 1^o La parabole du débiteur; 2^o celle du grand souper, où sont invités les pauvres et les estropiés; 3^o celle des aveugles, qui se montrent le chemin; 4^o de l'homme qui a retrouvé sa brebis; 5^o la drachme perdue, que cherche une femme avec sa lampe.

Tribut de César, du Titien, où un Pharisien

montre à Jésus-Christ la pièce de monnaie. Ce tableau est appelé *il Cristo della moneta*.

Les quatre Docteurs de l'église en méditation sur la conception immaculée de la sainte Vierge, des Dasse, deux frères natifs de Ferrare, qui travaillèrent ensemble, contemporains de l'Arioste. Leurs tableaux sont rares.

Sainte Madelaine couchée à terre dans une grotte, les mains jointes, et lisant dans un livre posé sur une tête de mort, superbe tableau de Jérôme Pompée Battoni.

Le martyre de saint Pierre et de saint Paul, de Nicolo del Abbate.

Un Christ couronné d'épines, soutenu par un ange, d'Annibal Carache.

La sainte Vierge, assise, tenant l'Enfant Jésus, adoré par saints Crépin et Crépinien. Saint Jérôme, assis, du Guide.

Saint Pierre, pleurant, et ayant un coq au-dessus de sa tête, de Jean Lanfranc.

Les sept Sacremens, de Joseph-Marie Crespy, surnommé *lo Spagnolo di Bologna*. Il représente le mariage par un époux de quatre-vingts ans, s'unissant à une jeune personne de quatorze ans. Les témoins et assistans se regardent tous avec étonnement. Celui de la Pénitence est le plus estimé.

Sainte Marie, égyptienne, priant dans sa celule, de l'Espagnolet.

Jacob, conducteur des troupeaux de Laban, aussi de l'Espagnolet.

Le martyr de saint Laurent, du même.

Noé, ayant construit l'arche, y fait entrer des animaux de diverses espèces, de Benoît Castiglione.

Loth et ses filles, de Luc Jordans.

La Vierge et l'Enfant Jésus dans une gloire, de Solimène.

Un buste du Christ, de Moralès, peintre espagnol. On admire sur-tout la manière dont cet artiste traite les cheveux.

Une Vierge et l'Enfant Jésus, de Murillo.

Le chef-d'œuvre d'Holbein. La famille de Jacques Meyer, bourgmestre de Bâle, à genoux devant la Vierge et l'Enfant Jésus. (1)

De Jean Van-Eyck, né en 1370, inventeur de la peinture à l'huile. La sainte Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne, présentant des fruits à l'Enfant Jésus; tableau très-estimé, l'un des premiers fait à l'huile, d'un grand fini.

Saint Jérôme, pénitent, à ses pieds un lion, de l'Espagnolet.

(1) On voit à Bâle en Suisse des peintures bizarres d'Holbein, qui ont de la réputation, et dont le titre seul annonce assez le mauvais goût : elles s'appellent *la danse des morts* ; elles représentent toujours et par-tout la mort qui emporte des figures de tout âge et de tout état ; ce qui est exécuté d'une manière aussi monotone que grotesque. Ces peintures sont à fresque, et remplissent une grande galerie.

Jésus-Christ mort, avec les saintes femmes, par George Vasari, disciple de Michel-Ange.

Trois tableaux de Carle Dolce ; Hérodiade, portant la tête de saint Jean ; sainte Cécile, jouant de l'orgue ; le Sauveur bénissant le pain.

De Benedetto Lutti, buste du Sauveur, la main élevée pour bénir ; buste de la Mère des douleurs, les mains jointes.

De Pierre Pérugin, la Vierge ayant dans ses bras l'Enfant Jésus qui tient un oiseau, et que saint Jean regarde.

Saint George à cheval, venant de tuer le dragon, et tenant dans sa main la poignée de sa lance rompue. On remarque, à côté de lui, la jeune Cléodolinde (princesse de Lydie), à genoux, les mains jointes. Ce magnifique tableau, de Raphaël, est sur toile ; il a 7 pieds 4 pouces de haut, et 4 pieds 4 pouces de large.

La Vierge, en pied, avec l'Enfant Jésus, dans une gloire, avec saint Sixte et sainte Barbe, à genoux, autre grand tableau de Raphaël, très-célèbre aussi.

L'Assomption de la sainte Vierge en présence des apôtres, du Barroche.

Saint François recevant les stigmates, du même. Buste de Moïse, d'Hyacinthe Brandi.

Prédication de saint Jean ; Rencontre de Jacob et d'Ésaü avec leurs familles ; l'Adoration des Bergers ; Joseph averti en songe, par l'Ange, de prendre la fuite ; quatre tableaux de Pascal Rossi.

La Pécheresse aux pieds de Jésus, à table chez Simon le Pharisien, de Gabbiani.

Les Sages de l'Orient, prosternés devant l'Enfant Jésus; une sainte Famille; l'Enfant Jésus tenant une pomme, deux tableaux de Joseph Chiari.

La Présentation de la Vierge au temple, de Jean Bellino. Ce peintre eut la gloire d'avoir pour disciples le Titien et le Giorgion.

Une sainte Famille, de Jean Buonsiglio, dit Marescalco; l'Alliance de Jacob et Rachel, qui s'embrassent, du Giorgion.

Admirable portrait de Catherine Cornara, reine de Chypre, habillée de deuil, tenant un chapelet d'une main, et de l'autre un mouchoir, figure jusqu'aux genoux, et l'un des plus beaux portraits qu'ait faits le Titien. C'est cette fameuse reine, qui, veuve et sans héritiers, institua la république de Venise son héritière, et lui légua le royaume de Chypre, qui lui appartenait du chef de son mari, le dernier prince de la maison de Lusignan.

La famille d'Alphonse I^{er}, duc de Ferrare, se mettant sous la protection de l'Enfant Jésus et de la Vierge, figures jusqu'aux genoux, sur toile, de 5 pieds 9 pouces de large, et 4 pieds 1 pouce de haut. Ce beau tableau du Titien, est, de l'avis de tous les connaisseurs, d'une vérité et d'une force de couleur surprenantes.

Un *Ecce Homo*, accompagné de Pilate et d'un bourreau, qui tient les cordes dont le Christ est

lié, de Francesco Vecelli, frère et élève du Titien.

Une sainte Famille, de Polidore Langani, élève du Titien.

La Vocation de Matthieu le Péager, du Porde none.

Les Israélites dans le désert, et beaucoup d'autres tableaux, dont les sujets sont tirés de l'Écriture, du Bassan.

La chute des Anges, grand et beau tableau de 11 pieds 3 pouces de haut, et 7 pieds 10 pouces de large, du Tintoret.

Une sainte Famille avec saint Jérôme, de Pâris Bordone.

Une sainte Famille, dans laquelle l'Enfant Jésus embrasse le petit saint Jean, du Schiavone.

Saint François en prières devant un crucifix, de Jérôme Muriano.

Une grande quantité de tableaux de Paul Véronèse, presque tous religieux. La Résurrection de Notre-Seigneur; Suzanne; Présentation de Notre-Seigneur au temple; Jésus-Christ et les Disciples d'Émaüs; Jésus-Christ crucifié entre les deux larrons; la Vierge évanouie, soutenue par l'une des Maries, et sainte Madelaine embrassant la croix; Jésus-Christ et le Centenier; Moïse enfant, présenté à la fille de Pharaon; l'Adoration des Mages; le Samaritain charitable; mais le plus parfait de tous ces tableaux est celui qui représente les noces de Canaan. Paul Véronèse a souvent traité ce sujet,

et toujours avec le plus brillant succès ; mais celui dont il est ici question , est d'une composition beaucoup plus agréable que celle de tous les autres, et n'y ressemble point. Ce tableau, sur toile, a 16 pieds de large, et 7 pieds 3 pouces de haut, et c'est l'un des plus célèbres de cette galerie.

Plusieurs beaux tableaux religieux , de Charles Calliari, de Joseph Porta, dit Salviati, de Palma le Jeune, de Sébastien Ricci, de Claude Ridolfi, de Darius Varotari, de Pierre Libari, de Pierre della Vecchia, de Jérôme Forabosco.

L'Enfant Jésus dormant sur un coussin blanc, tandis que deux anges, à côté de lui, le contemplent, d'André Pozzo. On dit que cet artiste faisait, de mémoire, les portraits les plus parfaitement ressemblans.

Le Massacre des Innocens, d'André Celesti.

Une sainte Famille, d'Antoine Bellucci.

Une Vierge tenant l'Enfant Jésus, tandis que deux anges préparent son berceau, de François Trevisani. (1)

La Nudité de Noé, par Jean-Baptiste Molinari.

Cette galerie possède 157 morceaux de la célèbre Carrière Rosa-Alba, tant portraits que sujets pieux et profanes. (2)

(1) Ce peintre peignit avec un égal succès l'histoire, le portrait, l'architecture, les marines, les paysages, les animaux et les fleurs.

(2) La Rosa-Alba était l'élève du cavalier Diamantini : elle mourut en 1757.

Le Sacrifice d'Abraham , de Jean-Baptiste Piazzetta.

Caïn, ayant tué Abel , s'enfuit à la vue d'un ange qu'il aperçoit dans les nues , de François Migliori.

Buste de saint Pierre , de Nogari.

David , du chevalier Diamantini.

Repos en Égypte, au milieu de la nuit , où l'Enfant Jésus est adoré par des anges. Les figures en sont charmantes , et l'effet du clair de lune en est parfait. Ce tableau a 9 pieds 8 pouces de haut , et 7 pieds 4 pouces et demi de large ; il est du comte Rotari.

Le Baptême de Jésus-Christ , de François Francia Raibolini. (1)

Plusieurs saintes Familles , de Benvenuto Garofalo. (2)

Le Christ conduit au Calvaire, et Notre Seigneur livré par Judas , tableaux d'Hercule Grandi de Ferrare.

(1) Ce peintre fut d'abord orfèvre et graveur sur métaux ; il devint peintre sans avoir eu de maîtres ; il naquit à Bologne , et Raphaël faisait tant de cas de son talent , qu'il lui adressa son tableau de sainte Cécile , qui devait être mis dans l'église de Saint-Jean , pour le raccommo-der , au cas qu'il fût endommagé en chemin. Cet artiste mourut en 1530 , âgé de quatre-vingts ans.

(2) On trouve , dans tous ses tableaux , une espèce de signature singulière : c'est un œillet , parce qu'en italien cette fleur s'appelle *garofalo* , le nom qu'il portait.

Deux Vierges, de Jean-Baptiste Salvi, dit Sarro-Ferrato.

Plusieurs saintes Familles, du Parmesan.

Un tableau très-estimé, de Jérôme Mazzuali, représentant saint George prosterné aux pieds de l'Enfant Jésus.

L'un des plus beaux tableaux, de Nicolo del Abbate, représentant le martyre de saint Pierre et de saint Paul. Nicolo fut disciple du Primate.

Une sainte Famille, de Prosper Fontana, maître des Caraches.

Une sainte Famille, d'Horace Samachini, peintre gracieux, disciple de Tibaldi.

Un Retour d'Égypte et plusieurs saintes Familles, de Scarcellino, qui fut à la fois architecte et peintre.

Saint Roch secourant les pestiférés, beau tableau de Camille Procaccini.

Une sainte Famille, de Jules-César Procaccini, frère du précédent.

Sainte Famille, avec des Anges, de Lorenzo Sabatini, de Bologne.

Un Christ, couronné d'épines et soutenu par un ange, admirable tableau d'Annibal Carache.

Le Reniement de saint Pierre et saint Sébastien, deux tableaux du Caravage. (1)

(1) Il naquit à Caravaggio, château dans le Milanais, en 1569. Son père était maçon, et l'employait à faire de la colle pour les peintres qui peignaient à fresque. L'habitude de voir

Le martyr de sainte Apolline ; de Flaminio Torres. Ce peintre avait un talent singulier pour copier les tableaux ; il avait si bien copié l'Enlèvement de Cassandre , du Guide , que le Volterano , passant par Bologne , prit la copie pour l'original , parce qu'il la trouvait plus franche et plus correcte. Sa copie du *tribut de César* , qu'il fit pour le duc de Modène , étant plus gracieuse et plus belle que l'original , fut vendue un prix exorbitant.

Plusieurs tableaux religieux , de François Albany.

La Madelaine contemplant un crucifix , de François Gessi.

Du Guerchin , Loth et ses filles ; saint Matthieu , saint Marc , saint Luc , saint Jean.

Un Spozalio , de Righi.

Du Cignacci , une Madelaine.

De Simon Cantarini , Joseph et la femme de Putiphar.

De Cittadini , Agar dans le désert.

De Zanchi , Rébecca recevant les présens d'Éliezer.

Une Madelaine , de Paul Pagani.

travailler des artistes lui inspira le même goût. Sans maîtres ; sans avoir étudié les grands ouvrages , sans consulter l'antique , il devint un grand peintre. Il mourut en 1609 , âgé de quarante ans. Ses disciples furent Manfredi , Charles Saragino , Joseph Ribeira , Gérard Hanthont , Jean-Charles Loth , de Munich.

De Crespi, un *Ecce Homo*, une sainte Famille, saint Joseph, tenant un livre fermé, et une branche de lis; l'Adoration des Bergers.

De Joseph Ribeira, dit l'Espagnolet, saint François d'Assise, sainte Marie Égyptienne, à genoux dans sa cellule, et priant, sur toile, de 3 pieds de largeur, et 2 pieds 5 pouces de haut, tableau charmant et très-célèbre; saint Paul, hermite, dans une grotte, et priant; Jacob, conducteur des troupeaux de Laban, de 7 pieds 10 pouces et demi de large, et 6 pieds 2 pouces de haut. Ce beau tableau est d'autant plus remarquable, qu'il est d'un genre gracieux et riant, et que presque toujours l'Espagnolet n'a traité que des sujets sombres ou mélancoliques. Le martyre de saint Barthélemi, rendu avec une vérité qui fait frémir; le martyre de saint Laurent.

D'André Vaccaro, un très-grand tableau, dont le sujet emblématique représente les mystères du Nouveau Testament, et leur harmonie avec l'Ancien.

De Bernard Strozzi, dit Prete-Genovèse (1), David, Esther, implorant Assuérus pour le peuple juif; Rébecca donnant à boire au serviteur d'Abraham.

De Benoît Castiglione, dit il Benedetto, Départ de Jacob et de Rachel; Noé faisant entrer les animaux dans l'arche, de 6 pieds 11 pouces de

(1) Il était capucin.

large; et 5 pieds 2 pouces de haut, et l'un des plus beaux tableaux de ce maître.

Le Voyage de Jacob avec sa famille, de la terre de Haram dans celle de Canaan. (1)

Du Calabrese (2), David; saint Pierre délivré de sa prison, très-beau tableau, de 9 pieds 7 pouces de large, et 7 pieds 3 pouces de haut; le martyre de saint Barthélemi, de 7 pieds 1 pouce de haut, et 5 pieds 4 pouces de large. Ce tableau est l'un des plus estimés de ce maître. La conviction de saint Thomas, 7 pieds 1 pouce de large, et 5 pieds 2 pouces et demi de haut, le plus beau de tous. Le chevalier Calabrois a fait ce tableau dans la force de l'âge et de son talent, et il était animé par la reconnaissance. Il le peignit pour un véritable amateur de la peinture, qui l'avait nourri dans le temps où Naples était en proie aux horreurs de la peste et de la famine.

De Solimène, la Vierge et l'Enfant Jésus dans une gloire, avec l'Ange Gardien, qui lui présente un jeune enfant, et, à ses pieds, saint François de Paule à genoux, très-beau tableau; saint François

(1) Le Benedetto eut pour fils François Castiglione, qui fut un bon peintre.

(2) Élève de Lanfranc. Il naquit dans la Calabre, en 1643. Il fut appelé à Malte, où il orna de ses chefs-d'œuvres l'église cathédrale de Saint-Jean. On le nomma chevalier de Grace, et on lui donna la commanderie de Syracuse. Comblé d'honneurs et de richesses, il mourut à Malte en 1699.

en extase ; une Vierge joignant les mains et levant les yeux vers le ciel , où l'on voit deux Séraphins.

De Sébastien Conca, Hérode interrogeant les Mages.

De Simon Vouet, peintre français, saint Louis porté sur des nuées et couronné par des anges.

Du Poussin, Noé et sa famille, offrant à Dieu un holocauste en action de grace, après la sortie de l'arche ; Moïse sauvé des eaux ; l'Adoration des Mages ; l'Idolâtrie de Salomon.

D'Albert Durer, un Hermite.

Lucas Cranach le Vieux, Judith ; Adam tenant une pomme ; Ève tenant une pomme.

De Charles Loth, Job, un *Ecce Homo*, Loth et ses filles.

De Charles Scretta, les Évangélistes, saint Grégoire assis et lisant, ayant une colombe sur l'épaule ; saint Jérôme écrivant, saint Paul, saint Ambroise feuilletant un livre, Moïse.

Philippe Roos, de Tivoli, Noé à genoux, au milieu de plusieurs animaux.

De George-Philippe Ragendas, un Champ de Bataille, où l'on voit un prêtre présentant un crucifix à un mourant. La religion, rappelée dans cette scène d'horreur, en rend l'image terrible plus frappante et plus touchante.

De Dieterich, Notre-Seigneur guérissant des malades ; un Repos en Égypte, l'Enfant Prodigue, Notre-Seigneur crucifié, un Champ de Bataille, où l'on voit un religieux emportant dans ses bras un

blessé, l'Adoration des Mages, une Descente de Croix, la Samaritaine, une sainte Famille; la Résurrection du Lazare, l'Ange annonçant la Nativité aux Bergers, l'Adoration des Bergers, Présentation.

De Mengs, une Madelaine, (1)

De Henri Van-Balen, l'Enfant Jésus accompagné de deux Anges.

De Matthieu Bril, le Départ du jeune Tobie et de sa nouvelle épouse pour Haram.

De Paul Bril, frère du précédent, le jeune Tobie conduit par l'Ange.

De Rubens, Bethsabée sortant du bain, saint Jérôme, le Jugement dernier, l'Adoration des Mages, saint Roch, Jésus-Christ dormant dans la nacelle pendant la tempête, et réveillé par ses disciples.

De Daniel Seghers, jésuite. Ce peintre peignait bien la figure, et peignait les fleurs avec la plus grande supériorité. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, une guirlande de fleurs ornant un bas-relief sur lequel est représentée la Vierge te-

(1) On voit dans cette collection, de la sœur de ce grand artiste, Thérèse Mengs, deux beaux portraits à l'huile. Elle obtint une pension annuelle de 1,200 écus de la cour d'Espagne, où elle alla se fixer en 1764. Cette galerie possède encore de beaux ouvrages de deux femmes célèbres dans cet art; l'une, mademoiselle Van-Oostervich, qui peint les fleurs avec supériorité; l'autre, mademoiselle Verelst, peintre de portraits.

nant l'Enfant Jésus ; une guirlande de fleurs ornant des bas-reliefs représentant l'Adoration des Bergers ; une guirlande de fleurs encadrant un tableau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus.

De Van-Dyck (élève de Rubens), la sainte Vierge assise , tenant d'une main l'Enfant Jésus , et de l'autre un sceptre ; saint Jérôme , ayant à ses pieds un lion , de 7 pieds 10 pouces de largeur , et 7 pieds de haut , superbe tableau.

De Rembrant , Manué et sa femme , offrant au Seigneur un sacrifice ; le Festin d'Assuérus.

D'Érasme , le Mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph.

Sainte Catherine , couronnée par l'Enfant Jésus.

De Pierre de Laar , dit Bamboche , un Couvent où un religieux donne à manger à des pauvres rassemblés.

De Gérard Dow , une Madelaine.

De Ferdinand Bol , Moïse enfant , présenté à la fille de Pharaon ; un Repos en Égypte ; David remettant entre les mains d'Uri la lettre qu'il doit porter à Joab ; Joseph présentant son père Jacob à Pharaon , assis sur son trône.

Un Ange et un Homme endormi.

D'Hendrick Martensy Zorg , la Parabole du Maître de la vigne qui paie les Ouvriers.

De Berghem , l'Ange apparaissant aux Pasteurs.

De Henri Verscuring , un Portement de croix.

De Jean Van-Haensbergen , la sainte Vierge élevée au ciel , et couronnée par des anges ; l'An-

nonciation de la Nativité de Notre-Seigneur aux Pasteurs ; l'Adoration des Mages ; les Bergers adorant l'Enfant Jésus dans l'étable.

D'Arnaud de Gelder, Notre-Seigneur dans le prétoire, présenté par Pilate au peuple de Jérusalem.

De Charles de Moor, un Hermite en oraison.

De Vander-Werf, une Annonciation.

De Ghering, peintre qui excella dans les perspectives, l'Intérieur d'une Église, où l'on aperçoit un orgue et un mausolée.

D'Alessandrino, peintre milanais, des Religieuses récitant l'office, l'abbesse est assise près de l'autel, un livre à la main ; un Réfectoire de Religieux.

CHAPITRE XXI.

SUITE DES COLLECTIONS DE TABLEAUX, etc.

DUSSELDORFF.

LA fameuse collection de tableaux de Dusseldorff remplit une immense galerie et quatre grandes salles ; ainsi que dans toutes les collections connues, les sujets de ses plus beaux tableaux sont tirés de l'Écriture Sainte. Voici les principaux : Une Vierge, de Dolcy, tenant l'Enfant Jésus debout sur ses genoux, et des fleurs dans sa main.

La figure de la Vierge est ravissante. Un Christ, du même, portant sa croix. On admire particulièrement la main qui tient la croix; elle est parfaite.

Les Vierges folles, tableau qui a beaucoup de réputation. On y admire un petit effet, qui ne mérite d'être cité que parce qu'il est rendu avec une vérité magique. Les Vierges folles, caractérisées par une gaieté évaporée, ont laissé tomber de leurs lampes des lumignons enflammés; ces lumignons font une telle illusion, que l'on croit qu'ils vont brûler le tableau. Ce tableau est de Scalken. (1)

Une Vierge enlevée au ciel par des Anges. La figure de la Vierge est céleste. Ce tableau, peint sur pékin, était autrefois une bannière.

Une grande collection de Vander-Werff; une chambre entière est remplie de ces tableaux précieux; les plus beaux sont: Abraham renvoyant Agar et Ismaël; une Naissance de Jésus-Christ; une Descente de Croix; un tableau admirable, représentant Notre-Seigneur sur la croix; la Vierge évanouie, et la Madelaine à genoux, pleurant en contemplant la Vierge. Cette figure de Madelaine

(1) Cet artiste n'a peint que des figures éclairées par des lampes ou des bougies; il a une grande réputation dans ce genre; il y a dans ses tableaux des détails précieux et vrais, mais toutes ses figures sont beaucoup trop rouges: c'est un effet absolument faux; jamais la lumière d'une lampe ou d'une chandelle ne colore ainsi le visage.

est un chef-d'œuvre d'expression et de vérité; il est impossible de la regarder sans attendrissement; son visage exprime à la fois, avec la plus vive énergie, la vénération, la pitié, la tendresse et la douleur.

Quarante-six tableaux de Rubens. Le plus beau de tous est le Jugement Dernier, tableau d'une prodigieuse grandeur, dont la composition est sublime. Rubens, le plus laborieux de tous les peintres, a plus d'une fois exécuté ce grand sujet; mais ce tableau de Dusseldorff est le meilleur de tous. Il est vraisemblable que les autres ne sont que des esquisses ou des copies faites par ses élèves, et retouchées par lui. (1)

CHAPITRE XXII.

SUITE DES COLLECTIONS DE TABLEAUX, etc.

ANGLETERRE ET HOLLANDE.

A LONDRES, la *maison de la reine* contient une collection de tableaux. Ce qu'il y a de plus beau, sont les *cartons de Raphaël*, grands tableaux où l'on ne doit pas chercher la couleur, mais dont le

(1) Il y a dans cette collection un grand tableau fort singulier; il représente une galerie de tableaux, et chaque tableau est fait par un maître différent.

dessin , l'effet des ombres , l'expression et la composition sont d'une beauté sublime. Ces tableaux , au nombre de six , représentent des sujets tirés du Nouveau Testament. Les plus frappans sont , la Mort d'Ananie et l'Aveuglement de Simon le Magicien. (1)

Le plus beau cabinet de tableaux qu'il y eût à Londres en 1792 , était celui de M. Agar. On y voyait , entre autres , le Sermon sur la Montagne , dans un délicieux paysage , de Claude Lorrain.

Une sainte Famille , du Carache.

Une petite Madelaine couchée , du Corrège , tableau ravissant.

Une sainte Famille , très - beau tableau , du même.

La sainte Vierge et l'Enfant Jésus , tableau précieux , de Vander-Werff.

Une charmante Madelaine à mi-corps , grandeur naturelle , de Paul Véronèse.

Une sainte Famille , du Guide. (2)

On a fait à White-Hall , à Londres , une cha-

(1) On trouve , dans cette collection , le plus beau de tous les portraits , fait par Van-Dyck. Il représente Charles I^{er} à cheval ; un seigneur , à pied , tient son casque. C'est le seul portrait de Charles I^{er} , par Van-Dyck , dont la tête ait été peinte d'après nature. Tous ceux qu'il a faits depuis ont été copiés d'après celui-là.

(2) Cette collection possède le plus beau paysage qui existe du Poussin , par sa grandeur , son brillant coloris , sa composition et sa perfection.

pelle de la salle où Charles I^{er} fut prisonnier. Ce fut en sortant de cette salle qu'on le conduisit à la mort. Rubens a peint, dans cette chapelle, un superbe plafond allégorique, à la louange de Charles I^{er}. Ce plafond est composé de neuf grands morceaux ; il est d'une très-grande beauté.

Il y avait, en 1791, chez un marchand de tableaux (M. l'Enfant), un excellent tableau de Rubens, représentant Dalila, coupant les cheveux de Samson endormi. Le visage de Dalila exprime, avec une étonnante vérité, la crainte et le saisissement ; elle a l'air de retenir sa respiration : on croit voir trembler sa main...

Dans le cabinet de tableaux du comte Ashburnham, le Baptême de Notre-Seigneur, par l'Albane ; le Baptême de l'Eunuque de la reine Candace, beau tableau de Salvator Rosa ; et , pour pendant, du même, saint Jean prêchant dans le désert.

Chez M. Vander-Gutch, Notre-Seigneur conduit au calvaire, de Rubens.

Chez le chevalier Hume, une belle Madelaine, du Titien ; un superbe tableau, représentant la Passion de Notre-Seigneur, du Carache.

Chez le duc de Devonshire, un tableau du Poussin, représentant des Enfans adorant Notre-Seigneur. Le duc de Devonshire possédait encore beaucoup de bons tableaux dans sa maison de Chiswick, près de Londres (1), et dans son su-

(1) C'est dans cette collection que se trouve le beau tableau

perbe château de Chatsworth. On trouve dans ce château une chapelle magnifique ; la tribune est parfumée par une sculpture charmante, dont tout le bois est en cèdre (1). On voit, dans les appartemens de ce château, un fort grand tableau de Gennari, très-remarquable par son agrément et son extrême beauté ; il représente une sainte Famille. Dans presque tous les grands châteaux anglais, on trouve de belles collections de tableaux ; cependant, malgré ce goût universel pour la peinture, l'Angleterre n'a produit qu'un seul bon peintre d'histoire, M. West. L'Italie a formé les plus fameuses écoles ; mais la France, l'Espagne, une partie de l'Allemagne et la Flandre (2), ont aussi leurs écoles, et toutes d'un grand genre : c'est que ces pays sont catholiques. Rien ne prouve

original de Bélisaire, par Van-Dyck. La tête de Bélisaire est très-belle ; la figure du soldat qui le contemple est sublime. Il est à remarquer que c'est cette composition si connue par les gravures, qui a fourni à M. Marmontel la plus belle page de son Bélisaire. Communément le peintre prend ses sujets dans des livres, mais, dans cette occasion, l'écrivain n'a fait que copier le peintre.

(1) Quoique cette chapelle soit fort belle, il est très-commun, en Angleterre, d'en trouver de beaucoup plus magnifiques. Tous les grands seigneurs catholiques en ont de superbes, et le service divin s'y fait avec une pompe et une solennité remarquables.

(2) L'école de Rubens et de Van-Dyck.

mieux l'heureuse influence de la religion sur les arts. La peinture n'a fleuri avec autant d'éclat dans ces diverses contrées, que parce que les artistes, s'honorant de placer leurs productions dans des églises, ont puisé, dans l'Écriture, presque tous les sujets qu'ils ont traités. Pour un tel genre, il fallait de la noblesse et de grandes compositions; il fallait entreprendre des ouvrages d'une immense dimension; il s'agissait de peindre les coupes des plus vastes édifices, ou de placer ses tableaux à une prodigieuse élévation. Cette nécessité formait naturellement un genre majestueux, qui excluait toutes les idées mesquines, toutes les compositions ignobles ou licencieuses; il ne suffisait pas aux artistes de donner à leurs figures les belles formes antiques; il fallait joindre à la beauté, des expressions nouvelles et sublimes: c'est ainsi que le Guide, et beaucoup d'autres, ont embelli les têtes ravissantes de la famille de Niobé, en y joignant le caractère auguste de la vertu et d'une sensibilité céleste. Cette noble empreinte doit se trouver sur tous les visages des principaux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle doit caractériser les têtes vénérables de tous les saints, et s'unir aux autres expressions que demandent les divers sujets que l'on traite.

D'où nous viennent les caricatures, les petits tableaux grotesques, ou du genre le plus bas? D'où nous viennent ces peintures ignobles représentant des tabagies, des cuisines, etc.? De l'An-

gleterre , de la Hollande, des pays protestans , où les sectes religieuses ne veulent point de décorations intérieures et de tableaux dans leurs temples. Alors les peintres ne travaillent que pour des *cabinefs* particuliers. N'ayant plus à faire que de petits tableaux qui doivent être vus de près , ils ne s'attachent qu'au *fini*, et à rendre avec vérité une nature vulgaire qui puisse frapper tous les yeux ; ils exercent leur art sans émulation et sans génie.

On ne trouvera de grands peintres , des peintres véritablement sublimes , que dans les lieux où le culte catholique est le plus en honneur , dans les lieux où les églises magnifiques sont le plus multipliées ; c'est une vérité de fait , qu'il est impossible de contester. On peut dire la même chose de tous les autres arts , de l'architecture , de la sculpture moderne , dont tous les vrais chefs-d'œuvres ont été faits pour des églises. Tous les grands sculpteurs modernes étaient catholiques , Michel-Ange , Raphaël , l'Algardi , le Bernin , Goujon , Puget , Girardon , Legros , Roubillac , etc. La musique même doit à la religion ses progrès et sa perfection. En Italie , en Allemagne et en France , les plus savans compositeurs ont été *maîtres de chapelle* et des écoles musicales de cathédrale. Le plus beau , le plus merveilleux des instrumens , l'orgue , ne pouvait être employé que dans une église.

En Angleterre , malgré les plus grands encoura-

gemens donnés aux artistes, malgré l'établissement d'une académie de peinture, cet art n'y a pas fait le moindre progrès ; les artistes ont fait beaucoup de tableaux, dont les sujets sont tirés de l'histoire nationale, et, dans ce grand nombre de tableaux, il ne s'en trouve pas un seul qu'on puisse citer. Après avoir épuisé ces sujets en général, très-lugubres et très-noirs, ils ont formé des galeries entières des tragédies de Shakespeare; et toutes ces peintures, sans aucun intérêt pour les étrangers, n'offrent d'ailleurs que des pantomimes théâtrales, sans charme et sans vérité.

Indépendamment de la vérité qui sera toujours l'unique base du *beau*, ainsi que de tout ce qui est utile et bon, le culte catholique, par son ancienneté, sa pompe et l'éclat de ses solennités, est le seul qui puisse exalter l'imagination d'un artiste. Enfin, qui pourrait être insensible à la gloire d'enrichir, par ses talens, le sanctuaire de la religion, et de voir le fruit de son génie et de son travail, consacré par la piété, devenir l'objet de la vénération publique?

En Hollande, la collection du stadhouder n'était presque composée que de tableaux d'un petit genre; il y en avait cependant quelques-uns de l'école d'Italie, entre autres, un très-beau, représentant Adam et Eve, de Carle Giniani. Cette collection a été conquise par les Français (1). A

(1) Elle renfermait le plus beau et le plus grand tableau de

L'hôtel de ville d'Amsterdam , dans la chambre du conseil, on trouve d'assez bons tableaux, de Bronkhorst , dont tous les sujets sont tirés de la Bible. On voit aussi des tableaux du même genre , et de Bol , dans la chambre des échevins.

En 1778 , le plus beau cabinet de tableaux d'Amsterdam était celui de M. Hope ; il ne contenait que de petits tableaux hollandais : on y admirait sur-tout un charmant petit tableau de Vander-Werff, représentant Loth et ses filles.

CHAPITRE XXIII.

DES COSTUMES ET DES SITES DES TABLEAUX RELIGIEUX.

L'HISTOIRE ancienne n'offre aux peintres que deux costumes qui se ressemblent beaucoup , le grec et le romain (1). La mythologie ne leur

Paul Pautre , qui soit connu. Les objets y sont de grandeur naturelle ; il représente un paysage , deux vaches , une chèvre , des moutons , un homme et un gros arbre.

Après ce tableau, le plus beau que j'aie vu de ce maître , était à Amsterdam , dans le cabinet de M. Hope. Il représente un orage et le tonnerre , fracassant un arbre : on y voit une vache abattue de frayeur , et un taureau sur pied , dans une attitude menaçante.

(1) L'égyptien , le persan , l'africain , etc. , en différent

fournit que des figures qui ne peuvent être que nues ou drapées. Les sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et la vie des saints, donnent tous les costumes antiques et modernes. L'histoire du peuple de Dieu se trouvant mêlée avec celle de toutes les autres nations, une grande partie des sujets tirés de la Bible oblige les artistes à peindre des personnages païens de tous les pays de l'univers. Le Nouveau Testament offre la même variété de costumes, enrichie encore par la vie des saints, des pères du désert, des religieux diversement habillés, et des missionnaires, instruisant des peuples sauvages. Enfin les anges, les vertus théologiques et emblématiques, fournissent des figures qu'ils peuvent draper à volonté.

Le costume hébreu est noble et beau; il est plus intéressant qu'aucun autre costume antique, parce qu'il est le seul qui nous ait été fidèlement transmis : on le voit dans toutes les synagogues, tel qu'il était du temps de Moïse, et l'é-

si peu, qu'on ne saurait les distinguer dans les tableaux d'histoire : d'ailleurs, ces différences sont très-peu connues de la plupart des artistes; et, comme les descriptions en ce genre sont toujours très-imparfaites, il est à croire que les savans les plus instruits à cet égard n'ont que des notions très-superficielles, et souvent très-fausSES, sur les habits et les modes des anciens. Au reste, comme tous les traits brillans de l'histoire ancienne sont tirés de l'histoire des Grecs et des Romains, on peut dire que la peinture ne trouve, dans l'antiquité, que deux costumes presque semblables.

glise même en a conservé les formes dans ses habits sacerdotaux. Ainsi sur ce point, comme sur tous les autres, les sujets religieux sont infiniment plus favorables aux arts que les sujets profanes. Les solitaires n'avaient, en général, que des espèces de draperies de bure, ou ne se couvraient que de peaux d'animaux; presque tous les anachorètes d'Orient étaient vêtus de tuniques de poil de chèvre; les religieuses, en Perse et en quelques autres pays, avaient sur la tête un voile bleu; elles portaient une tunique très-courte et un manteau, et des caleçons bleus qui leur descendaient jusqu'aux talons; la robe ou la tunique était noire ou brune, ou couleur de roses sèches. Les religieuses qui se trouvaient en Éthiopie étaient habillées en toile de coton ou en peau jaune; elles avaient les bras nus, et leur habit et leur coiffure étaient à peu près semblables à l'habit grec à la mode aujourd'hui (1). Tous ces costumes sont très-pittoresques, et il est extraordinaire qu'aucun peintre, jusqu'ici, n'en ait fait usage dans les tableaux religieux. Les sites des tableaux religieux peuvent être aussi variés que les costumes : on peut les placer en Judée, en Égypte,

(1) Ces costumes et tous ceux des religieux sont parfaitement gravés dans le livre intitulé : *Histoire des ordres religieux et militaires*, etc., par le père Hélyot, édition in-4°.

en Grèce, en Italie, dans les pays du nord, partout où la véritable religion a pénétré, c'est-à-dire sur la surface entière de la terre.

CHAPITRE XXIV.

DES SUJETS NOUVEAUX QUE L'ON POURRAIT
ENCORE TIRER DES SAINTES ÉCRITURES.

LES sujets déjà traités peuvent l'être encore éternellement; le génie des artistes peut les rajeunir par de nouvelles combinaisons : d'ailleurs, il n'en est pas de la peinture comme des ouvrages littéraires. Ces dernières productions, qui ne parlent qu'à l'esprit, ne peuvent plaire que par la nouveauté du plan, des caractères et des idées. Le poète dramatique, doué du talent le plus rare, n'aura jamais la pensée extravagante de refaire Athalie. En littérature, dès qu'un sujet est traité supérieurement, il est épuisé, parce que, dans une situation déterminée, et avec des caractères donnés et bien tracés, il ne peut y avoir qu'une seule manière vraie de sentir et d'agir; mais, en peinture, ce qui frappe le plus, sont les couleurs et les formes que l'on peut varier à l'infini, ainsi que la manière de grouper et de draper. Les figures et les sites sont inépuisables comme la nature même, et la même expression sur un visage dif-

férent forme un tableau nouveau d'un sujet traité mille fois par les plus grands maîtres.

Tous ces sujets sublimes, dont l'exécution a immortalisé tant de peintres supérieurs, richesses éclatantes de l'art, s'offriront donc toujours à l'ambition des artistes qui auront assez de génie et d'élévation d'âme pour en sentir la noblesse et la beauté. De dignes émules de Raphaël et du Guide peuvent peindre à jamais des *saintes familles*, ou les majestueuses figures des apôtres; mais, outre ces sujets inépuisables, il en est une infinité de nouveaux, c'est-à-dire que la peinture n'a point retracés, et que la religion présente encore. On trouvera particulièrement dans l'histoire des Juges, des Rois et de Daniel, une infinité de sujets qui n'ont jamais été traités, entre autres, les adieux de Noémie à ses belles-filles, idolâtres, qui la reconduisirent jusqu'aux confins de leur pays; l'une alors (Orpha) la quittant en pleurant, et l'autre (Ruth), déclarant qu'elle ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle, en lui disant ces paroles touchantes: *Votre Dieu sera mon Dieu, la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais rien me sépare de vous que la mort seule.*

On n'a jamais représenté la vision de Daniel, qui, sur les bords du Tigre, tomba terrassé d'étonnement, d'admiration et de frayeur, en apercevant une figure d'homme resplendissante de lu-

mière, *vêtu de lin, et dont les reins étaient ceints d'une ceinture d'un or très-pur*, et qui lui donna les ordres du Seigneur. DANIEL, chap. 10.

On n'a jamais peint la veuve de la ville de Thécua, envoyée par Joab, et qui, en longs habits de deuil, se jette aux pieds de David, et le fléchit en faveur d'Absalon, par une parabole si ingénieuse. LES ROIS, liv. 2, chap. 14.

David un jour, dans une marche de guerre, en traversant un désert stérile, fut pressé de la soif, et l'on n'avait point d'eau. Trois officiers de son armée partent à l'instant, traversent le camp ennemi, vont puiser de l'eau à la citerne de Bethléem, et l'apportent au roi. David reçoit l'eau avec reconnaissance, mais il refuse de la boire; il l'offre au Seigneur; il la répand, en disant : *Boirai-je le sang de ces hommes, et ce qu'ils ont acheté au péril de leur vie !...*

David a fait beaucoup d'actions de clémence; celle-ci mériterait d'être consacrée par la peinture. Lorsqu'il fut obligé de fuir de Jérusalem, un nommé Séméï l'outragea par les discours les plus insolens et les plus injurieux, et ensuite lui lança une grêle de pierres. Les gens de David voulaient le tuer; David le défendit. Quand David rentra victorieux dans Jérusalem, Séméï vint se jeter à ses pieds, pour implorer sa grace. Les officiers de David, qui entouraient ce prince, s'écrièrent que Séméï méritait le dernier supplice. David répondit : *Est-ce ici un jour à faire mourir un Israé-*

lite , et puis-je oublier que je deviens aujourd'hui roi d'Israël?... Il relève Sèmeï , et il lui dit : *Vous ne mourrez point , et il le lui jura.* LES ROIS , liv. 2 , chap. 19.

On pourrait tirer le sujet d'un magnifique tableau de la description du rétablissement du temple de Jérusalem (sous Cyrus) , qui se trouve dans Esdras.

Les fondemens du temple du Seigneur ayant donc été posés par les maçons , les prêtres , revêtus de leurs ornemens , se présentèrent avec leurs trompettes , et les lévites , fils d'Asaph , avec leurs timbales , pour louer Dieu , selon que David , roi d'Israël , l'avait institué. Ils chantaient tous ensemble des hymnes , et publiaient la gloire du Seigneur.... Tout le peuple poussait aussi de grands cris , en louant le Seigneur , parce que les fondemens du temple du Seigneur étaient posés , et plusieurs des prêtres et des lévites , des chefs de famille et des anciens , qui avaient vu le premier temple , après que l'on eut jeté à leurs yeux les fondemens de celui-ci , jetaient de grands cris mêlés de larmes ; et plusieurs aussi , élevant leurs voix , poussaient des cris de réjouissance , et on ne pouvait discerner les cris de joie d'avec les plaintes de ceux qui pleuraient , parce que tout était confus dans cette grande clameur du peuple ; et le bruit en retentissait au loin. ESDRAS , liv. 1^{er} , chap. 3.

Voilà un superbe tableau admirablement tracé.

La Bible offre une infinité d'autres traits aussi intéressans , dont les peintres n'ont jamais fait usage. On en pourrait trouver encore dans le Nouveau Testament , et la vie des saints en fournit une multitude : on n'en citera qu'un petit nombre.

Saint Simplicie était évêque d'Autun vers l'an 346 : il y avait encore beaucoup d'idolâtres dans son diocèse. Un jour, au temps des moissons , le peuple porta une statue de Cybèle dans un char traîné par des bœufs au milieu des champs. Le vénérable évêque survient tout à coup. Au nom du vrai Dieu , il ordonne au char de l'idole de s'arrêter ; et les bœufs , pressés en vain par l'aiguillon , ne veulent plus marcher ; le char devient immobile. Ce sujet imposant présenterait un beau spectacle et une grande variété d'expressions dans les têtes du peuple ; quelques idolâtres paraîtraient indignés ou furieux de l'audace du saint évêque ; d'autres exprimeraient l'admiration , le saisissement , la frayeur , et tous témoigneraient une vive surprise , et la figure calme et majestueuse du saint contrasterait d'une manière admirable avec ces divers mouvemens.

L'abolition des combats de gladiateurs fournirait encore un beau sujet de tableau. Un saint religieux , nommé Télémachus , vint à Rome du fond de l'Orient , avec le projet de travailler à cette œuvre bienfaisante : il eut le courage d'aller un jour dans l'arène , d'interrompre les jeux , et , au nom de la religion , de haranguer les gladiateurs.

Le peuple , qui aimait avec passion ces spectacles sanglans , massacra Téliémachus , qui , regardé comme un martyr de la charité chrétienne, fut mis au nombre des saints. Cet événement décida l'empereur Honorius à abolir entièrement ces jeux barbares.

De grands peintres ont représenté saint Roch se dépouillant pour vêtir un pauvre. Cette action fut si commune parmi les saints , qu'elle se trouve dans l'histoire de tous. On pourrait faire un tableau plus intéressant encore de saint Bisarion, qui, n'étant couvert que d'une peau de chèvre, ne possédant plus au monde qu'un beau livre d'Évangiles qu'il conservait précieusement depuis son enfance , le sacrifie et le donne à un pauvre.

Il semble qu'en général les peintres célèbres auraient pu trouver dans la vie des saints des miracles qui fournissaient un spectacle ou plus brillant , ou d'un genre plus gracieux que la plupart de ceux qu'ils ont choisis. Par exemple , l'histoire de sainte Casilide : elle était fille d'un roi maure , et, bravant les défenses les plus rigoureuses , elle porta, dans un pan de sa robe, des alimens aux prisonniers chrétiens, condamnés à mourir de faim. Le roi, soupçonnant son dessein , l'épia , la suivit, et, accompagné de ses gardes, l'arrêta à quelque distance du palais, et lui commanda de déployer sa tunique. Casilide obéit en tremblant, et, au lieu de montrer les alimens qu'elle avait cachés dans sa robe , elle ne découvre qu'un mon-

ceau de fleurs. La surprise, la joie, le saisissement que doivent lui causer ce miracle, donneraient à sa figure une expression admirable.

Dans le genre gracieux, on trouve deux sujets charmans dans la vie des saints ; l'un, la vision de sainte Dorothee, dans laquelle elle vit un ange lui apporter un bouquet de roses ; l'autre, saint Médard, instituant la *rosière de Salency*, et, pour première rosière, couronnant de roses sa propre sœur.

Que de sujets touchans dans la vie de saint Vincent de Paule ! Son fameux sermon, lorsqu'il fit entourer sa chaire par les nourrices des enfans trouvés, tenant ces pauvres enfans dans leurs bras, qui, se mettant à crier, inspirèrent au saint le plus beau de tous les mouvemens d'éloquence ; quand s'interrompant lui-même, et s'adressant aux dames qui l'écoutaient, il leur dit : *Entendez-vous, Mesdames, les gémissemens de ces innocentes petites créatures ? c'est vous qu'elles implorent....* etc.

On pourrait peindre encore ces dames de la cour et de la ville, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, conduites par saint Vincent dans les salles de l'Hôtel-Dieu, fondé par lui avec leurs secours, et distribuant aux malades des fruits et des rafraîchissemens.

Les faits suivans pourraient également servir à la peinture.

L'entrevue de Totila , roi des Goths , et de saint Benoît.

Saint Nicolas Studite, pleurant et priant la nuit sur le tombeau de son ami saint Théodore. L'histoire ne présente point d'exemple d'une amitié plus pure et plus parfaite que celle qui unit ces deux saints. Nicolas s'associa volontairement aux souffrances de Théodore , tout le temps que dura la persécution contre le culte des images. Nicolas voulut suivre son ami dans son exil et dans les prisons ; et, après sa mort , il fixa pour jamais sa demeure près de sa sépulture.

L'entrevue de saint François de Sales et de Henri IV, etc.

Que de traits les peintres pourraient recueillir dans la vie des pères du désert ! entre autres , sainte Marie Égyptienne , n'ayant pour vêtement que ses longs cheveux , rencontrant dans le désert le vénérable Zozime , se mettant à genoux devant lui , pour lui demander sa bénédiction , tandis que le saint vieillard lui jette son manteau sur les épaules ; et combien sont favorables à la peinture les sites agrestes du désert , et ces humbles demeures des anachorètes , ces grottes pittoresques , formées de branches d'arbres ou creusées dans le roc , souvent à côté des torrens ou sur le bord des précipices , asiles respectables de la piété silencieuse et contemplative !

Un peintre ne pourrait rien inventer de plus agréable que la grotte de Paul I^{er}, hermite, telle

qu'elle est décrite dans la vie de ce saint. S'étant voué à la solitude, Paul, après avoir erré longtemps, rencontra une montagne de roche, au pied de laquelle était une spacieuse caverne : il y entra, et trouva une espèce de grand salon sans toit, tapissé de mousse et de fleurs champêtres, ombragé d'un majestueux palmier, et traversé par une fontaine d'une eau pure et transparente qui, tombant en cascade du haut d'un rocher dans le fond de la grotte, formait un ruisseau qui s'allait perdre dans les campagnes, etc.

L'histoire des martyrs du Japon est remplie de traits frappans, ainsi que celle des missionnaires. Ces vénérables religieux, s'exposant à tous les dangers pour aller instruire des sauvages, présentent les tableaux les plus touchans et les plus extraordinaires. En 1599, le père d'Ortega traversait, avec une troupe de néophytes, une plaine qui séparait deux rivières, dont l'une se décharge dans le Paraguai, et l'autre dans le Parana ; elles se débordèrent tout à coup : bientôt le missionnaire et sa suite perdirent terre, et furent contraints de monter sur des arbres. L'inondation croissait toujours ; il survint une grosse pluie, accompagnée de tonnerre. Ceux qui n'avaient grimpé que sur de petits arbres, furent noyés. Le père, avec un de ses disciples, était sur un arbre très-élevé ; ils voyaient emporter, par le courant impétueux des eaux, des lions, des tigres, d'autres animaux féroces, et des serpens ; une énorme vipère s'attacha

à l'une des branches de l'arbre du père d'Ortega ; il s'attendait à en être bientôt dévoré, lorsque le poids de ce reptile ayant cassé la branche, il tomba dans l'eau, et tourna d'un autre côté. Les voyageurs étaient depuis deux jours dans cette affreuse situation : la tempête ne se calmait point ; l'eau croissait toujours, lorsque, vers le milieu de la nuit, le missionnaire apperçut, à la lueur des éclairs, un Indien qui, à la nage, venait vers lui, en lui criant que trois cathécumènes et trois chrétiens, prêts d'expirer, demandaient, les uns, le baptême, les autres, l'absolution. Le père lia son disciple sur l'arbre, car il ne pouvait plus se soutenir ; ensuite, malgré son propre épuisement, il se jeta à la nage, suivit l'Indien, et malgré des branches d'arbres hérissées de grosses épines, dont l'une lui perça la cuisse de part en part, il arriva près des mourans, les baptisa, les exhorta, et reçut leurs derniers soupirs. Il retourna à son arbre. L'eau commençait à baisser ; et, sur la fin du troisième jour, le père et ce qui restait des néophytes poursuivirent leur chemin jusqu'à la première ville. Le père vécut vingt-trois ans après cette aventure ; mais sa plaie à la cuisse l'incommoda toujours et ne se ferma jamais. *Histoire du Paraguay, par le père CHARLEVOIX.* (1)

(1) On éprouve la plus vive admiration pour le zèle et le courage surnaturel des missionnaires, lorsqu'on songe à tous les périls qu'ils ont bravés, et à tout ce qu'ils ont souffert dans

Des artistes habiles pourraient certainement tirer un grand parti de ces scènes étonnantes, et même des cérémonies si frappantes et si pompeuses que les jésuites établirent dans le Paragouai, entre autres, leurs processions solennelles de la Fête-Dieu, dans lesquelles tous les êtres vivans semblaient se réunir pour louer le Créateur. Des allées d'orangers, parsemées de roses, conduisaient aux reposoirs décorés de guirlandes et de festons de fleurs; des lions, des tigres, et tous les animaux des forêts, attachés dans des arbustes fleuris, placés entre les orangers, paraissaient attirés, adoucis et fixés là par une puissance surnaturelle : on les voyait sans appercevoir leurs chaînes, cachées par des feuillages; on entendait leurs rugissemens

toutes les parties du monde où la charité chrétienne les a conduits. Des milliers de jésuites, missionnaires, reçurent le martyre, en allant chez les Indiens sauvages pour leur prêcher la foi et la morale évangélique, ou en les rencontrant dans leurs voyages. Souvent ces sauvages venaient piller et massacrer des bourgades chrétiennes; souvent les missionnaires périrent dans les plus horribles supplices; et ces exemples, si communs dans tous les pays, ne ralentirent jamais le zèle des missionnaires. On ne trouvera rien de semblable parmi les protestans; cette généreuse intrépidité n'appartient qu'aux prêtres catholiques; des pasteurs mariés n'ont nulle envie d'abandonner leurs femmes et leurs enfans, pour aller au-delà des mers prêcher des peuples barbares, ou délivrer des captifs chrétiens. Le célibat des prêtres est donc en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, éminemment utile à la religion et à l'humanité.

s'unir aux voix des prêtres, des néophytes, et au son des instrumens guerriers et champêtres; des millions d'oiseaux, les colibris, les perroquets, tous ces oiseaux d'un plumage éclatant, liés aux branches des orangers par des fils imperceptibles, battaient des ailes, et faisaient retentir les airs de leur ramage : on entrevoyait, à travers les palissades d'orangers et de fleurs, tous les animaux domestiques répandus dans les prairies voisines; leurs bêlemens et leurs rugissemens complétaient ce concert universel de la nature entière. La procession traversait lentement ces allées enchantées, non disposées en droites lignes, mais formant des sinuosités coupées par des bocages, des arcs de triomphe de verdure, et des fontaines et des jets-d'eau artificiels. Les prêtres portaient le Saint-Sacrement sous un dais de pampres, de fruits et de fleurs; les néophytes, hommes et femmes, vêtus de blanc et à l'indienne, suivaient, en chantant des hymnes, des enfans légèrement drapés, les bras et les pieds nus, portaient d'élégantes corbeilles de jonc vert, remplies de feuilles de roses dont ils jonchaient les chemins : les musiciens fermaient la marche; ils étaient divisés en trois bandes, représentant des guerriers, des pâtres et des sauvages; ils formaient une harmonie dialoguée, composée de cornemuses, de pipeaux, de flageolets, de cymbales, de trompettes et de tous les instrumens des peuples sauvages. Jamais la reconnaissance et la piété n'ont célébré l'auteur de

la nature d'une manière plus ingénieuse, plus solennelle et plus frappante. *Histoire du Paraguai*, par le père CHARLEVOIX.

CHAPITRE XXV et dernier.

RÉSUMÉ DE CET OUVRAGE.

ON croit avoir montré, dans cet ouvrage, combien la religion chrétienne a été favorable aux arts. La mythologie est usée, et sans intérêt pour nous; et, comme on l'a déjà dit, ses divinités et ses personnages n'offraient aux artistes aucune de ces expressions célestes et sublimes qui doivent caractériser les figures représentées dans les tableaux religieux. Quelle fut donc la mauvaise foi ou l'ignorance des prétendus philosophes qui ont soutenu, pendant soixante ans, que la religion chrétienne était défavorable à tous les beaux arts, et par les sujets qu'elle présente, et par ses préceptes, et sur-tout par le rigorisme de ses prêtres (1)? Com-

(1) Les critiques qu'ils ont faites des sujets religieux considérés relativement aux arts, sont toutes dépourvues de raison, et même de fondement. Par exemple, ils se sont beaucoup récriés sur la forme que les artistes modernes donnent à la mort. Si dans les sujets terribles l'idée la plus naturelle et la plus frappante est la meilleure, on a dû donner à la mort la forme d'un squelette. Cependant la mort est mystérieuse, elle frappe sans se montrer, ou du moins en se cachant à

ment la religion condamnerait-elle les beaux arts, quand Dieu lui-même les employa tous pour embellir le temple superbe qui lui fut consacré par son peuple, et quand la plus sublime poésie

moitié; et c'est ce que n'ont exprimé ni les anciens, ni les modernes. Il me semble que les peintres pourraient représenter la mort enveloppée et cachée dans un long voile de crêpe noir, ne laissant voir à découvert qu'un bras formidable et décharné, armé d'une faux menaçante. Au reste, la religion ne dépeint point figurément cet être abstrait; les livres saints ne contiennent point de description poétique de la mort; c'est la fable qui dit qu'il faut la représenter *n'ayant que les os, et avec une robe noire parsemée d'étoiles*. Dictionnaire de la Fable, de CHOMPRÉ. Les artistes ont retranché la robe *parsemée d'étoiles*, mais c'est dans la mythologie qu'ils ont pris l'idée du squelette. Il est vrai que la fable donne d'autres descriptions de la mort, mais beaucoup moins heureuses encore: elle dit que la mort est d'une taille gigantesque, couvrant un champ de bataille, montrant des dents proportionnées à cette taille monstrueuse, tenant un glaive ensanglanté, ayant des ailes de chauve-souris, etc. Cette image n'est pas très-gracieuse, et il était difficile que la peinture et la sculpture en fissent usage. La mythologie est si absurde, que les artistes anciens ont été obligés d'en faire une autre pour eux; mais c'est à tort qu'on les loue de n'avoir pas donné à la mort la figure d'un squelette. Cette espèce de ménagement ne tenait qu'à des superstitions généralement répandues dans la Grèce. Des hommes qui n'osaient prononcer le nom de la mort, qui, dans la crainte de former de sinistres présages, n'en parlaient jamais qu'avec des tournures extrêmement adoucies, de tels hommes ne pouvaient représenter la mort sous des traits positifs, c'est-à-dire avec une forme effrayante, qui, au vrai, est la seule qui lui convienne.

se trouve dans les livres sacrés ? Quels ont été les plus constans , les plus utiles protecteurs des arts ? Les papes, les cardinaux et les religieux des grands monastères. Quels sont les écrivains laborieux , infatigables, qui ont fait sur l'histoire, sur la littérature et sur les antiquités, les recherches les plus pénibles , et qui demandaient le plus de lumières et de science ? encore des religieux ; les oratoriens , les bénédictins , etc. Quel sont nos meilleurs historiens ? des ecclésiastiques. Quels furent les hommes du plus grand génie et les hommes les plus éloquens que la France ait produits ? des ecclésiastiques. A qui devons-nous ces beaux restes d'antiquité, dont les chefs-d'œuvres enrichissent notre patrie ? à des papes qui les ont découverts , qui les ont conservés et fait restaurer, qui en ont formé d'admirables collections. Ce monument unique, cette majestueuse merveille de l'architecture, Saint-Pierre de Rome, qui l'a fait élever , qui a déployé dans son immense intérieur toute la magnificence, toute la splendeur des beaux arts ? des papes. Quels sont ceux qui ont eu la gloire de protéger, d'enrichir, de combler d'honneurs les Raphaël, les Michel-Ange, le Bernin, etc. ? des papes et des cardinaux. D'où viennent ces tableaux parfaits qui décorent notre Musée ? des couvens et des églises d'Italie. A qui les doit-on ? à la religion. Qui les commanda, qui les fit faire ? des religieux. Ces superbes mosaïques modernes, à qui les doit-on ? aux encouragemens donnés

par les papes. Ce sont eux qui ont établi ces magnifiques manufactures. Qui a protégé avec éclat, en Italie, les lettres et la poésie, qui les a fait revivre? Léon X, ses successeurs, et des cardinaux illustres, qui les ont eux-mêmes cultivées avec le plus brillant succès. Sous quels souverains a-t-on vu en France renaître et fleurir les lettres et les arts? sous les princes qui furent le plus attachés à la religion et le plus occupés du soin de la maintenir; Charlemagne, François I^{er} et Louis XIV (1); et, dans le dix-neuvième siècle, cette main victorieuse et puissante qui rouvrit les temples, qui releva les autels et rétablit le culte proscrit, ne la voyons-nous pas soutenir avec fermeté la religion qu'elle nous a rendue, et protéger avec éclat les sciences, les lettres et les arts?... Tandis qu'au contraire, sous l'empire des princes ouvertement irréligieux, on a toujours vu la littérature et les arts tomber en décadence. L'époque de la régence, qui suivit le règne de Louis le Grand, fut, en France, celle de la décadence du goût. Ce fut à la fin de cette régence, que la licence des mœurs corrompit la littérature et les arts. On établit en principes qu'il est beau de tout dire et de tout peindre. Bientôt

(1) On ne parle point de saint Louis, parce que les croisades et les longs voyages qu'elles occasionnèrent ne permirent pas, dans ce siècle, de s'occuper des arts : cependant ce grand prince les aima ; il accueillit les poètes et les gens de lettres ; il en attacha même plusieurs à sa personne.

l'insolence et la folie furent appelées une noble hardiesse. En quoi consistait ce prétendu courage? A répandre des écrits pernicieux qu'on n'osait signer, à désavouer publiquement des ouvrages anonymes, à passer sa vie à se rétracter, à mentir, à se cacher honteusement. Quoi de plus extravagant et de plus vil, que d'établir soi-même une opposition révoltante entre sa conduite et ses opinions, d'outrager la religion qu'on est obligé de suivre, de fronder les lois auxquelles on est forcé de se soumettre, de dénigrer les ministres que l'on sollicite sans cesse, et dont on accepte des graces, d'insulter les magistrats qui nous jugent, de manquer de respect au souverain auquel il faut obéir, et devant lequel on se prosternerait, si l'on avait la moindre espérance d'obtenir sa faveur! Il y a mille fois moins de bassesse dans la flatterie même qui ne se dément point, que dans cette fausse hardiesse pleine d'orgueil, d'inconséquence et de duplicité.

Toutes les ames franches et généreuses, tous les gens de lettres, et tous les artistes distingués, doivent être en harmonie avec la religion et le gouvernement de leur pays. Les discours séditieux, répétés dans des cercles particuliers, et toujours contredits par des hommages publics, les libelles anonymes, toutes ces révoltes clandestines, sont aussi ridicules qu'elles sont odieuses et méprisables. Il faut une loi réprimante à notre imagination qui s'égaré si facilement; il faut que cette loi salutaire

nous force de choisir nos idées, de les peser et de les concilier avec la morale publique et les principes du gouvernement. Trop de contrainte est moins contraire, moins funeste aux talens, que trop de liberté ; la licence ne saurait être ingénieuse ; elle ne cherche point de tournure, elle ne veut point de voiles, les idées délicates ne peuvent s'allier avec elle ; la finesse ne lui étant jamais nécessaire, n'est pour elle qu'un jeu d'esprit et que de la subtilité ; de là l'afféterie. Pour couvrir la grossièreté de la licence, on ne manque pas de prétendre à la chaleur, à l'énergie ; de là l'emphase, l'exagération, l'extravagance : et la critique, faite pour éclairer, pour instruire, la critique, qui peut être si utile aux gens de lettres et aux artistes, que devient-elle au milieu de cette triste anarchie où tous les freins sont rompus, et toutes les règles de bienséance méprisées ? Qu'est-ce que la critique sans goût, sans politesse et sans impartialité ? Nous devons le savoir... Elle se réduit, depuis long-temps, à deux choses : la première et la plus importante, c'est de déchirer ceux qu'on n'aime pas, ou par une éternelle ironie bien insultante (figure très-usée depuis Voltaire), ou par des injures très-grossières ; la seconde est de louer ses amis et ses partisans avec l'exagération la plus ridicule. On a tellement prodigué les satires sanglantes et les couronnes, qu'il n'y a plus, dans la carrière des lettres et des arts, ni revers humilians, ni gloire. L'injustice, l'intrigue et la

flatterie, ont profané les lauriers des muses, et l'émulation est éteinte; mais tout annonce qu'elle va renaître avec la religion, l'ordre, la raison et la morale. Que ne devra-t-on pas au génie régénérateur qui aura produit une telle révolution !....

Ce fut vers la fin de la régence dont nous venons de parler, que commença à se former l'école licencieuse et maniérée de Boucher. Ce peintre, qui était né avec beaucoup de talent, fit un mauvais usage de ce don de la nature, et le profaner, c'est le perdre. Un goût faux, mesquin, petit, déshonore tous ses ouvrages. Il ne peignit que des têtes de courtisanes; il ne fit que des paysages sans perspective, et par conséquent sans noblesse; il gâta l'art, parce qu'il était facile de l'imiter. Tous les arts avilis ou dénaturés se confondirent : on n'employa plus, pour les désigner ou pour les louer, que les mêmes expressions; des gens de lettres qui ne les avaient jamais cultivés s'érigèrent en amateurs éclairés, et, par leurs dissertations dépourvues de connaissances et de goût, achevèrent de tout brouiller. Les artistes devinrent de beaux esprits; ils n'aspirèrent plus qu'à mettre de l'esprit dans leurs compositions; ils n'étudièrent plus l'expression des passions qu'au théâtre; ils n'eurent plus pour guides que des écrivains *philosophes*, et pour modèles, que des comédiens. On ne peut se rappeler cette décadence des arts, sans rendre hommage à l'artiste célèbre qui les a relevés. M. Vien acquit, en Italie,

ce goût pur qui le distingue , et par ses propres talens, et par ceux de ses élèves : il a été en France le restaurateur de la peinture.

On a vu, en Prusse, que l'influence d'un roi philosophe n'est nullement favorable aux beaux arts. Frédéric le Grand aima passionnément la littérature ; il la cultiva lui-même ; il acheta des tableaux, des statues (1) ; il bâtit une vaste bibliothèque ; mais ce monument est, sous tous les rapports , de l'architecture la plus défectueuse. Aucun artiste de génie n'a fleuri sous ce règne , et les principes trop connus du souverain ont arrêté les progrès de la littérature allemande. Le poids funeste qu'y donnait le double éclat du trône et du génie militaire d'un prince si célèbre, les répandit dans une grande partie de l'Allemagne. Qu'en est-il résulté ? des ouvrages de métaphysique, qui seraient très-dangereux s'ils n'étaient pas heureusement tellement inintelligibles, que leur profonde obscurité a résisté jusqu'ici à tous les commentaires et à toutes les interprétations des plus zélés traducteurs. On en devine à peu près l'intention, et ce serait beaucoup trop encore, si de semblables énigmes pouvaient trouver des lecteurs. (2)

(1) Entres autres, la belle statue de Vénus, par Coustou, à laquelle il ne manque que le mérite auquel rien ne peut suppléer, celui d'avoir deux mille ans de plus.

(2) On ne met point au rang des littérateurs de ce règne

Sous des princes qui ont voulu que la religion fût respectée , et sur-tout sous le sage et vertueux souverain qui règne maintenant en Prusse , plusieurs gens de lettres et des artistes distingués ont déployé les talens les plus estimables.

En quel état étaient en France les lettres et les arts , durant le règne affreux de l'impiété?.... Mais par-tout où je vois la religion triomphante , et par conséquent ses ministres honorés , je vois briller les lettres et les arts ; c'est que le goût , la délicatesse et l'élevation du génie ne peuvent se trouver qu'avec la saine morale et la vérité : aussi les philosophes modernes , en affectant un grand enthousiasme pour les arts, en ont parlé sans aucun discernement. La religion honore plus les arts que ces vaines déclamations , puisqu'elle les emploie tous dans son culte : elle fait mieux que les louer , elle les consacre.

C'est avec justice et raison que l'on met une extrême différence entre les artistes , suivant leur genre. Le grand peintre qui consacre son art à représenter des actions héroïques et vertueuses , mérite toutes les couronnes de la gloire ; mais celui qui a dévoué son talent à décorer les cabinets de

un petit nombre de gens de lettres très-estimables , d'origine française , qui n'ont écrit qu'en français , qui n'ont jamais adopté les maximes de la philosophie nouvelle , entre autres , le sage et savant traducteur d'Homère , que la France doit s'honorer de compter parmi ses littérateurs.

certains curieux et les maisons des courtisanes par des peintures efféminées et voluptueuses, ou celui qui n'a peint que des ivrognes ou des vendeuses de choux, quel que soit son pinceau, n'est qu'un artiste coupable ou vulgaire; on louera sa main, on méprisera son esprit, ses sentimens et son caractère. Il est un goût de grandeur qui, dans les arts, se répand sur tous les sujets, et qui sait imprimer un noble caractère à tous les genres. Le genre historique, le premier de tous, n'exclut point les autres; les scènes villageoises et celles de la vie commune peuvent avoir une certaine noblesse, par le choix heureux des sujets, et par celui d'une belle nature : c'est ce qu'a prouvé

x M. Greuze, par ses charmans tableaux. La plupart de ses figures, choisies dans la classe du peuple, n'ont rien d'ignoble, parce qu'elles sont gracieuses; et la grace est la noblesse de ce genre de tableaux. Le paysage même peut être traité avec une grande manière. Les paysages du Poussin sont majestueux; et de nos jours, l'un de nos plus grands paysagistes (M. Robert), a su donner à ses tableaux autant de noblesse que d'effet, d'agrément et de vérité (1); mais on ne peut se dissimuler que, sur la fin du dernier siècle, le goût

(1) On ne parle point de Vernet, parce que le genre dans lequel il a excellé ne peut jamais être ignoble : il y a toujours de la grandeur dans la représentation fidelle de la mer et des vaisseaux de guerre, etc.

général était sans grandeur et sans noblesse ; et ce qui le prouve , c'est que les plus beaux tableaux des écoles d'Italie ne se vendaient plus , tandis que les petits tableaux hollandais étaient hors de prix , et les seuls qui fussent recherchés des amateurs les plus célèbres.

Dans un siècle irréligieux , et chez une nation où l'impiété triomphe et domine , les esprits deviennent faux et superficiels , et les arts perdent toute leur dignité. L'homme assez insensé pour échanger les grandes idées de Dieu , d'éternité , de gloire immortelle , contre les idées glaciales de *hasard* et de néant , n'est plus qu'un être frivole , égoïste , sans émulation comme sans espérance , et fait pour ramper sur la terre.

L'un des grands caractères de vérité de la religion est d'élever l'ame et l'esprit. Jamais l'impiété n'a produit un ouvrage , ou seulement une pensée sublime. Tout est majestueux dans la religion ; tout est sec et froid dans l'impiété : il est impossible de combattre la religion avec l'éloquence des orateurs chrétiens qui l'ont défendue ; aussi les impies du plus grand talent n'ont-ils espéré de pouvoir la détruire qu'avec des sarcasmes et des plaisanteries. L'impiété sérieuse n'entraînerait personne ; on ne la prêchera jamais avec le sentiment et le génie qui peuvent seuls exciter l'enthousiasme. Ah ! sans doute la piété doit épurer et perfectionner les beaux arts ! elle leur indique le plus noble but , et les élève à la plus haute dignité ; et

quelle influence bienfaisante n'a-t-elle pas sur la littérature ! Comment n'augmenterait-elle pas les talens des écrivains qu'elle anime , puisqu'elle préserve de l'inconséquence et des faux systèmes , et qu'elle exalte toutes les vertus ? Inspire-t-elle le courage , on s'offre sans crainte à la mort , on la fixe avec sérénité , souvent même avec joie , on supporte les tourmens avec une patience inébranlable. L'humanité , la compassion sont-elles fortifiées par la piété , on traverse les mers , on s'expose à tous les dangers pour être utile à ses semblables , on se charge de leurs chaînes , ou se dévoue , dans un hôpital , aux devoirs les plus pénibles et les plus rebutans. La grandeur d'âme est-elle perfectionnée par la religion , on justifie en secret son ennemi , on le défend , on le sert sans qu'il le sache et sans jamais s'en vanter , on le secourt dans le malheur , on le prévient , on le console , on l'aime. Enfin le désintéressement est-il le fruit d'une éminente piété , on donne tout ce qu'on possède aux pauvres , on se dépouille entièrement. Ce dévouement extraordinaire , cet enthousiasme de vertu et d'humanité , n'est pas seulement commun parmi les parfaits *dévots* ; il est universel. Tous regardent le faste , la mollesse et l'ambition , comme des crimes ; tous , en se sacrifiant pour les autres , ne croient que remplir un devoir indispensable ; car tels sont les préceptes de l'Évangile. Il est bien juste qu'une vertu si utile aux autres nous le soit encore à nous-mêmes , dès

cette vie où le bonheur n'est jamais pur et sans mélange, tandis que le malheur y peut être complet et sans espoir comme sans ressource. Sans la piété, que devient l'être opprimé, flétri, découragé par une longue suite de revers et d'injustices? que devient-il alors, s'il est à la fois isolé, abandonné, méconnu? Mais si la religion l'éclaire, il supporte ses maux; si elle l'enflamme, il les bénit (1).

(1) Qu'il est inhumain, qu'il est insensé de vouloir arracher aux hommes un tel sentiment !... Le mot *dévotion* signifie dévouement, *dépot* signifiant *dévoué à Dieu*. Un ennemi de la religion, Voltaire, prétend que le titre de *dépot* n'appartient et ne devrait être donné qu'à ceux qui se consacrent à Dieu par des vœux, tels que les moines et les religieuses; mais on est parfaitement *dévoué à Dieu*, et sur le trône et dans une chaumière, lorsqu'on se soumet sans murmure à toutes ses volontés, qu'on lui rapporte ses actions, que l'on obéit à ses commandemens, et qu'on le sert avec zèle et fidélité. Il n'existe pas une vertu, soit éminemment utile, soit sublime ou seulement aimable, que le vice n'ait tâché de tourner en ridicule. La bonté même que nous implorons tous, et qu'il nous est si nécessaire de trouver dans les autres, la bonté n'a pu échapper aux sarcasmes des méchans. Le titre de *bon homme* est devenu presque universellement une épithète de mépris. Il n'est donc pas étonnant que la dévotion soit exposée à la dérision des impies: on a même joint la calomnie à l'insulte; on a répété qu'il *faut se défier des dévots*; on affecte de penser que tous les dévots sont des hypocrites; on peut cependant croire à la sincérité de ceux qui ne sont ni intrigués, ni ambi-

Qu'elles sont belles et sublimes pour l'infortuné, ces paroles de l'Évangile : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !*

La philosophie ne pouvant offrir le moindre secours dans les maux extrêmes, tolère ou conseille le suicide : alors, en effet, dans son système, elle ne pourrait en faire un crime sans inconséquence ; mais si le philosophe, parvenu au dernier excès du malheur, n'a pas la force de se tuer, quelle sera son existence ? Voici un aveu qui est échappé à l'impiété même.

« Quand la croyance d'un Dieu n'aurait retenu
 « que quelques hommes sur le bord du crime,
 « quand cette opinion n'aurait prévenu que dix as-
 « sassinats, dix calomnies, dix jugemens iniques
 « sur la terre, je tiens que la terre entière doit
 « l'embrasser (1). » Le dieu des philosophes, qui
 ne punit ni ne récompense, qui ne veut ni culte,
 ni prières, ne peut avoir la moindre influence sur
 la conduite de ses sectateurs, qui n'ont aucun in-
 térêt à penser à lui ; ce dieu, comme on sait, ne
 retient point *sur le bord du crime* ; il n'empêche
 ni de calomnier, ni de rendre des jugemens ini-

tieux, ni vindicatifs. Au reste, jamais l'hypocrisie n'a dû être plus rare que de nos jours. Depuis plus de trente ans, se montrer religieux, n'était pas un moyen de réussir ou d'acquérir des partisans et de la considération.

(1) Voltaire.

ques ; mais le vrai Dieu , le Dieu des chrétiens , menace , épouvante les coupables ; il promet un prix au repentir , ainsi qu'à la vertu ; il console l'infortuné.... Voilà une croyance utile ; voilà celle que le seul intérêt de l'humanité aurait pu rendre respectable : enfin , on ne saurait nier que les maximes de l'Évangile ont prévenu plus de *dix crimes* , ont fait faire plus de *dix actions* charitables , depuis près de deux mille ans. Pourquoi donc le chef des philosophes ne désirait-il pas que *la terre entière embrassât* une croyance si salutaire ?.... Écoutons les raisons des philosophés. Il faut détruire la religion , 1^o parce qu'un roi faible et cruel ordonna , il y a près de trois cents ans , un massacre que la religion condamna plus encore que ne pouvaient le faire la raison et l'humanité ; 2^o parce que la religion rétrécit l'esprit ; ce qui est prouvé par les ouvrages de Bossuet , de Pascal , de Fénelon , de Massillon , de Corneille , de Racine , de Jean-Baptiste Rousseau , du Dante , du Tasse , de Milton , de Newton , d'Addisson , de Léibnitz , d'Euler , de Klopstock , etc. (1) , car tous ces pe-

(1) *Klopstock* , auteur de la *Messiede* , le plus beau poème de la littérature allemande ; *Euler* , le plus grand géomètre de l'Allemagne , mort peu de temps avant la révolution. Cet illustre savant méprisa toujours les nouvelles doctrines ; il conserva ses principes religieux jusqu'à la fin de ses jours. Ses lettres à une princesse d'Allemagne ont été

tits esprits croyaient fermement à la religion chrétienne ; 3^o parce que tous les prêtres n'ont fait que du mal , et ont toujours été les fléaux de l'humanité. Il y a eu quelques mauvais prêtres , comme il y a eu quelques mauvais rois et quelques juges iniques. Aurait-on l'inconcevable folie d'en conclure qu'il faut abolir toutes les lois et renverser tous les trônes ? La philosophie a répondu à cette question en 1793... 4^o Parce que les hommes ne peuvent être bons et paisibles que lorsqu'il n'y aura plus de religion et de prêtres , et que les peuples seront gouvernés par des athées , comme

traduites dans toutes les langues. On les traduisit en français , il y a vingt-cinq ou vingt-six ans ; mais elles déplurent beaucoup aux philosophes , parce que dans cet ouvrage l'auteur appuie toujours la science sur la base inébranlable de la religion. Peu d'années après , M. de Condorcet en fit une nouvelle édition , annonçant dans une Préface qu'il supprimerait *quelques longueurs* , et ces longueurs étaient tous les morceaux religieux qui , loin d'être des *longueurs* , servaient essentiellement à l'enchaînement de preuves établies par l'auteur ; de sorte que cette nouvelle édition , ainsi troncquée , offre plusieurs passages qui manquent non seulement de liaison , mais de sens. C'est un fait que l'on peut vérifier , en confrontant l'ancienne édition avec l'édition philosophique , ou en confrontant cette dernière édition avec l'ouvrage original. Cette petite ruse philosophique , qu'on a si souvent employée , a causé en Allemagne un véritable scandale , même à ceux qui sont le moins attachés à la religion.

l'expérience l'a démontré en France durant quelques années....; 5^o parce que la religion est ennemie des arts, qu'elle s'oppose à leurs progrès, et que la mythologie offre des images riantes qu'on ne trouve point dans la Bible. Voilà les solides raisonnemens qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont formé le fond de tous ces ouvrages fameux qui séduisirent tant d'esprits superficiels, et même tant d'esprits distingués, qui renoncèrent à leurs lumières naturelles, pour se livrer au plus funeste enthousiasme; voilà ce qu'on a répété de toutes les manières et sous toutes les formes pendant soixante ans, dans les cercles les plus brillans, dans de petites poésies, dans des brochures légères et dans de lourds in-folio. On n'est pas étonné que la chaleur de l'exagération soit entraînant, du moins alors les censurés et les déclamations ont un fonds de vérité et une sorte de fondement; mais il est inconcevable qu'on se laisse persuader par des mensonges positifs, et que l'on adopte des opinions dont les faits les plus incontestables démontrent l'entière fausseté. Il est inouï qu'un homme dont tout le monde méprisait le caractère, ait persuadé à la nation la plus spirituelle de l'univers, que la religion nuit à *la bonté*, à la morale, aux arts, et que les prêtres n'ont été que des êtres inutiles et malfaisans; et tandis que nous étions entourés de tous les bienfaits de la religion, quand elle instruisait les peuples des villes

et des campagnes, quand ses leçons sublimes retentissaient dans tous nos temples, quand l'hospitalité la plus généreuse n'était exercée que dans des monastères, quand la jeunesse de toutes les classes devait aux prêtres une excellente éducation, quand tous nos hôpitaux étaient desservis par des ecclésiastiques et par des religieuses, quand nous avions sous les yeux les respectables congrégations des religieux missionnaires et des trinitaires, dévoués aussi à passer les mers, pour aller racheter les captifs chrétiens; quand nous savions que c'est la religion qui, parmi nous, abolit l'esclavage (1), quand tous les bibliothécaires de nos grandes bibliothèques étaient des ecclésiastiques, et que toute la gloire de notre littérature est fondée sur les productions immortelles d'auteurs ou prêtres, ou éminemment religieux; quand nous ne pouvions ignorer que, dans toutes les parties de l'Europe, les institutions les plus utiles et les plus touchantes, ont été formées par

(1) Il est singulier que les amateurs si passionnés de la liberté aient montré tant d'enthousiasme pour les philosophes anciens, qui tous avaient des esclaves. Qu'était la vertu des païens auprès de la vertu des chrétiens véritablement religieux? C'était la maxime connue de Caton l'ancien (le plus vertueux des Romains), de vendre ses esclaves à vil prix, dès qu'ils vieillissaient, plutôt que de les garder lorsqu'ils devenaient moins utiles.

des prêtres ; que ce sont eux encore qui ont défriché la moitié de la France, et qui ont rendu les plus grands services aux sciences, aux lettres et aux arts ; lorsqu'enfin les arts n'ont fleuri avec éclat, en France, que sous des souverains religieux ; que tous leurs chefs-d'œuvres sont consacrés à la religion, et que dans leur véritable patrie, l'Italie, ils n'ont été, sur-tout depuis plus de trois siècles, constamment encouragés, protégés, honorés, que par les papes et par des ecclésiastiques. Qu'elle était incompréhensible, cette démente qui voulait anéantir une religion si sainte et si bienfaisante ! Ses insensés persécuteurs n'ont paru réussir un moment que pour lui préparer un triomphe éclatant, pour démontrer, par des faits et par une affreuse expérience, combien elle est grande, utile et nécessaire. Ce n'est que par l'exemple et les actions de ses saints et de ses ministres, que l'on sait jusqu'où l'héroïsme de la vertu peut aller. Pour sentir tout ce qu'on doit à la religion ; supposons que tous ses bienfaits fussent anéantis, et qu'il n'en restât plus de trace, la misère et l'infortune n'auraient pas un asile ; le peuple n'aurait ni probité, ni mœurs ; les malheureux seraient privés de la seule espérance et de l'unique consolation qui puissent, dans les maux extrêmes, faire supporter la vie. Nul être existant n'aurait des principes assurés et des vertus solides ; la morale incertaine, sans base et sans autorité, ne se-

rait, pour les uns, qu'une chimère, et pour les autres, qu'un système plein d'obscurités et de contradictions; la littérature de tous les pays policés serait dépouillée de ses chefs-d'œuvres les plus sublimes et les plus utiles; les sciences, et sur-tout l'histoire, seraient à peine débrouillées; une grande partie de la terre, maintenant florissante et civilisée, n'offrirait que de vastes déserts ou des peuplades sauvages et féroces (1); les arts perdraient une multitude de monumens qui font leur gloire, et particulièrement la peinture perdrait tout.... : enfin il n'y aurait dans tous les états chrétiens, aucune de ces universités célèbres qui ont formé tant de savans et de grands hommes dans tous les genres....

Voilà les bienfaits publics de la religion; mais cette religion auguste, qui prescrit l'humilité, qui commande de faire toutes les bonnes œuvres avec mystère, quel bien n'a-t-elle pas dû pro-

(1) L'église a consacré la mémoire des plus sages et des plus grands législateurs, de Charlemagne, de saint Louis; en Espagne, de saint Ferdinand, aussi grand roi qu'il fut vertueux; de saint Patrice, qui convertit les Irlandais et leur ôta leur férocité; de plusieurs autres saints qui répandirent la lumière de l'Évangile, et donnèrent des lois dans des îles d'Irlande et d'Écosse, qui s'honorent encore aujourd'hui de porter leurs noms révéérés; de saint Malo, de saint Marin, etc.

duire en secret ? Que d'actions , et les plus sublimes , inspirées par elle , sont pour jamais ignorées ! Combien , en se cachant , elle a secouru d'infortunés ! combien elle a réparé d'erreurs et prévenu de crimes ! combien elle a vaincu de passions ! Quelles vertus n'a-t-elle pas exaltées ! quelles consolations n'a-t-elle pas données !....

Trouvera-t-on jamais , dans l'histoire des philosophes et des athées , des traits de bonté , d'humanité , comparables à ceux que présente la vie des saints ? Celui qui n'est guidé que par la seule humanité , se permet , dans la pratique de la bienfaisance , de *préférer* , et par conséquent d'*exclure* à son gré , suivant ses goûts et ses répugnances ; il choisit ses bonnes actions. Celui que la religion inspire , saisit toutes les occasions qui se présentent de faire le bien ; rien ne lui répugne , rien n'est au-dessus de son zèle et de ses forces ; il ne cède point à un instinct aveugle ; il obéit à des lois positives , indispensables et sacrées ; et même , s'il était forcé de choisir entre deux bonnes actions , il préférerait , sans hésiter , la plus difficile à faire , la plus pénible , parce qu'il sait qu'elle est la plus méritoire , et que d'ailleurs peu de gens s'en chargeraient.

La religion , si bienfaisante , si nécessaire , est (comme on croit l'avoir prouvé) aussi utile aux arts qu'à l'humanité. Les arts n'auront toute la grandeur qu'ils peuvent avoir , que lors-

qu'ils se consacreront à sa gloire. Les artistes qui ont de l'élevation dans l'ame, doivent, pour le seul intérêt de leur art, aimer la religion; l'immortalité n'a jamais été pour eux que dans le temple auguste de la vérité; ils doivent encore plus à la religion que le commun des hommes; ils sont doublement ingrats et doublement absurdes, lorsqu'ils affichent l'impiété, et ce n'est que dans l'étude des livres saints qu'ils prendront le sentiment et le goût de la véritable grandeur.

FIN.

T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. <i>Réflexions préliminaires , et dessein de l'auteur.</i>	Pag. 1
CHAPITRE II. <i>Églises d'Italie.</i>	15
<i>Églises remarquables du reste de l'Italie.</i>	34
CHAPITRE III. <i>Églises remarquables en France.</i>	52
CHAPITRE IV. <i>L'Espagne.</i>	66
CHAPITRE V. <i>Le Portugal.</i>	70
CHAPITRE VI. <i>Allemagne.</i>	72
CHAPITRE VII. <i>La Suisse et le Nord.</i>	76
CHAPITRE VIII. <i>La Hollande.</i>	78
CHAPITRE IX. <i>La Pologne , le Danemarck , la Suède et la Russie.</i>	Ibid.
CHAPITRE X. <i>Angleterre.</i>	84.
CHAPITRE XI. <i>Turquie.</i>	98
CHAPITRE XII. <i>Les Chartreuses.</i>	99
CHAPITRE XIII. <i>Couvens. Italie.</i>	104
<i>France.</i>	108
<i>Espagne.</i>	125
<i>Portugal.</i>	126
<i>Allemagne et Suisse.</i>	132
<i>Russie.</i>	134
<i>Grèce et Asie.</i>	135
CHAPITRE XIV. <i>Cimetières , catacombes , hermi- tages , grottes.</i>	136

CHAPITRE XV. <i>Hôpitaux , hospices , universités , etc.</i>	Pag. 145
CHAPITRE XVI. <i>Calvaires et autres monumens publics.</i>	154
CHAPITRE XVII. <i>Des tableaux de collections.</i>	164
CHAPITRE XVIII. <i>Suite des collections de tableaux , etc. La France.</i>	191
CHAPITRE XIX. <i>Suite des collections de tableaux , etc. L'Espagne.</i>	198
CHAPITRE XX. <i>Suite des collections de tableaux , etc. Galerie de Dresde.</i>	203
CHAPITRE XXI. <i>Suite des collections de tableaux , etc. Dusseldorff.</i>	221
CHAPITRE XXII. <i>Suite des collections de tableaux , etc. Angleterre et Hollande.</i>	223
CHAPITRE XXIII. <i>Des costumes et des sites des tableaux religieux.</i>	230
CHAPITRE XXIV. <i>Des sujets nouveaux que l'on pourrait encore tirer des saintes écritures.</i>	233
CHAPITRE XXV et dernier. <i>Résumé de cet ouvrage.</i>	245

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE ;

CONTENANT tous les Traits, toutes les Anecdotes et les Superstitions relatives aux Fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire sainte et profane, et des détails sur quelques Plantes singulières, ou qui portent les noms de personnages célèbres, et sur celles qui servent aux Cultes religieux et dans les Cérémonies civiles des divers Peuples et des Sauvages; avec les Devises, les Proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu;

suivie d'une nouvelle intitulée :

LES FLEURS, ou LES ARTISTES.

PAR MADAME DE GENLIS.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 9.

MDCCCX.

THE HISTORY OF THE

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

AVERTISSEMENT.

J'AI passé beaucoup d'années à rassembler les matériaux de ce petit ouvrage , qui exigeoit d'immenses recherches ; car il falloit relire tout ce qu'on avoit lu , pour extraire des auteurs anciens , des voyages , de l'histoire des cérémonies religieuses , etc. quelques traits dispersés dans une infinité de volumes , et que , sans le projet de faire cet ouvrage , on avoit à peine remarqués. Mon goût pour les plantes m'a fait penser qu'il étoit curieux d'examiner quel rôle avoient pu jouer les végétaux , ces êtres presque animés , sur la surface de cette terre qu'ils embellissent , et j'ai trouvé quelque chose d'agréable dans l'idée d'attacher un souvenir à presque toutes les fleurs.

Je comptois , il y a quinze ans , joindre à ce texte toutes les plantes de la fable ; mais ayant entrepris un ouvrage sur la mythologie , qui contient déjà les fleurs consacrées aux faux dieux , et dont le troisième et dernier volume contiendra les métamorphoses , je ne parlerai ici que rarement , et en passant , des plantes de la mythologie.

Ayant fait un autre ouvrage sur les *Plantes usuelles* , dans lequel se trouvent plusieurs

plantes qui offrent des phénomènes très-curieux, je n'ai point parlé de ces plantes dans celui-ci; mais toutes les autres *plantes singulières*, qui ne sont point classées dans mes *Plantes usuelles*, le sont ici: de sorte qu'en réunissant ces deux ouvrages, on aura cette partie intéressante de la botanique très-complète, et qui ne se trouve réunie dans aucun livre. Je dirai la même chose pour quelques *anecdotes* qui manquent ici, comme par exemple sur le *quinquina*, sur le *safran*, sur le *rosier sauvage* et le *bédeguard*, sur la *rose de Jéricho*, le *sainfoin oscillant*, le *cacao*, la *yapana*, etc. etc. etc.

Ce volume délassera de l'étude un peu sèche de la botanique proprement dite, sans en détourner, et peut-être en donnera-t-il le goût à quelques personnes, en leur faisant connoître un assez grand nombre de plantes.

J'avois peint toutes ces plantes; mais cette collection est hors de France, dans des mains angustes, qui ont daigné en accepter l'hommage il y a trois ans. J'ai dû, dès lors, renoncer à les faire graver; ainsi, je n'offre au public que le texte de cet ouvrage, qui renferme du moins le fruit de vingt cinq ans de recherches (1),

(1) J'ai lu à Berlin, il y a douze ans, un ouvrage

et que j'ai annoncé à plusieurs époques , quand je comptois l'orner de planches. Au reste , c'étoit une dépense beaucoup trop considérable pour un ouvrage qui n'a rien de scientifique.

J'ai, depuis vingt ans surtout, dévoué entièrement à l'étude la liberté que de tristes évènements m'ont rendue. J'ai été encouragée dans un travail assidu , par la constante indulgence du public , et cela doit suffire. Je touche à la fin de cette longue carrière littéraire , qui pouvoit sans doute être beaucoup plus brillante , mais qui ne pouvoit être plus pure. Je la terminerai comme je l'ai commencée et parcourue , avec le même but , les mêmes principes et le même courage.

J'ai donné un grand nombre d'ouvrages , et je puis assurer avec vérité , que j'ai trop de respect pour le public , pour en avoir fait un seul avec négligence ou précipitation. Mais les gens qui veulent allier à l'étude la dissipation , les plaisirs , les visites , les affaires , l'ambition , n'ont aucune idée de ce qu'on peut faire en trente-quatre ans , quand on a renoncé

allemand (qui, je crois, n'a pas été traduit), sur les plantes de la Bille; j'en ai extrait plusieurs passages que j'ai placés dans ce livre.

aux spectacles, au grand monde; qu'on a, depuis sa première jeunesse, l'habitude de s'occuper; qu'on peut, à son gré, disposer de tout son temps, et qu'on s'est fait la loi de travailler tous les jours huit ou neuf heures. J'ai reçu le prix de cette persévérance, je le trouve dans le suffrage des bonnes mères, et dans la bienveillance des jeunes personnes pour lesquelles j'ai tant écrit. Presque tous mes ouvrages furent composés pour elles, et je veux leur consacrer encore mes dernières pensées et mes derniers travaux.

Qu'on me permette de répondre brièvement ici à quelques critiques sur mon dernier ouvrage, *la Maison rustique*, parce qu'elles ne sont fondées que sur des malentendus. Un journal justement célèbre (celui de l'Empire) a rendu de cet ouvrage le compte le plus favorable; mais l'auteur de l'extrait, dans son dernier article, me reproche, avec cette politesse de si bon goût qui lui est si naturelle, de n'avoir point placé dans la bibliothèque du château, la grande édition du *Génie du Christianisme*. M. de Châteaubriand ayant fait une édition particulière pour la jeunesse, j'ai cru entrer dans ses vues en préférant celle-là, et c'étoit une pensée bien naturelle. Qui pourroit

trouver du danger dans la lecture des ouvrages de M. de Châteaubriand ? il n'en est point qui puisse frapper l'imagination d'une manière plus utile. Personne ne sait mieux que moi apprécier les intentions si pures de l'auteur , et n'admire davantage l'éclat et la solidité de son noble talent.

Je n'ai qu'à me louer aussi de la manière aimable et remplie d'indulgence dont on a parlé de ma Maison rustique dans le Publiciste. D'autres journaux m'ont reproché de n'avoir pas mis dans ma bibliothèque une foule d'excellens ouvrages ; la réponse est facile. Je ne voulois pas proposer une acquisition de livres d'un prix excessif, je n'avois nullement le dessein d'offrir une bibliothèque complète.

Voici quelques autres critiques que je ne dois point passer sous silence , parce qu'elles ont été faites avec le ton d'honnêteté qui engage à répondre.

Je propose, dit-on, *un trop beau plan de maison*. Voulant donner l'idée de la manière de bâtir, je ne devois pas me contenter de n'offrir que le plan d'une petite maison : d'ailleurs, j'ai donné celui d'une simple ferme. Mon ouvrage ne présente, dit-on, encore que des *marquis* et des *comtes* ; il entroit dans mon

plan de faire reparoître des émigrés rendus à leur patrie. Il falloit , pour qu'ils fussent intéressans , qu'ils eussent perdu tous les biens de convention , afin de les mettre en état d'estimer mieux les biens réels ; je devois donc choisir pour mes personnages , des gens de la cour. Mais les leçons morales que contient cet ouvrage , s'appliquent plus naturellement aux classes inférieures : il est permis d'orner et de dorer *le cadre* d'un simple paysage.

On me reproche encore d'avoir donné la recette de *l'onguent divin*. Jamais onguent n'a eu plus de célébrité ; il est dans toutes les pharmacopées , et même dans les ouvrages de médecine les plus modernes et les plus estimés (1) : je n'ai pas dû l'omettre. On paroît s'étonner qu'il y ait du *vert de gris* dans cet onguent , cependant le vert de gris entre dans la composition de beaucoup d'autres onguens modernes. On dit que j'assure que cet onguent est bon pour tous les maux ; on s'est trompé : c'est ce que je n'ai ni dit , ni pensé. J'ai dit que *la bonne madame Fouquet prétendoit* qu'il est bon pour tous les maux , ce qui est fort différent.

Enfin , on a dit que des articles sur les che-

(1) Entr'autres dans la Thérapeutique de M. Alibert.

vaux sont inutiles à de jeunes personnes. J'ai annoncé une *Maison Rustique*, et dans toutes les Maisons Rustiques, *grandes* et *petites*, on parle avec détail des chevaux. J'ai donc dû en parler dans la mienne. D'ailleurs, cet ouvrage est fait pour la *jeunesse*, il est donc fait aussi pour les jeunes gens, et j'ai déjà la certitude que beaucoup de pères me savent bon gré de tout ce que j'ai dit sur les *jokeis*, les *cabriollets* et les *flatteries* des marchands de chevaux. Le journaliste qui fait cette critique, ajoute qu'il auroit désiré plus de tableaux, plus de scènes intéressantes, etc. Ce qui s'en trouve dans cet ouvrage formeroit un petit volume, en y joignant les réflexions qui naissent des différens sujets que j'ai traités; il m'a paru que c'étoit assez dans un livre de ce genre. D'ailleurs, je n'aurois pu, sans me répéter, tracer plus de scènes champêtres; je les ai toutes présentées successivement dans tous mes ouvrages: dans *Adèle et Théodore*, dans mon *Théâtre d'éducation*, dans les *Veillées du château*, dans mes *Romans* et dans mes *Contes*. Aucun auteur n'a parlé davantage des charmes de la solitude et de la vie champêtre, et n'a offert, sur ce sujet, un plus grand nombre de tableaux.

J'ai répondu à des critiques faites avec la

politesse qui convient à des gens de lettres, et je ne tâcherai de réfuter que celles-là, quand elles ne me paroîtront pas fondées ; car dans ce genre, on ne doit répondre qu'à ceux qu'on estime, et seulement lorsqu'il s'agit d'un ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse. Pour tous les autres, une femme surtout ne doit répondre que pour relever une méprise ou une erreur de fait.

LA
BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ARBRES.

CÈDRE DU LIBAN.

Ce ne sont ni des voyageurs, ni des naturalistes qui ont pu nommer le chêne *le roi des arbres*. La rose sera, dans tous les pays, la reine des fleurs; mais parmi les arbres, cet honneur n'appartient qu'au cèdre antique et majestueux, qui ne perd jamais sa verdure, et qui jadis ne croissoit que sur le mont Liban. Il prend jusqu'à cent trente-cinq pieds de hauteur; aussi a-t-il été le sujet d'une comparaison sublime, quand l'Esprit-Saint dit : *J'ai vu l'impie élever sa tête jusqu'aux cèdres du mont Liban; j'ai repassé, il n'étoit plus.*

Les Juifs avoient la coutume de planter un cèdre quand il leur naissoit un fils; et pour une

fille , ils plantoient un pin (1) ; et quand les enfans se marioient , on faisoit leur lit nuptial avec le bois de cet arbre , symbole naturel de la constance et de la pureté , parce qu'il est incorruptible , et qu'il peut durer des siècles. On lit dans l'histoire , qu'il s'est trouvé un tronc de cèdre dans le temple d'Apollon , à Utique , qui duroit depuis près de deux mille ans. Les anciens croyoient que ce bois avoit aussi la propriété de préserver de la corruption ; c'est pourquoi ils dépoisoient les manuscrits précieux dans des coffres de bois de cèdre. Cet usage donna lieu à un proverbe ; pour louer un ouvrage , on disoit qu'il *méritoit d'être enfermé dans une cassette de bois de cèdre.*

Le temple bâti par Salomon étoit décoré de bois de cèdre , qui lui fut envoyé par le roi Hiram.

La plus grande partie de la charpente du temple d'Ephèse étoit en bois de cèdre.

Dans les pays chauds , il découle du tronc de cet arbre une résine , qu'on appelle *cedria* ou *manna mastichine*. C'est un baume salutaire pour les plaies ; les Egyptiens l'emploient dans leurs embaumemens.

(1) Cette coutume existe dans quelques provinces de Russie. A la naissance de chaque enfant , on plante un arbre.

Il est un arbre moins célèbre, mais d'une plus longue durée que le cèdre, et d'une grosseur extraordinaire, le *boabab*, dont on appelle le fruit pain de singe. Ces arbres ne s'élèvent guère qu'à soixante-dix pieds de haut, mais leur grosseur est monstrueuse; ils ont communément soixante-dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de diamètre; on en a vu de si prodigieux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser en joignant les uns aux autres leurs bras étendus; ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence. On en cite de beaucoup plus gros encore. Les feuilles, communément, sont longues d'environ cinq pouces sur deux de large; les fleurs du genre des malvacées, et proportionnées à l'arbre, ne s'ouvrent que le matin, et se ferment à l'approche de la nuit. Les fruits ont quinze à dix-huit pouces de long sur cinq ou six de large; ils sont sains et rafraîchissans. Ces arbres, originaires d'Afrique, peuvent, dit-on, subsister trois ou quatre mille ans. Les nègres font un singulier usage de ces arbres; lorsqu'ils commencent à se carier, ils achèvent de les creuser; ils y pratiquent des espèces de petites chambres, dans lesquelles ils suspendent les cadavres de

ceux auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture, tels que leurs jongleurs, qu'ils méprisent parce qu'ils les croient des sorciers : ces cadavres s'y dessèchent parfaitement, et y deviennent de véritables momies sans aucune autre préparation.

- Il est fait mention encore dans l'histoire, d'arbres plus merveilleux par leur grosseur. Pline dit que les conquêtes d'Alexandre en firent connoître qui avoient pour l'ordinaire soixante pieds de diamètre ; on en cite plusieurs dans l'Histoire de la Chine, de plus gros encore, entr'autres un près de la ville de Kien, qui est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la province de Chékiang, a près de quatre cents pieds de circonférence, ce qui fait environ cent trente pieds de diamètre

LE PLATANE.

Elie'n conte très - sérieusement que Xercès *devint amoureux d'un platane*. Il le rencontra dans ses voyages, et il prit pour cet arbre *une violente passion* ; il fit dresser sa tente dans ce lieu, et passoit les jours et les nuits auprès de son platane. Absorbé dans de profondes rêveries, il y suspendit des colliers d'or,

des bracelets et beaucoup d'autres ornemens. Xercès resta là un temps considérable; on eut toutes les peines du monde à l'en arracher. Hérodote dit qu'il fit entourer ce platane d'un magnifique cercle d'or. En partant, il laissa un homme de sa suite, pour être la garde et le surveillant de cet arbre chéri. On ne peut expliquer cette bizarrerie qu'en supposant que ce platane rappeloit à Xercès quelque souvenir intéressant, quelque époque de sa vie chère à son cœur.

Le platane, chez les anciens, étoit consacré aux génies. C'est, après le cèdre, l'arbre le plus vanté dans la mythologie. Selon Pline, il fut apporté de l'Asie, de là à l'île de Diomède (nommée alors Pelagosa), où il servit d'ornement au tombeau de ce héros. Pline dit encore que cet arbre peut durer un grand nombre de siècles, et qu'il y en avoit un de son temps, dans un bois d'Arcadie, planté de la main d'Agamemnon. Les Grecs avoient la plus grande vénération pour cet arbre, ainsi que les Romains, qui le faisoient arroser avec du vin. Les Grecs en formoient les avenues et les bois qui environnoient leurs écoles à Athènes. Pline fait mention d'un platane célèbre en Lycie; cet arbre, d'une grosseur prodigieuse, étoit,

avec le temps, devenu creux; on le nommoit la *grotte végétante*; on y voyoit des bancs de mousse sur lesquels se repositoient les voyageurs. Le gouverneur de cette province y donna un repas à dix-huit personnes.

Caligula soupa avec quinze convives à Vélétri, sous un superbe platane, qu'il appeloit *son nid*. On lit dans l'Encyclopédie, que lorsque le platane fut apporté en France, on en faisoit un si grand cas, que l'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient se reposer sous son ombrage. En Perse, on le cultive dans les jardins et dans les rues, avec l'intention de prévenir toute espèce de contagion. On dit qu'en Angleterre, à *Good wood in Sussex*, on voit le plus beau platane qui soit en Europe.

L'épithalame d'Hélène; faite par Théocrite, passe pour un chef-d'œuvre; le poète suppose qu'elle est chantée par les filles de Lacédémone, couronnées de jacinthes. Ces jeunes filles y disent à Hélène: « Uniquement occupées de
» vous, nous allons vous cueillir une guir-
» lande de lotos, nous la suspendrons à un
» plane, et en votre honneur, nous y répan-
» dons des parfums; sur l'écorce du plane,
» on gravera ces mots: *Honorez-moi, je suis*
» *l'arbre d'Hélène* ».

LE PALMIER.

Cet arbre est très-fameux dans l'antiquité. Il est dit, dans l'Écriture-Sainte, que la prophétesse Débora, femme de Lapidoth et qui jugeoit le peuple, s'asseyoit sous un palmier qu'on avoit appelé de son nom, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Ephraïm, et que là, tous les enfans d'Israël venoient à elle pour faire juger leurs différens.

La fable fait souvent mention de cet arbre. On croyoit qu'un superbe palmier étoit tout à coup sorti de terre, à Délos, pour servir d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au jour Apollon. On voyoit à Délos, près de l'autel de ce dieu, un palmier que l'on prétendoit être cet arbre merveilleux. Homère en parle dans l'Odyssée. Cicéron et Pline en font mention, et disent qu'on le montrait encore de leur temps; on avoit pour ce palmier une vénération religieuse, on le croyoit immortel.

L'empereur Auguste aimoit Nicolas, le philosophe péripatéticien, et il donna le nom de *Nicolai* aux fameuses dattes de la vallée de Jéricho, pour les distinguer des dattes ordinaires; celles de Jéricho étoient les meilleures de toutes. Les musulmans disent que Mahomet

multiplia des dattes en faveur d'une jeune fille.

Saint Paul, premier hermite, s'enfonça dans les déserts de la Basse - Thébaïde. Là, il entra dans une grotte et résolut de s'y fixer, parce qu'il y trouva un beau palmier, au pied duquel couloit une fontaine d'une eau pure et transparente.

Tous les ans, au Tunquin, on recueille avec beaucoup de précaution l'*aréca* (fruit d'une espèce de palmier), on empoisonne cette noix, et par la plus abominable de toutes les superstitions, on la fait manger à un enfant, afin de rendre l'année heureuse par la mort de cette innocente victime!

La *palme*, branche du palmier, entre dans les ornemens d'architecture, et sert d'attribut à la victoire et au martyre; on en fait aussi le symbole de l'amour conjugal. L'infortunée Marie Stuart avoit pris pour devise, dans sa prison, une palme courbée sous le faix, et supposée prête à se relever avec ces mots : *Ponderibus virtus innata resistit*. La vertu sous le poids ne peut être accablée.

LE SYCOMORE.

On ne trouve que dans l'Écriture-Sainte un trait historique sur cet arbre. Zachée, chef

des publicains , se mêla dans la foule le jour de l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem , et pour mieux voir J. C. , il monta sur un *sycamore*. Le peuple coupa des branches d'arbres , et les étendit sur le chemin. C'est en mémoire de cette entrée à Jérusalem , que l'église a conservé l'usage de bénir des rameaux. On dit que les rameaux , portés par les disciples de J. C. , étoient d'olivier et de saule. Les rameaux bénis en Allemagne sont encore de saule; en Suisse on porte des branches de pin , ils sont de buis dans la plus grande partie de la France; dans les provinces méridionales , on bénit souvent des palmes.

LE CHÊNE.

La vallée de Mambré étoit située dans une belle campagne de la tribu de Juda , et près de la ville d'Hébron. Ce fut dans cette vallée qu'Abraham reçut la visite des trois anges , qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac. Un chêne de cette vallée devint fameux , parce qu'on croit qu'Abraham alloit souvent chercher le repos et la fraîcheur sous son ombrage. Bayle dit qu'on assuroit que ce chêne existoit encore sous l'empire de Constant. Ce fut sous un chêne

à Ephra que s'assit l'Ange du Seigneur, qui apparut à Gédéon.

Il est parlé dans la Bible du chêne de Thabor, près duquel Saül rencontra trois hommes que lui avoit dépeints le prophète Samuel, et qui devoient, avec d'autres rencontres prédites aussi par Samuel, lui servir de *signes* pour lui prouver qu'il alloit être roi.

Le prophète Daniel, pour confondre les vieillards iniques qui accusoient faussement l'épouse de Joakim, la chaste Suzanne, les interrogea séparément en présence de témoins. Il demanda à l'un, sous quel arbre il avoit surpris Suzanne avec le jeune homme ; le vieillard répondit que c'étoit sous un lentisque. Daniel ayant fait la même question à l'autre vieillard, reçut pour réponse que c'étoit sous un chêne.

Il paroît que dans ces anciens temps il y avoit des arbres dans le temple du vrai Dieu ; car la Bible dit que Josué écrivit les ordonnances et les préceptes du Seigneur dans le livre de la loi, et qu'il prit une très-grande pierre, qu'il mit sous un chêne, qui étoit dans le sanctuaire du Seigneur, afin que cette pierre servît de monument et de témoignage au peuple des paroles qu'il venoit d'entendre : c'est sans doute de cette coutume des Hébreux que les païens prirent celle

de mettre aussi des arbres dans leurs temples ; ces arbres d'abord furent véritables , ensuite ils les firent d'or et d'autres métaux. Les païens ont pris beaucoup d'autres usages du culte des Hébreux , leurs eaux lustrales , les couronnes de roses , dont leurs grands prêtres ornoient leurs têtes , les sacrifices d'animaux , les offrandes des biens de la terre , etc.

La nourrice de Rebecca fut enterrée sous un chêne auquel on donna le nom touchant de *chêne des pleurs*.

Les anciens croyoient que de tous les arbres le chêne étoit né le premier ; ils disoient que , parmi les hommes , les Arcadiens naquirent les premiers ; c'est pourquoi ils les comparoient au chêne.

Socrate juroit par le chêne , apparemment parce que cet arbre étoit consacré à Jupiter.

Il y avoit près de Priène , ville d'Ionie , un chêne près duquel mille Samiens furent tués dans un combat par les Prienniens. De-là vint la coutume qu'avoient les femmes de Priène , dans les choses importantes , de jurer par les *ténèbres du chêne* , parce qu'elles avoient perdu dans ce lieu leurs pères , leurs maris et leurs enfans. Les prêtres ou sacrificateurs de Jupiter s'appeloient Flamines ; mais le principal

ou chef étoit surnommé Flamine Diale. Il étoit assujéti à mille pratiques puérides et superstitieuses ; voici celles qui ont rapport aux végétaux : ce que l'on coupoit de ses ongles et de ses cheveux devoit être enterré sous un chêne ; il ne pouvoit toucher ni du lierre , ni des fèves , ni même prononcer les noms de ces plantes. On ne sait pas trop pourquoi cette prohibition du lierre : quant aux fèves, c'étoient des plantes funèbres que l'on répandoit sur les tombeaux ; dans les idées superstitieuses des anciens, on pouvoit craindre qu'elles ne portassent malheur. Il étoit aussi défendu au *diale* de tailler les branches de vigne qui s'élevoient trop haut, etc.

Il y avoit, chez les païens, beaucoup de bois sacrés ; on n'y trouvoit presque point de temple qui ne fût accompagné d'un bois consacré à la divinité qu'on y adoroit. Les païens avoient en général une grande vénération pour les forêts ; sentiment naturel , puisqu'ils les regardoient comme l'habitation d'une foule de divinités. La poésie a perpétué cette superstition , ou du moins elle nous conserve les sensations que causoient jadis les chimères , détruites depuis par la raison ; et c'est ainsi que nous éprouvons encore , dans le fond d'une vaste et sombre forêt , cette *horreur religieuse* qui ne fut ori-

ginairement inspirée que par l'idée de l'existence des faunes, des sylvains et des hamadryades. La plus fameuse des forêts étoit celle de Dodone, en Epire; elle étoit plantée de chênes consacrés à Jupiter, et ces chênes rendoient des oracles, en produisant de certains sons interprétés par les Dodonides, ou prêtresses du temple de Jupiter, édifice somptueux élevé dans cette même forêt.

La fable dit que le lit d'Endymion étoit placé sous un chêne voisin de la grotte des nymphes.

Sur le mont Lycée, en Arcadie, étoit un temple de Jupiter avec une fontaine; quand on désiroit de la pluie, on espéroit l'obtenir du dieu en jetant dans la fontaine une branche de chêne. Diodore de Sicile prétend que les chênes des monts Hérécens, en Sicile, étoient extraordinairement grands, et portoient des glands deux fois plus gros que ceux des autres chênes. Le même auteur dit aussi que, dans l'Hircanie, croissoit un arbre semblable au chêne, dont les feuilles produisoient du miel excellent. Ce fut un chêne qui coûta la vie au plus célèbre athlète de la Grèce, Milon de Crotone, toujours vainqueur à tous les jeux: il avoit une force prodigieuse. On rapporte qu'il tenoit une grenade dans sa main, et que, par la seule ap-

plication de ses doigts, sans écraser ni meurtrir ce fruit, il le tenoit si bien que personne ne pouvoit le lui arracher. Il mettoit le pied nu sur un palet graissé d'huile; et quelque effort que l'on fit, il n'étoit pas possible de l'ébranler, etc. Sa confiance en cette force surnaturelle lui devint funeste. Ayant trouvé sur son chemin un vieux chêne entr'ouvert par des coins qu'on y avoit enfoncés à coups de hache et de marteau, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains; mais dans cet effort, il dégagèa les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent, de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups. La vénération que les anciens avoient pour le chêne, donna lieu à un proverbe grec et latin: *parler au chêne*, signifioit parler en toute sûreté. Il y avoit encore sur le chêne un autre proverbe: quand on voyoit des gens dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils étoient *nés d'un chêne* ou d'un rocher, parce qu'anciennement on exposoit souvent les enfans dans des antres ou dans le creux des arbres. Enfin de nos jours, nous avons aussi un proverbe sur le chêne, relatif à la lenteur de son accroissement: *le marsault a payé le cheval*

avant que le chêne ait payé la bride. Le marsault est une espèce de saule. *Teut*, divinité des Celtes, étoit adoré dans les plaines sous la figure d'un chêne. Lucain compare Pompée à un vieux chêne chargé de superbes trophées.

Saint Bernard, jusqu'à l'époque de la seconde croisade, vécut ignoré dans une solitude absolue. Cet homme inconnu, qui, en sortant de ses forêts, et en rompant le silence pour la première fois, eut le pouvoir d'attirer autour de lui les peuples et les rois, et d'entraîner en Asie l'Europe entière, cet homme étonnant s'appeloit lui-même *le disciple des chênes et des hêtres*. Un tel disciple doit avoir fait de profondes méditations, et ne peut avoir que de grandes pensées!

On a montré long-temps dans le bois de Vincennes, aux environs de Paris, un *chêne* sous lequel Saint Louis s'asseyoit pour y écouter les plaintes ou les demandes de ses sujets et leur rendre justice; trône champêtre et populaire que la douce affabilité rendoit accessible de toutes parts, que le peuple en foule pouvoit entourer, et dont la vertu, l'amour et la reconnoissance assuroient l'inébranlable solidité.

Le chêne est , dans le blason, l'emblème de la force et de la puissance ; tout le monde connoît la belle fable de la Fontaine , du chêne et du roseau. En Angleterre, à un mille de Shrewsbury, au fond d'un bois, est *Boscobel house*, maison où Charles II, fugitif et proscrit, reçut une généreuse hospitalité. Près de là est le *royal oak* (le chêne royal), où, pour éviter les poursuites de ses ennemis, ce prince se tint caché ; aujourd'hui ce chêne est garanti par une muraille de briques, et il est entouré de lauriers qu'on y a plantés depuis cet évènement. Charles II, paisible possesseur du trône, revint voir et la maison où on l'avoit reçu, et le chêne dans lequel il s'étoit réfugié ; il y cueillit quelques glands qu'il planta dans le parc de St-James, et qu'il alloit arroser lui-même tous les matins. Dans le comté de Kent est la petite ville de *Seven Oaks* (sept chênes), ainsi nommée de sept vieux chênes, qui sont près de ce lieu.

Une médaille fut frappée et adjugée au duc de Bedford avec cette inscription : *Pour avoir semé du gland*. Harlay rapporte (dit Bomare) que, dans le comté d'Oxford, en Angleterre, le tronc d'un chêne produisit vingt tonnes de matières, et que ses branches rendirent vingt-cinq cordes de bois à brûler. Cet

arbre paroît être le même que Plot a cité dans son Histoire naturelle d'Oxford , dont les branches de cinquante-quatre pieds de longueur, mesurés depuis le tronc, pouvoient ombrager trois cent quatre cavaliers ou quatre mille trois cent quatre-vingt-quatre piétons. Ray raconte dans son *Histoire générale des Plantes* , que l'on voyoit , de son temps , en Westphalie plusieurs chênes d'une grosseur prodigieuse, dont l'un servoit de citadelle (1) , et dont un autre avoit trente pieds de diamètre sur cent trente pieds de hauteur. On peut juger du volume énorme que peuvent avoir ces arbres par celui dont furent tirées les poutres transversales du fameux vaisseau appelé le *Royal Doverling* , construit par les ordres de Charles I^{er} , roi d'Angleterre. Ce chêne fournit quatre poutres chacune de quarante-quatre pieds de longueur sur quatre pieds neuf pouces de diamètre. L'arbre qui servit de mât à ce vaisseau, mérite d'être cité quoique d'un autre genre ; il avoit quatre-vingt-dix-neuf pieds de long sur trente-cinq pieds de diamètre. On appelle *merrain* le cœur du chêne, on en

(1) Il est difficile de concevoir, malgré l'autorité de Bay, comment un chêne peut servir de citadelle.

fait des douves. Lorsque le bois de chêne est bien sec, et coupé dans une saison favorable, il dure jusqu'à six cents ans, pourvu qu'il soit à couvert des injures de l'air. Le chêne est utile dans toutes ses parties; on fait usage de l'écorce de cet arbre encore jeune, réduite en poudre et sous le nom de *tan brut*, pour tanner les cuirs; l'écorce sert aussi à teindre en jaune brun ou en noir. Celle qui a passé les cuirs, se nomme *tan préparé*; on en forme des mottes à brûler, on l'emploie aussi à faire des couches dans les serres chaudes. Le gland, fruit du chêne, est une excellente nourriture pour les cochons et les bêtes fauves, et sert au besoin à engraisser les volailles. En 1709, année de disette, on fit en France du pain avec la farine de notre gland: quoique ce pain fût désagréable au goût, il s'en fit une grande consommation dans plusieurs provinces. En Espagne, on vend dans les marchés des glands d'une saveur douce et agréable, qu'on y estime autant que nos châtaignes; la capsule du fruit appelée *avelanède* ou *valanade*, est d'usage en certaines contrées pour passer les cuirs.

Un prodigieux nombre de diverses espèces d'insectes vivent sur les chênes; c'est pourquoi l'on remarque sur ces arbres une grande quan-

tité de différentes espèces de galles, dont on fait usage pour préparer les étoffes à recevoir diverses espèces de teintures, ainsi que pour faire de l'encre; tout est utile dans ce bel arbre, l'écorce, l'aubier, le bois, les feuilles, les fruits, le gui, plante parasite; l'espèce de champignon qui est nommé *agaric de chêne*, la mousse même, en un mot, les diverses productions du chêne tant naturelles qu'accidentelles, sont d'usage dans les arts ou en médecine. Ainsi le chêne majestueux, ornement de nos forêts, jouit d'une juste prééminence sur tous les arbres de l'Europe, puisqu'il la doit surtout à son utilité. Des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il se trouve des bézoards dans l'estomac des animaux, offrent un phénomène vraiment singulier. On en a rencontré dans le chêne, dans le bouleau, dans le pin. M. de Haller dit que l'on trouve quelquefois une pierre, et même très-dure, dans la noix de coco, et que c'est une rareté estimée aux Indes.

Le balawa, un des arbres qui produit le vernis de la Chine, est sujet à une monstruosité qui consiste en ce qu'il produit souvent, à son extrémité supérieure, une pierre que les Chinois nomment *sangite*, d'un pouce de

diamètre , pesante , froide , dure , et résistant à la lime. Les Macassars estiment beaucoup ces pierres ; ils les attachent à leur ceinture , leur attribuent la vertu de rendre heureux , et de préserver des blessures à la guerre ; ils s'en servent aussi comme de pierre de touche pour éprouver les métaux. Quelques gens ont regardé les pierres judaïques comme des glands pétrifiés ; mais on croit plus communément que ce sont des tubercules ou pointes d'oursins pétrifiés.

LE PEUPLIER.

Homère dit dans l'Iliade , que le bouclier d'Ajax , fils de Télamon , avoit été fait par un habile ouvrier d'Hylé , nommé *Tychius*. On prétend que ce fut par reconnoissance qu'Homère fit mention de cet ouvrier , parce que manquant de subsistance , ce grand poète avoit été reçu et bien accueilli par un corroyeur d'Hylé , nommé *Tychius* ; et l'on montra pendant fort long-temps l'endroit où Homère récitoit ses vers à *Tychius* , sous un peuplier né dans ce temps , et que cette particularité rendit célèbre. Le peuplier étoit consacré à Hercule.

La fable donne une origine bizarre à la double couleur de la feuille du peuplier blanc.

Lorsqu'Hercule descendit aux enfers, il portoit une couronne de peuplier, et ce qui touchoit la tête, conserva sa couleur naturelle blanchâtre, tandis que la partie de la feuille qui étoit en dehors fut noircie par la fumée de ce ténébreux séjour.

Une société de beaux esprits d'Allemagne, dans ce siècle, a fait imprimer en allemand un livre qui contient les devises prises par tous les membres de cette espèce d'académie; tous les sujets des devises sont tirés des végétaux. Voici, dans ce grand nombre d'emblèmes, les seules qu'on puisse citer : « Un jeune peuplier : *En peu de temps il s'élèvera* ; une ortie : *Brûlant dès la jeunesse* ; un cocotier : *Utile en tout* ». Le peuplier est un grand arbre, dont il y a trois espèces principales : le peuplier blanc, le peuplier noir, et le peuplier *tremble*, désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*. Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit. Les fleurs femelles sont disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve des pistils. Il y a une espèce de peuplier noir, que l'on nomme aussi *tacamahaca* ; ses boutons répandent un baume très-

odorant ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *baumier*.

Le mélèze, le sapin et le pin produisent des résines nommées térébenthine ; la plus âcre est celle que l'on retire des pins. Les mélèzes acquièrent jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Les mélèzes des Alpes portent sur leurs grosses branches, vers la fin de mai, de petits grains blancs ; c'est ce qu'on appelle la manne de Briançon : c'est encore sur le mélèze que se trouve le meilleur agaric, employé en médecine.

Les peupliers noirs ont aussi des boutons odorans, et l'on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés, et dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui répandent une aussi bonne odeur que celui de l'espèce à feuilles ovales, nommé *baumier*. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte, étant pilées et appliquées sur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleurs des peupliers une espèce de cire. On a tenté, avec succès, de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences du peuplier. En outre, M. Schaeffer a fait filer et tricoter le coton du peuplier, et il en a formé des tissus de toile.

Ses essais multipliés sur diverses substances végétales, dit Bomare, tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne puisse obtenir du papier. La pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne et du saule, la pomme de terre, les tiges des chardons, le blé de Turquie, et jusqu'aux tourbes d'Hanovre et de Bavière, se sont convertis en papier sous ses mains industrielles.

Quelques auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, si on la répand en parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant. Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps. On en voit qui, au bout de douze ans, sont de la grosseur d'un muid, c'est - à - dire, qu'ils ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diamètre, grosseur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans.

LE SAULE.

Dans la troisième églogue de Virgile, un berger dit : « La jeune et folâtre Galatée me jette une grenade ; mais en fuyant, elle désire qu'un coup-d'œil découvre son badinage ».

Les Scythes, suivant Hérodote, avoient parmi eux des devins qui faisoient leurs sortilèges avec des baguettes de saule. Le Père Bouhours cite cette devise : « Un saule coupé; et pour âme : *Il croît par ses blessures* ».

Il y a un très-grand nombre d'espèces de saules; quelques-unes sont nommées *osiers*, lorsqu'elles se plient avec facilité. On a vu des saules creux qui avoient neuf pieds de diamètre, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de circonférence, et qui fleurissoient tous les ans.

Les feuilles et les chatons de saule sont estimés astringens. Le bois du saule, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, comme le pourroit faire une pierre à aiguiser.

Les fleurs de plusieurs saules ont un parfum agréable. On distille d'un saule de Perse une eau dont l'odeur est, dit-on, délicieuse. Bomare parle d'une espèce de saule d'Allemagne, dont les habitans tirent une sorte de coton dont on fait de la ouète et beaucoup d'autres choses. Les deux plus beaux *saules pleureurs* qui soient en Angleterre, se trouvent près de Londres, à Twickenham, dans la maison de Pope, sur une terrasse charmante baignée par la Tamise. Ces deux saules sont également remarquables par leur grosseur et

la surprenante étendue de leurs branches qui forment deux grands bosquets.

En Angleterre , dans la ville de Litsfield , patrie de Samuel Johnson , on montre, près de la cathédrale , un énorme saule pleureur planté par ce célèbre écrivain dans son enfance.

LE TILLEUL.

On dit que l'écorce moyenne et membraneuse du tilleul , quand elle étoit récente , ser voit aux anciens de papier pour écrire , et que c'est cette seconde écorce que les Grecs appeloient proprement *phylira* , qui est le nom grec de cet arbre.

Le tilleul acquiert quelquefois une grandeur et une grosseur monstrueuse. Ray parle d'un tilleul mesuré en Angleterre , qui , sur trente pieds de tige , avoit quarante-huit pieds de circonférence , c'est-à-dire , seize pieds de diamètre , ce qui surpasseroit beaucoup le fameux tilleul du duché de Wirtemberg , qui avoit fait donner à la ville de Neustadt le nom de *Neustadt-Ander grossen linden* (la ville du grand tilleul). Ce dernier n'avoit que neuf pieds de diamètre ; mais il étoit d'une élévation prodigieuse. On fait des cordes avec l'é-

corce des jeunes tilleuls ; ces cordes ont la propriété de se conserver plusieurs années dans l'eau sans se pourrir, et de fermer exactement les joints qu'elles remplissent. On fait aussi avec cette écorce de grosses toiles.

Dans le temps de la ligue, chaque parti, maître d'un village, plantoit un tilleul dans la place principale : si l'on étoit chassé du village, le parti vainqueur abattoit le tilleul de l'ennemi et en replantoit un autre.

LE LAURIER.

Cet arbre est le symbole brillant de tous les genres de triomphe ; il couronne le front des vainqueurs, et il est l'attribut plus glorieux encore de la clémence. Cette vertu divine, personnifiée, est représentée, dans les médailles antiques, sous la figure d'une femme tenant une pique et une branche de laurier.

Le premier temple d'Apollon, à Delphes, fut formé de branches de laurier qu'on apporta de la vallée de Tempé, et qu'on entrelaça artistement. Ainsi ce temple du dieu de la poésie et de la musique n'offroit, dans sa construction, dans ses détails et dans son ensemble, que le symbole de la gloire. Il avoit la forme d'une cabane.

On appeloit *daphnéphages* (mangeurs de lauriers) des espèces de devins , qui , se disant inspirés par Apollon , mâchoient des feuilles de laurier avant de rendre leurs oracles.

On employoit le laurier dans d'autres espèces de divinations , et surtout en le jetant dans le feu ; il falloit , pour en tirer un bon augure , que les feuilles pétillassent ; on les mettoit aussi la nuit sous son chevet , pour avoir des songes prophétiques ; on les plantoit autour de sa maison pour se porter bonheur. Les faisceaux des magistrats étoient entourés de lauriers : on recouvroit de lauriers les lettres et les tablettes qui annonçoient d'heureuses nouvelles.

Les anciens attribuoient au laurier la propriété de garantir le blé de la nielle , et de n'être jamais frappé de la foudre. Cette croyance a duré long-temps après la chute du paganisme ; c'est sur cette superstition que se fonde la devise du fameux comte de Dunois : elle représentoit un laurier sous un ciel orageux , et pour âme : « *Terræ solum natale tuetur* ; je préserve et je défends la terre qui me porte ». Aujourd'hui encore, dans les Pyrénées, les paysans, lorsqu'il tonne, se couvrent de branches de laurier pour se garantir de la foudre. †

Théophraste dit que les gens superstitieux,

pour se préserver de quelque malheur ou de quelque souillure, gardoient tout le jour, dans leur bouche, une feuille de laurier.

On lit, dans l'Enéide, que dans une cour intérieure du palais de Latinus, étoit un vieux laurier que le roi y avoit trouvé en jetant les fondemens de la citadelle, qu'il conserva et qu'il consacra à Apollon. De ce laurier la ville fut nommée Laurente, et les peuples Laurentins. Un jour un essaim d'abeilles vint se reposer sur ce laurier; les devins, consultés à ce sujet, dirent qu'un prince étranger viendrait, avec un peuple nombreux, régner dans l'empire. L'arrivée d'Enée vérifia cette prédiction.

Lorsque Pyrrhus entra dans le palais de Priam, il trouva ce malheureux roi réfugié, avec sa famille, près d'un autel des dieux pénates, ombragé d'un laurier.

Les antiquaires appellent *hypoglottite* (1), une couronne de laurier d'Alexandrie.

Porte-lauriers. On appeloit ainsi la fête qu'on célébroit tous les neuf ans en Béotie, en l'honneur d'Apollon Isménien. Son nom grec étoit *daphnéphorie*; en voici l'origine. Les Eoliens,

(1) Ce mot *hypoglottite* est aussi le nom d'une glande située sous la langue.

qui habitoient Arne et les lieux circonvoisins, en étant sortis pour obéir à un oracle, vinrent ravager le territoire de Thèbes qu'assiégoient alors les Pélasges. Les deux armées se trouvant en même temps dans l'obligation de chômer une fête d'Apollon, il y eut suspension d'armes, pendant laquelle les uns coupèrent des lauriers sur l'Hélicon, les autres sur les bords du fleuve Mélas, et tous en firent au dieu une offrande. D'un autre côté, Polémathas, chef des Béotiens, vit en songe un jeune garçon qui lui faisoit présent d'une armure complète, avec ordre de consacrer tous les neuf ans des lauriers au même dieu; et trois jours après ce songe, ce général défit les ennemis. Il eut soin de célébrer la fête ordonnée, et la coutume s'en est depuis conservée religieusement. Voici maintenant en quoi consistoit cette fête: On prenoit le bois d'un olivier, on le couronnoit de lauriers et de diverses fleurs, et on en décoroit le sommet d'une sphère de cuivre, à laquelle on en suspendoit d'autres plus petites. Le milieu de ce bois étoit environné de couronnes pourpres, moindres que celles qui en ornoient le sommet, et le bas étoit enveloppé d'une étoffe à franges de couleur jaune. La sphère supérieure désignoit le soleil, qui étoit Apollon;

la seconde représentoit la lune ; et les plus petites figuroient pour les autres planètes et pour les étoiles. Les couronnes, qui étoient au nombre de trois cent soixante-cinq, offroient une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon , ayant père et mère, menoit la marche, et son plus proche parent portoit devant lui l'olivier couronné. Le jeune garçon le suivoit le laurier à la main, les cheveux épars, la couronne sur la tête. Il étoit vêtu d'une robe brillante qui lui descendoit jusqu'aux pieds, et ayant pour chaussure celle qui devoit son nom à Iphicrate. Il étoit suivi d'un chœur de jeunes filles, portant des branches de lauriers , chantant des hymnes, en équipage de suppliantes ; et la procession se terminoit au temple d'Apollon Isménien. — *Encyclopédie.*

Virgile eut pour mère une femme qui s'appeloit *Maïa*, comme la mère du dieu de l'éloquence. *Maïa*, étant grosse de Virgile, songea qu'elle avoit enfanté une branche de laurier, et que l'ayant plantée dans la terre, il s'en étoit formé sur-le-champ un arbre majestueux, couvert de fleurs et de fruits de toute espèce. On peut soupçonner que ce rêve n'a été connu que depuis la publication de l'*Énéide*. Le tombeau de ce grand poète est auprès de Naples ; on y

voit un laurier produit, dit-on, par les cendres de Virgile.

Jean-Antoine Campanus, l'un des plus savans prélats d'Italie au quinzième siècle, étoit fils d'une paysanne qui, se trouvant surprise des douleurs de l'enfantement tandis qu'elle travailloit aux champs, accoucha de lui sous un laurier, ce qui fut trouvé d'un bon augure.

D'Aubigné, à qui Henri IV, avant ses exploits au commencement des guerres civiles, avoit demandé des étrennes, lui envoya un bouquet emblématique, composé d'olivier, de laurier et de cyprès, avec un sonnet, dont le sens étoit qu'il falloit *faire une bonne paix, ou vaincre ou mourir*.

Il croît en Amérique une espèce de laurier nommé *archourou*, dont le fruit renferme des semences violettes. Les oiseaux qui en mangent ont la chair violette et amère.

CYPRÈS.

L'antiquité fit du cyprès un arbre funèbre, consécration fondée sur la fable de Cyparisse, changé en cyprès par Apollon. On trouve dans le poème de Claudien, intitulé *l'Enlèvement*

de Proserpine , une fiction admirable très-peu connue , dont je ne citerai que ce qui se rapporte à mon sujet ; je copierai la traduction de M. de Mérian (1).

Le poète dit que Cérès , décidée à parcourir la terre pour chercher sa fille , se précipita vers l'Etna pour y préparer les flambeaux qui devoient éclairer sa route durant la nuit, et il poursuit ainsi :

« Sur un gazon voisin , deux cyprès que le
 » fer n'avoit point endommagés, élevoient leurs
 » têtes altières , ils surpassoient en beauté ceux
 » qui, du haut de l'Ida , se réfléchissent dans
 » les eaux du Simois. L'Oronte n'en arrose
 » point de pareils dans le bocage d'Apollon
 » planté sur ses heureux bords ; semblables en
 » tout, leurs cimes montent à la même hau-
 » teur, on les prendroit pour des jumeaux ;
 » c'est sur eux que Cérès va diriger ses coups :
 » déjà elle rattache sa robe flottante, déjà ses
 » bras sont découverts , déjà la hache fatale
 » est élevée ; frappés tour à tour, les arbres
 » tremblent et plient sous les puissans efforts

(1) De la *Colonie française* à Berlin , de l'académie de cette ville , et qui fut long-temps honoré de la faveur du grand Frédéric.

» de la déesse ; leur chute est commune , et
 » tandis que leurs branches heurtent la terre ,
 » on entend gémir les faunes et les dryades ;
 » mais Cérès les saisit et les tient élevés dans
 » les airs : alors abandonnant aux vents sa
 » longue chevelure , elle monte au faite brû-
 » lant de l'Etna ; elle franchit ce terrain em-
 » brasé , ces rochers inaccessibles , elle foule
 » ces sables ardents où nul mortel n'imprima
 » de vestige. A peine Cérès est parvenue à la
 » bouche du volcan , qu'elle y plonge ses cy-
 » près renversés ; elle remplit ainsi cette large
 » ouverture , et ferme toute issue à la flamme
 » ondoyante ; les feux comprimés tonnent
 » dans les entrailles de ce mont formidable ;
 » Vulcain est emprisonné dans ses forges , et
 » les vapeurs resserrées cherchent en vain des
 » soupiraux. Les pointes rougies des cyprès ,
 » et le soufre enflammé qui fait pétiller leurs
 » branches , augmentent les embrasemens de
 » l'Etna ; alors , pour faire suffire ses flam-
 » beaux à sa longue route , la déesse rend leur
 » feu durable , en y versant le suc mystérieux
 » dont le soleil et la lune arrosent leurs cour-
 » siers immortels (1) ».

(1) L'idée de donner pour flambeau à Cérès deux

Le cyprès vulgaire est un grand arbre originaire des pays orientaux. Théophraste dit que les portes du temple d'Éphèse étoient faites de ce bois incorruptible ; l'histoire rapporte aussi que les portes de Saint Pierre de Rome, qui étoient de cyprès, ont duré depuis Constantin le Grand, jusqu'au temps du pape Eugène IV, c'est-à-dire, pendant l'espace de onze cents ans, et qu'elles étoient encore très-bonnes lorsque ce pontife les fit remplacer par des portes de bronze. Les caisses dans lesquelles on renferme les momies en Egypte, sont de bois de cyprès. Ce fut Phocion qui dit à un jeune homme qui parloit avec plus de vanité que de bon sens : « Jeune homme, tes discours ressemblent aux » cyprès, ils sont grands et hauts, et ne portent » point de fruits ». On appeloit autrefois dans l'île de Candie *dos filiae*, les plantations de cyprès, parce que les Candiots les donnoient pour dot à leurs filles (1). On prétend que cet arbre bonifie l'air par son insensible transpira-

cyprès, est d'autant meilleure, que dans les temps héroïques on ne se servoit, pour s'éclairer, que de branches d'arbres résineux.

(1) Aujourd'hui, dans quelques parties des Etats-Unis de l'Amérique, les jeunes personnes n'ont point d'autre dot qu'un certain nombre de planches également sciées.

tion. Les médecins orientaux envoyoient les poitrinaires dans l'île de Candie, où ces arbres abondent.

Tout le monde connoît ces vers de M. de Lille :

. Et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier.
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.

LE PIN.

Les Doloniens élurent pour roi Miltiade, fils de Cypcéus. Ce dernier déclara la guerre aux habitans de Lampsaque, qui lui dressèrent une embûche, et le firent prisonnier; Crésus, roi de Lydie, qui étoit ami de Miltiade, fit dire à ses vainqueurs que, s'ils ne remettoient pas ce prince en liberté, il les *abattroit comme les pins*; ce qui signifioit qu'il les détruiroit sans leur laisser l'espérance de pouvoir se rétablir; parce qu'il est d'expérience que la souche d'un pin qu'on a abattu ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres.

Les pins, qui ressemblent beaucoup aux sapins, sont des arbres résineux, conifères, et d'une utilité infinie. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une seule pièce, avec les troncs des gros pins qu'ils creusent. Plusieurs espèces de pins fournissent de la résine sèche et liquide, du goudron, du brai gras, etc. On fait aussi, avec la résine jaune que l'on retire du pin, en la fondant sur une mèche, une espèce de chandelle qui peut servir au besoin. Les cônes, ou pommes de pin, même les bourgeons, sont réputés salutaires contre les rhumatismes, le scorbut et la gravelle. On en fait une décoction dans le petit-lait. Les *pignons*, ou *amandes de pin*, contenus dans ces fruits, sont bons à manger; ils sont adoucissans et béchiques. Le pin vient bien presque partout, et c'est l'arbre dont on peut tirer le plus d'utilité et de profit. Il n'y a point de province en France qui fournisse autant de différentes espèces de résine du pin que la Guyenne.

Les pins sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingts ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents ans. On a remarqué que l'air imprégné des exhalaisons balsamiques des pins est *très - salulaire*, *surtout aux phthisiques*.

Les Grecs représentoient leur dieu Lunus avec le bonnet phrygien , et tenant une pomme de pin. Dans la fable , les vaisseaux d'Enée changés en nymphes , étoient faits de pins consacrés à Cybèle.

L'histoire des temps fabuleux dit que Sinis (que d'autres appellent Cercyon) étoit un voleur fameux par son atroce cruauté. Ce scélérat , surnommé *le ployeur de pins* , se tenoit sur les grands chemins , et lorsqu'il saisissoit un homme , il l'attachoit à deux gros arbres courbés et rapprochés par la cime , lesquels , en se redressant , mettoient en pièces l'infortuné. Thésée extermina cet abominable brigand.

Les pommes de pin étoient employées , non-seulement dans les mystères de Cybèle , mais encore dans ceux de Bacchus , dans ses sacrifices , dans les orgies et dans les pompes ou processions. On offroit même des sacrifices de pommes de pin , et on en voyoit souvent sur les autels de Bacchus , de Cybèle et d'Esculape.

La pomme de pin est aussi un ornement de sculpture.

L'ORME.

La ville d'Ulm doit son nom à une grande

quantité d'ormes qui se trouvoient dans son territoire. Cet arbre, chez les anciens, étoit un arbre funéraire; on en plantoit autour des tombeaux.

La fable dit que ce fut sous un orme qu'Orphée, après la mort d'Eurydice, déplora son malheur sur sa lyre, et que ses premiers sons firent naître une forêt d'ormes.

La fable dit encore qu'Achille tua Ætïon, père d'Andromaque, mais qu'il lui éleva une tombe, que les nymphes des montagnes entourèrent d'ormeaux. Dans l'Iliade, deux fleuves de Phrygie, le Xanthe et le Simoïs, se réunissent contre Achille; ils se débordent, et Achille, en danger d'être entraîné par leurs eaux, arrache un orme, l'abat, s'en fait un pont et se sauve ainsi.

Anciennement en France, les chasseurs appendoient aux portes des églises les dépouilles des animaux qu'ils avoient tués. Ensuite pour mettre plus commodément ces trophées, on imagina de planter un orme devant chaque église. Enfin, on supprima ces espèces d'offrandes, mais les ormes durèrent long - temps après l'abolition de cette coutume; on conserva même l'usage de planter des ormes en face des églises de village.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diamètre. Ce botaniste rapporte qu'un orme de dix-sept pieds de diamètre ayant été débité, sa tête seule produisit quarante - huit chariots de bois à brûler, et que son tronc, outre seize billots, fournit huit mille six cent soixante pieds de planches; toute sa masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux, à peu près de même taille, qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme, qui s'y retira d'abord pour faire ses couches.

L'écorce de l'orme pyramidal, ou de l'orme à feuilles étroites, est remplie, ainsi que les feuilles, d'un suc mucilagineux et gluant, propre à la réunion des plaies. On trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme certaines vessies qui s'enflent jusqu'à la grosseur du poing. Ces excroissances sont formées par des piqûres d'insectes, qui ont donné lieu au suc de s'étendre. Ces vessies contiennent une liqueur nommée *eau d'ormeau*, dans laquelle on voit nager des pucerons verdâtres; elles sont très-nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies récentes et pour les chutes. On passe ce baume naturel pour

en séparer les pucerons. Les paysans d'Italie et de Provence y font infuser des sommités de millepertuis; la liqueur devient rouge, et se conserve plusieurs années; la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, et que ses graines le sont aux oiseaux; mais ces feuilles sont une excellente nourriture, en hiver, pour les moutons, les chèvres et les bœufs.

Voici, sur l'orme, de jolis vers de Gresset :

Feuillage antique et vénérable,
 Temple des bergers de ces lieux,
 Orme heureux, monument durable
 De la pauvreté respectable
 Et des amours de leurs aïeux;
 O toi! qui depuis la durée
 De trente lustres révolus,
 Couvres de ton ombre sacrée
 Leurs danses, leurs jeux ingénus;
 Sur ces bords, depuis ta jeunesse
 Jusqu'à cette verte vieillesse,
 Vis-tu jamais changer leurs mœurs,
 Et leur félicité première
 Fuir devant la fausse lumière,
 De mille brillantes erreurs?
 Non. Chez cette race fidèle,
 Tu vois encor ce pur flambeau

De l'innocence naturelle ,
Que tu voyois briller chez elle ,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau.
Et pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté ,
Tu nous offres pour leur histoire ,
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe , règne sur les âges ,
Échappe toujours aux ravages
D'Éole , du fer et des ans ;
Fleuris jusqu'au dernier printemps ,
Et dure autant que ces rivages.
Au chêne , au cèdre fastueux ,
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux ;
Les lambris couvrent de faux sages ,
Tes rameaux couvrent des heureux.

L'IF.

On ne trouve en Suisse , sur le Hatttemberg , que quelques touffes d'ifs. Les habitans de ces montagnes ont , pour ces arbres , une sorte de vénération , parce qu'autrefois on en faisoit des arbalètes et des bois de lance , et qu'alors il étoit défendu , sous les peines les plus sévères , d'en couper pour aucun autre usage.

Le mauvais goût abuse souvent encore de la facilité avec laquelle on peut tailler l'if , et lui

donner toutes sortes de formes. Tout ce qu'on pourroit se permettre, seroit de le tailler quelquefois en vases, en colonnes, en obélisques; mais les dragons, les oiseaux monstrueux, les ours, etc., devroient être à jamais bannis de tous les jardins.

Dioscoride, Galien et Pline ont regardé l'if comme un poison. Jules - César, dans ses Commentaires, dit que Cativulcus, roi des Eburoniens, s'empoisonna avec du suc d'if. Mais il paroît que l'if, dans nos climats, n'a pas de propriétés aussi vénéneuses. Cependant il est constaté que ses feuilles et ses baies ont, même en France, une vertu narcotique très-dangereuse.

LE MYRTE.

Le myrte est consacré à l'amour, sans doute à cause du parfum et de la délicatesse de son feuillage, de l'agrément de ses fleurs, de la forme allongée de ses branches, dont il est facile de former des guirlandes et des couronnes, et peut-être aussi parce que cet arbre ne croît naturellement que dans des sables brûlans, dont il semble écarter ou bannir toutes les autres plantes, comme s'il vouloit régner seul dans le terrain qu'il occupe; image

assez frappante de la tyrannie du dieu dont il est le symbole.

Dans l'antiquité, les couronnes de myrte s'appeloient *naucratites*. L'origine de ce nom vient de la fable suivante : Hérostrate, marchand naucratien, voyageoit sur mer avec une petite statue de Vénus ; il s'éleva une horrible tempête, on implora la statue, la déesse fit naître, autour et dans le navire, une multitude prodigieuse de myrtes verts, dont les matelots formèrent des couronnes ; on arriva heureusement à Naucrate. Hérostrate consacra dans le temple de Vénus la statue et les myrtes. Il donna un festin, et il distribua aux convives des couronnes de ce myrte ; depuis ce temps les couronnes de cet arbre furent appelées *naucratites*. Pausanias raconte que Vénus avoit à Lemnos une statue de myrte verdoyant, que Pélops lui avoit faite pour épouser Hippodamie : on montrait, auprès de Trézène, un myrte sous lequel, disoit-on, Phèdre jadis regardoit de loin Hippolyte sur son char, allant à la chasse ; Phèdre, dans sa rêverie, avoit, avec l'aiguille de ses cheveux, criblé les feuilles de ce myrte. On bâtit dans ce lieu un temple dédié à Vénus spéculatrice.

Les Romains élevèrent un temple à Romulus,

sous le nom de Quirinus; ce temple fut refait sous le consul Lucius Papirius Cursor, l'an trois cent six avant J. - C. On y vit alors le premier cadran solaire qu'il y ait eu à Rome. Il y avoit devant ce temple deux myrtes, l'un réputé plébéien, l'autre patricien, qui, par leur force ou leur langueur alternative, étoient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

Un poète moderne adresse ces jolis vers à un myrte, sur lequel étoient tracés deux noms :

Ne parle plus d'Éléonore,
Rejette ces chiffres menteurs;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

LE LIERRE EN ARBRE.

Avant la métamorphose de Daphné, les couronnes consacrées à Apollon étoient de lierre ou de myrte.

Pope, dans ses vers, dit que le *poète critique* est couronné de lierre.

Chez les Grecs, dans les cérémonies du mariage, lorsque les futurs époux arrivoient au temple, le pontife leur présentoit une branche de lierre, symbole du lien qui devoit les unir :

c'est ce qui fait dire à Claudien , qu'aux noces de Proserpine, le Cocyte , *couronné de lierre*, ne roula que des flots de lait.

Suivant la fable, l'infortunée Lamia , après avoir perdu tous ses enfans , se retira dans un antre entièrement tapissé de lierre et d'if.

Alexandre le Grand étant chez les Nyséens , où l'on prétendoit que Bacchus avoit pris naissance , voulut visiter la fameuse montagne de *la Cuisse*, ainsi nommée , suivant la tradition, de la cuisse de Jupiter où Bacchus fut renfermé après la mort de Sémélé (1). Cette montagne étoit couverte de belles plantations de lauriers, et le lierre y croissoit en abondance ; les Macédoniens n'avoient pas vu de lierre depuis qu'ils parcouroient l'univers pour le conquérir ; ils furent transportés de joie en apercevant une plante qui leur rappeloit le doux souvenir de leur patrie ; aussitôt ils se mirent à cueillir du lierre, et ils s'en firent des couronnes en chantant des hymnes en l'honneur de Bacchus.

Le lierre en arbre peut être de quelque utilité ; ses fleurs en ombelles sont rosacées, et composées chacune de six pétales de

(1) Il est probable que le nom de la montagne aura fait inventer la fable.

couleur herbacée. Ses feuilles sont, en hiver, une bonne nourriture pour le menu bétail. Elles sont de quelque usage en médecine; on prétend que leur décoction noircit les cheveux. On a observé que des feuilles de mûrier, prises sur des arbres voisins d'un lierre, avoient fait mourir les vers à soie qui en avoient mangé. Quelques anciens auteurs donnent pour un fait certain, que du vin mis dans un vaisseau de bois de lierre, récemment coupé, peut servir à constater si l'on a mêlé de l'eau dans ce vin, parce que le vin passe à travers les pores du bois, et que l'eau reste. Quelques auteurs modernes prétendent, au contraire, que c'est l'eau qui passe et que le vin reste. Mais des expériences bien faites prouvent que les deux liqueurs filtrent également à travers ce bois. Dans les pays chauds, il découle du tronc des plus gros lierres une résine qui est de quelque usage en médecine. Le lierre de Bacchus, *hedera dyonisia*, a son fruit doré. Il est commun en Grèce, mais ses feuilles sont semblables à celles de notre lierre.

Le lierre terrestre, *hedera terrestris*, est tout à fait différent du lierre en arbre; il est de la classe des labiées, c'est le *glecoma hederacea* de Linnée. On prétend que le suc de

cette plante , aspiré par les narines , guérit entièrement le plus violent mal de tête.

Ptolomée Philopator ordonna (dit l'Encyclopédie) qu'on imprimât une feuille de lierre sur les juifs qui avoient quitté leur religion.

Il en est des végétaux comme des hommes ; il y a parmi eux beaucoup de réputations usurpées , ou souvent injustement noircies ; plusieurs plantes n'ont dû leur vogue qu'au caprice ; d'autres , avec un mérite réel , sont tombées dans l'oubli ; d'autres enfin , dignes d'attirer les regards , d'exciter l'admiration , et qui pourroient être de la plus grande utilité , languissent sans culture , ou meurent ignorées dans le fond des déserts.

La destinée du lierre terrestre est plus heureuse ; les poètes , qui trop souvent ont chanté de fausses vertus , se sont plu à donner au lierre des éloges peu mérités ; ils ont fait , de cette plante parasite , le symbole touchant d'une généreuse et fidèle amitié. Le lierre , il est vrai , ne quitte point l'arbre auquel il s'attache ; mais c'est pour en tirer sa subsistance , et c'est en appauvrissant le soutien qui le protège.

Tout le monde connoît la devise devenue si commune , parce qu'elle est ingénieuse et touchante , des feuilles de lierre avec ces mots :

Je meurs où je m'attache. On a fait cette autre devise pour un ami qui suivit, dans son exil, un ministre disgracié : « Du lierre sur un arbre abattu, et pour âme : *Sa chute ne peut m'en détacher* ».

L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS.

Les Mages offrirent à Jésus-Christ dans la crèche, de l'or, de la myrrhe et de *l'encens*. Gnatia étoit une ville des Salentins; ses habitans prétendoient qu'en mettant sur le seuil de leur temple des grains d'encens, on les voyoit se consumer sans qu'on eût approché le moindre feu.

Hérodote dit que l'arbre qui porte l'encens est couvert de serpens ailés de diverses couleurs, et que pour pouvoir recueillir l'encens, il faut brûler autour de l'arbre une certaine gomme odorante, dont la vapeur fait enfuir les serpens.

Aux funérailles de Sylla, les femmes apportèrent une si grande quantité de parfums, que sans toucher à ceux qu'on portoit dans des corbeilles, on fit une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portoit devant lui les faisceaux, toutes deux de cin-

namome, et de l'encens le plus pur. C'est Plutarque qui conte ce trait : on ne sait pas trop comment on peut faire une statue d'encens et de cinnamome ; mais on conçoit moins encore qu'on puisse rendre de tels honneurs à un tyran sanguinaire quand il n'existe plus. Il est vrai qu'il avoit abdiqué.

La *libanomancie* étoit une divination par le moyen de l'encens. On a fait cette devise : « Un encensoir fumant, et pour âme : *C'est un feu sacré qui l'embrase* ; et cette autre : *En expirant, il honore le ciel* ».

L'encens ou oliban est une résine tirée par incision d'un petit arbre qui croît abondamment dans la Terre-Sainte et dans la partie de l'Arabie appelée *Saba*. Plusieurs auteurs prétendent aussi qu'il croît en Éthiopie : cet arbre s'appelle *arbor thurifera*. Au reste, les avis sont partagés sur le nom de cet arbre ; on n'est pas mieux d'accord sur sa description. Cette substance a été connue dans tous les temps, quoique l'existence de l'arbre qui la produit soit encore un mystère. On s'en servoit surtout pour parfumer les temples ; cette coutume a passé chez tous les peuples, et dans toutes les religions. Les Arabes aujourd'hui ont une extrême vénération pour cette résine ; ils ne la

recueillent qu'avec beaucoup de cérémonies superstitieuses.

L'ARBRE D'OU DÉCOULE LA MYRRHE.

La *myrrhe* fut un des tributs offerts par les Mages à Jésus-Christ. Nicodème embauma le corps du Sauveur avec une espèce de parfum très-estimé et fait de myrrhe. On faisoit jadis du vin de myrrhe, qu'on donnoit à ceux qui devoient souffrir de longs supplices, afin de les étourdir ; on en offrit au Sauveur qui le refusa.

Les anciens distinguoient deux sortes de myrrhe : l'une liquide, qu'ils nommoient *stacté*, et l'autre solide, qu'ils appeloient *myrrhe troglodyte*.

Les Egyptiens, dit Hérodote, avoient une grande vénération pour le phénix, oiseau fabuleux ; les Héliopolitains prétendoient qu'on le voyoit paroître *tous les cinq cents ans*, et seulement quand son père étoit mort : ils ajoutoient que cet oiseau venant de l'Arabie dans le temple du soleil, y apportoit son père mort et enveloppé de myrrhe, dont le phénix faisoit une masse en forme d'œuf et creusée, dans laquelle il mettoit son père en le recouvrant entièrement de myrrhe, et qu'ensuite il déposoit ce

petit tombeau parfumé dans le temple du soleil.

La myrrhe est un suc résino-gommeux, qu'on nous apporte de cette même partie qu'on appelloit jadis *le pays des Troglodytes*. On ne sait rien de certain sur l'arbre dont il découle.

LE LOTUS EN ARBRE.

Notre lotus ou lotier, plante, n'est point celui des anciens, qui étoit une espèce de nénuphar. Les Égyptiens avoient en grande vénération cette plante, dont ils employoient les racines et les semences à faire une sorte de pain. En Lybie, on appelloit autrefois *lotophages* ceux qui se nourrissoient principalement du fruit d'un lotier, arbrisseau qui croissoit sur les côtes de cette contrée, et dans presque toutes les plaines sablonneuses du royaume de Tunis, vers l'ancienne Carthage. Ce fruit, suivant les anciens Grecs, étoit si délicieux, que les étrangers, après en avoir mangé, perdoient l'envie de retourner dans leur patrie, et vouloient se fixer parmi les Lotophages. C'est ce qu'a feint Homère dans l'Odyssée, en citant les compagnons d'Ulysse. C'étoit aux branches de cet arbre fameux, qu'on attachoit la che-

velure de la vestale que l'on venoit de recevoir. Peut-être regardoit-on cet arbre comme le symbole de la modestie et de la chasteté, parce que une nymphe malheureuse (1) fut métamorphosée en lotus, en fuyant les poursuites du Dieu le plus infâme de la mythologie. Les flatteurs de l'empereur Adrien, après la mort de son favori Antinoüs, prétendirent que ce jeune homme avoit été métamorphosé en fleur de lotus.

Puzza, divinité chinoise, est assise sur une fleur de lotus, ou sur un héliotrope.

Les dieux du Japon sont représentés d'une figure gigantesque, et assis sur un nénuphar. Les antiquaires croient aussi reconnoître cette fleur sur la tête d'Harpocrate.

On ne sait plus aujourd'hui quel étoit ce célèbre lotier; les uns croient que c'est le *mico-coulier*; les autres pensent que c'est le *ramnus lotus*, espèce de jujubier sauvage.

LE FRÊNE, LE HÊTRE, LE MANCENILLIER,
LE SANG DE DRAGON.

On faisoit jadis les lances des anciens chevaliers de différens bois: celui de *frêne* passoit

(1) Dryope.

pour être le meilleur. Suivant la fable, l'Amour fit d'abord ses flèches de bois de frêne ; mais par la suite , il ne les fit que de cyprès. La cour des dieux, dans l'Edda, se tient sous un frêne miraculeux, dont les branches couvrent la surface du monde, et dont le sommet touche aux cieux ; ses racines s'étendent jusqu'aux enfers : un aigle s'y repose toujours pour tout observer, un écureuil y monte et en descend sans cesse pour faire ses rapports, plusieurs serpens sont entortillés autour du tronc ; sous une de ses racines coule une fontaine limpide, où la sagesse est cachée, elle communique à une source voisine dans laquelle se trouve la science des choses à venir : idée ingénieuse qui exprime que la sagesse sait profiter pour l'avenir du souvenir utile du passé. Trois vierges puisent dans ces eaux salutaires pour arroser le frêne ; cette eau, en retombant sur la terre, forme une rosée qui produit du miel : fruit heureux de l'union de la sagesse et de la science. Les trois vierges restent toujours sous le frêne, et sont chargées de la garde de cet arbre sacré. On ne peut méconnoître dans cette fable une tradition défigurée, mais très-frappante, de *l'arbre de la science du bien et du mal*. On verra encore à l'article *pommier*, les *pommes d'I-*

duna, renouveler cette tradition d'un arbre au fruit défendu, qui se retrouve dans toutes les religions.

C'est sur les frênes que les mouches cantharides s'assemblent. Dans l'antiquité, Jupiter de Dodone est quelquefois nommé *phégone*, c'est-à-dire, *qui habite un hêtre*, parce qu'il se trouvoit à Dodone un hêtre célèbre qui servoit à un oracle, et dans lequel le peuple croyoit que Jupiter avoit fixé sa résidence.

Le mancenillier croît dans les îles Antilles aux bords de la mer. Le fruit de ce dangereux arbre est un poison, ainsi que le suc du corps de l'arbre, et celui des feuilles, pris intérieurement, ou introduit dans le sang au moyen d'une flèche. Il est même très-dangereux de dormir à l'ombre de cet arbre. Un voyageur s'étant reposé sous ce redoutable ombrage, reçut sur le visage des gouttes de rosée qui en tomboient; ces gouttes lui firent et lui laissèrent sur le visage des marques creuses, semblables à celles de la petite vérole. Les fruits perfides de cet arbre ressemblent à des pommes d'api, mais leur goût est fade et désagréable; car jamais la nature, qui quelquefois (mais rarement) donne aux fruits vénéneux des qualités agréables, telles que le parfum et la beauté, ne leur donne jamais

un goût délicieux; et comme elle place toujours le remède à côté du mal, le contre-poison certain du poison du fruit du mancenillier est de boire un verre d'eau de mer; et cet arbre ne croît que sur les bords de la mer. — L'arbre de sang de dragon tire son nom de la couleur de sang de sa résine, et du fait suivant: Si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître en-dessous la figure d'un dragon telle que les peintres la représentent. On a vu aux Indes un de ces arbres servir de limites, et marquer les frontières de deux peuples.

ARBRES FRUITIERS.

LE POMMIER.

Dieu créa l'univers en six jours; il produisit les arbres et les plantes le troisième jour. L'arbre dont il interdit le fruit au premier homme étoit un pommier, suivant l'opinion vulgaire et reçue; mais cet arbre n'est point nommé dans la Bible: l'Écriture-Sainte l'appelle *l'arbre de la science du bien et du mal*, ou *l'arbre de vie*, et dit seulement qu'il étoit placé au milieu du paradis terrestre (1). Il est parlé deux

(1) Les rabbins, qui ont mêlé aux saintes écritures

fois de l'arbre de vie dans l'Apocalypse. Il y est dit que les victorieux mangeront de l'arbre de

beaucoup de fables, disent que Seth, après la mort d'Adam, lui mit dans la bouche de la semence de l'arbre de vie; que cette semence devint un arbre dont la croix de Jésus-Christ fut faite. Une autre fable contredit la précédente. Gretzer (historien) dit avoir lu, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, qu'Abraham planta un cyprès, un pin et un cèdre, qui se réunirent en un seul arbre; que l'on coupa cet arbre, lorsqu'on prépara les matériaux du temple de Salomon, mais qu'il fut impossible de l'ajuster en aucun endroit; qu'alors Salomon en fit un banc; que la sibylle y étant menée, ne voulut jamais s'y asseoir, et qu'elle prédit que le Rédempteur du monde mourroit sur ce bois; que Salomon l'entoura de trente croix d'argent, ce qui subsista jusqu'à Jésus-Christ, et qu'en effet la croix fut faite de ce bois. Les rabbins disent encore que toutes les eaux de la terre sortoient du pied de l'arbre de vie, et que cet arbre étoit d'une telle grandeur, qu'il auroit fallu marcher cinq cents ans pour en faire le tour. Peut-être ces rêveries extravagantes n'étoient-elles que des allégories. *Dict. de Bayle.*

Sur le bois de la sainte croix, Vandelin a donné une singulière explication du mot *abrasax*. Ce terme mystique *abrasax*, nom si révérend des païens, a fort exercé les savans, qui vouloient absolument lui trouver une signification. Vandelin a prétendu qu'*abrasax* est composé de quatre lettres initiales de plusieurs mots; les

vie, ch. 2. Dans le ch. 22, l'Esprit-Saint dit que l'*arbre de vie*, au milieu de la grande ville aux bords du fleuve, porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois, et que les feuilles de cet arbre doivent guérir les nations. La vérité produit toujours une infinité de traditions qui se répandent parmi ceux même qui ne la connoissent pas, et ces traditions, quoique défigurées, retracent la vérité qui leur sert de base. C'est ainsi que les païens même admettoient un déluge universel; c'est ainsi encore que, dans toutes les fausses religions et des Indes et du Nord, il existe une tradition d'*un arbre* ou *fruit défendu*. Le pommier aux pommes d'or du jardin des Hespérides, est celui de la mythologie; les *pommes d'Iduna* offrent encore cette tradition dans la religion des Scandinaves.

quatre premières, quatre mots hébreux; les trois dernières, trois mots grecs, qui sont :

A . . .	signifiant	ab.	le père.
B	ben.	le fils.
R	rouach	l'esprit.
A	acadosh.	saint.
S	soterie	le salut.
A	apo	par.
X	xulo.	le bois.

Dans l'Edda, la déesse Iduna avoit la garde de certaines pommes auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, et qui donnoient l'immortalité. Elles étoient réservées pour les dieux qui en goûtoient quand ils se sentoient vieillir; et alors ils rajeunissoient. Loke, un méchant génie, enleva Iduna et le pommier; il tint Iduna prisonnière dans une forêt; alors les dieux commencèrent à vieillir et à grisonner; mais ils forcèrent Loke de rendre Iduna et ses pommes.

Melios étoit le nom sous lequel les Thébains adoroient Hercule. Voici l'origine de ce surnom. Dans les temps anciens, il étoit d'usage de sacrifier à ce dieu une brebis; un jour la crûe des eaux de l'Asopus n'ayant pas permis de l'apporter, des jeunes gens se prévalant de l'équivoque du mot grec, qui signifie *pomme* et brebis, offrirent une pomme supportée sur de petits bâtons en guise de jambes, et depuis on offrit toujours des pommes dans cette solennité.

LE POIRIER.

Le poirier fut, avant l'olivier, consacré à Minerve.

La fable dit que Philarque, en colère contre son fils Iphiclus, le poursuivoit un jour l'épée

à la main , et ne pouvant l'atteindre , lança contre lui cette épée qui s'enfonça dans un poirier , et y resta cachée sous l'écorce. Par la suite Iphiclus , malade , consulta Mélampe , fameux médecin de l'antiquité , qui lui ordonna de retirer l'épée du poirier , et de boire de l'eau teinte de la rouille de l'épée ; ce que fit Iphiclus , et c'est ce qui le guérit.

Drusus , fils de Claude d'un premier mariage , mourut dans la première fleur de la jeunesse , en jouant avec une poire qu'il recevoit dans sa bouche et qui l'étrangla.

LE FIGUIER D'ADAM OU BANANIER.

On donne au bananier le nom de figuier d'Adam , parce qu'on prétend que ce fut avec ses larges feuilles qu'Adam et Eve se couvrirent après la perte de leur innocence. Le bananier est de la hauteur d'un arbre , mais il n'a ni bois , ni branches ; ne seroit-il pas (dit M. de Bomare) un passage de la nature entre les plantes herbacées et les arbres ? Il croît dans les climats chauds de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique ; il produit des fruits très-gros , fort nourrissans. Quelques auteurs ont dit que c'est ce fruit qu'apportèrent à Moïse

les espions qu'il avoit envoyés à la découverte dans la terre promise ; mais les fruits rapportés par Caleb, l'un des douze espions envoyés, étoient des grappes de raisins. Les habitans de l'île de Madère ont une sorte de vénération pour le fruit du bananier, et ils le trouvent si délicieux, qu'ils pensent que c'est le fruit défendu du paradis terrestre. On dit que les Portugais n'osent en manger par superstition, parce que, lorsque l'on coupe ces fruits en travers, on croit y voir la figure d'une croix. On a remarqué que les feuilles de bananier, jetées au milieu des flammes dans un incendie, éteignoient le feu ou en diminuoient la force, autant par l'air humide qui en sort que par la quantité d'eau qu'elles rendent.

L'AMANDIER.

Le peuple de Dieu, étant partagé sur le choix d'un grand sacrificateur, et ne voulant point d'Aaron, frère de Moïse, et de la tribu de Lévi, se révolta et attira sur lui la colère céleste ; enfin, le sacerdoce fut confirmé à Aaron par un miracle qui fit cesser tous les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on mit dans le tabernacle les douze verges ou

sceptres qui représentoient les douze tribus, et l'on convint de déférer la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain on trouva celle de Lévi couverte de feuilles, de fleurs, et il s'y étoit formé des amandes : Aaron fut reconnu grand-prêtre.

On représente ainsi allégoriquement la *diligence* ou *activité* : une femme ayant un coq à ses pieds, tenant d'une main un rameau de thym, sur lequel vole une abeille ; et de l'autre un bouquet de feuilles d'amandier et de feuilles de mûrier. L'amandier est l'arbre qui fleurit le plutôt, le mûrier un de ceux qui fleurit le plus tard. On unit ce dernier à l'autre, pour marquer que la sagesse doit tempérer l'activité (1). C'est dans cette même pensée qu'Auguste avoit pris pour emblème un crabe tenant un papillon dans ses serres.

Dans quelques contrées des Indes, les amandes servent de basse monnoie.

Le lait d'amande se décompose comme le vrai lait ; on en peut tirer une substance butireuse. Les amandes amères ne font

(1) Les feuilles de mûrier sont un des symboles de la prudence.

aucun mal à l'homme ; mais elles occasionnent aux oiseaux , à la plupart des animaux, des convulsions mortelles. Il y a plusieurs espèces d'amandiers. On dit qu'il croît au cap de Bonne-Espérance un amandier, qui, ainsi que son amande, est une des plus belles productions du pays. Ce qui fait principalement la beauté et la singularité de ce fruit, c'est que sa peau extérieure est revêtue d'un duvet si bien tissu, qu'on pourroit le comparer aux plus belles étoffes de soie ; sous cette première enveloppe, est une coque médiocrement dure, qui contient une petite amande.

Dans le blason, on appelle *otelle* un meuble de l'écu, qui ressemble à une amande pelée ; son émail est d'argent. Ce terme vient de ce qu'en vieux gaulois, une amande pelée se nommoit *otelle*.

L'OLIVIER.

L'olivier et la vigne sont souvent, dans l'Écriture-Sainte, les sujets de comparaisons, tantôt douces et gracieuses, et tantôt sublimes, d'un grand nombre d'admirables paraboles de l'Évangile. L'olivier étoit alors d'autant plus utile, que les anciens ne pouvoient se passer

de l'huile qu'il produit ; car ils n'ont point connu l'usage du beurre , qu'ils n'employoient que dans la composition d'onguens et de drogues médicinales.

Lorsque les eaux du déluge furent écoulées , Noé connut qu'il pouvoit quitter l'arche , en voyant revenir la colombe qu'il avoit lâchée , parce qu'elle rapportoit dans son bec un *petit rameau d'olivier*.

Abimélech , fils de Gédéon , fit tuer , après la mort de son père , ses soixante-dix frères , à la réserve du seul Joathan , qui échappa à ce massacre en se cachant. Abimélech se fit déclarer roi par les Sichimites ; à ce sujet , Joathan , rassemblant le peuple , leur fit cet apologue :

« Les arbres un jour voulurent avoir un roi , ils offrirent à l'olivier de régner sur eux : l'olivier refusa ; les arbres s'adressèrent successivement au figuier , à la vigne et à d'autres arbres , qui refusèrent aussi ; alors on offrit l'empire à la ronce , qui accepta ».

Saint Luc l'évangéliste , martyrisé par les païens , fut pendu à un olivier.

Les Egyptiens croyoient devoir l'olivier à Hermès ou Mercure. On voyoit à Trézène une statue de Mercure , devant laquelle Her-

cule avoit consacré sa massue faite de bois d'olivier. On ajoute que cette massue prit racine et poussa des branches : on montra fort long-temps cet arbre miraculeux.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, et père d'Actéon, fut, après sa mort, mis au nombre des dieux, et particulièrement révééré des bergers, pour avoir appris aux hommes l'art d'élever les abeilles, de faire cailler le lait, et de cultiver les oliviers.

Les branches dont on faisoit les aspersoirs pour l'eau lustrale, étoient ordinairement d'olivier ou de laurier. Aux fêtes de Bacchus, c'étoit toujours un rameau de figuier, ou de sapin, ou de chêne.

Hercule institua les jeux olympiques : le prix offert au vainqueur étoit une couronne d'olivier.

De jeunes filles hyperboréennes étant venues dans l'île de Délos, y moururent : on leur éleva un monument dans le temple de Diane, et l'on prétendit qu'un olivier étoit venu miraculeusement sur ce tombeau.

Dans l'Odyssée, Calypso donne à Ulysse une cognée d'acier, dont le manche d'olivier *est luisant et formé avec art*. La déesse permet

à Ulysse de couper les plus grands arbres pour se faire un vaisseau.

Dans l'Illiade, Pisandre est tué par Ménélas, qui lui enlève ses armes, et entr'autres une hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli.

Homère dit qu'aux rives d'Ithaque, est un port couronné d'un olivier *au vaste ombrage*.

C'étoit le tronc vert d'un olivier qui faisoit la massue de Polyphème; Ulysse en détacha un long morceau, qu'il aiguisa, et avec lequel il creva l'œil du monstre.

Dans le même poëme, Pénélope, hésitant à reconnoître Ulysse, lui fait des questions sur son lit nuptial, dont le mystère n'étoit connu que d'elle, de l'esclave Actoris et d'Ulysse; ce dernier lui répond par ce récit :

« Dans l'enceinte de ma cour, un olivier
 » fleurissant étendoit un vaste feuillage; le
 » tronc étoit aussi droit qu'une colonne; il
 » fut le centre autour duquel je bâtis, avec
 » des pierres étroitement unies, ma chambre
 » nuptiale, l'ayant couverte d'un beau toit
 » et fermée de portes solides, inébranlables.
 » J'abats la tête chevelue de l'olivier, et polis-
 » sant, avec ce fer, ce tronc depuis sa racine,

» et dans son contour, je l'aligne au cordeau
 » et le travaille avec art; il est le soutien de
 » ma couche. La tarière le perçant de toute
 » part, je n'abandonne point cet ouvrage
 » qu'il ne sorte accompli de mes mains; l'or,
 » l'argent et l'ivoire y confondent partout
 » leur éclat varié, et je borde la couche
 » entière de peaux de brillante pourpre ».

Dans l'Illiade, Homère compare Euphorbe tombant sous les coups de Ménélas, à un bel olivier. Pythagore avoit une admiration particulière pour cette description de la chute d'un olivier, image de la mort d'Euphorbe; il composa un chant pour ces vers, et s'accompagnoit de la harpe en les chantant. Ce fut peut-être son enthousiasme pour ce passage d'Homère qui lui persuada que son âme étoit passée du corps d'Euphorbe dans le sien.

Dans la tragédie d'*Ion* d'Euripide, Ion, en présence de Creüse, sa mère, qu'il ne connoît pas, reçoit des mains de la Pythie la corbeille où il fut exposé; il veut l'offrir à Apollon: à cette vue, Creüse reconnoît Ion pour son fils, mais on ne peut le croire que lorsque Creüse a nommé ce qui est dans la corbeille: un collier, des voiles brodés,

et un rameau d'olivier détaché de l'arbre qui, le premier, dit-elle, germa *sur le rocher de Minerve*. Ce rameau conservoit sa verdure, parce qu'il avoit fleuri sur une tige immortelle.

Olea est un mot qui vient du grec, et qui signifie l'*olivier* et l'*olive*. Plutarque parle de deux fontaines de la Béotie, auprès de la montagne de Délôs, dont l'une s'appeloit ainsi *olea*, et l'autre la *palme* ou le *palmier*. C'étoit entre ces deux fontaines que l'on prétendoit qu'Apollon étoit né.

Le bonnet des flamines ou prêtres de Jupiter s'appeloit *albogalerus*; les flamines le portoient toujours, il ne leur étoit permis de le quitter que dans leurs maisons. Ce bonnet étoit fait de la peau d'une victime blanche, et surmonté d'une branche d'olivier.

Les anciens, dans la dédicace de leurs temples, entouroient le temple nouveau de guirlandes et de festons de fleurs; ensuite les vestales y entroient, portant à la main des branches d'olivier.

A Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés avec des cérémonies particulières; on les couvroit de branches d'olivier et d'autres arbres.

Thésée , avant de partir pour la Crète , avoit fait vœu que , s'il revenoit victorieux , il enverroit tous les ans à Délos son vaisseau avec des députés pour faire des sacrifices à Apollon , ce qui s'observa très-long-temps même après la mort de Thésée ; on couronnoit le vaisseau d'olivier , on purifioit la ville , et l'on ne faisoit mourir aucun criminel jusqu'au retour du vaisseau. Ce fut après la condamnation de Socrate , ce qui retarda sa mort.

Hérodote conte l'histoire suivante : « Deux » jeunes filles nommées Dania et Auxérie , natives d'Épidaure , furent outragées , et se » pendirent de désespoir ; peu de temps après , » les terres des Épidauriens furent frappées » de stérilité : l'oracle , consulté , ordonne d'é- » lever à Dania et à Auxérie des statues faites » du bois d'un olivier cultivé. Les Épidauriens , » n'ayant point alors d'olivier cultivé dans » leur territoire , demandèrent aux Athéniens » la permission d'aller en choisir chez eux. Les » Athéniens y consentirent , à condition que » les Épidauriens enverroient tous les ans des » députés à Athènes , chargés d'y faire un sa- » crifice solennel à Minerve.

» La peste désolant Athènes , le philosophe

» Épiménide y vint, purifia la ville avec des
 » eaux lustrales, composées des sucres de diverses
 » plantes, et la peste cessa. Les Athéniens of-
 » frirent au philosophe de superbes présens ;
 » mais Épiménide n'accepta qu'une seule
 » branche de l'olivier sacré qu'il emporta dans
 » son pays.

» Xercès, roi de Perse, avant son expédi-
 » tion infructueuse contre la Grèce, rêva, dit-
 » on, qu'il étoit couronné d'une branche d'o-
 » livier, dont les rameaux s'étendoient sur
 » toute la terre ; mais que cette couronne s'é-
 » toit évanouie en un instant : il est à croire
 » que Xercès ne raconta ce songe qu'après
 » l'évènement. Malgré les immenses prépara-
 » tifs de ce prince, les Athéniens ne furent
 » point épouvantés des oracles menaçans qui
 » leur venoient de Delphes. Cependant les
 » députés athéniens, chargés d'aller consulter
 » cet oracle, en reçurent une première réponse
 » si funeste, qu'elle les jeta dans la conster-
 » nation ; car ses réponses avoient une très-
 » grande influence sur les esprits des peuples
 » et des soldats, et plus d'un oracle heureux
 » ou malheureux a été vérifié, en inspirant un
 » extrême découragement, ou en donnant cette
 » vive espérance, gage presque assuré des suc-

» cès. Les députés, au désespoir, furent conso-
» lés par Ticeron, fils d'Androbule, citoyen
» de Delphes, qui leur conseilla de prendre en
» main des branches d'olivier, et d'aller une
» seconde fois consulter l'oracle. Les Athéniens
» suivirent cet avis, ils entrèrent dans le temple
» en disant ces paroles : O dieu ! donne à notre
» patrie envahie par des tyrans, une réponse
» plus heureuse en faveur de ces branches d'o-
» livier que nous portons à la main ; sinon nous
» ne sortirons point de ce lieu, et nous sommes
» résolus d'y demeurer jusqu'à la mort. Après
» cette prière, la prêtresse fit une seconde ré-
» ponse que l'on interpréta plus favorablement.
» Quelques déserteurs arcadiens vinrent se
» rendre dans l'armée de Xercès ; on les pré-
» senta au roi, qui étoit dans cet instant avec
» Tigrane et Mardonius ; c'étoit ce dernier
» qui avoit engagé Xercès à combattre les
» Grecs pour les asservir. Le roi fit plusieurs
» questions à ces déserteurs : entr'autres choses,
» il leur demanda ce que faisoient les Grecs
» dans le moment actuel ; ils répondirent qu'ils
» s'occupoient à célébrer les jeux olympiques.
» Le roi s'étonna que, durant une guerre si
» importante, ils s'amusassent à célébrer des
» jeux ; et Tigrane voulant savoir quel étoit

» le prix destiné au vainqueur, les déserteurs
 » lui apprirent que ce n'étoit qu'une simple
 » couronne d'olivier. O dieux ! Mardonius ,
 » s'écria Tigrane , à quelles gens nous avez-
 » vous persuadé de déclarer la guerre ? ils ne
 » combattent pas pour des trésors et des ri-
 » chesses , mais seulement pour la vertu et
 » pour la gloire ». *Hérodote , liv. 8 , trad.
 de Du Ryer.*

Le même historien conte encore que Xercès ayant pris Athènes, fit brûler un temple de Minerve, dans lequel étoit un olivier qui, suivant la tradition, avoit poussé miraculeusement comme un témoignage de la dispute de Minerve et de Neptune. Cet arbre antique fut brûlé avec le temple; mais quelques Athéniens ayant obtenu le lendemain la permission d'aller faire un sacrifice dans les débris de ce temple, racontèrent en revenant que la souche de l'olivier avoit poussé un rejeton d'une coudée de haut.

Miltiade ayant demandé, pour unique prix de ses exploits et de ses services, un rameau de l'olivier sacré, un flatteur du peuple lui dit : « Miltiade, quand tu auras vaincu tout seul, tu pourras demander à être seul récompensé » : réponse qui fut sans doute applaudie de l'armée,

mais qui n'en étoit pas plus équitable ; car le général mérite une récompense particulière, puisqu'il réunit au courage des soldats, les talens et le génie qui font gagner les batailles.

On prétend que la courtisane Laïs s'étrangla en avalant un noyau d'olive. Gafaret dit que, si une courtisane plante un olivier, cet arbre ne produit point de fruit. L'olivier est, de tous les arbres fruitiers, le plus anciennement cultivé ; au temps de Jacob, on tiroit déjà de l'huile de son fruit.

L'huile d'olive entre dans beaucoup de baumes, d'onguens, d'emplâtres adoucissans et relâchans. Cette huile est émolliente, résolutive. c'est un des meilleurs remèdes, lorsqu'on a eu le malheur d'avalier des poisons corrosifs. Elle guérit les piqûres de guêpes et d'abeilles, en appliquant sur la piqûre une compresse imbibée d'huile. Le *baume Samaritain* ou de *l'Évangile*, n'est composé que d'huile et de vin. L'huile omphacine, si célébrée par les anciens, se tire des olives vertes : ce n'est qu'un suc visqueux et brunâtre. Les athlètes qui se préparoient à la lutte, oignoient leur corps avec cette huile, ensuite ils se rouloient dans le sable ; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit ce qu'on nommoit

strigmenta, qu'on faisoit râcler avec des espèces d'étrilles nommées *strigilis*. Ce *strigmenta* ou ces râclures étoient fort estimés dans plusieurs maladies. On les recueilloit avec soin pour les vendre, et les marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices. Le terrible hiver de 1709, qui fit périr un grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse une grande quantité de racines qui subsistent en terre pendant des siècles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines que des tiges et des branches des arbres; et plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds.

LE FIGUIER.

Il est souvent parlé du figuier et des figues dans la Bible. Le prophète Jérémie eut une vision dans laquelle il vit deux paniers, l'un rempli d'excellentes figues, et l'autre de mauvaises; le premier étoit l'image de ceux dont le Seigneur devoit récompenser les bonnes œuvres, et le second représentoit les méchans punis par la justice divine.

Jésus-Christ, ayant faim, s'approcha d'un figuier; et voyant qu'il n'avoit point de fruit,

il le condamna à n'en porter jamais. Jésus-Christ convainquit Nathanaël de sa divinité, en lui apprenant qu'il l'avoit vu sous un figuier, dans un temps où il ne pouvoit être près de lui.

Jésus-Christ, après avoir fait l'énumération des signes qui doivent annoncer la fin du monde, ajoute cette comparaison : *Quand les rameaux du figuier sont tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous connoissez que l'été est proche ; de même, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche.* Evangile selon Saint Matthieu.

Le Sauveur, en recommandant à ses disciples de se défier des faux prophètes, ajoute : *Vous les connoîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Le bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre produire de bons fruits.*

Voici la parabole du figuier, tirée de l'Evangile : « Un homme plante un figuier dans sa » vigne ; au bout de trois ans il ne produit » rien, le maître veut le couper, le vigneron » demande qu'on le laisse encore une année ».

Le pape Nicolas V écrit à l'empereur de

Constantinople (1), pour l'engager à renoncer au schisme qui a fait la séparation des églises grecque et romaine. Cette lettre est fameuse par la prophétie qu'elle contient ; la voici : *Selon la parole de l'Évangile , on attendra encore trois ans que le figuier qu'on a cultivé porte du fruit : si dans ce temps il n'en porte point , l'arbre sera coupé jusqu'à la racine , et la nation grecque exterminée.* Cette lettre fut écrite l'an 1451 de Jésus-Christ, et trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs. Voy. *Hist. des papes.*

Beaucoup d'autres anciens disent que les Romains déclarèrent la guerre à Carthage , pour avoir des figues qui étoient excellentes dans cette partie de l'Afrique.

Selon Pline , le figuier fut cultivé en Italie , avant de l'être dans la Grèce , et il occasionna même en partie la prise et le sac de Rome. Un Helvétien , nommé *Elicon* , qui avoit habité Rome , emporta avec lui du vin , du raisin sec et des figues ; à son passage par la Gaule , il vendit ces denrées aux habitans , qui ne les con-

(1) Constantin Dracose.

noissoient pas encore, et qui voulurent conquérir le pays où on les trouvoit.

La fable de Romulus et Rémus, trouvés sous un figuier sauvage, semble démentir le trait de la guerre déclarée à Carthage, pour avoir des figues.

Timon le misanthrope avoit sur son terrain un figuier, aux branches duquel alloient se pendre les suicides; voulant le faire abattre, il en prévient d'avance le peuple d'Athènes, invitant ceux qui vouloient se pendre, à se hâter, afin de profiter du délai qu'il accordoit à cette intention.

Mélichius ou *Milichius*, c'est-à-dire doux, propice, étoit un surnom de Jupiter. Bacchus étoit aussi adoré sous le nom de Mélichius, comme le dieu tutélaire des arbres fruitiers; ce surnom de Bacchus étoit pris d'un ancien mot grec qui signifioit *figue*.

Le figuier étoit consacré à Saturne et à Mercure, et la fête Plonteria en l'honneur de Minerve Agraule; on dépouilloit la statue de la déesse. Ce jour étoit regardé comme un jour malheureux: on y portoit en procession des figues sèches, parce que c'étoit, disoit-on, le premier fruit que les hommes eussent mangé après le gland.

Homère dit que Charybde se tenoit sous un

figuier sauvage, caché sous un feuillage épais, pour s'élancer de là, et dévorer ceux qui passeroient sur la mer. Ulysse, faisant naufrage entre Charybde et Scylla, se raccrocha à ce figuier; ce qui lui sauva la vie, le monstre, en ce moment, n'étant pas sous le figuier.

Ulysse, comme on l'a dit, pour se faire reconnoître de son père Laërte, lui rappela des traits de son enfance, et qu'alors il reçut de lui une vigne et un petit verger formé de quarante figuiers, de treize poiriers et de dix pommiers. Ulysse ajoute que ses pères se promenoient avec lui dans ce verger, afin de lui dire les noms des arbres, et de lui en expliquer les qualités.

Lycaon, fils de Priam, étoit occupé à couper les branches d'un figuier sauvage, pour former le contour de son char, lorsqu'Achille le surprit et l'enleva. Eclition; ami de Priam, racheta ce jeune prince qui, ensuite, dans une bataille, retomba au pouvoir d'Achille qui le tua. Dans le même poëme (l'Iliade), Andromaque engage Hector à arrêter les troupes auprès du figuier sauvage; c'étoit l'endroit où l'on pouvoit le plus aisément escalader les murailles.

Les anciens nourrissoient leurs athlètes avec

des figes sèches. Les Cyrénéens , pendant les jours de fêtes , couronnoient de figes fraîches les statues des dieux , surtout celle de Saturne. Dans l'île de Naxos , on faisoit les statues de Bacchus d'un cep de vigne ou d'un tronc de figuier. Il paroît cependant , par deux vers d'Horace (dit l'Encyclopédie) , que le bois de figuier étoit méprisé de son temps , et qu'on ne s'en servoit que pour faire des bancs ou les statues d'un dieu. Plusieurs auteurs nous ont donné de longs détails sur l'usage allégorique du figuier. Lorsqu'on se préparoit à un voyage , on mettoit devant sa porte des branches de figuier ; c'étoit le présage d'un heureux retour. Dans les mystères d'Isis , les personnes qui devoient porter sur leur tête les vases pleins d'eau ou les corbeilles sacrées , se faisoient des couronnes de feuilles de figuier , pour supporter les vases. La feuille du figuier étoit l'emblème des termes de la loi , qui cachent et couvrent le fruit , c'est - à - dire l'esprit de la loi (1).

(1) Le fruit même (la figue) pourroit être plus naturellement l'emblème de la modestie , puisqu'il cache et couvre les fleurs , parure brillante de tous les autres arbres. Mais cette singularité du figuier n'étoit pas connue des anciens. Cette découverte est très-moderne.

Ces feuilles étoient aussi l'emblème de la génération prompte et abondante ; elles désignoient encore un roi , ou le climat méridional , où la volupté , ou enfin la vie douce et oisive. *Dormir sous le figuier*, signifioit mener un genre de vie indolent et paisible ; le figuier , agité par le vent , désignoit les persécutions.

Le *figuier de Navius* étoit un figuier que Tarquin le vieux fit planter à Rome dans le comice , où l'augure Accius Navius avoit , dit-on , coupé en deux , avec un rasoir , une pierre à aiguiser. Un préjugé populaire persuadoit que le destin de Rome étoit attaché à cet arbre , et que la ville dureroit autant que ce figuier , que l'on croyoit immortel. Quelques-uns confondent le *ficus Navii* , ou figuier d'*Accius*, avec le *ficus ruminalis* , ou figuier ruminal ; mais celui - ci est l'arbre sous lequel on découvrit la louve , qui allaitoit Rémus et Romulus. Ce figuier fut sacré , il dura très-longtemps , et l'on regarda sa chute comme un très-mauvais augure.

On sait que Cléopâtre , pour se donner la mort , se fit apporter un aspice caché dans un panier de figes.

Il y avoit un air de flûte , appelé *l'air du figuier* , que l'on jouoit pendant la marche des

victimes expiatoires, les thargélies d'Athènes. On voyoit, dans ces fêtes, deux victimes expiatoires que l'on frappoit, pendant la marche, avec des branches de figuier sauvage.

Le mot *sycophante*, qui signifie *calomniateur*, *délateur*, vient du grec, des mots *sykon*, figue; et *phaino*, j'indique, je montre. En voici l'étymologie : on désignoit, sous ce nom, ceux qui dénonçoient les gens qui transportoient des figues hors de l'Attique, parce que les Athéniens avoient fait une loi qui défendoit de porter des figues hors du territoire de l'Attique. Cette loi donna occasion, aux gens du peuple, de se dénoncer les uns les autres ; mais comme ces dénonciations étoient souvent calomnieuses, le mot *sycophante*, qui n'avoit d'abord signifié que dénonciateur relativement aux figues, devint par la suite le synonyme de calomniateur.

Aux *néphalies* (1), fêtes célébrées par les Grecs, les Athéniens brûloient sur leurs autels toutes sortes de bois, excepté celui de la vigne et du figuier.

Les Romains célébroient en juillet une fête, dont Plutarque et Macrobe rapportent ainsi

(1) Cette solennité s'appeloit la fête des gens sobres, ce que marque le mot même, qui signifie *sobriété*.

l'origine ; les peuples voisins de Rome crurent qu'il seroit facile de la détruire : après l'invasion des Gaulois, ils mirent à leur tête Lucius, dictateur des Fidenates. Lucius fit annoncer aux Romains, par un héraut, que le seul moyen qu'ils eussent de conserver les restes de leur ville, étoit de lui livrer leurs femmes et leurs filles. Une esclave, appelée Philotis, persuada à ses compagnes de se revêtir des habits de leurs maîtresses, et de passer dans le camp ennemi ; ce qui fut exécuté. Ces esclaves, se donnant pour les dames romaines, furent partagées entre les capitaines et les soldats des troupes ennemies ; elles les invitèrent à prendre part à une fête qu'elles feignirent de célébrer entr'elles ; les hôtes s'enivrèrent, et lorsqu'ils furent assoupis, les femmes appelèrent les Romains, par un signal qu'elles donnèrent du haut d'un figuier sauvage : ceux-ci accoururent, et firent main - basse partout. La liberté fut donnée aux esclaves, avec une somme d'argent, pour se marier : le jour de cette délivrance fut appelé *nones caprotines*, ou *du figuier*, et l'on institua une fête sous le même nom, en l'honneur de Junon, qui fut aussi, à cette occasion, surnommée *Caprotine*. Depuis ce temps, à pareil jour chaque année,

les esclaves régaloient leurs maîtresses hors de la ville , sous des figuiers sauvages , luttoient entr'elles , et rappeloient , par divers exercices , la mémoire d'une défaite qu'elles avoient occasionnée par leur courage , leur industrie et leur dévouement ; ce trait fourniroit un beau sujet de mélodrame.

On trouve dans la vie de Marc - Aurèle un fait bizarre relatif au figuier : Unetroupe de voleurs cherchant à piller Rome , leur capitaine , pour en faire naître l'occasion , s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui étoit au Champ de Mars , et après quelques discours préliminaires , il dit au peuple que le jour où on le verroit tomber de ce figuier et se métamorphoser en cigogne , le feu descendroit du ciel et consumerait l'univers , et il indique le jour où devoit se faire cette métamorphose. Ce jour étant arrivé , le peuple accourut de toutes parts pour voir le prodige ; l'imposteur se laissa tomber du figuier , en lâchant une cigogne qu'il avoit cachée dans son sein , et se perdit dans la foule. Le peuple fut persuadé du miracle , et croyant déjà voir le ciel en feu , remplit Rome de trouble et de confusion ; mais Marc - Aurèle calma bientôt cet effroi extravagant.

Elien, dans ses *Histoires diverses*, conte le trait suivant : Un enfant de Sybaris, en passant dans une rue avec son pédagogue, trouva par terre une figue et la ramassa. Le pédagogue, après avoir fait une réprimande sévère, lui arracha la figue et la mangea. Combien d'instituteurs donnent encore aujourd'hui des leçons de ce genre !

On lit dans plusieurs auteurs que le philosophe Chrysippe voyant un âne manger des figes dans un plat, se mit à rire si démesurément qu'il en mourut.

Les Chinois croient que leur dieu Wistnou naquit sous un figuier ; aussi ont-ils une grande vénération pour cet arbre, qu'ils regardent comme sacré. On lit dans l'Encyclopédie que les habitans des îles Caraïbes couchent dans des hamacs, et croient que ces hamacs tomberoient s'ils y mangeoient des figes ou du poisson.

Le *nuchtly*, fruit d'Amérique, est une espèce de figue qui colore en rouge l'urine de ceux qui en mangent.

On a éprouvé, avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figes, sans leur rien ôter de leur bonté, c'est de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figes,

c'est-à-dire, à cette ouverture que l'on aperçoit à l'extrémité du fruit. On conseille aussi de piquer l'œil de la figue avec une plume ou paille graissée d'huile, ce qui avance la maturité, et fait devenir la figue infiniment plus grosse que si elle n'eût pas subi cette opération, qui est une espèce de *caprification*.

Quelques personnes ont fait usage, avec succès, du suc laiteux et corrosif du figuier, pour détruire les verrues ou poireaux qui viennent sur la peau. Ce suc entre dans la classe de ces encres sympathiques, qui ne sont visibles qu'en les chauffant. Le suc de figuier partage cette propriété, non-seulement avec le suc de limon, d'oignon, le vinaigre et les autres acides, mais encore avec toutes les infusions et toutes les dissolutions dont la matière dissoute peut se brûler à très-petit feu, et se réduire à une espèce de charbon.

D'anciens auteurs disent que par la force de la sympathie, un taureau en fureur s'apaise sur-le-champ, si on l'attache à un figuier, et que c'est par antipathie que la vigne fuit le chou, que la ciguë s'écarte de la rue, et que quoique le suc de la ciguë soit un poison, il cesse de l'être, si, après l'avoir bu, on avale du suc de rue.

Les figues sont un des alimens défendus dans la maladie *pédiculaire*. On assure que leur usage continué peut donner cette maladie, ou au moins l'augmenter. Le figuier sauvage, nommé par les botanistes *caprificus* ou *caprifiguier*, est semblable au figuier ordinaire, dont il ne paroît être qu'une variété; mais il porte des figues qui ne servent qu'à la *caprification*, dont les anciens ont tant parlé.

Les habitans de l'île de l'Archipel font leur principale nourriture de figues séchées au four. Cette raison les engage à donner tous leurs soins à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers, et en conséquence, on pratique la *caprification* dans ces îles et à Malte (1).

Les figues sèches sont estimées pectorales et adoucissantes. *Figue* ou *poire de mer*, *fossiles*, *sicoïtes*, sont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, dont la ressemblance extérieure avec la figue ou la poire peut excuser ceux qui, d'après un examen superficiel, les ont regardés comme des fruits pétrifiés; ils ont

(1) J'ai donné le détail de la *caprification* dans mon ouvrage *des Plantes usuelles*.

effectivement une ouverture ronde, qui pénètre dans le dedans ; mais leur organisation intérieure, bien examinée, prouve que ce ne sont point des fruits ; d'ailleurs, on trouvera rarement, parmi les fossiles, des corps végétaux qui aient été originairement mous ou flexibles.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les simples habitans de cette partie du monde, ignorant tous nos arts, croyoient, en voyant lire dans un livre, que les papiers parloient ; on rapporte qu'un esclave indien, chargé d'un panier de figes et d'une lettre que son maître envoyoit à un de ses amis, mangea, chemin faisant, une partie des figes, et rendit le reste avec la lettre à l'ami de son maître qui, ayant lu la lettre, et ne trouvant pas la quantité de figes dont elle faisoit mention, accusa l'esclave d'avoir mangé celles qui manquoient, en lui déclarant que la lettre *le lui disoit* ; mais l'Indien le nia en maudissant le papier, et en l'accusant d'avoir rendu un faux témoignage. Il fut chargé ensuite d'une semblable commission, avec un billet qui marquoit expressément le nombre des figes. L'esclave en mangea encore la moitié, avec cette précaution, pour n'être pas accusé de nouveau, de cacher premièrement la lettre sous une grosse pierre,

se croyant assuré que si elle ne lui voyoit pas manger le fruit , elle ne pourroit rien témoigner contre lui ; mais encore accusé avec plus de détails que la première fois, il avoua sa faute, et fut rempli d'admiration pour la vertu divine du papier.

Dans l'île de Saint-Christophe , la première des Antilles , où le gouvernement français envoya une colonie , il y eut une contestation entre les Français et les Anglais qui se partagèrent cette colonie. Un figuier d'une grandeur démesurée servoit de bornes aux deux nations.

Les Anglais bientôt empiétèrent sur les Français. M. d'Énambuc , chef des Français , homme plein de courage et de fermeté , s'en plaignit , menaça ; il y eut à ce sujet une longue conférence sous le figuier. L'accommodement fait et signé sous cet arbre , s'appela *le Traité du Figuier* (1). Voyez *Histoire des Antilles , par le père du Tertre*.

La *sycomancie* étoit une divination qui se faisoit avec des feuilles de figuier. L'histoire rapporte un trait à la fois odieux et dégoûtant ;

(1) M. D'Enambuc gouverna l'île pendant onze ans , et mourut en 1636.

mais que , malgré sa dignité , elle n'a pas dû omettre , parce qu'il est relatif à d'illustres personnages , et que , par conséquent , je dois placer ici , puisqu'une *figue* y forme le châtiement de la rébellion la plus barbare et la plus insolente. Béatrix , femme de l'empereur Barberousse , éprouva mille outrages à Milan ; les habitans la mirent sur une ânesse , le visage tourné du côté de la queue , et ensuite ils égor-gèrent la garnison. L'empereur prit la ville , la fit raser , et n'accorda la vie qu'à ceux qui se soumirent à tirer avec leurs dents , une figue du derrière de l'ânesse sur laquelle ils avoient mis l'impératrice.

On représente toujours dans ses portraits le Tassoni avec une *figue* à la main. On prétend que c'est en mémoire d'une belle figue que lui donna un jour une jeune et jolie fruitière. D'autres expliquent différemment cette singularité.

LE GRENADIER.

Adad-Rammon, c'est-à-dire, *l'honneur des grenades*, étoit une ville de la tribu de Manassé , en-deçà du Jourdain ; elle fut ainsi nommée à cause de la grande quantité de grenades qu'on y recueilloit ; elle s'est appelée de-

puis *Maximianopolis*, en l'honneur de l'empereur Maximien.

Le roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, avoit la plus tendre amitié pour Mégabise; un jour que ce prince ouvroit une grenade, on lui demanda quelle espèce de multiplication il désireroit donner à tous ces grains, s'il pouvoit les transformer à son gré; il répondit : *En autant de Mégabises.*

Rapin, dans son poëme, donne une fable sur l'origine de la couronne de la grenade, et la voici : « Une fille scythe consulta des devins qui lui dirent qu'elle seroit *couronnée* : Bacchus la séduisit en lui promettant une couronne; il l'abandonna, elle fut changée en grenade; le dieu, par un scrupule tardif, voulant tenir sa parole, ajouta à la grenade la *couronne*, que ce fruit n'avoit pas avant cette aventure ».

On a fait de la grenade le symbole de la démocratie; elle seroit plus naturellement, à cause de sa couronne, celui de la royauté.

Les sectateurs de Zoroastre employoient, dans leurs cérémonies religieuses, des baguettes sacrées coupées avec beaucoup de cérémonies d'un tamarin, au défaut duquel on avoit recours à un grenadier. Selon eux, l'écorce mâchée de grenade purifioit.

On avoit donné cette devise à la reine Anne d'Autriche : « Une grenade avec ces mots : *Mon prix n'est pas dans ma couronne* ».

LE MURIER, L'ORANGER, LE CITRONNIER,
LE CERISIER, LE PRUNIER.

L'impératrice Siling-Chi, femme de Hoamti, fut chargée par cet empereur, d'examiner les vers à soie, et d'essayer de rendre utile le duvet qu'ils forment. Siling-Chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle nourrit elle-même avec des feuilles de mûrier, qu'elle parvint à choisir telles qu'il les faut pour cet usage, ce qui demande beaucoup d'expérience. Après bien des essais et des peines, elle obtint un succès complet; elle trouva même la manière de dévider la soie et de s'en servir; elle en fit faire des étoffes d'une grande beauté, sur lesquelles elle broda des fleurs et des oiseaux.

La Morée, grande presqu'île, est le Péloponnèse des anciens. Le nom de *Morée* lui a été donné sous les derniers empereurs de Constantinople, parce que sa figure topographique ressemble à une feuille de mûrier, que les Grecs appeloient *morea*. Strabon et d'autres ont écrit qu'elle ressembloit à une feuille de platane, qui ne diffère guère d'une feuille de mûrier.

En Angleterre, un ecclésiastique vint s'établir à Strafford, patrie de Shakespeare; il acheta la maison et le jardin de ce poète tragique, et il abattit un mûrier que Shakespeare avoit planté, ce qui causa la plus violente sédition dans la ville; on pillà la maison, le prêtre heureusement se sauva. On acheta le mûrier, et de son bois, on fit des tasses et des tabatières qui se vendirent ce qu'on voulut.

Sforce, duc de Milan, qui mourut prisonnier en France, au château de Loches en 1510, fut surnommé le *Moro*, non à cause de la couleur de son teint, qui étoit fort blanc, mais par allusion au mot italien *moro*, qui signifie un *mûrier*, qu'il avoit pris pour sa devise, regardant cet arbre comme le symbole de la prudence.

Le célèbre portugais Jean de Castro, guerrier fameux, mort à quarante-huit ans, en 1548, rapporta des Indes dans sa patrie, le premier oranger qu'on ait vu en France. On peut perdre des contrées et des villes conquises par la valeur; mais quand on enrichit son pays d'un bienfait inconnu de la nature, on a l'heureuse certitude de faire un don à perpétuité, et que rien ne pourra ravir.

En France, on pose sur la tête des nouvelles

mariées une couronne de fleurs d'orange; en Allemagne, cette couronne est de myrte. Les paysannes suisses ont, le jour de leur mariage, une couronne de fleurs artificielles, qu'elles brûlent le soir, et dont elles conservent soigneusement les cendres, qui, suivant leur superstition, doivent leur porter bonheur.

Le grand Corneille fit, pour la guirlande de Julie, la fleur d'orange, la tulipe et l'immortelle blanche.

J'ai parlé avec détail du *citronnier*, dans mon Cours des Plantes usuelles, ce qui ne me laisse ici que peu de chose à en dire, ainsi que de beaucoup d'autres plantes.

Il paroît que le citronnier a été d'abord apporté de la Syrie et de la Médie, en Grèce, et de là dans les provinces méridionales de l'Europe; c'est pourquoi ses fruits sont appelés en latin *mala medica*, *mala assyria*. Les anciens se servoient de ce fruit pour se préserver des enchantemens; ils l'employoient même dans plusieurs cérémonies religieuses.

Il semble que, dans les différens siècles, l'empire de la mode se soit étendu jusque sur les goûts physiques; ce qui est inexplicable. On sait, dit Bomare, que la plupart des anciens ont eu en exécration l'odeur du citron. Quoique

l'odeur de l'*assa-fœtida* soit affreuse (comme l'exprime son surnom), les Indiens la trouvent excellente et mangent cette substance; et les Romains l'aimoient beaucoup, car il paroît que le *sylphium*, le *laser* des anciens et l'*assa-fœtida* des modernes, ne sont qu'une même chose. Les anciens en faisoient si grand cas, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir. Ils l'appeloient aussi *gomme de Cyrène*, ou *suc cyrénaïque*. Cependant on dit que cette substance avoit la vertu d'enivrer et de *rendre joyeux*, vertu que n'a pas l'*assa-fœtida*, espèce de gomme-résine qui vient d'une plante de l'Inde, qu'on emploie pour les nerfs et pour d'autres maux. Dans le Holstein, aux funérailles, les garçons tiennent une branche de romarin, et les hommes mariés un citron. Aux Indes, les femmes qui se brûlent après la mort de leurs maris, vont au bûcher en tenant un citron. Cette coutume de porter un citron en allant à la mort, est très-ancienne; Athénée en parle. Les Romains n'ont mangé du citron que du temps d'Apicius, qui le mit à la mode.

Les écoliers de l'université offroient jadis, au mois de juin, des citrons à leurs professeurs. Selon Léméri, les femmes de la cour autrefois

tenoient toujours des citrons, qu'elles mor-
doient, de temps en temps, pour se parfumer
l'haleine et se rendre les lèvres vermeilles. Le
bois de citronnier des anciens n'est pas le nôtre,
nous ne savons même pas ce que c'étoit; il
falloit être extrêmement riche pour en avoir
seulement des portes ou des tables. Cicéron
en possédoit une table qui avoit coûté deux
mille écus. Asinius Pollio en acheta une trente
mille francs; il y en avoit de plus de quarante
mille écus. C'étoit une promesse très-magni-
fique que celle que fit Horace à Vénus, de la
part de Maximus, de lui donner une statue de
marbre, dans un temple revêtu de bois de ci-
tronnier. Cependant il y eut des temples où l'on
fit cette énorme dépense; ce bois avoit une
odeur délicieuse et une grande durée.

On célèbre à Hambourg, à de certaines épo-
ques, une fête appelée *la fête des cerises*; pendant cette solennité, on promène des troupes
d'enfans dans les rues, et chaque enfant tient
un rameau vert et des cerises. Voici l'origine de
cette fête: En 1432, les Hussites menacèrent
la ville de Hambourg d'une destruction pro-
chaine. Un bourgeois, nommé Wolf, proposa
d'envoyer en députation suppliante, aux en-
nemis, tous les enfans de sept à quatorze ans,

enveloppés dans des draps mortuaires. Procope Nasus, chef des Hussites, fut touché de ce spectacle ; il accueillit ces jeunes supplians, les régala avec des cerises et d'autres fruits, et leur promit d'épargner la ville, ce qu'il fit en effet. Les enfans revinrent couronnés de feuillages, tenant des cerises et en criant victoire. La fête fut instituée en souvenir de cet évènement.

Les prunes de *reine - claudé* sont ainsi nommées de la reine Claude, femme de François I^{er}, qui fit connoître et cultiver en France cet excellent fruit.

LE NOYER, LE NOISETIER OU COUDRIER.

Caryatis étoit un surnom de Diane, en l'honneur de laquelle les jeunes filles de la Laconie s'assembloient dans le temps de la récolte des noix, et célébroient une fête nommée *Carya*, c'est-à-dire la fête de Diane des noix : au mariage des Grecs modernes, on fait une grande distribution de noix.

La ville d'Amiens fut prise par les Espagnols, en 1597, par un stratagème singulier. Des soldats, déguisés en paysans, conduisant une charrette chargée de noix, se présentèrent à la barrière ; ils délièrent à dessein un grand sac de

noix, lorsque la porte fut ouverte; toutes les noix se répandirent, la garde s'amusa à les ramasser, et les Espagnols embusqués fondirent sur eux, et se rendirent maîtres de la ville. Henri IV la reprit quelque temps après.

Jadis, lorsqu'un boulanger étoit reçu à la maîtrise, il présentoit au lieutenant du grand pannetier, *un pot de terre neuf rempli de noix*. Un autre usage s'établit dans le siècle dernier; le nouveau maître offroit au grand pannetier un romarin, aux branches duquel étoient suspendus des oranges et les fruits de la saison.

Le noisetier n'est célèbre que par la superstition de la baguette divinatoire, faite de branches légères de coudrier, et nommée, par les charlatans, *caducée, verge d'Aaron, bâton de Jacob, verge luisante, ardente, transcendante, tremblante*, etc.

Cette baguette doit tourner d'elle-même dans la main, pour indiquer des sources cachées, des trésors, des mines, etc. Quelques charlatans se servent de branches d'amandier ou de laurier, ou de troncs d'artichauts; d'autres disent que le coudrier n'est bon que pour chercher l'or et l'argent, le frêne pour le cuivre, le pin sauvage pour le plomb, et que pour

trouver l'or , il faut mettre des pointes de fer à la baguette , que l'on doit avoir coupée pendant la pleine lune. La manière la plus commune de se servir de la baguette divinatoire est de prendre une branche fourchue de coudrier , d'un pied et demi de long , grosse comme le doigt ; on prend les deux branches de la fourche dans ses deux mains , sans beaucoup serrer , de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre , que la pointe de la baguette aille en avant , et que la baguette soit parallèle à l'horizon. Il faut marcher doucement. D'autres portent la baguette en équilibre sur la main , ou la tiennent en appuyant un doigt sur chaque bout. D'autres enfin tiennent un bâton un peu courbé , avec les deux mains , le dessus de la main du côté du visage. Jacques Aymar , paysan de Saint-Véran , près de Saint - Marcellin en Dauphiné , se rendit très - célèbre dans cet art , sous la régence du duc d'Orléans. Il prétendoit découvrir , avec sa baguette , non-seulement les eaux , les mines , les trésors cachés sous terre , mais encore les cadavres de ceux qui avoient été assassinés , leurs meurtriers , et même les traces de ces meurtriers. M. le régent le fit venir à Paris , et toute cette cour , composée en grande partie d'esprits forts , qui ne

croyoient pas en Dieu , fut émerveillée des miracles opérés par Jacques Aymar. Peu d'années avant la révolution , le charlatan *Bléton* causa la même admiration avec sa baguette divinatoire.

On se moque de ces folies , on les trouve absurdes , et l'on a raison. Cependant , à la honte des sciences , elles ont été dans tous les temps protégées et soutenues par les savans même ; car on abuse de tout , et des sciences humaines comme de toute autre chose. Il existe un livre en deux volumes , qui a pour titre : *La Physique occulte , ou Traité de la baguette divinatoire*, dédié à M. Pollard , dans lequel l'auteur explique cet art très-savamment par la philosophie des corpuscules , c'est - à - dire , des émanations invisibles qui sortent des corps. Il y a , d'après sa physique rejetée aujourd'hui , plusieurs raisonnemens très-ingénieux. Un savant , dans un moment de franchise , dit dans l'Encyclopédie , qu'un *des grands écueils de la physique est de vouloir tout expliquer* ; et pour montrer combien on doit se défier des explications même les plus plausibles , il suppose que la neige tombe en été , et la grêle en hiver , et que le baromètre hausse avant la pluie (on sait que c'est tout le contraire) ,

et il donne d'excellens raisonnemens scientifiques, pour expliquer ces suppositions contraires à la vérité ; et , après ces démonstrations , il ajoute : *Osons après cela expliquer les phénomènes de la nature !*

On a beaucoup répété que la religion conduit naturellement à la superstition , c'est tout le contraire ; car un peuple religieux ne brave aucune censure de l'église ; et la religion réprouve formellement , et sous peine d'excommunication , toutes les superstitions , la croyance aux diseurs de bonne aventure , aux rêves , etc. , et même toutes les pratiques religieuses qui ne sont pas autorisées par l'église : aussi a-t-on vu , sur la fin du dernier siècle , où la religion avoit perdu presque tout son empire , et malgré les *progrès des sciences* ; on a vu , dis-je , se multiplier de toutes parts les superstitions les plus absurdes , on a vu renaître la baguette divinatoire , et les prodiges des charlatans enthousiasmer une multitude de personnes. Il faut une autre autorité que celle des sciences humaines , toujours sujettes à l'erreur , pour fixer parmi les hommes des opinions sages ; un sophiste savant est plus dangereux qu'un sophiste seulement littérateur , parce qu'il se trouve beaucoup moins

de personnes en état de lui répondre et de réfuter ses argumens ; d'ailleurs l'ennui , qui fait tomber dans la poussière les ouvrages de littérature , assure à ceux de science le suffrage des lecteurs ignorans ou paresseux : on ne lit point de tels livres , tout au plus on les parcourt ; et pour en adopter les résultats les plus dangereux et les plus absurdes , il suffit à la plupart des gens du monde de feuilleter un gros livre de ce genre , et de savoir que l'auteur est géomètre ou physicien.

On appelle *coquerelles*, en terme de blason, la représentation de noisettes dans leurs gousSES ; elles sont le plus souvent de sinople. Le mot *coquerelle* vient du vieux gaulois *coquerée* , qui a signifié noisettes toutes vertes.

LE COING , LE CORNOUILLER , L'ABRICOTIER.

Le fruit du coignassier a été fort célébré par les poètes antiques ; Virgile en a fait mention dans ses églogues. Les anciens l'appeloient *pomme de Cydon*. On regardoit ce fruit comme l'emblème du bonheur , de l'amour et de la fécondité : il étoit dédié à Vénus ; le temple de Chypre et celui de Paphos en étoient décorés ; on en ornoit les statues des dieux

qui présidoient à la couche nuptiale : la nouvelle mariée , avant d'entrer dans le lit nuptial , devoit en manger.

La plupart des commentateurs prétendent que les pommes d'or des Hespérides étoient des oranges. Le savant Goropius a soutenu , avec plus de vraisemblance , que c'étoient les pommes de coing , si révérees des anciens. Il assure que l'on découvrit jadis à Rome une statue d'Hercule qui tenoit dans sa main trois pommes de coing , ce qui , dit - il , s'accorde avec la fable qui raconte qu'Hercule déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides. Mais les anciens sculpteurs , qui , en général , négligeoient les détails , ont-ils bien caractérisé ces fruits ? étoient-ce bien des coings ? et où est cette statue , qui n'est citée nulle part ? Enfin , quand elle existeroit , ce ne seroit pas une preuve positive ; car ce fruit , étant le symbole de l'amour et de la fécondité , pourroit fort naturellement se trouver dans les mains d'Hercule , sous ces seuls rapports.

Il n'est question du cornouiller que dans la fable , qui raconte la métamorphose de l'infortuné Polydore et celle du javelot de Romulus ; ce dard lancé par Romulus sur le mont Palatin , y prit racine , produisit des

branches, des feuilles, et devint un cornouiller. Cet arbre est de la famille des chèvrefeuilles, on en distingue de plusieurs espèces; ses fruits d'un beau rouge sont très-bons à manger; on les appelle cornouilles ou cornioles. L'accroissement du cornouiller est si lent qu'il lui faut quinze années pour prendre dix pieds de hauteur; aussi son bois est très-dur; on en fait des cerceaux, des échelas, etc.

On célébroit à Lacédémone, en l'honneur d'Apollon, des fêtes appelées *cranées*, qui furent instituées, parce que les Grecs, dit Pausanias, avoient encouru la colère d'Apollon, en coupant des cornouillers qui lui étoient consacrés dans un bosquet du mont Ida.

L'abricotier n'est cité dans l'histoire que pour un *rébus*, qui seroit, sans doute, aujourd'hui fort applaudi sur l'un de nos théâtres.

Après la mort de Louis XI, au commencement de la régence de madame de Beaujeu, plusieurs personnes furent disgraciées, entr'autres *Cotier*, premier médecin du feu roi, qui s'applaudissant d'être échappé de cette cour orageuse, fit sculpter sur la porte de sa maison un abricotier, avec cette inscription : *A l'abri, Cotier.*

L'ACAJOU, L'ARECK, LE CALEBASSIER,
LE COCOTIER, LE GÉROFLE ROYAL,
LE MUSCADIER, LES ÉPICERIES.

L'acajou porte un fruit acide assez bon à manger. Les habitans du Brésil comptent leur âge par les noix d'acajou. Ils en serrent une tous les ans.

L'areck est un arbre des Indes. Les Indiens mâchent continuellement de ses feuilles, comme ils mâchent du *bétel* (1). Ils découpent aussi diversement ses fruits et ses feuilles, pour exprimer des idées symboliques : une feuille nouée d'une certaine manière, forme une déclaration d'amour, ou bien annonce une rupture, et ils s'en servent encore comme de philtre.

On représente Saint Jacques, fils de Zébédée, tenant unealebasse et un bourdon.

(1) Le *bétel* est une plante que l'on croit être de la famille des convolvulus, qui croît dans les lieux maritimes aux Indes, et qui s'attache aux arbres, comme le lierre. Les Indiens mâchent continuellement de ces feuilles, qu'ils mêlent avec différens aromates. Ils mettent ce *bétel* dans des boîtes qu'ils portent sur eux, et en visites, ils offrent du *bétel* comme nous offrons du tabac. Cet usage fortifie l'estomac, dit-on, mais gâte les dents.

Les cannibales creusent les calebasses et les remplissent de maïs ou de petites pierres ; ils croient, lorsqu'ils agitent ce fruit ainsi préparé , qu'ils s'entretiennent avec leur *Toupan* , c'est-à-dire , avec leur dieu. Ils gardent ces calebasses dans leurs cabanes avec un grand soin , et leur rendent chaque jour un culte religieux.

Voici sur le cocotier une fable indienne : « *Ixora* , divinité des Indiens , avoit pour femme *Paramesceri* ; cette dernière eut un enfant nommé *Ceuxi* , qui naquit subitement de sa sueur , et qui vint au monde tout grand , tout formé , et parfaitement beau. Comme sa mère le caressoit , *Ixora* survint tout à coup ; et prenant ce nouveauté pour un amant de sa femme , il lui trancha la tête ; de cette tête coupée , sortit aussitôt un superbe cocotier. *Paramesceri* , désespérée de la mort de son fils , expliqua la chose. *Ixora* , pour réparer sa faute , se hâta de couper la tête d'un éléphant qu'il enta sur le corps de *Ceuxi* , ce qui le ressuscita ». Voilà pourquoi , dans les pagodes , *Ceuxi* est représenté avec une tête d'éléphant.

Dans quelques lieux des Indes , les nouveaux mariés tiennent chacun une noix de coco ; et au moment où le serment se prononce , les deux

époux font l'échange des noix de coco. La plupart des habitans d'Amboine se croient descendus d'un cocotier. Les Chingulais ont une épreuve judiciaire pour connoître le coupable : dans cette épreuve, on emploie les noix de coco avec beaucoup de cérémonies superstitieuses. Ils font aussi des charmes avec ce fruit, ils croient qu'une noix de coco, enfilée dans un bâton, peut faire découvrir les traces d'un voleur en dirigeant celui qui la tient ; croyance fort ridicule, mais qui ne l'est pas plus que celle de la baguette divinatoire.

Les empereurs mogols ont une grande estime pour les noix de coco ; ils en font faire des coupes et des tasses garnies d'or et de pierres : ils pensent que le poison perdrait dans ces vases toutes propriétés malfaisantes.

Le cocotier, arbre si utile, est de la famille des palmiers ; il y en a de plusieurs espèces.

Le gérofle est un arbre qui croît aux îles Moluques, et qui produit les clous de gérofle, qu'on emploie dans nos cuisines. Le *gérofle royal* est une espèce particulière ; ce clou de gérofle royal, qu'on ne trouve point dans le commerce, est très-rare et très-précieux, il vient aussi des îles Moluques. Les Hollandais disent que les rois et les grands de ces îles l'es-

timent jusqu'à la superstition ; ils soutiennent qu'on n'en a découvert jusqu'à présent qu'un seul arbre dans la seule île de Makiar, sous l'équateur ; que le roi fait garder à vue cet arbre par des soldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les habitans du pays prétendent que, lorsque cet arbre est chargé de son fruit, les autres arbres s'inclinent devant lui comme pour lui rendre leurs hommages. Les princes moluques portent sur eux de ces clous de gérofle, ils pensent se préserver de beaucoup d'accidens avec ce talisman parfumé. Il faut chez eux être chef, ou constitué en dignité, pour en porter deux aux oreilles, ou au nez, ou aux lèvres ; de sorte qu'on dit *un chef à deux gérofles*, comme on dit, en Turquie, *un bacha à deux queues*. Le nombre de ces clous marque le degré de distinction ; tous les ans on en offre au fétiche ou dieu du pays, pour se le rendre favorable.

Le muscadier vient de lui-même aux îles Moluques et dans quelques autres îles de l'océan oriental. On le cultive surtout dans la province de Banda ; il y a dans cette province une sorte de noix muscade qui ne vaut rien, et que l'on nomme *palatuhir*, c'est-à-dire, *noix de montagne* ; les anciens l'appeloient *azerbe*.

Des gens superstitieux la recherchent seulement, pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choses surprenantes.

Autrefois, dans les baptêmes, on donnoit des épiceries au lieu de dragées; dans les festins de noce, la nouvelle épouse en distribuoit à toute l'assemblée. Les universités, dans leurs réjouissances, se conformoient à cet usage. Après la décision d'un procès, on en offroit aux juges; de-là est venu le nom d'*épice du palais*. Avant que le sucre fût connu en Europe, les épiceries avoient une grande valeur, et faisoient toute la magnificence des festins.

Les épiceries se tirent des écorces, des racines, des graines, des semences, etc. des arbres et plantes.

LE PERSÉA.

Le perséa est un genre à fleur en rose. La beauté de cet arbre, qui est toujours vert, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, et celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Égyptiens y avoient attachés. Ils le consacrèrent à Isis; ils mettoient son fruit sur la tête des idoles, quelquefois entier, et d'autres fois

ouvert pour faire paroître l'amande. Cette figure de poire doit toujours le faire discerner du lotos par les antiquaires curieux de défricher les monumens antiques. Tous les anciens parlent de cet arbre , Théophraste , Strabon , Plutarque , Dioscoride , Pline et Galien. Ils disent qu'il a été planté à Memphis par Persée , qui lui donna son nom. Le perséa des modernes approche beaucoup de celui d'Égypte ; on l'appelle en français , *poirier de la Nouvelle-Espagne* , c'est le *prunifera arbor fructu maximo* , etc. Cet arbre croît dans la Jamaïque.

L'ÉBÈNE , L'ARBRE TOPOO , L'ARBRE AUX NIDS D'OISEAUX , L'ARBRE NOMMÉ HYVOURAHÉ , L'ARBRE NOMMÉ HOLM , BANCAL , CANDOU , CHAMPE , CODDA-PARA , ANGOLAN.

Il y a trois sortes d'ébènes des Indes tant orientales qu'occidentales ; la noire , la rouge et la verte ; la noire est la plus estimée : la verte est d'un vert noirâtre. Les Indiens en font les statues de leurs dieux et les sceptres de leurs rois. L'ébène rouge nommée aussi *grenadille* , est d'un rouge brun. Pompée est le premier qui ait apporté l'ébène en Italie.

On ne trouve presque aucun de nos arbres

de l'Europe, ni de nos plantes dans le pays de Siam ; il n'y a point d'oignons , d'ails , de grosses raves , de persil , d'oseille ; les roses n'y ont point d'odeur ; mais à la place de nos arbres , de nos plantes et de nos fleurs qui sont inconnues aux Siamois , il en est d'autres particulières que nous ne connoissons point. Tel est par exemple leur arbre *topoo* ; c'est une espèce de figuier de la grandeur d'un hêtre touffu, qui a l'écorce unie et grise, et les feuilles rondes à longue pointe ; il porte un fruit rond, insipide, et qui n'est bon que pour les chauves-souris. Tous les Siamois regardent cet arbre comme sacré et agréable aux dieux, parce qu'un de leur grands personnages prenoit plaisir à s'asseoir dessous ; et c'est pour cela qu'ils aiment à le planter auprès des temples, lorsque le terroir et le climat le permettent.

Un autre arbre très - extraordinaire qu'on trouve dans le royaume de Siam, est l'arbre *aux nids d'oiseaux* ; il est de la grandeur d'un pommier , son tronc et ses grosses branches touffues sont pleines d'excroissances raboteuses de différentes grosseurs et figures , et sont chargées de feuilles étroites. A l'extrémité des petites branches pendent plusieurs nids d'oiseaux , faits d'herbes sèches et de quel-

qu'autre nature, travaillés avec beaucoup d'art et de la forme d'une bourse longue, qui va en s'étrécissant par le haut; l'ouverture des nids est tournée au nord-ouest, de sorte qu'ils sont à couvert du vent du midi et de la pluie. Kæmpfer a conté plus de cinquante de ces nids d'oiseaux sur un seul arbre, et n'en a jamais vu sur aucun autre. Les oiseaux sont d'un brun-jaunâtre, et ressemblent aux serins des Canaries, mais ils n'ont qu'un cri approchant de celui des moineaux.

Il est dit dans l'Encyclopédie qu'il croît au Brésil un gros arbre, appelé *hyvourahé*, qui ne porte du fruit que tous les quinze ans.

Le *Tapé* est une chaîne de montagnes de l'Amérique; on y trouve un arbre nommé *escopés*. On prétend qu'après le lever du soleil, il en découle une pluie fort abondante, tandis que tous les arbres qui sont autour de lui demeurent fort secs.

Les sectateurs de Zoroastre, les Gaures, quand un enfant est né, lui jettent au visage de l'eau qui a été mise dans l'écorce d'un arbre appelé *holm*; ils disent de cet arbre que le soleil ne lui fait jamais d'ombre.

Bancal, arbre de l'île d'Amboine. Les habitants prétendent qu'une personne qui tiendrait

quelque temps de ses feuilles dans ses mains , perdrait peu à peu la vue.

Le *candou* est un arbre des Indes , dont le bois , dit-on , est si dur qu'il fait feu lorsqu'on en frappe deux morceaux l'un contre l'autre. Bomare dit la même chose d'un autre arbre.

Champe est un arbre des îles Moluques ; ses fleurs sont jaunes et odoriférantes : les habitans en font des guirlandes dans les cérémonies nuptiales.

C'est sur les feuilles d'un arbre nommé *coddapara* que les Malabares écrivent leurs livres ; ils font aussi de ces feuilles d'énormes parasols, qui peuvent couvrir vingt personnes.

L'*angolan* est un bel arbre du Malabar , que les peuples de ce pays appellent le *symbole de la royauté*, parce que la disposition de ses fleurs forme des diadèmes sur ses branches.

Jaune d'œuf. On appelle ainsi un arbre des Antilles, dont le fruit de la forme et de la couleur d'un jaune d'œuf lui a fait donner ce nom. Ce fruit est sain , nourrissant et excellent. « C'est dommage , dit Bomare (sans » autre explication) qu'un tel fruit fasse » tomber la peau de la bouche » ; mais avec

l'habitude, dit - on, il ne produit plus cet étrange effet.

Traits généraux d'arbres dont le nom n'est point connu, et des arbres fabuleux.

Jacob, pour varier les couleurs de la toison de ses brebis, mit dans l'auge à boire de celles qui étoient pleines, des écorces d'arbres de diverses nuances. Les brebis, frappées de ces objets, firent des petits dont les toisons étoient bigarrées.

Absalon, troisième fils de David, se révolta contre lui et perdit une bataille gagnée par Joab, général de l'armée de David; il prit la fuite, et en passant sous un arbre, ses cheveux s'accrochèrent aux branches, et il demeura suspendu, son cheval s'étant dérobé sous lui; Joab arriva dans ce moment et le tua.

Abimélech, ayant mis le siège devant la ville de Sichem, monta sur la montagne de Selmon avec tous ses gens, coupa une branche d'arbre avec une hache, la mit sur son épaule, et en fit faire autant à tous ses soldats; ensuite il fut avec eux mettre le feu à la forteresse, et ils emportèrent la ville d'assaut.

Alexandre le Grand, dans son expédition contre les Nautiques, perdit beaucoup de monde. Le froid excessif coûta la vie à un nombre prodigieux de soldats ; ils se mettoient à l'abri de la neige sous des arbres, et bientôt un engourdissement mortel les suffoquoit. « On lit » dans plusieurs mémoires, ajoute Diodore de » Sicile, que les cadavres de ceux qui s'étoient » collés à des troncs d'arbres, s'y conservèrent » long-temps, non-seulement dans la même » posture, mais encore dans l'attitude de » gens qui, ayant la tête tournée les uns vers » les autres, parloient ensemble et s'entrete- » noient réciproquement ».

Les devins avoient dit à Alexandre que le ciel le menaçoit de perdre la vie, s'il entroit à Babylone. Ce prince fort superstitieux hésita long-temps sur cette prédiction ; enfin, il entra dans cette fameuse ville : ensuite, voulant visiter un grand lac voisin, il passa dans un canal étroit, dont les deux bords étoient chargés d'arbres très-touffus ; les branchages s'étendant sur l'eau de part et d'autre, accrochèrent son diadème qui tomba dans l'eau ; un des rameurs se jeta à la nage et rapporta le diadème. Cet accident fut regardé comme le présage de la mort du roi, qui arriva peu de jours après.

Dans l'antiquité, à Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés tout couverts de branches d'olivier et d'autres arbres.

On voit, dans Pline, que des arbres, ainsi que plusieurs légumes, ont fourni beaucoup de surnoms aux anciens.

Diodore rapporte que les *Hylophages*, comme l'exprime leur nom, vivoient de branches d'arbres; ils grimpoient jusqu'au haut des arbres, pour y manger les rameaux naissans; ils sautoient d'un arbre à un autre, comme des écureuils, et savoient se tenir sur les branches qui paroissent les plus foibles.

Hérodote prétend qu'il y avoit, en Scythie, un peuple qui naissoit et restoit toujours chauve, et qui ne se nourrissoit que du fruit d'un arbre nommé *pontique*.

L'Histoire des Indes rapporte le trait suivant: Une femme, pressée d'accoucher, se retira dans le creux d'un arbre, et y laissa son enfant. Oghuz-kan passant dans ce lieu avec son armée, trouva l'enfant, le prit, l'adopta et le nomma *Cabigiak*, nom qui signifie *écorce d'arbre*. Cabigiak eut une postérité nombreuse, qui s'étendit jusqu'au nord de la mer Caspienne; il

s'en fit un peuple qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Descht-Kitchak*.

On lit dans l'Histoire de France, que Théodebert, fils de Thierry, poursuivoit à la chasse un taureau sauvage; que le taureau, en fuyant, rompit une grosse branche, qui vint frapper rudement Théodebert à la tête, et que le prince mourut des suites de ce coup.

Plusieurs mémoires du 17^e siècle, entr'autres ceux de Bassompierre, nous apprennent que l'année de la mort de Henri IV, le mai planté devant le Louvre tomba tout à coup, *ce qui fut regardé comme un funeste présage*.

Louis XIV, blâmant un soir une grande allée de vieux arbres, ne les vit plus le lendemain à son réveil. Une autre fois, à Fontainebleau, il se plaignit qu'un bois qu'il désigna, nuisoit à la vue de son appartement; le duc d'Antin fit scier tous les arbres près de la racine, on attachâ des cordes au pied de chaque arbre, et plus de douze cents hommes se tinrent prêts à les abattre au moindre signal. Le roi, se promenant de ce même côté, répéta que ce bois lui déplaisoit. Alors le duc d'Antin donna un coup de sifflet, et l'on vit à l'instant tomber la forêt. La duchesse de Bourgogne, témoin de ce prodige, s'écria en riant: « Ah! bon Dieu, si le roi

avoit désiré nos têtes, M. d'Antin les feroit tomber de même ».

On voit auprès de Berlin un *arbre historique*, aussi intéressant que curieux. Il est chargé de vers, d'inscriptions et de noms français, tracés par les premiers réfugiés, qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, reçurent l'hospitalité dans le Brandebourg. Ces caractères, prodigieusement grossis par le temps, couvrent entièrement le tronc de cet arbre antique, et la mélancolie touchante qui règne dans presque toutes les inscriptions prouve assez que toutes les consolations d'une noble hospitalité ne peuvent faire oublier la patrie. Depuis, de nouveaux fugitifs, reçus avec la même générosité, ont souvent pris pour but de leurs promenades champêtres ce monument vénérable d'une douloureuse émigration, et plus d'une fois leurs pleurs ont coulé sous son ombrage.

On montre, près de Hambourg, un arbre célèbre, dont l'écorce est chargée aussi de noms et d'inscriptions, parce que le poète Hagedorn alloit, dit-on, y méditer et composer. On l'appelle l'*arbre d'Hagedorn*. On trouve aussi, près de Copenhague, l'*arbre de Klopstock*, ainsi nommé, parce qu'un jour il s'endormit

sous son ombrage. Nous avons à Montmorency l'*arbre de J.-J. Rousseau*.

Les rabbins, très-féconds en fables d'un genre singulier, content qu'un jeune homme fit une prière sous un arbre, et qu'aussitôt tous les arbres voisins se mirent à chanter des psaumes.

Les anciens Gaulois faisoient des offrandes aux *déeses mères* qui présidoient aux fruits et aux biens de la terre ; ils couvroient d'herbes ces offrandes, sur lesquelles ils prononçoient des paroles mystérieuses, ensuite ils les cachotent dans les troncs d'un arbre, et croyoient par-là garantir leurs troupeaux de la contagion.

Les anciens habitans du Nord sacrifioient des victimes humaines, qu'ils suspendoient ensuite dans une forêt. Près le temple d'Upsal, il y avoit un *bois sacré* de cette espèce ; ce bois, nommé *bois d'Odin*, étoit rempli des cadavres des malheureuses victimes de cet horrible culte ; ensuite, au bout d'un certain temps, on enlevait tous ces corps pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou du Soleil. Et voilà les coutumes et la religion que le christianisme a détruites !....

Les bois sacrés étoient fort multipliés chez les anciens ; il y en avoit auprès de tous les temples. Cette superstition s'est conservée longtemps après la chute du paganisme.

Léonard Rubenus, Allemand, qui se fit moine en 1596, ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Dorpat, ville de Livonie, trouva sur son chemin les bois sacrés des Esthoniens. Il y avoit un superbe pin, chargé de trophées; on lui dit que les habitans du pays adoroient cet arbre, que les femmes nouvellement accouchées y apportoient des offrandes, et que les hommes l'arrosoient de bière. Rubenus voulut abattre l'arbre, les Esthoniens lui dirent que s'il avoit seulement la hardiesse de passer dessous, lui et son cheval seroient enlevés dans les airs; cependant on parvint sans violence à leur ôter cette superstition. *Dict. de Bayle.* Virgile dit que de son temps on ne laissoit point entrer des chevaux dans le bois sacré d'Egérie, parce que c'étoit dans ce bois que les chevaux d'Hippolyte prirent l'effroi, qui fit périr ce jeune prince.

Uzza étoit le nom d'une idole adorée par les Arabes, avant que ces peuples eussent embrassé la religion de Mahomet. Ce faux prophète, après s'être rendu maître de la Mecque, détruisit l'idole *Uzza*, qui n'étoit qu'un tronc d'arbre, et fit égorger ses prêtresses.

Christophe III, roi de Danemarck, reçut injustement un surnom injurieux. Il fut sur-

nommé en 1450 *Berka - Kanung*, ce qui signifie *roi d'écorce*, parce que, sous son règne, il y eut une telle disette, que les paysans furent obligés de mêler de l'écorce d'arbre dans la farine : mais ce ne fut pas la faute de ce roi, il ne contribua en rien à cette calamité.

On lit dans l'Enfer du Dante, que les suicides qui ont dédaigné la nature de l'homme, sont rabaisés au-dessous de celle de la brute, et que, condamnés à la plus déplorable végétation, ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable aride et brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des lambeaux.

On montrait, il y a quelques années, auprès d'Orléans, un arbre antique, appelé l'*arbre des Fées*, autour duquel jadis, suivant le peuple, les fées dansoient en rond au clair de la lune.

Les Virginiens sauvages font subir une espèce de noviciat aux jeunes gens qu'ils destinent à l'état de leurs prêtres ; on les fait mettre sous un arbre ; des hommes armés de boucliers forment une barrière autour d'eux ; d'autres hommes cherchent à lancer des baguettes contre les jeunes gens ; on les garantit avec les boucliers, ensuite on abat l'arbre, on fait un feu

avec le tronc , et l'on forme des guirlandes et des couronnes pour les jeunes gens.

Les Caraïbes, pour faire la guerre, se couvrent de branches et de feuilles de la tête aux pieds, et se font un masque avec une feuille de balisier, qu'ils percent à l'endroit des yeux ; en cet état , ils se mettent à côté d'un arbre , et attendent leur ennemi au passage , pour lui fendre la tête d'un coup de massue , ou lui tirer une flèche quand il est passé. Suivant les Péruviens , les premiers habitans de la terre furent métamorphosés en arbres et en grenouilles par le soleil.

Le *Zend-Avesta* est le nom commun sous lequel on comprend tous les ouvrages attribués à Zoroastre. Dans cet ouvrage il est dit que l'arbre *hom* est planté au milieu de l'Euphrate , et qu'un génie préside à cet arbre. Zoroastre eut un rêve , dans lequel il vit sortir un arbre de terre et pousser quatre branches , une d'or , une d'argent , une d'airain , une de fer , et ces branches s'entrelacèrent.

D'après les fables indiennes , *Wyse* fut un des premiers hommes qui peuplèrent la terre. Il aimoit en vain une belle femme , nommée *Jejunogundah* : un jour , accablé de douleur , il s'assit au pied d'un arbre et fit une plainte touchante ; l'arbre tressaillit , et il en sortit une

voix qui lui promet Jejunogundah. Les bra- mines disent que l'arbre nommé *ravasitou* est le plus saint de tous les arbres ; c'est avec le bois *ravasitou* qu'ils allument le feu *homan*, leur feu sacré.

Voici une histoire des bramines : Vicra- maarca fut un roi aimé et respecté ; mais , un jour , réfléchissant sur la brièveté de la vie , il s'attrista , et son frère Betty lui donna ce conseil : « Il y a , lui dit-il , au milieu du monde , l'arbre *oudetaba* , c'est-à-dire , *arbre du soleil* , qui sort de terre au lever du soleil , et qui crois- sant à mesure que le soleil s'est élevé , le tou- che de sa cime lorsqu'il est au midi ; ensuite il décroît avec le jour et se cache dans la terre , lorsque le soleil ne paroît plus. Mettez-vous sur cet arbre au point du jour , l'arbre s'éle- vant , vous portera jusqu'au soleil , à qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes ». Le roi suivit ce conseil , et obtint du soleil une vie de deux mille ans , accompagnée de la force et de la santé.

Voici encore une fable des Indiens : « Une belle femme , nommée *Draupadé* , étoit mariée à cinq frères , tous rois de Maduré ; l'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre et en fit tomber un fruit admirable : l'arbre ap-

partenoit à un célèbre pénitent ; et il avoit cette propriété , que chaque mois il portoit un fruit si nourrissant , et qui donnoit tant de force , que , pendant ce mois , celui qui le mangeoit n'avoit nul besoin de prendre d'autres alimens : les cinq frères et Draupadé , craignant la malediction du pénitent , prièrent Wichnou de les secourir ; le dieu leur conseilla de confesser tout haut en expiation tous leurs péchés. Il ajouta que l'arbre avoit six coudées de haut , et qu'à chaque confession le fruit s'élèveroit d'une coudée , et qu'ainsi , après la dernière et sixième confession , le fruit seroit rejoint à l'arbre comme auparavant. Les cinq frères firent l'aveu de toutes leurs fautes avec une extrême candeur ; aussi le fruit s'éleva de cinq coudées. Draupadé devoit faire la sixième confession , mais elle cacha quelque chose , et le fruit ne s'éleva que d'une demi-coudée : les cinq frères la prièrent , avec tant d'instances , de ne rien dissimuler , qu'enfin elle dit tout , et le fruit se rattacha à la branche ».

Il étoit bien dangereux , dans cette mythologie , d'attaquer les arbres des pénitens. Chonrpanaguey étoit sœur du géant Ravaner ; son fils entra un jour dans le jardin d'un pénitent , et y gâta quelques arbres ; le solitaire aussitôt

le métamorphosa en arbre ; mais par la suite Wichnou, en coupant une branche de cet arbre, rendit au jeune homme sa première forme. La belle Kchaumi, l'une des femmes de Wichnou, naquit d'un fruit dont l'odeur délicieuse se répandoit à douze lieues à la ronde. Les musulmans disent que lorsque Mahomet, dans son enfance, s'asseyoit sous des arbres, ces arbres se couvroient d'un nouveau feuillage.

Les Indiens de Visapour célèbrent cette fête rustique : dans le temps des semailles, on ôte toutes les branches d'un gros arbre, excepté celles du sommet, ensuite on le déracine et on le porte à l'entrée d'une pagode ; là, on l'arrose d'eau du Gange ou d'urine de vache, qui est aussi sacrée ; on plante l'arbre devant cette pagode, on l'orne de banderoles et de pavillons, on attache à son tronc des bouchons de paille auxquels on met le feu ; tout cela est accompagné d'offrandes, de riz et de fleurs.

Voici comme on s'y prend aux îles Moluques pour savoir si la guerre sera heureuse : on donne un grand coup de hache à un arbre, et on laisse la hache dans l'ouverture qu'elle y a faite. Si elle s'y remue d'elle-même, c'est bon signe ; si elle reste immobile, il ne faut pas entreprendre la guerre.

Les Tunquinois révèrent les plantes, et même adorent une pièce de bois dont voici l'histoire : « Les flots de la mer jetèrent sur le rivage une pièce de bois qui devint un objet d'adoration pour des pêcheurs, qui crurent que cette nouvelle divinité avoit favorisé leur pêche ; ils publièrent ce prodige dont tous les Tunquinois furent émerveillés ; la pièce de bois fut déifiée, on lui éleva des statues, des temples, et on lui fit même une généalogie ; on prétendit que c'étoit la fille de l'empereur de la Chine qui s'étoit jetée à la mer pour aller porter ses bénédictions au Tunquin, et qui, pour y arriver plus commodément, avoit eu la précaution de se métamorphoser en bûche ».

Pour les Siamois, le précepte de ne pas tuer s'étend même aux plantes, car ils croient que tout végétal a une âme. Casser une branche d'arbre, c'est pour eux offenser l'âme de l'arbre ; mais quand une fois un végétal est mutilé, ils pensent que l'âme en est délogée, et ils le coupent ou le mangent sans scrupule. *Extrait de l'Histoire des Cérémonies religieuses.*

Plusieurs Indiens, par un motif religieux, font leur demeure dans des arbres.

L'Edda parle d'une géante sorcière qui

habitoit dans une forêt dont tous les arbres étoient de fer.

Le Valhalla , leur paradis , renferme un arbre merveilleux , nommé *lerado* ; une chèvre qui se nourrit de ses feuilles , produit une liqueur délicieuse , destinée aux dieux et aux héros.

Il y avoit autrefois en Roussillon (avant la révolution) une coutume intéressante et romanesque , dont voici le détail : « Un amant villageois plantoit à la porte de sa maîtresse , dans la nuit du 1^{er} mai , un grand arbre surmonté d'une couronne , à laquelle étoient suspendus un sabre et un cordon de cordelier ; ces trois ornemens étoient symboliques : la couronne demandoit le prix de l'amour , le cordon et le sabre signifioient que l'amant se feroit moine ou soldat , si la maîtresse ne vouloit pas l'épouser ».

On lit dans les mémoires du comte de Maurepas , qu'un duc de Bourbon s'imagina qu'il étoit devenu plante , et que se tenant ferme et debout dans son jardin , il exigeoit qu'on vînt l'arroser tous les matins : il étoit d'ailleurs fort raisonnable.

En Espagne , dans la province de Biscaye , se trouve l'antique et fameux arbre *guernico*

(ainsi nommé d'un village voisin), au pied duquel les anciens rois de Castille s'asseyoient pour recevoir l'hommage des fiers Biscayens, et pour jurer de maintenir leurs privilèges. Isabelle est la dernière souveraine qui se soit soumise à cette formalité; mais encore aujourd'hui les juges, pour cause de rébellion, siègent sous ce même arbre.

Isabelle, reine de Hongrie, princesse intéressante, forcée de fuir à pied et succombant à la fatigue, tomba aux pieds d'un arbre; elle écrivit ces mots sur le tronc : *Sic fata volunt*. Isabella regina.

Sainte Sophronie, de Tarente, se retira dans un désert; quelques jours avant sa mort, elle écrivit les actes de sa vie sur l'écorce d'un arbre. Après sa mort, des oiseaux vinrent apporter sur son corps, dans leur bec, des rameaux d'olivier et des fleurs.

On a vu près du Rhin, à Rheinau, en Turgowïe, ces jolis vers de M. Frossard, tracés sur l'écorce d'un arbre :

Pourquoi précipiter tes flots tumultueux ?
Roule plus lentement ton eau pure et limpide.
O Rhin ! tu ne verras dans ta course rapide,
Ni des hommes meilleurs, ni des bords plus heureux.

Le marquis de Chastelux, dans son Voyage

d'Amérique, cite cet emblème : « Un castor travaillant avec ses dents à abattre un gros arbre, et ce mot *perseverando* ».

Le pétalisme chez les anciens étoit une sorte d'exil, pour lequel, au lieu de donner son suffrage sur une coquille comme dans l'ostracisme, on le donnoit sur une feuille d'arbre. La Sibylle de Cumès rendoit ses oracles sur des feuilles de végétaux.

Il se trouve quelquefois dans l'intérieur du bois des figures singulières. On lit dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, année 1783, qu'à Orléans, on trouva dans une bûche des os de mort disposés en sautoir et recouverts de cinquante couches. Les *Transactions philosophiques de Londres* font mention d'un tronçon de bois qui renfermoit une inscription portugaise d'une date très-antique. On voit au Cabinet d'Histoire naturelle de Paris, un tronçon d'arbre, rapporté d'Amérique, contenant des bois de cerf. J'ai parlé ailleurs des pierres formées dans les arbres.

LES ARBUSTES.

LA VIGNE.

LE premier homme qui planta la vigne et qui enseigna l'art de faire du vin, fut Noé. Naboth, de Jezrahel, avoit dans Jezrahel même une vigne près du palais d'Achab, roi de Samarie. Achab eut envie de l'acquérir, et Naboth refusa de la vendre, en disant : *Dieu me garde de vendre l'héritage de mes pères !* Achab avoit offert en échange une *meilleure vigne*. La réponse de Naboth est remarquable, en ce qu'elle prouve, non le désir de faire un bon marché, mais l'attachement au bien transmis par ses pères. On pensoit ainsi quand le luxe et la frivolité qu'il entraîne n'avoient pas affoibli tous les sentimens naturels, et quand on révéroit la mémoire de ses aïeux. Naboth auroit cru faire une mauvaise action en cédant sa vigne, *Dieu me garde de la donner !* dit-il. Trait précieux qui peint des mœurs si regrettables (1). Jezabel, épouse d'Achab, fit accuser

(1) Ces mœurs existoient dans le beau siècle de Louis XIV. Madame de Sévigné conte comme une chose

faussement Naboth, qui fut lapidé. Alors Achab s'empara de la vigne ; mais il y trouva le prophète Élie, qui, par ordre du Seigneur, lui dit : *Dans ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang..... Les chiens mangeront Jezabel dans le champ de Jezrahel.* Liv. 4 des rois, ch. 3.

Samson , fils de Manué et d'Elima , et si célèbre par sa force surnaturelle , voulant se venger des Philistins , auxquels il faisoit la guerre , et qui venoient de commettre d'horribles excès , prit trois cents renards , qu'il lia deux à deux , attachant à chacun un flambeau à la queue , ensuite il les lâcha au milieu des blés déjà mûrs des Philistins ; les blés étant consumés , le feu passa dans les vignes : il en fut de même de tout ce qui étoit dans la campagne. Ainsi Samson dévasta tous les champs de l'ennemi , du moins sans combats et sans effusion de sang.

Cette action ne seroit de nos jours qu'un usage rigoureux du droit cruel de la guerre , mais elle étoit alors contraire aux lois bienfaisantes

fort simple que des héritiers refusèrent de vendre très-avantageusement l'hôtel Bellièvre , parce que c'étoit la maison paternelle.

donnés par l'Éternel. L'ancienne loi prescrivait la plus grande humanité pour les agriculteurs ; on ne pouvoit, dans aucun cas, saisir leurs outils de labourage : ce respect s'étendoit jusqu'aux productions de la terre, et la loi, loin d'autoriser alors à couper les arbres et à dévaster les champs des ennemis, le défendoit formellement.

Nous louons la simplicité des mœurs patriarcales ; nous semblons croire que ces mœurs si touchantes tenoient à l'enfance des sociétés : c'est une grande erreur, car les peuples de ces mêmes temps, plongés dans l'idolâtrie, n'avoient aucune de ces vertus (1). Les Hébreux formoient une nation inquiète, turbulente, belliqueuse, portée à la férocité, et leurs lois étoient remplies de douceur, de générosité ; elles ne respiroient que la paix et l'humanité ; c'est qu'une main divine les avoit tracées, ces lois admirables. Pour concourir à démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, la vérité de la religion aux esprits capables de

(1) Les mœurs patriarcales sont parfaites, tandis que la férocité la plus révoltante souille les mœurs décrites par Homère, et néanmoins Homère est postérieur à Abraham d'environ neuf cents ans.

quelques réflexions , il falloit que Noé , Abraham , Jacob , auxquels la divinité daigna se communiquer, il falloit que ces chefs du peuple hébreu offrissent le modèle de la perfection à laquelle l'humanité peut atteindre : c'est ce que firent ces patriarches ; il falloit que le peuple , qui devoit immoler le Sauveur des hommes ; fût ingrat , inconstant et cruel ; il falloit enfin que les lois de ce peuple , données par Dieu même, fussent, par leur profonde sagesse, uniques sur la terre : ces lois étoient en opposition avec le caractère et le génie de la nation, preuve évidente qu'une autorité surnaturelle a pu seule obliger ce peuple à les adopter.

Voici encore , sur la vigne , quelques traits puisés dans l'Ancien Testament. C'est dans le chap. 15 d'Ezéchiel que le Seigneur dit qu'on ne peut comparer le bois de la vigne à celui des autres arbres des forêts , et qu'il n'est bon qu'à brûler , et qu'ainsi seront traités les habitans de Jérusalem , à cause de leurs iniquités. Dans Jérémie , chap. 8 , en parlant du peuple juif , Dieu dit encore : « Je les rassemblerai tous :.... » Les vignes n'auront point de raisins , ni les » figuiers de figes ; les feuilles même tombe- » ront des arbres , et tout ce que je leur avois » donné leur échappera des mains ».

Dans le chap. 17 d'Ezéchiel, sous la parabole de deux aigles, et d'une vigne qui croît et pousse, et ne produit rien, le prophète représente l'enlèvement de Joakim en Babylone, l'établissement de Sédécias en sa place, etc. Isaac, en bénissant son fils Jacob, lui souhaite les véritables richesses, d'abondantes moissons et d'heureuses vendanges.

Dans l'Évangile, on trouve, chap. 20, cette parabole de Jésus-Christ aux pharisiens hypocrites: « Le père qui a deux fils, dit à l'un d'aller travailler à sa vigne; il répond qu'il ne le veut pas, et il y va. L'autre fils, recevant le même ordre, répond qu'il le veut bien, et n'y va pas: J.-C. demande lequel des deux a obéi ».

Même chapitre, parabole du maître qui plante une vigne, et y envoie ses serviteurs, que les vigneronns battent et tuent; il y envoie son propre fils, qui est tué aussi.

On rapporte ce trait de sobriété des pères du désert. L'un d'eux reçut en présent une superbe grappe de raisin; il l'envoie à l'anachorète le plus près de lui. Celui-ci fit la même chose, et successivement tous les saints cénobites; de sorte que la grappe de raisin, après avoir ainsi fait le tour du désert, revint à celui qui le premier l'avoit reçue.

Accius Navius fut un devin fameux ; ayant perdu une pièce de son troupeau , il promit à Mercure de lui offrir la plus belle grappe de sa vigne. Il retrouva ce qu'il cherchoit , et ensuite , au moyen de quelques conjurations , il découvrit une grappe de raisin d'une beauté merveilleuse , qu'il consacra à Mercure. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin le désir de mettre à l'épreuve son talent de divination.

Lorsque Trajan eut pris le dessein d'aller combattre les Parthes , il fit consulter l'oracle d'Héliopolis , auquel on pouvoit n'envoyer qu'un billet cacheté. Trajan demandoit au dieu , dans son billet , s'il reviendrait à Rome après avoir terminé la guerre qu'il alloit entreprendre. Le dieu , pour réponse , fit porter à Trajan des branches rompues de vigne , d'une offrande suspendue dans son temple. Par la suite , on interpréta ainsi cette réponse : Trajan mourut , on reporta ses os à Rome , *qui avoient (dit-on) été représentés par la vigne rompue.*

La vigne la plus célèbre de la fable fut celle d'OEnée , roi d'Arcadie , auxquels on esclave prédit qu'il ne boiroit plus du vin de sa vigne ; il se fit apporter une coupe pleine de vin , et l'esclave lui dit qu'il y avoit encore loin de la

coupe à sa bouche. Dans ce moment , on vint l'avertir que le sanglier de Calydon étoit dans sa vigne ; il jeta sa coupe sans avoir bu , courut dans sa vigne , et y fut tué par le sanglier. La fable parle encore des belles vignes de Sylée. Ce tyran arrêtoit tous les étrangers et tous les paysans pour les faire travailler à ses vignes ; mais Hercule , d'un coup de bêche , tua Sylée.

On ne faisoit aux furies que des libations d'eau ; c'est pourquoi Sophocle les appelle les *sobres déesses*. Achéloüs , roi d'Étolie , fut noyé dans le Thoas , fleuve auquel il donna son nom. On attribue à ce prince l'usage de mêler l'eau avec le vin. *Le cep est sans soutien* , étoit chez les Grecs un proverbe qui se disoit de ceux qui avoient perdu l'espérance.

On faisoit , en l'honneur de Bacchus et de Junon , des couronnes de vignes et de raisins.

Homère , en parlant des jardins d'Alcinoüs , dit que les arbres y sont chargés de fruits , et que la vigne y porte des raisins en toute saison.

Pline pensoit que les libations de lait , instituées par Romulus , et la défense faite par Numa de verser du vin sur le bûcher des morts , prouvoient que les vignes étoient alors fort rares en Italie.

Oinomancie étoit une divination, par le moyen du vin. Virgile en parle dans l'Énéide.

Astyage, père de Mandane, rêva que du sein de sa fille sortoit une vigne qui couvroit toute l'Asie. Ce fut d'après ce rêve qu'il voulut faire mourir Cyrus.

Le scélérat qui assassina Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, fut pris au moment même, parce qu'en fuyant, ses pieds s'embarassèrent dans des branchages de vigne, qui le retinrent comme enchaîné.

Dans la guerre de Spartacus, les gladiateurs furent assiégés sur le mont Vésuve, dont on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit et très-difficile, gardé par les Romains; tout le reste n'étoit que des rochers escarpés et inaccessibles, d'où sortoient une grande quantité de ceps de vignes sauvages. Les gladiateurs coupèrent les sarmens les plus forts de cette vigne; ils en firent des échelles très-solides et si longues, que de la cime des rochers, elles touchoient au bas de la plaine. Ils se sauvèrent tous par ce moyen.

Diodore de Sicile assure que dans l'Hircanie, chaque cep de vigne fournissoit une forte mesure de vin. Suivant les anciens, on doit à l'âne le secret de tailler la vigne; c'est lui,

dit-on , qui le premier s'étant avisé de ronger l'extrémité des ceps , fit observer aux Naupliens , peuple d'Asie , que les bourgeons ainsi retranchés se multiplieroient avec plus d'abondance.

Les Grecs ne faisoient point comme nous leurs vendanges ; on portoit à la maison tous les raisins qu'on avoit coupés pendant dix jours , on les exposoit au soleil et à la fraîcheur de la nuit ; après cela , on les gardoit à l'ombre durant cinq jours ; au sixième on les fouloit et on les mettoit dans des vaisseaux.

Pline dit qu'il y a des raisins qui portent trois fois l'année. On voit dans Xénophon que les soldats carthaginois ne buvoient jamais de vin , ainsi que leurs magistrats , pendant l'exercice de leurs charges.

De nos jours on célèbre encore les vendanges , dans plusieurs pays , par des réjouissances et des fêtes : à Rudesheim , près de Bingen , sur le Rhin , deux jeunes filles , suivies de musiciens , apportent dans la maison du possesseur d'une grande vigne , la première grappe de raisin ; on pose cette grappe sur une table ornée de guirlandes de fleurs , on danse autour , ensuite on place la grappe sur un tronc de pampres fait exprès.

On prétend que c'est au bon roi René que nous devons les raisins muscats (1).

L'histoire ottomane parle d'une sultane, nommée *Abbaba*, qui s'étrangla en avalant un grain de raisin.

Je ne connois, sur la vigne, qu'une devise assez mauvaise, qui se trouve dans les entre-tiens d'Ariste et d'Eugène, du père Bouhours, la voici : « Pour corps une vigne chargée de raisins, et pour âme ces mots : *Les fruits après les larmes* ».

Un cardinal, qui portoit une vigne dans ses armes, devoit sa fortune à un prince auquel il avoit montré de l'ingratitude ; on afficha sur un placard ces mots : *Plantavi vineam, et fecit labruscas*. « J'ai planté la vigne, elle n'a produit qu'un raisin sauvage ». Le cardinal promit une récompense à celui qui découvriroit l'auteur de cette satire. Le lendemain on trouva affiché au même endroit : *Isaïe, chapitre 40*.

C'est au célèbre Titien que l'art de la peinture doit le principe caché sous l'emblème de la grappe de raisin. Ce savant peintre, en réflé-

(1) C'est ce roi qui ôtoit un impôt, lorsqu'un certain vent souffloit sur la Provence.

chissant sur l'accord du clair-obscur et de la couleur, avoit observé cette harmonie, et remarqué que la dégradation des couleurs et les différens effets de la lumière et de l'ombre produisent, dans un petit espace, à l'égard des grains qui composent une grappe de raisin, ce qu'ils produisent dans un plus vaste champ sur les corps qui sont offerts continuellement à nos yeux ; il se servoit de cet objet de comparaison pour développer ses idées, et pour rendre plus frappantes les instructions qu'il donnoit à ses élèves. On a cru long-temps que l'on trouvoit quelquefois sur les grappes du raisin de Tokai, de petits globules légers d'or ; on a reconnu que c'est l'enveloppe brillante d'un ver.

Le Scythe Anacharsis disoit que la vigne porte trois fruits : la *volupté*, l'*ivresse* et le *repentir*.

Quelques médailles antiques représentent, à côté de la célèbre *hache de Ténédos*, une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin (1).

Domitien, l'an 92 de J. C., fit, dans la

(1) La hache de Ténédos passa en proverbe, pour exprimer une extrême sévérité, parce que Ténès ordonna qu'il y eût toujours derrière le juge de l'île un homme tenant une hache à deux tranchans, afin de couper, sur-le-champ, la tête au coupable convaincu. Telle

Gaule , arracher toutes les vignes pour semer du blé : cette privation dura près de deux siècles. Charles IX , en 1566 , proscrivit aussi , non toutes les vignes , mais une très - grande partie ; on n'a commencé à faire du vin blanc , avec du raisin noir , qu'au douzième siècle.

Les vins de Bourgogne et de Champagne causèrent de grandes querelles ; on soutint des thèses publiques pour et contre , avec la plus violente animosité. Il est bien remarquable que ce soit au temps de la moisson , et non à celui des vendanges , qu'on ait placé l'interruption du travail accordé par la loi dans tous les emplois publics. C'est à cette époque seule que les universités , les collèges , les cours de judicature ont fixé leurs vacances. Il n'est pas permis au magistrat d'interrompre ses fonctions pour aller moissonner ses blés , dont le produit est de première nécessité , et il les suspend pour aller préparer une boisson dangereuse , dont l'usage modéré peut être salulaire , mais dont l'excès est pernicieux , et dont on pourroit se passer.

Pline dit avoir vu un arbre qui portoit à la

est l'origine du mot de Cicéron : *la hache de Ténédos* , pour désigner un jugement rigoureux.

fois du raisin , des noix , des figues , des pêches , des pommes et des poires (1).

Bomare parle d'une grappe de raisin qui offroit trois espèces de grains différens , et tous très-mûrs ; il y avoit des grains tout noirs , d'autres tout blancs , et d'autres noirs et blancs. Bomare a vu cette grappe à Chantilly , formée ainsi sans artifice et au plein soleil.

Le meilleur raisin d'espalier est celui de Fontainebleau. Les vigneronns de ce pays assurent qu'il faut , pour que cette espèce de raisin soit excellente , que le pied de la vigne soit au nord et à l'ombre , et les raisins au midi ; et voici ce qu'ils font dans leurs jardins : ils élèvent un mur du côté de l'ombre , ils plantent la vigne de ce côté , ils font , à un ou deux pieds de hauteur , un trou dans le mur , une espèce de petite fenêtré , dans laquelle ils passent la vigne , de sorte que l'espalier se forme et s'étend au soleil de l'autre côté du mur ; de ce côté , on ne voit point de

(1) On dit qu'un jardinier d'Orléans présenta à Louis XIV un oranger , auquel il avoit fait porter quarante sortes de fruits différens. On voit , auprès de Berlin , un rosier portant toutes sortes de roses. On prétend , en Allemagne , que par la greffe on fait naître des roses sur un pommier.

racines à la vigne, ce qui produit un coup-d'œil très-singulier.

Les Chinois excellent dans la pyrotechnie ; ils ont l'art de représenter dans leurs feux d'artifices toutes sortes d'objets avec les couleurs naturelles. Si c'est, par exemple, une treille, les grappes sont rouges, les feuilles vertes et le bois blanchâtre, etc.

LE GENÉVRIER, LE PALIURE OU ÉPINE DE CHRIST,
LE BUISSON ARDENT ET L'AUBÉPINE.

Le prophète Élie, pour fuir la persécution d'Achab, roi d'Israël, alla se réfugier sur la montagne d'Horeb ; ce fut dans ce voyage qu'un ange lui apporta de la nourriture pendant qu'il dormoit au pied d'un genévrier.

Paliure ou *épine de christ*, en anglais, *the christ horn*, est un arbrisseau des provinces méridionales de France ; on l'appelle *épine de christ*, parce qu'on a cru que la couronne d'épines que les Juifs mirent sur la tête du Sauveur étoit faite de cet arbrisseau. On appelle encore cet arbuste *porte-chapeau* ou *argalou* des Provençaux ; en latin, *rhamnus folio subrotundo, fructu compresso*.

Le buisson ardent, en latin, *mespilus pyra-*

cantha. Cet arbuste épineux porte des fleurs rosacées d'une jaune rougeâtre ; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine , mais ils sont d'un beau rouge éclatant. Ce bel arbrisseau croît naturellement en Provence et en Italie. La conformité de nom a fait croire que c'étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse , et que c'est pour cette raison que ses feuilles ont le privilège de rester toujours vertes , et que ses fruits ne se détachent point durant tout l'hiver ; car, en effet , le fruit demeure perpétuellement attaché à l'arbre.

Diodore de Sicile dit que les Troglodytes avoient une manière singulière d'enterrer leurs morts ; elle étoit en effet fort étrange. Voici la description qu'en fait cet historien : Ils prennent le cadavre , lui passent la tête entre les jambes et le lient dans cette posture avec des branches d'aubépine ; ensuite ils lui jettent des pierres , *en riant* , jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert.

Dans les mariages des anciens Grecs , on portoit des branches fleuries d'aubépine ; il falloit en outre que les flambeaux qui devoient éclairer les nouveaux époux , lorsqu'ils entroient dans la chambre nuptiale , fussent faits de bois d'aubépine.

On prétend que le lendemain de l'horrible massacre de la St-Barthélemi, on vit une aubépine fleurié au cimetiére des Saints-Innocens : ce qui fut diversement interprété par les deux partis.

Une des idées superstitieuses communes parmi les paysans , c'est de croire que cet arbuste gémit la nuit du Vendredi-Saint. On prétend que l'odeur si agréable de l'aubépine fait corrompre le poisson.

LE NEZ COUPÉ OU LE FAUX PISTACHIER,
OU BOIS DE SAINT-EDEM.

On appelle cet arbuste *nez coupé*, parce que le noyau qui renferme la semence ressemble à un bout de nez qu'on auroit coupé.

On raconte que Saint Edem avoit, en voyageant, un bâton du bois de cet arbrisseau ; qu'un jour il le piqua en terre et qu'il y prit racine. C'est d'après cette tradition qu'en Bourgogne, on a donné à cet arbuste le nom de *Saint-Edem*.

LE SASSAFRAS.

On dit que c'est l'odeur du sassafras qui fit penser à Christophe Colomb que l'on étoit près des terres : ainsi cet arbuste a contribué à la découverte de l'Amérique. On lit dans les lettres

intéressantes d'un *Cultivateur américain* le trait suivant , que je copierai fidèlement ; c'est l'auteur qui parle :

« Etant un jour dans le bois de ma planta-
» tion avec ma fille Fanny , j'aperçus un petit
» sassafras , de trois pouces de circonférence
» et de huit pieds de haut ; il étoit jeune, frais
» et vigoureux ; une foible vigne s'étoit entre-
» lacée autour de sa tige , et commençoit déjà à
» mêler ses branches avec celles du sassafras...
» J'ordonnai à un nègre d'aller chercher les
» outils convenables , et dès qu'il fut revenu ,
» nous déracinâmes ce phénomène intéressant
» avec toute l'attention imaginable... Que veux-
» tu donc faire de ce sassafras , mon père ? me
» dit ma fille , nous en avons déjà tant dans nos
» champs et dans nos haies ! — C'est pour toi
» que je travaille ; tu verras à quoi je destine cet
» arbre protecteur. . . . Je transportai l'arbre
» dans l'intersection des deux grandes allées
» de mon jardin ; j'y appelai toute ma famille ,
» bientôt le trou fut fait , et l'arbre planté....
» Aussitôt que cette opération fut terminée :
» Viens , ma fille , lui dis-je , en la prenant dans
» mes bras , écoute : j'ai transplanté ces deux
» arbres où tu les vois , afin qu'ils deviennent
» un monument vivant de l'amitié que je te

» porte. Tu vois bien ce sassafras chargé de
 » cette jeune vigne, c'est moi, ton père, qui
 » t'ai si souvent assise sur ma charrue, qui t'ai
 » tant de fois portée à l'école et où tu désirois
 » aller, et qui te porte encore si souvent sur mes
 » genoux ; tu vois bien cette jeune vigne, dont
 » la tige et les branches sont si heureusement
 » supportées par ce sassafras, c'est toi, ma fille ;
 » comme toi quand tu m'embrasses, quand tu
 » me dis que tu m'aimes, quand tu mets tes
 » bras autour de mon cou ; de même elle étend
 » ses rameaux tortueux, elle les attache, par
 » une multitude de petits liens, aux branches
 » de son ami et de son protecteur ; tous les
 » deux tirent leur subsistance du même terrain ;
 » le ciel ne sauroit verser ses rosées sur l'un sans
 » faire fructifier l'autre. Quand j'aurai vécu
 » et que tu seras maîtresse de cette plantation,
 » voici ce que tu diràs à tes voisins, à tes amis et
 » à tes enfans : Mon père planta cet arbre le 4
 » octobre 1774 ; il le consacra comme un mo-
 » nument de son amitié paternelle envers moi ;
 » il l'appela l'*Arbre de Fanny* : ce fut une idée
 » favorite de son cœur. Tiens, ma fille, me dit-il,
 » de même que ce sassafras supporte cette foible
 » vigne, de même je t'ai chérie et supportée
 » dès ta plus tendre enfance ; de même que

» cette vigne auroit toujours rampé sur la
 » terre infructueuse et méprisée, de même
 » aurois - je été une femme mal instruite et
 » mal élevée sans son appui journalier, sans les
 » soins qu'il prit de mon éducation. Puisses-tu,
 » continuoit - il, croître et fleurir sous ce toit
 » paternel, comme ces deux arbres croîtront
 » et fleuriront dans ce nouveau terrain. Te
 » ressouviendras-tu bien de tout ceci ? — Oh !
 » oui, mon père, je n'oublierai jamais ce que
 » je viens de voir et ce que tu viens de me dire.
 » Elle scella sa promesse avec des larmes, aux-
 » quelles je ne pus m'empêcher de joindre les
 » miennes : ce furent les plus douces que j'eusse
 » versées depuis bien des années ». L'anniver-
 saire de ce petit évènement a été régulièrement
 solennisé par une petite fête qu'elle donne à
 ses voisins.

LE THÉ, LE CAFÉ, LES BUISSONS D'ÉPINES
 DE TYNDIUM, LE TÉRÉBINTHE.

Les Indiens racontent ainsi l'origine du thé :
 Darma, fils d'un roi indien, vivoit dans une
 profonde solitude, pour s'y consacrer à l'étude :
 il méditoit jusqu'au jour dans un jardin. Une
 nuit, se sentant près de succomber au sommeil,

il s'arracha les paupières, qu'il jeta à terre, et qui aussitôt produisirent le thé. Ce Darma, suivant les Indiens, possédoit un roseau miraculeux sur lequel il traversoit les mers.

Le café ne fut connu en France que vers 1669. M. Desclieux, en 1714, qui alloit à la Martinique en qualité de lieutenant de roi, fut chargé de porter ces arbustes dans cette île; l'eau ayant manqué durant la traversée, et ne se distribuant plus que par mesure, M. Desclieux, pour arroser les deux plants qui lui étoient confiés, se priva chaque jour de la plus grande partie de celle qui lui étoit accordée : ce sacrifice fut récompensé par le succès ; les caféiers arrivèrent en bon état, et il eut la satisfaction de voir leurs fruits se multiplier assez, pour procurer à la Martinique une nouvelle source de richesses.

On lit dans la vie de Ste-Catherine de Sienne le trait suivant : Dans une vision, notre Seigneur lui apparut pour lui offrir le choix de deux couronnes, l'une d'or, et l'autre d'épines. Elle choisit la dernière, en disant que c'étoit pour obtenir plus sûrement l'autre dans le ciel.

Abydos étoit une ville d'Égypte, célèbre par le palais de Memnon, la sépulture d'Osiris et l'oracle du dieu Beza, qui répondoit par écrit

quand on ne pouvoit le consulter en personne. Athénée rapporte que les soldats d'Éthiopie, que Titon envoyoit au roi Priam, ayant appris que Memnon avoit été tué au siège de Troie, jetèrent auprès d'Abydos leurs couronnes de fleurs sur des buissons d'épines, qui croissoient autour du temple de Tyndium, et qu'il vint ensuite sur ces buissons, des fleurs qui, par leur forme, ressembloient à des couronnes.

Suivant les musulmans, Ald - Nahr, un des ancêtres du faux prophète Mahomet, eut une vision pendant son sommeil. Il vit un térébinthe qui sortoit de son dos, en étendant un grand nombre de branches, l'une desquelles, brillante de lumière, s'élevoit jusqu'au ciel; ce qui prédisoit la naissance de Mahomet.

Arbustes exotiques, et propriétés singulières de quelques autres.

Saldits, est un arbrisseau de l'île de Madagascar. Sa graine est un poison, dont sa racine est l'antidote.

Pline prétend que, dans la rougeole, il est utile de fouetter le malade avec des branches de sureau. Chez les anciens Romains, le premier jour de mai, tout le monde portoit des

branches de feuillages ; c'eût été une sorte d'infamie de n'en point avoir ; d'où est venue l'expression : *on ne me prend point sans vert*. Ces fêtes devinrent si licencieuses, que Tibère les abolit.

Les Chingulais adorent un arbuste, auprès duquel ils disent que reposa leur dieu Budda, et qui sortit tout à coup de terre, pour lui donner de l'ombre et de la fraîcheur.

Thoron, dieu des Lapons idolâtres, est toujours de bois, et d'ordinaire de bois de bouleau. Les sorcières laponnes font divers sortilèges, en mâchant de l'écorce d'aulne.

Le bambam est un arbrisseau des îles Moluques. Les Malais prétendent qu'il subsiste une antipathie mortelle entre cette plante et le crocodile, de sorte que toutes les fois qu'ils vont lui faire la chasse, ils en portent une baguette à la main, persuadés qu'alors le crocodile n'oseroit les attaquer : il faut pourtant que l'expérience les entretienne dans cette idée, et alors le fait seroit vrai. Mais ils ont la superstition de piquer des branches de cet arbre autour de leurs poules, pendant qu'elles couvent, et autour de leurs champs de riz : ils attribuent les mêmes propriétés au bambou. Ils ont un grand respect pour les bambous d'une taille

énorme ; ils prétendent qu'ils leur doivent leur origine.

Daun, arbrisseau des îles Moluques. Les Macassars broyent les feuilles, et en répandent le suc dans les yeux de leurs enfans, pour les rendre vigilans, audacieux et menaçans dans les combats.

Cestreau : c'est un genre de plantes exotiques, de la famille des solanums, et qui composent des arbrisseaux. Le père Feuillée dit que le cestreau qu'il a vu au Pérou, répand le soir, et pendant la nuit, une odeur musquée très-agréable ; mais qu'aussitôt que le soleil monte sur l'horizon, cette odeur change et devient affreuse ; ce qui dure toute la journée jusqu'au soir (1).

L'anis étoilé est un arbuste du Japon. Kœmpfer dit que les Japonais et les Chinois le regardent comme une plante sacrée ; ils l'offrent à leurs idoles et en brûlent l'écorce sur leurs autels, comme un parfum. Ils en étendent des branches sur les tombeaux de leurs amis.

On appelle *épetit* une espèce d'arbrisseau

(1) J'ai vu, dans le Holstein, une espèce de giroflée exotique produire cette variété d'odeur.

qui croît à Cayenne : les gens du pays l'emploient à frotter jusqu'au sang le nez des jeunes chiens qu'ils destinent à la chasse , croyant que la vertu de cette plante leur donne de l'ardeur et du courage. Ils lui attribuent encore une autre qualité , celle de se faire aimer , quand on en porte sur soi ; d'où est venu le proverbe très-usité à Cayenne : *on lui a donné de l'épetit*, quand on parle de quelqu'un d'amoureux ou qui inspire une grande passion. Cette vertu , disent les Indiens , est commune à quelques lianes ; et comme personne ne peut négliger un moyen si facile de plaire , et qu'ainsi tout le monde à Cayenne porte sans doute de l'épetit , il en faut conclure qu'il règne dans cette île la plus parfaite union , et que ces insulaires sont les êtres les *plus aimans* que l'on puisse trouver sur la terre. C'est un voyage que tous les jeunes poètes devroient entreprendre ; on doit faire là de si jolis vers et de si beaux romans !

Ded, arbrisseau du Sénégal , que les nègres révèrent comme sacré ; ils disent qu'un homme, poursuivi par la haine ou même pour quelque crime , qui s'y réfugierait , y trouverait un asile impénétrable , et qu'il y seroit même à l'abri des flèches empoisonnées de ses ennemis.

Les habitans de Lovengo et autres peuples de la Basse-Ethiopie , invoquent une grande quantité de génies domestiques et champêtres , qu'ils appellent *moquisies* ; c'est le nom générique ; la *moquisie mymie* est une cabane de verdure , sur un chemin ombragé d'arbres ; la *moquisie de Moanzi* est un pot enfoncé en terre , entre des arbres sacrés.

Virgile a célébré l'arbrisseau appelé *citise* ; il dit qu'il augmente le lait des vaches. Le goût de la chèvre pour cet arbrisseau étoit connu des anciens. Théocrite disoit que le loup poursuit la chèvre avec autant d'avidité que la chèvre en a à rechercher le *citise*.

SECONDE PARTIE.

LES FLEURS
ET LES PLANTES DES CHAMPS.

LA ROSE.

CETTE fleur, qui fut appelée par les anciens la *splendeur des plantes*, est si belle, son parfum est si délicieux, qu'on en a fait un emblème universel. La rose est le symbole des sentimens les plus divers, des choses les plus opposées entr'elles; la piété en décore les temples, l'amour et la gâité en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux : fleur unique par son éclat et par sa beauté, et la seule que tous les goûts et toutes les affections de l'âme les plus élevées ou les plus tendres, se soient appropriée : fleur enfin si fraîche et si brillante, qu'il n'est permis qu'à la jeunesse de s'en parer, tandis qu'un âge moins heureux peut souvent encore, sans ridicule, se composer des diadèmes de toutes les autres fleurs.

La rose, profanée par la mythologie et par le culte païen, eut plus anciennement un noble emploi, celui d'orner le temple du vrai Dieu : le grand - prêtre étoit couronné de roses. L'église a conservé, spécialement dans ses plus augustes cérémonies, l'usage de cette fleur ; c'est toujours la rose que, dans les processions solennelles, on effeuille devant le Saint-Sacrement.

On lit dans la vie de Sainte-Dorothee, qu'un ange lui donna un bouquet de roses ; c'est d'après cette tradition que les peintres représentent toujours Sainte Dorothee tenant un bouquet de roses.

On dit qu'une palme sortit de la bouche de Saint Julien après sa mort ; on raconte un prodige semblable de Saint Louis, évêque, neveu du roi de France, Louis IX ; après sa mort on vit, dit-on, sortir une rose de sa bouche.

On bénit la rose, à Rome, le jour appelé *dominica in rosâ* : on y fait une rose d'or, ou, pour mieux dire, un rosier d'or très-magnifique béni par le pape, et qu'il envoie aux souverains, ou qu'il donne aux princes qui passent à Rome. L'usage étoit, il y a trente ans, que le prince qui recevoit ce rosier donnât cinq

cents louis à celui qui le lui apportoit de la part du pape. Le rosier, par son poids seul, valoit au moins le double de cette somme.

Voici une fable indienne : Zoroastre, en présence de Darius, fit croître sur-le-champ un superbe cyprès. D'après ce prodige, Darius lui demanda plusieurs dons extraordinaires, et Zoroastre, pour les lui accorder, fit des conjurations dans lesquelles il employa une rose et une grenade.

Il est singulier que, de toutes les fictions inventées sur la rose, la plus connue, celle qui est adoptée par la mythologie, et consacrée par tous les poètes, soit la plus triste et la moins ingénieuse. Lorsque les anciens se livroient à toutes les licences d'une joie bachique, ils se couvroient de roses, ce qui étoit pour eux un contre-sens ; car la mythologie, qui a souillé de sang presque toutes les fleurs, a fait naître la rose à la suite du plus tragique évènement, et du sang d'Adonis. D'autres font naître la rose d'une piqûre de Vénus, image plus gracieuse ; mais cette fable n'est point consacrée. Rapin, dans son poème des Jardins, n'a point inventé les métamorphoses qui s'y trouvent ; il les a prises dans des auteurs anciens, qu'il a cités à la marge dans l'original latin : néan-

moins, la plupart des métamorphoses qu'il rapporte ne sont point reçues, et n'ont pas été recueillies dans les Dictionnaires de mythologie; telles par exemple que celle-ci, l'une des plus jolies sur la rose : Rhodante, reine de Corinthe, pour éviter les poursuites de ses amans, se retire et se cache dans un temple de Diane et d'Apollon; ses amans l'y assiègent; Rhodante est obligée de paroître; elle appelle le peuple, qui se rassemble à sa voix, et qui la trouve si belle, que, renversant la statue de Diane, il la déclare déesse du temple; alors Apollon changea Rhodante en rose.

Gessner a composé une métamorphose sur la rose, beaucoup moins agréable.

D'anciens auteurs ont dit que l'Amour, dans une fête de l'Olympe, au milieu de la gaité d'une danse vive et légère, renversa, d'un coup d'aile, une coupe de nectar, dont la liqueur embaumée et vermeille, se répandant sur des roses blanches, leur donna le parfum et la couleur qu'elles ont conservés depuis.

Voiture a fait en prose, pour mademoiselle de Rambouillet, une insipide métamorphose de la rose. Madame Réclam, une Allemande, en a inventé une fort jolie, qui se trouve dans ses œuvres, imprimées à Berlin.

Sapho a fait une ode sur la rose ; Anacréon en a fait une aussi. Hérodote dit que , dans les jardins de Midas , fils de Gordius , il y avoit des roses à soixante feuilles qui croissoient d'elles-mêmes, et qui avoient une meilleure odeur que les autres.

Le Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchoit de dormir, s'appeloit *Smindride*.

Marc-Antoine, en mourant, demanda à Cléopâtre de répandre des parfums sur sa tombe et de la couvrir de roses.

L'île de Rhodes doit son nom à la quantité prodigieuse de roses que produit son territoire.

Suivant la mythologie indienne, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wistnou, fut trouvée dans une rose.

Les musulmans croient que la rose et le riz naquirent de la sueur de Mahomet.

Dans le roman de Perceforêt, on voit une reine, après un tournoi, donnant au chevalier vainqueur un simple chapeau de roses, parce que c'est, dit-elle, *un trésor pour les amoureux*.

On trouve dans le vieux roman d'Amadis une jolie idée : Oriane, prisonnière, ne pouvant ni parler, ni écrire à son amant, lui jette

du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes.

En Angleterre, sous le règne de Henri VI, en 1453, il y avoit un descendant d'Edouard III, de qui même la branche étoit plus près d'un degré de la souche commune que la branche régnante : ce prince étoit un duc d'Yorck; il portoit sur son écu une rose blanche, et le roi Henri VI, de la maison de Lancastre, portoit une rose rouge. C'est de-là que vinrent ces noms célèbres consacrés à la guerre civile par l'animosité des deux factions d'Yorck et de Lancastre.

On voit à Rome, dans l'église Sainte-Suzanne, une vieille mosaïque qui représente Charlemagne à genoux, recevant de Saint Pierre un étendard semé de roses.

Jadis en France, la rose étoit si précieuse, qu'en plusieurs endroits il n'étoit pas permis à tout le monde d'élever des rosiers. Parmi les anciens droits seigneuriaux, on trouve beaucoup de redevances de boisseaux de roses, pour la provision d'eau de rose du seigneur.

Souvent jadis, au lieu de nappes, ou couvroit les tables de feuilles de roses.

Il y avoit jadis dans les parlemens, un grand jour de cérémonie, nommé *baillée de roses*,

parce qu'on en distribuoit une grande quantité.

On appeloit autrefois *chaperon de roses* un don léger qu'on faisoit à une fille en la mariant.

En Perse, on bouche les bouteilles de vin, mises sur la table, avec une rose ou un œillet.

Sous Henri II, le poète Ronsard, mort en 1585, remporta le premier prix des jeux floraux; mais au lieu d'une églantine d'or, la ville lui envoya une Minerve d'argent, dont il fit présent au roi. Marie Stuart, reine d'Ecosse, aimoit tellement ce poète, qu'elle lui envoya un magnifique rosier d'argent, qui valoit 2,000 écus, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la Source des Muses (1).

Ronsard, dont on peut citer beaucoup de vers ridicules, en a fait sur la rose de fort jolis pour le temps; les voici :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit déclosé

(1) Cet *Apollon*, pour imiter le chant de l'aloüette, a fait les vers suivans :

Elle guindée du zéphire,
Sublime en l'air, vire et revire,
Elle y décrit un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

Sa robe de pourpre au soleil,
 N'a point perdu cette vesprée,
 Les plis de sa robe pourprée
 Et son teint au vôtre pareil.
 Las ! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a, dessus la place,
 Las ! las ! ses beautés laissé choir !
 Oh ! vraiment, marâtre nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir,
 Donc si vous me croyez, mignonne,
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
 Comme à cette fleur la vieillesse
 Fera ternir votre beauté.

On portoit jadis aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de rose. Bayle conte, à ce sujet, qu'à la naissance de Ronsard, la nourrice, en chemin pour aller à l'église, le laissa tomber sur un tas de fleurs, et que, dans ce mouvement, la femme qui tenoit le vase d'eau de rose, le répandit sur l'enfant. Tout cela, ajoute Bayle, fut regardé depuis comme un présage heureux de la bonne odeur que devoient un jour répandre ses poésies.

Marie de Médicis abhorroit les roses, même en peinture ; le chevalier de Guise s'évanouissoit

à la vue d'une rose. Une si étrange aversion est une véritable disgrâce de la nature.

D'anciens auteurs ont dit que l'escarbot a de l'antipathie pour les roses, et que la seule odeur de cette fleur le fait mourir ; aussi les anciens, pour dépeindre un homme énervé par la volupté, le représentoient sous l'allégorie d'un scarabée expirant environné de roses.

Il est certain que la rose peut être un emblème très-frappant du danger d'abuser des choses même les plus agréables, puisqu'on cite beaucoup d'exemples de morts subites, causées par l'imprudence de dormir dans une chambre bien fermée remplie de roses ou d'autres fleurs odoriférantes : tant il est vrai qu'en tout l'excès rend pernicieuses les choses les plus innocentes. C'est pourquoi le philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écrioit : *Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations !*

En Pologne, on couvre de roses le cercueil d'un enfant ; et quand son convoi passe dans les rues, on jette des fenêtres une multitude de roses.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges.

On a représenté dans un joli bas-relief sur le tombeau de madame de la Live, morte à vingt ans, *le temps moissonnant une rose* ; allégorie défectueuse et déplacée dans une église, où l'on ne doit pas admettre de divinités allégoriques de la fable : d'ailleurs, ce n'est pas *le temps* qui fait mourir une personne de vingt ans, ou qui *moissonne* une rose. Cependant, cette idée a été trouvée agréable, parce qu'une rose offre toujours une image si douce et si charmante, qu'elle donne de l'agrément à des vers médiocres, qu'elle fait sans cesse applaudir de mauvais couplets, et qu'elle embellit tous les genres de peinture.

Il y avoit à Poitiers, dans l'abbaye de Sainte-Croix, une colonne qu'on avoit élevée sur la tombe d'un jeune homme. On dit que, le lendemain de l'enterrement de ce jeune homme, on avoit vu tout à coup sur le lieu de sa sépulture, un rosier couvert de roses épanouies ; ce qui fut regardé comme un miracle. On éleva la colonne à ce sujet.

Saint Médard, vers l'an 530, institua le prix le plus touchant que la piété ait jamais offert à la vertu, une couronne de roses pour la fille

du village la plus modeste, la plus soumise à ses parens, et la plus sage. La première *rosière* fut sa sœur, qu'il couronna lui-même dans l'église de Salency. Les anciens firent un grand usage des parfums. L'empereur Héliogabale fit remplir un vivier entier d'eau odorante. Ce goût des parfums ne s'est nullement perpétué à Rome; car, au contraire, on y craint mortellement les odeurs; et même il y a trente ans, que toutes les dames romaines, lorsqu'elles devoient se trouver dans une assemblée avec des Françaises, qui passent pour aimer à se parfumer, se remplissoient le nez de petites feuilles vertes, afin de se priver entièrement d'odorat. La rue est la seule plante qu'elles se permettent alors d'avoir dans leurs appartemens, non à cause de son odeur, mais parce que cette plante a, dit-on, la propriété d'atténuer le danger de toutes les autres odeurs. On le croit même en France; c'est pourquoi les femmes nouvellement accouchées ont communément un bouquet de rue, pour n'être pas incommodées des parfums que peuvent porter ceux qui viennent les voir. On lit dans l'Histoire du Mogol, par le père Catrou, que la célèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de rose un canal entier, sur lequel elle

se promena avec le grand mogul. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle; on remarqua cette substance, qui flottoit à la surface de l'eau, et c'est ainsi que se fit la découverte de l'*essence de rose* (1).

Voici un joli trait sur une feuille de rose : Abdulkadri, personnage fameux chez les Turcs, étoit près d'arriver à Babylone, où il avoit dessein de s'établir; les principaux de la ville n'avoient aucune envie de le recevoir, mais respectant les droits de l'hospitalité, ils n'osoient le lui déclarer ouvertement. Ils imaginèrent, pour le lui faire entendre, d'aller au-devant de lui en tenant un vase rempli d'eau, voulant lui faire comprendre que comme ce vase étoit plein jusqu'au bord, et que l'on n'y pouvoit rien ajouter, ainsi leur ville étoit si remplie de poètes et de savans, qu'elle n'en pouvoit contenir davantage, et qu'il n'y avoit point de place pour lui. Abdulkadri comprit parfaitement cette espèce d'hiéroglyphe, et pour toute réponse, il se baissa, ramassa une feuille de rose qui étoit à terre, et la posa doucement sur la surface de l'eau contenue dans le vase, leur

(1) C'est l'opinion de M. Langlès, cité à ce sujet par M. Malte-Brun.

faisant voir qu'elle y tenoit sa place sans faire déborder l'eau, quoique le vase fût plein. Ce trait parut si ingénieux aux Babyloniens, qu'ils regardèrent Abdulkadri comme un homme merveilleux, et le menèrent en triomphe dans leur ville.

Bernard a fait une jolie romance sur la rose.

L'abbé de la Chassagne a fait, sur cette fleur, des vers qui manquent d'élégance, mais dont la pensée est frappante et morale; les voici :

Roses, en qui je vois paroître
 Un éclat si vif et si doux,
 Vous mourrez bientôt; mais peut-être
 Dois-je mourir plutôt que vous!
 La mort, que mon âme redoute,
 Peut m'arriver incessamment.
 Vous mourrez en un jour, sans doute,
 Et moi peut-être en un moment!

Les roses forment le dénoûment du fameux conte de l'âne d'or d'Apulée. Dans ce conte, un jeune homme est transformé en âne, et ne peut reprendre sa première forme qu'en mangeant des roses, etc.

Le roman *de la Rose*, de Guillaume Lorris, continué par Jean de Meun, surnommé Clopinel, est une allégorie dans laquelle il faut sur-

monter beaucoup d'obstacles pour conquérir une belle rose.

Bomare dit qu'on voit communément, en Italie, des *roses bleues*; et aux environs de Turin, un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetés de vert.

L'auteur de cet ouvrage vit, à son premier voyage en Angleterre, des *roses mousseuses*, fleurs alors inconnues en France. Elle apporta à Paris le premier rosier de roses mousseuses qu'on y ait vu; mais on ne sait pas en France cultiver cette superbe fleur, dont on fait, en Allemagne, surtout auprès de Berlin, des arbres ravissans, aussi hauts que des cerisiers.

M. Dupont, à Paris, a consacré son jardin à la culture des roses, dont il a rassemblé une infinité d'espèces très-curieuses: la *rose à feuilles bleues*, la *rose à feuilles de chou*, la *rose-œillet*, dont les pétales sont dentelés comme ceux de l'œillet, et une multitude d'autres.

On répugne à dire que les roses ont servi quelquefois à marquer le mépris. Les Juifs furent obligés en certaines occasions, en France, d'en porter une sur la poitrine; et en Allemagne, une fille déshonorée est forcée, le jour de son mariage, de mettre sur sa tête une couronne de roses, au lieu d'une couronne de myrte.

LE LIS.

La fable dit que le lis naquit du lait de Junon. Le lis est le symbole de la pureté ; il étoit consacré à Junon. Selon Alciat , on représenté *la beauté céleste* (1), environnée d'une gloire , la moitié de la tête cachée dans les nues, tenant un lis d'une main , et de l'autre un compas et une boule.

Le même auteur dit qu'on représente la beauté avec une guirlande de lis et de violettes. Ces fleurs sont les symboles de la pureté et de la modestie ; et tels doivent être, en effet, les attributs de la beauté.

Le nom de Suzanne signifie *lis*.

L'ordre militaire de *Notre - Dame du Lis* fut institué par Garcias IV, roi de Navarre, à l'occasion d'une image de la Sainte Vierge, trouvée miraculeusement, à ce que l'on crut, dans un lis, et qui guérit ce prince d'une maladie dangereuse.

On représente Saint Dominique tenant un lis.

Bayle, dans son dictionnaire, conte le fait suivant :

« Charles-Quint, dans sa retraite, planta

(1) Vénus Uranie.

un lis à la fin d'août 1558 : il mourut le 21 septembre suivant. Au moment de sa mort, cet oignon de lis jeta tout à coup une tige de deux coudées, avec une merveilleuse fleur, dit Bayle, aussi épanouie, aussi odoriférante que ces fleurs le sont en Espagne dans leur saison ordinaire. Bayle ajoute que l'on coupa cette belle fleur, et qu'on la mit sur le grand autel de l'église ».

Saint Louis avoit pris pour devise une marguerite et des lis, par allusion au nom de la reine sa femme, et aux armes de France. Ce grand prince portoit une bague représentant en émail et en relief une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau étoit gravé une crucifix sur un saphir, avec ces mots : *Hors cet annel pourrions-nous trouver amour?* parce qu'en effet cet anneau lui offroit l'image ou l'emblème de tout ce qu'il avoit de plus cher, la religion, la France et son épouse.

Froissard a fait un traité en l'honneur du mois de mai et de la fleur *marguerite*, et des vers qui ont pour titre : *Plaidoyer de la violette et de l'œillet*.

Quelques naturalistes donnent le nom de *lis de pierre*, à une pierre sur laquelle on voit en relief un corps qui ressemble à un lis.

LA SENSITIVE.

La *sensitive*, dont le nom et les surnoms sont si doux et si touchans, cette plante, qu'on appelle aussi la *chaste*, la *timide*, cet aimable symbole d'une pudeur craintive, pourroit l'être encore de la douceur et du mystère; sa plus grande irritabilité la porte, non à blesser la main profane qui l'attaque, mais à se replier sur elle-même; elle ne veut, ni se venger, ni punir; elle n'a rien de menaçant. Semblable à ces vierges innocentes, qui n'ont jamais songé à s'armer de rigueurs, parce qu'elles n'ont pas l'idée d'une offense, la sensitive n'a point d'aiguillons; elle ne cherche qu'à se cacher quand on l'approche. La violette offre l'image d'une modestie raisonnée; elle se met à l'abri sous des feuilles; ce soin seul indique une prévoyance. La sensitive est l'image parfaite de l'innocence et de la pudeur virginale; elle n'a rien prévu, puisqu'elle ne sait rien; elle se montre sans défiance; mais dès qu'elle est remarquée de trop près, elle se dérobe autant qu'elle le peut à tous les regards: cette timidité paroît être en elle un instinct, un sentiment, et non un dessein combiné. Telle est la pudeur d'une bergère de quinze ans.

On attribuoit autrefois beaucoup de vertus merveilleuses à la sensitive. Un philosophe du Malabar est devenu fou, en s'appliquant à examiner les singularités de cette plante, et à en rechercher la cause. On a trouvé, depuis, de nouvelles espèces de sensibles, infiniment plus extraordinaires que celles qui ont été connues des anciens (1).

La sensitive offre une singularité qui, jointe à sa sensibilité apparente, a quelque chose de très-frappant. Si, avec un couteau bien tranchant, on coupe avec rapidité une grosse tige de cette plante, il reste sur le couteau une tache humide, d'un rouge vif, qui ressemble parfaitement à une goutte de sang.

M. Roucher a fait une jolie métamorphose de la sensitive.

LA VIOLETTE.

Suivant la fable, Ia, fille d'Atlas, en fuyant les poursuites d'Apollon, fut changée en violette.

Les anciens ont connu les anagrammes : Lycophron, qui vivoit du temps de Ptolomée-Philadelphie, environ deux cent quatre-vingts ans

(1) Jen ai parlé avec détail, dans mon ouvrage des *Plantes usuelles*.

avant Jésus - Christ, trouva dans le nom de Ptoloméé, en grec, ces mots : *du miel* ; et dans celui de la reine Arsinoé, ceux-ci : *violette de Junon* (1).

Rapin, dans son poëme des Jardins, a fait un épisode de cette métamorphose, et il y a joint des détails peu ingénieux. Il dit que Ia, qu'il appelle *Ianthès*, étoit une des nymphes de Diane, qu'Apollon en devint amoureux, et que la déesse, pour le guérir de sa passion, répandit une *couleur violette* sur le visage de la nymphe. Cette invention n'offre pas une image gracieuse, et pour *guérir* Apollon, il falloit trouver un moyen qui ne dégoûtât pas le lecteur. La fable se termine plus agréablement ; la nymphe est changée en violette, et comme elle avoit fui, durant sa vie, les poursuites de son amant, la fleur conserve cette pudeur timide, et se cache sous son feuillage.

(1) La plus heureuse de toutes les anagrammes est celle qui forme la réponse à la question que fit Pilate à Jésus-Christ : *Quid est veritas?* (Qu'est-ce que la vérité?) Ces paroles rendues lettre pour lettre par anagramme, forment cette réponse : *Est vir, qui adest.* (C'est celui qui vous parle) ; réponse qui convenoit parfaitement au Sauveur, qui avoit dit de lui-même : *Ego sum via, veritas, etc.*

Un des prix des jeux floraux est une violette d'or.

Voici, sur la violette, les jolis vers de Desmarests, qu'il fit pour la guirlande de Julie de Rambouillet. C'est la violette qui parle :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
 Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
 Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
 La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Madame de Sévigné, dans ses lettres, appelle toujours madame de la Vallière l'*humble violette*. Il est bien remarquable et bien extraordinaire qu'une favorite ait mérité cet intéressant surnom.

Jean Bertram, quaker et fameux botaniste de la Pensilvanie, ne s'occupa pendant longtemps que d'agriculture. Un jour, en labourant, il vit une violette, la cueillit, l'examina, réfléchit sur cette fleur, et en devint tellement préoccupé, qu'il en rêvoit. Cette espèce de manie lui donna le désir de connoître les plantes ; il apprit, pour cela, ce qu'il falloit savoir de latin, et devint un savant botaniste.

On conte d'une actrice célèbre (mademoiselle Clairon), qu'aimant passionnément la violette, un ami cultivoit pour elle cette fleur, et

lui en donnoit dans toutes les saisons un bouquet chaque matin, ce qui dura trente ans ; et que pour ne rien perdre d'un don que l'amitié et la constance rendoient si précieux à celle qui le recevoit, elle en effeuilloit les fleurs chaque soir, et les prenoit en infusion comme du thé. Je ne connois, sur la violette, qu'une devise de société ; mais elle me paroît digne d'être citée. Une femme aimable et spirituelle, d'un caractère timide et réservé, a pris cette fleur pour emblème, avec ces mots : *Il faut me chercher.*

On fait avec les fleurs de violette, un sirop rafraîchissant. La teinture de violette est une liqueur d'épreuve très - commode ; tout fluide qui contient de l'acide se décèle en la colorant en rouge ; le changement de la teinture en couleur verte, annonce la présence de l'*alkali*.

Les mythologues disent que, lorsque Proserpine fut enlevée par Pluton, elle cueilloit des violettes et des narcisses (1), et que Io, changée en vache, se nourrissoit de violette. Il y a plusieurs pierres qui sentent la violette.

Louis XV ennoblit Quesnay, le fit son médecin consultant, et voulut qu'il portât dans ses

(1) Le mot *narcisse* est un mot grec, qui signifie *assoupissement*.

armes trois fleurs de pensée, avec cette devise :
Propter mentis cogitationem.

LES JONQUILLES.

On a fait depuis un siècle d'immenses conquêtes en arbres, arbustes, plantes médicinales, légumes et fleurs : ce sont de véritables richesses dont nos ancêtres n'ont pas joui, et que les Romains même, maîtres du monde, n'ont pas connues.

On étoit si pauvre en fleurs, il y a cent ans, que madame de Sévigné, en parlant d'une superbe fête, conte, comme une chose d'une grande magnificence, que l'on y avoit prodigué les *jonquilles* : cette fleur, si commune aujourd'hui, étoit rare alors et très-chère. Il en est de même des légumes et des fruits; les anciens n'ont connu que quatre espèces de pêches; nous en avons plus de quarante.

Il y a plusieurs sortes de jonquilles : ces fleurs sont originaires de la Provence, de l'Espagne et de la Guadeloupe.

LE JASMIN.

Les anciens employoient sa graine à diverses sortes de divinations.

Le beau jasmin de Goa , ou jasmin des Indes , a des fleurs doubles très - larges , bordées de rouge , et d'une odeur délicieuse : il fut apporté de Goa , en 1699 , au grand duc de Toscane , qui défendit d'en donner des rejetons à qui que ce fût : défense bizarre et qui a quelque chose de révoltant. Il semble qu'un souverain ne devroit pas interdire à ses sujets la jouissance d'un bienfait de la nature , dont les exclusions particulières ne produisent aucun avantage à l'état.

LA TUBÉREUSE , LES JACINTHES , L'ANÉMONE ,
LE PIED D'ALOUETTE.

La tubéreuse retrace à la fois le souvenir d'une foiblesse criminelle et celui d'un trait touchant de pudeur. On sait que toutes les odeurs fortes sont extrêmement nuisibles aux femmes nouvellement accouchées : on croyoit même , il y a cent ans , qu'elles étoient mortelles dans ce cas.

Une femme intéressante , qui sut expier une grande faute par un grand sacrifice , madame de la Vallière , devint mère au milieu de la nuit. La reine avoit coutume de passer dans sa chambre tous les matins pour se rendre à la messe.

Madame de la Vallière eut le courage de se lever, d'aller au-devant de la reine, et pour éloigner tous les soupçons, elle remplit sa chambre de tubéreuses.

Pour relever la blancheur de la tubéreuse, qu'on appelle *jacinthe des Indes* et *polyanthes tuberosa*, on met une tige de tubéreuse dans le suc colorant exprimé des baies de la plante nommée *phytolacca americana fructu majori*, qui est une espèce de morelle de Virginie. Il faut pour le succès, que le suc ne soit ni trop clair ni trop épais : ce suc colore en couleur de chair. On peut faire la même chose pour les jacinthes blanches.

Ce fut M. de Peyresc qui eut le premier des tubéreuses en France, et ce fut un religieux qui les apporta. M. de Peyresc envoya en Perse, à ses frais, un père minime, qui désiroit faire ce voyage pour l'intérêt de la religion. Ce père rapporta, à Paris, les premières tubéreuses qu'on eut vues dans cette ville. Les bienfaits des missionnaires dans ce genre sont innombrables.

Chez les Grecs, les jeunes filles qui assistoient aux noces d'une de leurs compagnes, se couronnoient de jacinthes. Cette fleur, appelée en latin *hyacinthus*, est une de celles que les curieux cultivent avec le plus de soin, surtout

en Hollande, et particulièrement à Harlem. On prétend que la jacinthe vient du Cap de Bonne-Espérance; l'une des plus belles s'appelle l'*ophir*: elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en-dedans.

M. le marquis de Gouffier a fait voir à la Société royale d'Agriculture, en 1787, un oignon de jacinthe renversé exprès, c'est-à-dire, mis à contre-sens à l'embouchure d'un très-long bocal de verre, plein d'eau et d'une largeur médiocre: dans cet état il avoit poussé ses feuilles, sa hampe et ses fleurs; le tout bien conditionné, quoique dans l'eau. La base ou le cul de l'oignon, dirigé vers le ciel, ne poussa point de racines; les feuilles étoient bien vertes, mais les pétales, qui devoient être bleus, étoient blancs et décolorés. Ceci rappelle l'expérience de M. Duhamel, qui fit planter des arbres à contre-sens, les branches dans la terre et les racines en l'air: ils ont repris dans cette étrange position; les branches ont produit des racines, et les racines des feuilles. Ils ont poussé d'abord plus foiblement; mais dans quelques-uns de ces sujets, la différence au bout de quelques années ne s'apercevoit plus.

On peut rendre blanches les jacinthes bleues, en exposant les fleurs à la fumée du soufre allumé. Si l'on sait employer avec adresse cette

petite ruse, on diversifiera agréablement les tiges, on laissera dans leur état naturel quelques fleurons, et on en décolorera d'autres en totalité ou par parties seulement.

En Hollande, lorsque les fleuristes ont obtenu quelques nouvelles variétés de fleurs, ils célèbrent une espèce de fête, rassemblent les curieux du voisinage, afin de donner un nom à la fleur nouvelle. Les fleuristes de Harlem font aussi l'honneur à quelques étrangers de donner leurs noms aux nouvelles variétés de jacinthes ou de tulipes.

L'*anémone* étoit, chez les anciens, l'emblème de la maladie, apparemment à cause de l'aventure d'Adonis.

Le pied d'alonette, *delphinium*. On observe dans l'intérieur de cette plante des taches colorées sur un fond clair, et qui forment des espèces de caractères, où l'on a cru distinguer ces lettres : *AIA*, qui sont le commencement du mot *Ajax*. C'est, dit-on, ce qui donna lieu aux poètes d'imaginer la métamorphose de ce prince. On croit que cette fable est rappelée dans la troisième églogue de Virgile. « Dis-moi, demande Damète, en » quel endroit de la terre le ciel ne paroît avoir » que six pieds d'étendue? — Dis-moi, répond » Menalque, dans quelles contrées naissent les

» fleurs où sont écrits les noms des rois » ? Ces deux énigmes ne sont pas expliquées dans cette églogue. Les commentateurs disent que, dans la première, il s'agit du ciel considéré au fond d'un puits, et dans la seconde, d'un pied d'alouette, sur lequel se trouvent les premières lettres du nom d'*Ajax*.

LA TULIPE.

Cette fleur est encore une de celles que les curieux estiment le plus et cultivent le plus soigneusement (1). Une remarque curieuse, c'est qu'on observe dans le mois d'octobre, au fond de l'oignon de la tulipe, une tulipe entière; sur la tige de cette tulipe, qui n'a pas encore trois lignes de haut, on découvre déjà la fleur qui ne doit paroître que dans le mois d'avril suivant. On compte six pétales de cette fleur : les étamines, les sommets, le pistil ou le jeune fruit, les capsules et les semences qu'elles renferment.

En Turquie, on célèbre, dans le sérail du

(1) Les autres fleurs cultivées par les curieux, sont les oreilles d'ours, les jacinthes, les anémones, les renoncules; cette dernière fleur fut apportée d'Asie en France, par le roi Saint Louis.

grand-seigneur, avec une grande solennité, la *fête des tulipes*, donnée par les sultanes au grand-seigneur. Ce jour-là le sérail et les jardins sont illuminés et remplis de tulipes posées en amphithéâtres sur des gradins.

M. de Boisjolin a fait une charmante pièce de vers sur la *métamorphose de la tulipe*, imitée d'un épisode du poëme des Jardins, de Rapin.

La tulipe est, dit-on, ainsi nommée, parce qu'elle ressemble au turban des Turcs, qu'ils appellent *tulipan*. On dit que Conrad Gesner est le premier en Europe qui ait donné la figure de la tulipe. Dans l'ouvrage de Valerius Cordus, vers 1560, cette fleur fut d'abord cultivée en Turquie.

On assure qu'un particulier hollandais, pour avoir une superbe tulipe, offrit en vain douze arpens d'une très-bonne terre.

LA MANDRAGORE.

Le *dudaïm* des Hébreux est la mandragore, suivant l'opinion la plus commune. Quelques-uns, en petit nombre, ont cru que le *dudaïm* étoit le lis blanc, ou la violette blanche; d'autres ont dit que c'étoient des truffes.

Ruben, fils de Lia , en faisant paître ses troupeaux , trouva une mandragore , plante rare et célèbre alors par les propriétés qu'on lui attribuoit. Ruben la porta à sa mère. Rachel ayant demandé de cette plante à Lia , celle-ci ne lui en accorda qu'à condition qu'elle lui rendroit ses premiers droits sur Jacob.

Quelques médecins placent la mandragore parmi les remèdes narcotiques , mais elle est d'un usage très-dangereux. Il y a deux espèces de mandragores : l'une appelée blanche ou *mâle* ; et l'autre *noire* , c'est-à-dire , pourpre foncé ou *femelle*. Cette plante a une odeur désagréable ; les deux espèces viennent naturellement dans les pays chauds , dans le Levant , en Italie , en Espagne , aux lieux ombragés et humides. Ses fleurs en cloches sont du genre des belladones.

Les anciens et quelques modernes ont avancé beaucoup de choses singulières sur la mandragore ; mais ce sont , ou des propriétés fabuleuses , tenant à des superstitions , ou des contes ridicules. Des charlatans persuadent encore au peuple que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton de la Chine , presque inaccessible ; ils taillent des racines de bryone , et quelques autres plantes , et par divers arti-

fices, ils leur donnent différentes figures extraordinaires, et les montrent et les vendent comme des mandragores naturelles. Le petit Albert, qui donne gravement une longue description de ces prétendues mandragores, ajoute qu'il faut les envelopper dans un morceau de linceul, et qu'alors *elles portent un bonheur infini*. Le même auteur donne le nom de *mandragore*, on ne sait pourquoi, à des *farfadets*, ou esprits familiers, qui, dit-il, servent en toute occasion. On se procure, continue-t-il, de ces sortes de mandragores, avec un œuf que l'on fait couvrir d'une certaine manière, et duquel sort un petit monstre, moitié poulet et moitié homme, que l'on garde dans une chambre secrète, que l'on nourrit de graine d'aspic, et qui prophétise tout le jour. L'auteur avertit que des personnes *d'un petit jugement* et qui aiment le merveilleux, prétendent que ces mandragores paient un tribut *d'une pistole* par jour; mais il assure que cela n'est pas vrai, et que tout ce qu'elles peuvent faire est de rendre heureux au jeu, de faire trouver des trésors, et de prédire l'avenir. Les anciens Germains faisoient, avec la racine de mandragore, des idoles qu'ils nommoient *alrunes*; ils les lavoient tous les jours avec du vin, leur ser-

voient à manger; ils les consultoient et croyoient en recevoir des signes en réponses. Ces idoles étoient, dans leurs maisons, des espèces de dieux lares.

L'HYSOPE, L'HÉLIOTROPE, LA VERVEINE,
LE SOUCI.

Nous ne connoissons point l'hysope des anciens; mais ce n'étoit pas le nôtre. L'écriture dit que Salomon avoit décrit chaque espèce d'arbre, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; ainsi l'hysope étoit donc un arbrisseau. Les Juifs faisoient servir cette plante d'aspersoir pour les purifications.

La plante appelée vulgairement *héliotrope* ou *tournesol*, en latin *corona solis*, est l'*helianthus* de Linnée : cette fleur est toujours penchée vers le soleil, phénomène que la fable attribue au sentiment que la nymphe métamorphosée conserve encore pour le dieu de la lumière (1). Bomare dit que cette plante vient

(1) Un des plus beaux bustes antiques qui existe, représente Clitie, au moment de sa métamorphose; son sein est déjà entouré des pétales de la fleur dans laquelle elle va s'ensevelir. Il y a, sur le visage de Clitie, une

de l'Amérique, ce qui ne peut être, puisque les anciens en ont fait une métamorphose. Le père Bouhours cite cette devise : « Un tournesol, avec ces mots : *Il suit les mouvemens du soleil* », devise qui se rapportoit à celle de Louis XIV, qui, comme on sait, avoit pris le soleil pour le corps de sa devise. Les anciens ont personnifié l'instinct naturel, et l'ont représenté sous la figure d'un jeune homme, qui semble courir, ayant le visage voilé, et tenant une fleur d'héliotrope. Les semences de la grande espèce de tournesol servent, dans la Virginie, à faire du pain et de la bouillie. Les sauvages du continent de l'Amérique mangent ces graines et en tirent une huile bonne pour les lampes. Les couleurs connues dans le commerce, sous les noms de *tournesol en pains* ou *en pierres*, *tournesol en drapeau*, etc., ne se tirent point de cette plante (1).

expression d'anéantissement qui est sublime. Ce chef-d'œuvre de sculpture étoit à Londres en 1791, dans le cabinet de M. Towshend.

(1) J'ai donné des détails assez étendus sur ces couleurs, dans mon ouvrage des *Plantes usuelles*, ainsi que de l'emploi de toutes les plantes dans la médecine et dans les arts.

La *verveine* servoit à diverses divinations. Les anciens se servoient de cette plante, pour nettoyer les autels de Jupiter et pour les aspersions d'eau lustrale. On lui attribuoit mille propriétés, entr'autres celle de réconcilier les ennemis; on l'appeloit *hierobotane*, *herbesacrée*. On en faisoit des couronnes, dont on ceignoit la tête des hérauts d'armes, lorsqu'on les envoyoit annoncer la paix ou la guerre. Les anciens druides avoient pour cette plante la plus grande vénération; avant de la cueillir, ils faisoient un sacrifice à la terre.

Chez les anciens Perses, les mages, en adorant le soleil, tenoient dans leurs mains des branches de verveine.

Le *souci* n'est remarquable que par l'observation de la fille de Linnée, qui découvrit que les soirs, dans les mois de juillet et d'août, cette fleur, ainsi que la capucine, lançoit de petits éclairs.

On trouve, dans les entretiens d'Ariste et d'Eugène, cette devise un peu compliquée, qui fut faite pour exprimer la jalousie: « Une fleur de souci, exposée à un miroir ardent, qui reçoit les rayons du soleil et qui les réfléchit sur elle; et pour âme: *Je meurs, parce qu'il te regarde* ».

Le poète Malleville fit, pour la guirlande de Julie, les *soucis* et les *pensées*; mais ces vers, qui finissent par des jeux de mots, ne méritent pas d'être cités.

LES PAVOTS.

Tarquin le Superbe ayant rétabli, selon l'ordre d'Apollon, les jeux compitaux, en l'honneur des dieux pénates et de la déesse Mania, on se crut obligé de sacrifier des enfans à Mania, la mère des Lares; car l'oracle avoit répondu qu'il falloit *offrir des têtes*, si l'on vouloit *conserver des têtes*. Cette horrible coutume dura quelque temps; mais Brutus, après l'expulsion de Tarquin, interpréta favorablement les paroles de l'oracle, et ordonna qu'on offrît des têtes d'ail et de pavot, et par ce moyen ces abominables sacrifices furent abolis. Un envoyé de Porsenna, étant dans un jardin avec Tarquin, ce dernier lui demanda des conseils pour régner arbitrairement. L'envoyé, pour toute réponse, coupa toutes les têtes de pavots qui s'élevoient au-dessus des autres fleurs. Tarquin suivit cet horrible conseil, et il fut précipité du trône. On conte un trait semblable de Périandre, tyran de Corinthe: il envoya demander des conseils à Thrasybule, tyran de

Milet; Thrasybule conduisit l'envoyé de Périan-dre dans un champ de blé, et coupa les épis qui surpassoient les autres. Telle fut, dans tous les temps et dans tous les pays, l'exécrable poli-tique des tyrans.

L'ŒILLET, LE MÉLILOT, L'ARMOISE, L'IRIS.

C'est, dit-on, au bon roi René que l'on doit les procédés relatifs à la culture de l'œillet; c'est à Toulouse que l'on cultive le mieux cette fleur, et que l'on voit les plus beaux œillets.

Le grand Condé, étant prisonnier à la Bas-tille, s'amusoit à cultiver des œillets. Mademoi-selle de Scudéri fit à ce sujet les vers suivans :

En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

Le jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV, aimoit à cultiver des œillets; un flatteur lui persuada, en substituant d'autres pots de fleurs aux siens, que les œillets qu'il plantoit venoient et fleurissoient dans une nuit. Le jeune prince fut convaincu que la nature obéissoit à ses volontés. Une nuit, ne pouvant dormir, il voulut se lever; on lui représenta que l'on n'étoit encore qu'au milieu

de la nuit : « Eh bien ! répondit-il, je veux qu'il fasse jour ».

Suivant la fable, Psalacanthe, une nymphe infortunée, se tua de désespoir ; Bacchus la métamorphosa en une plante à laquelle il donna son nom. Les auteurs anciens attribuent à cette plante que l'on ne connoît plus, beaucoup de propriétés merveilleuses ; les uns disent que c'est le mélilot, d'autres prétendent que c'est l'armoise. Cette dernière plante est appelée aussi *herbe de la Saint-Jean*. Son nom latin *artemisia*, lui a été donné par la fameuse Artémise, reine de Carie, épouse de Mausole, qui, la première, dit-on, en fit usage.

L'*iris* croissoit en abondance sur les montagnes de la Macédoine. Il falloit, pour se rendre la terre favorable, qu'elle fût cueillie par une personne chaste et avec beaucoup de pratiques superstitieuses. Les anciens ont fait de cette fleur un des symboles de l'éloquence.

LA COURONNE IMPÉRIALE, LA PERCE-NEIGE.

Chapelain a fait en vers, pour la *guirlande de Julie*, une mauvaise métamorphose de la couronne impériale. Julie avoit une grande admiration pour le roi de Suède, Gus-

tave-Adolphe : ce héros fut tué à la bataille de Lutzen , qu'il gagna. Ce poète suppose qu'il avoit voulu conquérir une couronne impériale pour l'offrir avec sa main à Julie , et qu'il a été métamorphosé en la fleur à laquelle cet évènement a fait donner le nom de *couronne impériale*.

La perce-neige fut encore une fleur de la guirlande de Julie. Benserade en fit les vers que voici ; c'est la perce-neige qui parle :

Sous un voile d'argent, la terre ensevelie,
 Me produit ; malgré sa fraîcheur ,
 La Neige conserve ma vie ,
 Et me donnant son nom , me donne sa blancheur ;
 Mais celle de ton sein , adorable Julie ,
 Me fait perdre aux yeux éblouis
 La gloire , désormais ternie ,
 Que je ne cédois pas au lis.

La *guirlande de Julie* fut une galanterie ingénieuse , imaginée par l'austère duc de Montausier , pour la belle Julie de Rambouillet. Lorsque sa main lui fut promise , il devoit , suivant un ancien usage , qui s'observe encore aujourd'hui , envoyer tous les matins à sa future épouse , jusqu'au jour de la noce , un bouquet des plus belles fleurs de la saison ; mais il ne s'en tint pas là : il fit peindre , en outre

(par les meilleurs peintres), sur du velin, dans un livre *in-folio*, magnifiquement relié, les plus belles fleurs cultivées, et tous les poètes les plus distingués de ce temps se distribuèrent ces fleurs, et firent des vers sur chacune. Le grand Corneille fit la *fleur d'orange* et l'*immortelle*; mais ces vers de société ne sont pas dignes d'être signés par un si beau nom. Julie, le jour de son mariage, trouva sur sa toilette ce livre si précieux. Ce monument intéressant de la galanterie du dix-septième siècle, passé dans des mains étrangères (sans doute par les malheurs de la révolution), se trouvoit transporté à Hambourg dans l'année 1795, et il étoit en vente. On ignore quelle est la personne qui en a fait l'acquisition.

LES BALAIS FLEURIS, L'ACANTHE, LE DICTAME DE CRÈTE, LA FÉRULE, LE MÉNIANTHE, L'ELYMUS ARENARIUS.

Ammien Marcellin rapporte que, de son temps, on vit fleurir à Rome les balais dont on se servoit pour nettoyer la place où s'assembloit la noblesse, ce qui présagea, dit cet historien, que les hommes de la lie du peuple seroient élevés aux premiers grades.

Les anciens ornoient de la figure de feuilles

d'acanthé les habits précieux ; Virgile , en parlant de la robe d'Hélène , dit qu'elle étoit relevée de feuilles d'acanthé en broderie. On sait que l'offrande d'une nourrice, sur le tombeau d'une jeune personne , donna à Callimaque l'idée du chapiteau corinthien. Cette offrande de quelques bijoux étoit portée sur des feuilles d'acanthé , dans une corbeille.

Le dictame de Crète (dit Virgile) est une plante, dont la tige garnie de duvet est couronnée d'un bouquet de fleurs couleur de pourpre. Dans l'Énéide , Vénus , pour guérir Énée blessé , va sur le mont Ida , en Crète , cueillir le dictame ; elle en exprime les sucs, y mêle quelques gouttes d'ambroisie , et le médecin Iapis guérit aussitôt Énée avec cette potion divine.

La *férule*, en latin *ferula* , est une plante des pays chauds de l'Europe , vers les côtes de la Méditerranée. Les régens de collèges se servoient jadis de ce sarment léger pour châtier leurs écoliers ; cet usage est très-antique. Martial appelle la férule *le sceptre des pédagogues*. En Grèce , le creux de la tige de la férule est rempli d'une moelle blanche , qui , étant bien sèche , prend feu comme l'amadou ; ce feu se conserve parfaitement dans cette tige , et ne consume que peu à peu la moelle sans endom-

mager l'écorce ; ce qui fait qu'en certains pays, on se sert de cette plante pour transporter du feu d'un lieu à un autre : c'est véritablement ce qui a fait imaginer la fable qui dit que Prométhée cacha le feu du ciel, qu'il avoit dérobé dans une plante de fêrûle. Martial fait dire aux fêrûles : *Nous éclairons par les bienfaits de Prométhée* ; voulant exprimer apparemment que ces plantes doivent à Prométhée, depuis son larcin, la propriété de conserver le feu que l'on cache dans leurs tiges. Suivant la fable, Bacchus ordonna aux buveurs de ne se servir que de cannes de fêrûles, afin que les combats ne fussent pas dangereux. Cette tige étoit jadis le sceptre des empereurs du Bas - Empire ; on en fit, par cette raison, le symbole de l'autorité royale ; elle auroit pu être aussi l'image de la fragilité de leur foible puissance. Plutarque et Strabon rapportent qu'Alexandre le Grand renfermoit les livres d'Homère dans une cassette de fêrûle ; on en faisoit alors les ouvrages d'ébénisterie les plus précieux.

On trouve, auprès de la ville de Hambourg, une espèce de ménianthe, qu'on appelle dans ce lieu *la fleur de la liberté*, parce qu'on prétend qu'elle ne croît que sur le territoire de cette république, et qu'on ne la voit jamais sur

celui du sud de Danemarck, et qui en est si voisin.

L'*elymus arenarius* croît en abondance sur les rives sablonneuses du Jutland, que la loi met sous sa protection. Les sables portés au loin par les vents de ces rivages, changeroient en déserts des champs fertiles : pour prévenir ce fléau, on sème sur le sable cette plante, qu'on nomme dans le pays *avoine de sable*, et dont le vrai nom est *elymus arenarius*. Ses racines retiennent le sable par leurs entrelacemens, et ses feuilles, en s'étendant au large à la surface, empêchent le vent de trouver prise. On emploie au même usage en Jutland, outre cette plante, quelques arbustes, l'*arundo arenaria*, des ronces, des genêts, etc., qu'il est également défendu d'arracher, sous des peines très - sévères. La loi nomme toutes ces plantes qu'elle ordonne de respecter et de laisser sur ces rives. Celui chez lequel on trouveroit une de ces plantes, seroit puni comme le voleur ; tout homme, indifféremment, est autorisé à se porter pour accusateur de ce délit. C'est ainsi que, par de sages réglemens, de mauvaises plantes sont devenues bienfaisantes et de la plus grande utilité.

Il existe en Normandie, sur le bord de la

mer, un malheureux village nommé *Cayeux*, que les orages de ces côtes ont environné de monceaux de sable ; on ne voit là, ni fleurs, ni arbres, ni légumes, ni même une pointe de verdure ; tous les germes précieux de la terre la plus fertile sont repoussés dans son sein et se trouvent étouffés sous des montagnes de poussière. La nature, si belle et si riante dans cette province, semble expirer tout à coup à une demi-lieue de ce village, c'est à-dire, au terme le plus éloigné, où le vent puisse porter le sable du rivage. Durant la moitié de l'année, ces chaumières en sont couvertes, et dans le temps des équinoxes, les malheureux habitans, forcés de fuir précipitamment, vont chercher un asile dans les villages situés plus avant dans les terres. Souvent, dans ce désordre, des enfans et des vieillards périssent ; il n'est même pas rare que des familles entières soient subitement étouffées dans leurs maisons. L'intérêt d'une pêche abondante retient ou rappelle ces infortunés dans cet affreux séjour. Combien il seroit à désirer que l'on semât l'*elymus arenarius* sur cette rive désolée, et qu'on y établît la loi bienfaisante du Jutland, ainsi que dans tous les villages situés sur le bord de la mer, et par conséquent exposés aux mêmes fléaux !

LE CHARDON, LE PERSIL, LA RUE, LE
 CRESSON, LA CIGUE, L'ANET, L'ACHE.

L'ordre du *Chardon* ou de Saint - André, ordre militaire d'Ecosse , fut institué par Hungo , roi des Pictes , après sa victoire sur Athelstan. Le collier est d'oret entrelacé de fleurs de chardons et de branches de rue. Cet ordre fut renouvelé par Georges I^{er}; le ruban est vert, il porte l'image de Saint André. Il a pour devise : *Personne ne m'offense impunément.* Cette devise se rapporte au chardon.

On a dit que l'herbe que le beau Phaon reçut de Vénus pour se faire aimer, étoit le chardon-roland.

Le Brun avoit peint un chardon sur le devant d'un tableau qu'on mit sécher dans une cour : un âne passant dans cette cour , voulut manger le chardon ; il le lécha et l'effaça.

On conte sur des raisins une chose de ce genre, d'un peintre antique : les oiseaux vinrent béqueter les raisins.

La *rue* étoit employée chez les anciens dans plusieurs pratiques superstitieuses. *Vous n'en êtes encore ni au persil , ni à la rue* , proverbe appliqué chez les Grecs, à tous ceux qui, projetant une entreprise , ne l'avoient point

encore commencée. Ce proverbe vient de ce que les jardins étoient anciennement entourés d'une bordure de persil et de rue ; et ceux qui n'avoient pas passé cette bordure étoient censés n'être pas encore entrés dans le jardin.

Le *persil* frotté contre un gobelet de verre, le fait casser ; on ignore la cause de ce phénomène.

Les anciens croyoient que ceux qui mangeoient du *cresson*, devenoient vigoureux et courageux ; c'est pourquoi l'on disoit aux gens foibles et sans caractère : *Mangez du cresson*. On attribuoit la même propriété à l'*anet* : les athlètes, dans cette idée, en faisoient la base de leur nourriture.

Le lendemain du jugement de Socrate, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui portoit, tous les ans, à Délos, les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie, jusqu'au retour du vaisseau, la loi défendoit d'exécuter les jugemens qui prononçoient la peine de mort. Socrate, en attendant le retour du navire, passa trente jours dans la prison avec ses disciples. Au bout de ce temps, on lui apporta le poison qui étoit composé avec de la *ciguë*.

On lit dans l'Encyclopédie que, lorsque le

bourreau présenta la ciguë à Socrate, il l'avertit de ne point parler, afin que le poison agît plus promptement. On ne voit pas comment son effet pouvoit être accéléré par le silence.

Plutarque, dans la Vie de Phocion, dit que, lorsque tous les amis de ce grand homme eurent bu le suc de la ciguë, et qu'il n'en restoit plus qu'une dose non broyée pour Phocion, le bourreau dit qu'il n'en broieroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze dragmes (c'est-à-dire à peu près 9 ou 10 livres de monnoie de France); c'étoit le prix que chaque dose coûtoit alors. Phocion voulant éviter tout retard, fit remettre cette somme à l'exécuteur, puisqu'il faut, dit-il, tout acheter dans Athènes, jusqu'à la mort.

Ce poison, si violent à Athènes, ne passoit pas à Rome pour un poison; on l'employoit en médecine. Pline vante la ciguë contre l'ivresse. Le meilleur antidote de ce poison est le vinaigre.

Suivant une loi établie à Céos, les vieillards d'un âge très-avancé s'invitoient réciproquement à un festin, ensuite ils faisoient un sacrifice solennel; puis, se couronnant de fleurs, ils avaloient la ciguë.

Montagne dit que, dans l'antiquité, on gardoit à Marseille un poison de ciguë, préparé

aux dépens du public pour ceux qui vouloient volontairement s'ôter la vie ; mais ils ne pouvoient le faire qu'après avoir exposé leurs raisons à leur sénat , composé de six cents personnes. Si le sénat n'approuvoit pas leurs motifs , et ne les trouvoit pas assez malheureux pour renoncer à la vie , ils étoient *condamnés à vivre* ; et si , malgré cet arrêt , ils se tuoient , le suicide , dans ce cas , étoit regardé comme un crime , et on le punissoit par tous les moyens possibles.

Poust ou *pust* est le nom qu'on donne , à la cour du grand-mogol , à un breuvage qui n'est autre chose que du jus de pavot ; c'est ce breuvage mortel que les tyrans de ce pays font prendre à leurs frères et aux princes de leur sang , et qui , suivant la dose , les rend imbécilles ou les fait mourir.

Les anciens avoient des *jeux funèbres*. Ces deux mots réunis offrent naturellement une idée révoltante ; il est difficile de concevoir comment on a pu croire que l'on honoroit la mémoire des morts , et que l'on exprimoit sa douleur en célébrant *des jeux*. L'hommage religieux , rendu à la mémoire des morts , n'a jamais été raisonnable et touchant que dans la vraie religion.

Lycurgue , roi de Némée , ayant perdu son

filz Archémore , qui mourut de la piqûre d'un serpent caché sous une plante d'*ache* , institua les jeux néméens , dans lesquels les vainqueurs se couronnoient d'*ache*.

Suidas dit que l'*ache* étoit destinée au deuil et aux larmes , d'où venoit l'expression populaire , *il n'a plus besoin que d'ache* , en parlant d'un malade désespéré. On croyoit que l'*ache* rendoit stériles les personnes qui en mangeoient. Arnobe conte qu'un jeune homme ayant été massacré , on vit naître de l'*ache* sur le lieu même qui avoit été arrosé de son sang , ce qui fit exclure à jamais cette plante des repas. Horace cependant a chanté l'*ache* comme l'âme des festins , et Anacréon a parlé des couronnes d'*ache* consacrées aux jours de fête. Peut-être , dans ce dernier cas , étoit-il question du céleri , espèce d'*ache* cultivée , tandis que l'*ache* sauvage étoit la plante funèbre exclue des festins.

LE SAGMEN, L'HERBE SARDONIA, LA SCILLE MARINE, LE TABAC, LE PAPYRUS, LES ROSEAUX, LES JONCS, LE BLÉ, LES GRAMINÉES.

Ce mot *sagmen* , dans Tite-Live , désigne une herbe que les ambassadeurs portoient tou-

jours avec eux. On croit, dit l'Encyclopédie, que cette herbe étoit de la *véracine*, parce que Lucien dit que les Perses en donnoient à leurs ambassadeurs; mais pour quel usage? c'est ce qui n'est pas expliqué.

Ce ris mortel dans les malades, ou le rire satirique dans la société, qu'on appelle *rire sardonique*, a été ainsi nommé de la plante qu'on appelle *sardonina* ou *sardoa*, qui est, à ce qu'on croit, le *ranunculus palustris*, qui excite, dit-on, une espèce de convulsion dans laquelle les joues sont retirées de manière qu'on a l'air de rire.

La *scille marine* est une plante qui a donné son nom à une fête que l'on célébroit en Sicile, et qui s'appeloit *scillone orte*, fête des oignons de mer : la jeunesse y combattoit avec des oignons de mer ; le prix étoit un taureau que recevoit le vainqueur.

Les sauvages de la Floride fument du *tabac* en l'honneur de leurs dieux.

Le *papyrus nilotica*, ou papier du Nil, croît en Égypte et aussi en Sicile; les anciens habitans des rivages du Nil employoient ses racines à différens usages : on en construisoit des barques; de l'écorce intérieure on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des

couvertures de lit, et pour les maisons des cordes, des espèces de chapeaux et du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appelé *sacré* ou *hiératique*; il ne servoit que pour les livres de la religion égyptienne. Porté à Rome et différemment préparé, ce papier prit le nom d'*Auguste*, de *Livie*, même celui du papetier *Fannicus*, qui excella dans l'art de préparer le papier (1). Théophraste dit que, de tout ce qu'Agésilas vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir que la plante *papyrus*, dont on faisoit des bandelettes, et si propre, ajoute-t-il, à faire des couronnes par la souplesse et la finesse de son écorce. Lorsqu'Agésilas quitta l'Égypte, il en demanda au roi et en emporta avec lui.

Il ne faut pas confondre avec le papyrus ce qu'on appelle le *papier naturel*: ce dernier, découvert en Italie, n'est qu'un mélange de plantes aquatiques écrasées et pourries: c'est une composition, ouvrage de l'art.

Les anciens Égyptiens prétendoient que les crocodiles, par respect pour la déesse Isis qui s'étoit mise une fois sur une barque de papyrus, ne faisoient jamais de mal à ceux qui naviguoient sur des nacelles de ce roseau.

(1) On n'a fait du papier à chiffon que vers 1440.

Comme les parties des végétaux ont été longtemps la matière dont on faisoit les livres, c'est de ces mêmes végétaux que sont pris la plupart des noms et des termes qui concernent les livres, comme le nom grec *biblos*, livre (1), et les noms latins *folium*, *tabula*, *liber*, d'où nous avons tiré *feuille*, *tablette*, *livre*, etc.

Selon Diodore de Sicile, il y avoit aux Indes des *roseaux* d'une telle grosseur qu'un homme pouvoit à peine les embrasser. On a fait cette devise : « Un *roseau*, avec ces mots : *Souvent agité, jamais abattu* ». Et cette autre, sur des *joncs* au bord d'un étang agité : *L'orage nous fait ployer, et ne peut nous briser*.

Breville dit, dans ses Antiquités, que jadis, lorsque deux personnes avoient eu ensemble un commerce criminel, et qu'ensuite elles se marioient, on ne leur donnoit qu'un anneau de jonc.

Le jeu qu'on nomme *onchet* fut appelé jadis *jonchet*, parce qu'on y jouoit d'abord avec des joncs.

Les anciens se servoient de stylets pour écrire sur des tablettes enduites de cire, et de joncs

(1) D'où vient le mot la *Bible*, c'est-à-dire, le *Livre* par excellence.

ou de cannes pour écrire sur le papyrus. Le Psalmiste dit que sa langue est comme la canne ou le jonc à écrire d'un écrivain habile.

Dans l'ancienne loi , on donnoit le nom de *prémices* aux présens que les Hébreux faisoient au Seigneur d'une partie des fruits de leur récolte , pour témoigner leur soumission et leur dépendance, et pour reconnoître le souverain domaine de Dieu, auteur de tout bien. On offroit ces prémices au temple avant de toucher aux moissons, et ensuite après les récoltes.

Outre les dons qui s'offroient au nom de la nation , chaque particulier étoit obligé d'apporter ses prémices au temple du Seigneur : la sainte-écriture n'en prescrit point la quantité. On s'assembloit par troupes de vingt-quatre personnes pour apporter en cérémonie ces offrandes. Cette troupe étoit précédée d'un bœuf destiné pour le sacrifice, couronné d'olivier et ayant les cornes dorées : des joueurs de flûte marchaient en avant. Les prémices étoient de froment , d'orge, de raisins , de figues, d'abricots, d'olives et de dattes : chacun portoit sa corbeille; les plus riches en avoient d'or et d'argent, et les autres seulement en osier. Ils marchaient tous en pompe jusqu'au temple, en chantant des cantiques. Lorsqu'ils approchoient de

la ville sainte, les habitans alloient au-devant d'eux et se joignoient à leur cortége. Quand ils arrivoient à la montagne du temple, chacun, même le roi, s'il y étoit, prenoit sa corbeille et la portoit jusqu'au parvis; alors les lévites entonnoient quelques paroles du psaume 30 : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré*, etc.; et celui qui portoit les prémices disoit : *Je suis entré dans la terre que le Seigneur avoit promise à nos pères*. Alors, avec l'aide du prêtre, il présentoit son offrande devant l'autel; ensuite il récitoit une prière dans laquelle il faisoit mention de l'entrée et de la sortie d'Israël en Égypte, des merveilles que Dieu avoit opérées pour l'en délivrer, de son introduction dans la terre de Chanaan, et il la terminoit par ces mots : *C'est pourquoi j'offre maintenant les prémices des fruits de la terre, que le Seigneur m'a donnés*. Après avoir prononcé ces paroles, il portoit sa corbeille sur l'autel, se prosternoit et s'en alloit. Tout, dans cette pompe, dans ces paroles, dans ces hommages, étoit admirable et touchant, parce que tout y rappeloit des bienfaits paternels, une reconnoissance filiale, une puissance créatrice et sans bornes.

On portoit aussi au temple, avec une grande

pompe, au temps de la moisson, la *gerbe sacrée*, c'est-à-dire, offerte au Seigneur.

Dans toutes ces solennités, le pauvre et l'étranger n'étoient point oubliés. « Quand vous » scierez les grains de votre terre (dit le Seigneur), vous ne les couperez point jusqu'au » pied, et vous ne ramasserez point les épis » qui seront restés, mais vous les laisserez pour » les pauvres et les étrangers. Je suis le Seigneur votre Dieu ».

Ces commandemens adorables sont beaucoup plus étendus ; mais qui ne les connoît pas ?

Les Juifs, s'étant attiré la colère de Dieu, furent livrés aux Ammonites et aux Madianites. Ces peuples alloient cueillir les blés des Israélites avant qu'ils fussent mûrs, de sorte que les Israélites manquoient de vivres. Un jour que Gédéon battoit du blé en secret dans sa grange, pour sa subsistance, un ange lui apparut, et lui annonça que Dieu l'avoit choisi pour délivrer son peuple. Gédéon, par humilité, eut besoin de voir des miracles pour croire à la vérité de cette mission. L'ange opéra plusieurs prodiges en sa présence, entr'autres celui-ci : il ordonna à Gédéon d'étendre vers le soir, sur le gazon, la toison d'une brebis. Gédéon obéit, et le lendemain il trouva la toison toute

trempée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain, le contraire arriva, le gazon étant tout mouillé, et la toison ne l'étant pas.

Joseph, fils de Jacob, rêva qu'il étoit dans un champ avec ses frères, qu'il s'occupoit à lier des gerbes de blé, que sa gerbe s'éleva et se tint droite au-dessus de toutes celles de ses frères, qui restèrent abattues et couchées. Ce songe, dont il fit part à ses frères, leur parut un présage de la supériorité que Joseph auroit un jour sur eux, et cette idée excita leur envie contre lui.

Joseph étant dans la prison en Égypte, s'y trouva avec l'échanson de Pharaon, qui rêva qu'il voyoit une vigne, laquelle avoit trois branches chargées de raisins, dont il exprimoit le jus dans une coupe pour Pharaon. Joseph lui dit que ce rêve signifioit qu'il seroit libre dans trois jours, et serviroit Pharaon comme de coutume.

Pharaon rêva que sept beaux épis de blé dévorioient sept autres épis desséchés : Joseph expliqua que ce songe annonçoit sept années d'abondance qui seroient suivies de sept années de disette.

Ruth alla glaner dans le champ de Booz. Ce

dernier, touché de sa jeunesse, de sa modestie et de sa pauvreté, ordonna à ses gens de répandre exprès, mais comme par hasard, des épis de son côté, et même de paroître oublier des javelles dans le champ (1); en outre, il lui donna plusieurs mesures d'orge.

Dans l'évangile, le sujet des paraboles est toujours pris dans la nature.

Saint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert, disoit, en parlant de Jésus-Christ : « Il a le van » à la main, et il nettoiera parfaitement son » aire. Il amassera son blé dans le grenier, mais » il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais ». *Saint Mathieu*, ch. 3.

Dans le chapitre 13, parabole du semeur qui sème le long du chemin : « Les oiseaux » mangent le grain; une autre partie du grain » tomba dans les endroits pierreux, l'herbe » qui vint périt faute de racines; une autre » partie tomba dans des épines qui l'étouffèrent; une autre dans une bonne terre, et il » fructifia ». Il en est ainsi de la parole de Dieu, suivant la disposition des divers esprits qui la reçoivent. Dans le même chapitre, le

(1) Il étoit prescrit par la loi, si on oublioit même des javelles, de ne point retourner pour les prendre, mais de les laisser à la veuve, à l'étranger, etc.

royaume de Dieu est comparé à un homme qui sème du bon grain dans son champ ; pendant son sommeil , son ennemi y mêle de l'ivraie (1) : quand on s'en aperçoit , le maître ne veut pas qu'on arrache l'ivraie sur-le-champ , de peur qu'on ne se trompe et qu'on n'arrache le froment ; il veut qu'on attende que le temps soit venu. Dans le même chapitre , le royaume du ciel est comparé à un grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ : c'est la plus petite de toutes les graines , mais quand elle a fructifié , c'est le plus grand des légumes.

Avant la révolution , on bénissoit les vaisseaux qu'on devoit lancer à la mer , et alors le prêtre y répandoit du blé , symbole d'abondance.

Hérodote rapporte qu'il y avoit en Scythie un peuple qui ne semoit le blé que pour en faire du feu , et qui ne s'en nourrissoit jamais. Cet usage bizarre de la richesse la plus précieuse de la terre paroît une espèce de sacrilège ; mais combien d'autres manières n'avons-nous pas de profaner les dons du créateur , et d'en abuser !

(1) Jadis on appeloit l'ivraie *zizanie* ; c'est pourquoi l'on dit : *Semer la zizanie* , etc. Ce mot n'est plus en usage au propre , et ne s'emploie qu'au figuré.

Lorsque Romulus, faisant des courses sur les terres de ses voisins, leur enlevait quelque butin, il revenoit triomphant dans les murs de sa ville, et ses soldats portoient en trophées les dépouilles conquises sur les ennemis. Ce n'étoient point encore l'or et les pierreries de l'Inde, c'étoient communément des gerbes de blé; et telle fut, dit-on, l'origine du triomphe chez les Romains. Quand les hommes ne connoïtroient ni les métaux, ni les perles, ni les diamans, ils n'en seroient ni moins vains, ni moins avides; ils s'égorgeroient toujours, mais seulement pour des biens plus réels, pour conquérir des moissons et des récoltes. Les premières enseignes militaires des Romains furent des piques, au bout desquelles étoient attachées des poignées d'herbes.

Tarquin s'étoit emparé d'un champ consacré à Mars : quand on le chassa de Rome, les blés de ce champ venoient d'être coupés, et les gerbes y étoient encore; on ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cause de la consécration; en conséquence, on prit les gerbes et on les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres que l'on coupa. Les eaux étoient alors fort basses; ces matières réunies furent arrêtées au milieu du fleuve; ne trouvant point

de passage , elles s'accrochèrent et se lièrent si bien entr'elles , qu'elles ne firent plus qu'un même corps qui prit racine , et qui forma , avec le temps , une île qu'on appela l'*île sacrée* , et dans laquelle on bâtit des portiques et des temples.

Alyatte , roi de Lydie , fit la guerre aux Milésiens , mais d'une manière cruelle ; il évitoit les combats et se contentoit d'enlever leurs récoltes , ensuite il se retiroit. Les Milésiens venoient ensemençer leurs terres , et quand les moissons étoient mûres , les Lydiens accouroient en foule et les enlevoient. Cette guerre lâche et désastreuse dura onze ans.

L'invention du jeu d'échecs est due aux Indiens , et non à Palamède. Les Grecs et les Romains n'ont connu que des jeux fort différens , qu'on a faussement appelés *échecs*. Ce dernier jeu fut inventé aux Indes , au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Un savant l'inventa , pour donner une leçon à un jeune roi orgueilleux , qui comptoit ses sujets pour rien. Ce sage étoit un bramine qui s'appeloit Sissa. Le roi , corrigé , demanda au bramine quelle récompense il vouloit ; le bramine demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de blé que produiroit le nombre des cases de

l'échiquier ; un seul pour la première , deux pour la deuxième , quatre pour la troisième , et ainsi de suite , en doublant toujours jusqu'à la soixante - quatrième , et l'on trouva que la somme de ces grains de blé devoit s'évaluer à 16,384 villes , dont chacune contiendrait 1,024 greniers , dans chacun desquels il y auroit 174,762 mesures , et dans chaque mesure 32,768 grains (1).

Alectryomancie , divination par le moyen d'un coq. Les Grecs la pratiquoient ainsi : On traçoit un cercle sur la terre , et on le partageoit en vingt-quatre portions ou espaces égaux , dans chacun desquels on figuroit une des lettres de l'alphabet , et sur chaque lettre on mettoit un grain d'orge et de blé ; ensuite on plaçoit au milieu du cercle un coq fait à ce manége ; on observoit les lettres de dessus lesquelles il enlevoit les grains , et de ces lettres rassemblées on formoit la réponse. Des devins nommés Fidustius , Irénée , Pergamius et Hilaire , Libanius et Jamblique , cherchèrent quel devoit être le successeur de l'empereur Valens , et les lettres enlevées formèrent ce mot *Théo* ; ils en conclurent que ce seroit *Théodose* , qui seul

(1) Ce calcul est dans l'Encyclopédie.

échappa aux recherches de Valens ; car ce prince, informé de l'action des devins, fit tuer tous ceux dont les noms commençoient par ces quatre premières lettres, comme *Théodore*, *Théodat*, *Théobule*, etc., aussi bien que les devins.

Colybes est le nom que les Grecs, dans leur liturgie, ont donné à une offrande de fruits et de légumes en l'honneur des saints et en mémoire des morts. Les Grecs ont pour la bénédiction des colybes une formule particulière, dans laquelle ils font des vœux, pour que Dieu bénisse ces fruits et ceux qui en mangeront. Les uns attribuent à Saint Athanase l'institution de cette cérémonie, d'autres en fixent l'origine au temps de Julien l'apostat, et disent que ce prince, au commencement du carême, ayant fait profaner, par le sang des animaux immolés, le pain et les autres denrées qui se vendoient aux marchés de Constantinople, le patriarche Eudoxe ordonna aux chrétiens de ne manger que des colybes ou du froment cuit, et que c'est en mémoire de cet événement qu'on a coutume de bénir et de distribuer les colybes aux fidèles le premier samedi de carême. Voici le supplice des paricides chez les anciens Égyptiens : on leur

faisoit entrer des brins de chaume, de la longueur du doigt, dans toutes les parties du corps, ensuite on les faisoit brûler vifs sur des épines.

Les anciens faisoient diverses cérémonies religieuses avec des fétus de paille.

Jadis, à la messe de minuit, on jonchoit de paille les églises. Les écoliers, dans les classes de collège, n'étoient assis que sur de la paille.

En certains pays, aujourd'hui, on met des couronnes de paille sur la tête des filles déshonorées, qui sont condamnées par un jugement public.

On voit dans l'histoire, que quelques bottes de paille ont sauvé la vie à un grand homme. Gustave Vasa, fuyant ses ennemis, se réfugia chez un paysan de la Dalécarlie: des soldats danois qui le cherchoient, entrèrent chez cet homme, qui fit cacher Gustave dans une charrette attelée, pleine de paille, qui étoit dans la cour; les soldats y enfoncèrent plus d'une fois leurs lances, et lui firent une large blessure à la jambe; le sang qui en couloit l'eût trahi, malgré sa constance à souffrir la douleur, si son hôte qui conduisoit le chariot n'eût adroitement blessé un des chevaux, et par ce moyen donné le change aux Danois.

Un beau chaume montre que la moisson a été belle ; ce qui a fourni un proverbe aux Grecs. Ulysse, sous la figure d'un vieillard, voulant vanter sa jeunesse, dit à Eumée : *Par le chaume juge de la moisson.*

Chez les anciens, l'orge d'Érèse étoit la plus estimée. On disoit que Mercure en venoit prendre, afin d'en faire des gâteaux pour la table des dieux.

L'histoire du temps de la Fronde, rapporte le trait suivant :

Tous les partisans de Monsieur le Prince, pour se distinguer, portoient des bouquets de paille. Mademoiselle de Montpensier parut à une promenade publique avec un bouquet de paille attaché à son éventail, et noué avec des rubans de la couleur des livrées de Monsieur le Prince.

L'orge, le chanvre, l'avoine, le trèfle servoient jadis aux divinations, et servent encore aujourd'hui au culte de certains sauvages.

Yerva canieni est une plante exotique : on dit qu'elle a la propriété de dessaler, d'adoucir et de purifier les eaux : il suffit pour cela de l'y faire infuser. On prétend que c'est la même plante que Moïse jeta dans les eaux

amères de *Mara* ou *Amara*, et qu'il rendit douces par ce moyen.

LE RIZ, LA RÉGLISSE, LE MAÏS OU BLÉ DE TURQUIE,
ET QUELQUES AUTRES PLANTES.

Le grand-père de l'empereur régnant de la Chine, ayant remarqué dans ses jardins une tige qui donnoit un meilleur riz que les autres, la cultiva lui-même pendant plusieurs années; et quand, par l'expérience, il fut certain que ce riz l'emportoit sur tout autre, il publia un rescrit pour l'annoncer à ses peuples, avec la description botanique, et il en fit distribuer des graines.

Aux Indes, dix jours après la naissance d'un enfant, les baniens font la cérémonie de lui donner un nom, et pour cela, ils l'étendent dans une nappe remplie de riz et le secouent dans cette nappe, ensuite ils le nomment. Deux mois après, on porte l'enfant à la pagode, où le bramane met sur sa tête des copeaux de bois de santal, du camphre, des cloux de gérofle et d'autres parfums.

Bamberg est une jolie ville de la Franconie, célèbre par son jardinage et son excellente *réglisse*. Le peuple de cette ville croit qu'il n'y a

point de réglisse dans le reste de l'univers ; que sainte Cunégonde l'a découvert et planté uniquement pour cette ville , à qui elle en a assuré la possession exclusive. Sainte Cunégonde étoit femme de l'empereur Henri II : l'un et l'autre sont enterrés dans la cathédrale de Bamberg.

Les sauvages de la Louisiane , dès que le *maïs* du printemps commence à mûrir , font une fête qui dure huit jours , pour remercier le *bon esprit* qu'ils logent dans le soleil , de leur avoir fait un aussi beau présent. Les Français de ce pays nomment ces réjouissances *la grande fête du petit blé*.

On donne dans l'Inde espagnole le nom de *bois de lumière*, ou *pala de luz*, à une plante qui s'élève ordinairement à la hauteur de deux pieds ; on assure qu'en rompant brusquement la tige de cette plante , la tige s'allume , et donne une lumière aussi forte que celle d'un flambeau. Ce fait paroît moins fabuleux depuis que l'on a découvert que les plantes ont en elles une véritable chaleur qui leur est propre , et que cette chaleur dans quelques-unes augmente sensiblement au moment de la fructification.

L'alcaná est une plante que Linnée appelle *lawsonia*. On fait avec ses feuilles , au Sénégal ,

une poudre pour teindre les ongles en rouge; cette teinture dure cinq mois. Il n'est permis qu'aux personnes libres de l'employer; si des esclaves, pour paroître libres, s'en servoient, les rois de Macassar feroient arracher les ongles à ces infortunés. On croit que l'alcana est le cyprus des anciens et l'acopher de l'Écriture-Sainte. M. Adanson dit que c'est à tort que nos botanistes attribuent le nom de cyprus à notre *troëne*, *ligustrum*, qui ne croît pas en Égypte, et qui n'a aucune des propriétés affectées au seul cyprus.

On dit que le *botrytis* ou *botrys*, semé avec le grain, tue les vers nuisibles aux grains. Une plante des Indes nommée *sela* a des feuilles très-piquantes, qui causent des cuissons, et forment des vésicules sur la peau. Cependant les Indiens n'en font qu'un seul usage, celui de s'en frotter la peau deux fois la semaine. Ces rudes frictions sont, dit-on, extrêmement saines, et préviennent toute sorte de maladies. Il faut que cela tienne à l'espèce de la plante, car les Indiens ne font ces frictions qu'avec celle-là, ils regardent l'ortie comme très-dangereuse, ils disent que le *grand serpent* a versé sur elle son venin (1).

(1) L'ortie, en effet, a des piquans tout particuliers.

Le *bouleau* est le dernier arbre que l'on trouve vers le pôle arctique : conservant toute sa force dans ces climats glacés, et dépourvu de presque toutes les autres productions végétales, il prospère au sein même de la nature expirante ; c'est le seul arbre que produise le Groënland.

Agneau tartare ou de Scythie, ou *bora-metz*, plante dont on a conté mille merveilles. Les voyageurs disent qu'elle ressemble parfaitement à un agneau, et sa pulpe à de la chair ; qu'il en sort du sang, etc. : toutes ces choses ont grand besoin de confirmation.

Tête de dragon, *dracocephalum*, ou la *catapultique*, plante d'Amérique. On dit que si l'on dérange ses fleurs en les faisant aller et venir horizontalement dans l'espace d'un demi-cercle, elles restent en quelque endroit que ce soit de cet espace, sitôt que l'on cesse de les pousser, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions extraordinaires, et comme il arrive aux personnes atteintes de la maladie appelée *cataplexie* : c'est de-là que cette plante a pris son nom.

et semblables aux aiguillons des abeilles. C'est ce qu'on a découvert nouvellement, à l'aide du microscope.

Tribule aquatique, plante qui vient dans l'eau, et que l'on nomme encore *maire*, *macre*, *châtaigne d'eau*, *saligot*, *truffe d'eau*. C'est une sorte de châtaigne tout hérissée de piquans très-durs. On prétend que c'est la macre qui a donné le modèle de ces instrumens de fer pointus en tous sens, qu'on appelle *chausse-trapes*, et qu'on répand en temps de guerre sur la route de l'ennemi pour l'arrêter dans sa fuite.

L'abécédaire est une plante de l'île de Ternate : lorsqu'on mâche ses têtes ou sa racine, la langue éprouve une sensation stimulante, qui lui procure une volubilité singulière. On met à profit cette propriété pour délier la langue des enfans : c'est d'où lui vient son nom d'*abécédaire* ou d'*herbe aux enfans*.

La *germandrée* ou *chamédris* offre cette singularité : les galles des autres plantes sont produites sur les feuilles ; celles de la germandrée le sont sur la fleur, et, pour surcroît de singularité, par une punaise, le seul insecte connu de sa classe, qui se forme et qui croisse dans ces sortes de tubercules monstrueux.

Le *danniwartach* est un arbrisseau des Indes. Les Indiens se servent de cette plante

pour battre leurs bestiaux malades , dans l'idée que cette fustigation les guérit de tous maux.

Les habitans des îles Pelew, lorsqu'ils s'apprêtent à danser , découpent des feuilles de *plantain* dont ils s'entortillent les jambes , et ils en tiennent des poignées en dansant ; d'autres sauvages, pour aller à la guerre , se masquent le visage avec de larges feuilles.

Picha-mal est une fleur qui se cultive dans l'île de Ceylan ; elle est blanche , et elle a l'odeur du jasmin. On en apporte tous les matins un bouquet au roi du pays ; on enveloppe ces fleurs dans un linge blanc que l'on suspend à un bâton. Ceux qui rencontrent ce bouquet se détournent par respect. Il y a des officiers qui tiennent des terres du roi pour y planter de ces fleurs ; ils ont le droit de s'emparer de tous les terrains où ils pensent qu'elles croîtront le mieux.

Aphytacor est un arbre dont Pline fait mention , et qu'il dit produire de l'ambre.

Les Indiens qui travaillent aux mines disent que lorsque la veine de la minière est trop dure , i's jettent dessus une poignée mâchée de *lacoça* , plante d'Amérique , et qu' aussitôt ils tirent le minerai avec facilité , et en plus grande quantité.

LES FLEURS FUNÉRAIRES.

L'AMARANTHE, L'ORMEAU, LE CYPRÈS,
L'ASPHODÈLE, LE ROMARIN, etc.

Aux funérailles d'Achille, les Thessaliens, dit Homère, étoient couronnés d'amarante. Des poètes modernes ont fait de cette fleur un symbole d'immortalité. Malherbe, dans une ode, dit à Henri IV :

Ta louange, dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

La reine Christine de Suède institua, en 1653, l'ordre de chevalerie de *l'Amarante* : elle l'institua dans une fête, où elle parut avec un habit couvert de diamans, et suivie de seize seigneurs et de seize dames ; à la fin du bal, elle ôta toutes ses pierreries et les leur distribua, avec le ruban et la médaille de son ordre, portant en émail une fleur d'amarante, avec ces mots pour devise : *Dolce nella memoria*.

Les anciens plantoient autour des tombeaux des *cyprés* et des *ormeaux* ; ils consacroient

aux morts ce dernier arbre , parce qu'il ne porte point de fruits. On a déjà vu qu'ils répandoient sur les tombes des pois, des fèves et des lentilles : en outre , ils semoient autour des tombeaux de la mauve et la plante nommée *asphodèle* , comme une nourriture agréable aux morts ; car Lucien dit que les manes, après avoir traversé le Styx, descendent dans une longue plaine remplie d'asphodèles. Homère , dans l'Odyssée , dit qu'Ulysse vit aux enfers une grande prairie toute semée d'asphodèles. Porphyre fait parler ainsi un tombeau, dans une inscription : *Au dehors je suis entouré de mauve et d'asphodèle , et au dedans je ne renferme qu'un cadavre.*

Le *romarin* est une fleur funèbre dans le Nord ; on en donne une branche aux garçons qui suivent les enterremens ; on en couvre le corps et le cercueil des célibataires. Voici un trait qui prouve la puissance de l'imagination : La comtesse Eléonore Ulfeld, femme du comte Ulfeld, célèbre en Danemarck et en Allemagne par sa proscription et par ses aventures, avoit eu, à l'âge de treize ans, une inclination autorisée par ses parens, pour un jeune homme qu'elle alloit épouser, lorsqu'il mourut dans le château de son père. On la

mena, suivant l'usage des protestans, dans la chambre où étoit le corps mort, pour lui dire *un dernier adieu*. Ce cadavre étoit tout couvert de romarin, ce qui, de ce moment, inspira à la comtesse une telle horreur pour l'odeur de cette plante, qui lui rappeloit un si triste souvenir, que jusqu'à la fin de sa vie elle n'a pu la sentir sans tomber dans les plus affreuses convulsions. Une remarque singulière, qu'on n'a jamais faite, c'est que les protestans, dans beaucoup de cérémonies de leur culte, et surtout dans leurs cérémonies funèbres, ont pris une infinité d'usages de l'ancien paganisme. Par exemple, ces aromates répandus sur les morts, cette coutume d'aller leur dire le *dernier adieu*, de leur baiser la main, ou même de les embrasser; une trompette qui annonce l'agonie et la mort, les branches de verdure et les citrons donnés à ceux qui suivent le convoi; un repas solennel après le convoi, et même des pleureuses à gages aux enterremens, etc., toutes ces choses se pratiquent dans le Nord et dans une partie de la Suisse, et ne sont qu'une imitation fidelle des antiques cérémonies funéraires des païens.

Le *croton* panaché de vert et d'un jaune

d'or, des Moluques, est un bel arbrisseau cultivé dans les Indes orientales, où l'on s'y sert de ses rameaux, pour orner les arcs de triomphe, les lits et les portes dans les jours de mariage et de cérémonie. On en couvre aussi les cercueils des enfans et des célibataires dans les pompes funèbres (1).

LES PLANTES PARASITES.

Le *gui* de chêne est la plante parasite la plus célèbre. Les druides avoient une vénération particulière pour le chêne; ils alloient au commencement de leur année dans une forêt, où ils élevoient un autel de gazon au pied du plus beau chêne; ils gravoient sur le tronc de l'arbre les noms des dieux qu'ils croyoient les plus puissans; ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, montoit sur le chêne, y coupoit le gui avec une serpe d'or; les autres druides le recevoient dans un voile blanc; enfin on faisoit tremper ce gui dans une eau qu'on distribuoit au peuple, comme un préservatif contre les sortilèges et les maladies.

(1) Le *croton* est un genre de plantes, presque toutes étrangères, de la famille des euphorbes.

Voici sur le gui une fable rapportée dans l'Edda : Le dieu Balder rêva que sa vie, quoique faite pour être immortelle, étoit menacée d'un grand danger : les dieux convinrent de conjurer tous les périls que pouvoit craindre Balder. La déesse Frigga, mère de Balder, se chargea de cette entreprise ; en conséquence, elle exigea un serment du feu, de l'eau, de tous les métaux, des pierres, de la terre, des poissons, de tous les animaux et de tous les végétaux, de ne faire aucun mal à Balder. Après la conclusion de ce traité solennel, les dieux se firent un amusement, dans leurs grandes assemblées, de lancer à Balder des flèches, des pierres, des torches enflammées, et de lui donner de grands coups d'épée, parce que tout cela ne pouvoit le blesser. Loka, mauvais génie, ennemi des dieux, alla, sous la figure d'une vieille femme, demander l'hospitalité à Frigga ; la déesse conta cette histoire à la feinte vieille, qui lui demanda si toutes les choses de la nature, sans exception, avoient fait le serment : Frigga répondit qu'il n'y avoit qu'un seul arbruste (le gui), auquel elle ne l'eut pas demandé, parce qu'il étoit si foible qu'elle n'en craignoit rien. A ces mots Loka disparut, il alla couper ce gui, il en fit un trait aigu, se

rendit à l'assemblée des dieux, lança ce javelot contre Balder et le tua. Tout dans la nature pleura Balder, et surtout les arbres qui furent long-temps inconsolables.

Aujourd'hui les peuples du Holstein et des contrées voisines appellent le gui, *rameau des spectres*, à cause de ses propriétés magiques.

Apulée nous a conservé quelques vers de l'ancien poète Lélius, où le gui est cité comme une des choses qui peuvent rendre un homme magicien.

La *cuscuta* est une plante parasite, d'une espèce singulière, en ce qu'elle ne le devient qu'après avoir tiré sa première nourriture de la terre par un filet qui lui sert de racine, et qui se dessèche ensuite quand elle s'attache sur une autre plante; semblable à ceux qui renoncent aux ressources qu'ils tiennent de la nature pour se livrer à la paresse en vivant lâchement aux dépens des autres.

Angrec est une plante parasite des îles Moluques. Dans l'île de Ternate, les princesses du sang en mettent dans leurs cheveux, et ne souffrent pas que des domestiques et des esclaves s'en parent. Les sœurs et filles de roi se sont réservé le droit exclusif de la porter; persuadées, dit M. Adanson, que la nature en

ne faisant naître cette plante que dans des lieux élevés, indique clairement que ses fleurs ne peuvent convenir à des gens de basse extraction : aussi l'appelle-t-on *fleur de princesse*.

Ans-joli-maravara est une plante parasite du Malabar ; les Indiens ne font aucun usage de ses fleurs, quoiqu'elles soient fort belles ; ils ne veulent ni en orner leurs temples, ni en porter, parce qu'ils ont horreur des plantes parasites, qu'ils regardent comme des espèces de monstres.

*Fleurs qui portent le nom de personnages
qui ont existé.*

On pourroit faire un herbier intéressant, intitulé : *L'Herbier de la reconnaissance et de l'amitié*, en donnant toutes les plantes qui portent le nom de personnages qui ont existé. Le nombre en est infini, car il n'y a point de grand botaniste qui n'ait donné au moins à une plante le nom d'un ami ou celui d'un protecteur. J'en désignerai seulement quelques-unes.

Il seroit possible que le *sceau de Salomon* dût son nom au roi Salomon, qui avoit fait une étude si approfondie des plantes.

La plante appelée *chasse-bosse*, *corneille*, *lysimachus*, a pris ce dernier nom latin de Lysimachus, fils d'un roi de Sicile, qui le premier mit cette plante en usage.

L'*euphorbe*, plante d'Afrique, fut ainsi nommée du nom d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Lybie, qui composa un livre sur cette plante, et qui fit l'honneur à son médecin de lui donner son nom.

Ce fut le roi Eupator qui mit à la mode l'*agrimum eupatorium*, à laquelle il donna son nom.

Quelques auteurs ont dit que les marguerites, *bellis* en latin, ont pris leur uom des *Bélides*, petites-filles de Danaüs.

On a donné à un genre de plantes le nom de *Tournefort*, et ce grand botaniste méritoit bien cet honneur. Linnée a donné aussi le nom de *rajania* à un genre de plante en l'honneur de Ray, célèbre botaniste. A la gloire des sciences, ceux qui les ont cultivées ont en général été exempts de cette basse envie, qui si souvent a déshonoré la littérature française (1).

(1) Je dis française, car les gens de lettres, anglais, italiens, allemands, ont donné souvent de grands

Le *randia*, arbrisseau d'Amérique, a reçu son nom de celui de *Rand*, botaniste.

La *monsonia*, plante charmante, doit son nom à une Anglaise, lady Monsonia.

On ne dit point l'origine du nom de l'épinard sauvage, appelé en français *le Bon-Henri*; mais l'épithète, jointe au nom, n'exprime-t-elle pas clairement qu'on a donné à cette plante le nom de Henri IV? ce qui est d'autant plus vraisemblable, que ce prince est le premier de nos rois qui ait fait voyager à ses frais de jeunes botanistes, et qui ait établi et formé un jardin de botanique (1).

Le botaniste Commerson, qui a fait le tour du monde, a découvert une grande quantité de plantes auxquelles il a donné des noms de ses amis. Il appela, du nom de sa femme et du sien, *pulcheria commersonia*, une plante dont la fructification renfermoit deux espèces de cœurs étroitement unis. Une autre plante, dont la fleur en étoile ne paroît que durant quelques heures, sur un fond noirâtre qui semble parsemé de larmes, fut nommée par lui *verro-*

exemples d'une généreuse impartialité pour leurs rivaux.

(1) Ce fut à Marseille.

nia tristiflora, et consacrée à perpétuer le souvenir de la mort de son ami Verron, qui s'étoit embarqué avec lui.

Commerson, abusant du droit de nommer des plantes, donna à quelques-unes, en épigramme, des noms de ses ennemis : entr'autres, il appela *colletia* une plante singulièrement épineuse, du nom de *Collet*, un de ses ennemis.

DES COURONNES.

La plupart des auteurs conviennent que la couronne fut, dans son origine, plutôt un ornement du sacerdoce qu'une marque de royauté; les souverains la prirent ensuite.

Les anciens se servoient de couronnes dans les cérémonies religieuses et profanes, dans les sacrifices offerts aux dieux, dans les jeux, dans les festins, dans les combats et après la victoire.

La couronne civique (donnée lorsqu'on avoit sauvé la vie à un citoyen) étoit de feuilles de chêne. Celui qui l'avoit reçue jouissoit à jamais de grands privilèges.

Dans les sièges de ville, on donnoit une couronne faite de graminées.

Timoléon , un jour à la tête de son armée , rencontra des voitures chargées d'aché , propre à faire de la jonchée. Timoléon dit aussitôt qu'il prenoit cette rencontre pour un augure favorable , parce que la couronne des jeux isthmiques étoit faite de cette plante. Sur cette parole et sur l'ordre même de Timoléon , tous ses soldats se firent des couronnes de cette plante , ils se les mirent sur la tête et marchèrent ainsi au combat , avec la même joie que s'ils eussent été certains de remporter la victoire , et ils furent en effet vainqueurs.

Le poète tragique Euripide , beaucoup plus jeune que Sophocle , n'éprouva des Athéniens que des injustices , il s'expatria et périt misérablement dans son exil. Sophocle , lorsqu'il apprit sa mort , étoit au théâtre , occupé à faire jouer une de ses pièces ; aussitôt il ordonna aux acteurs de quitter leurs couronnes de fleurs (ce qui étoit un signe d'affliction) , et il prit le deuil.

Philippe , roi de Macédoine , et père d'Alexandre le Grand , après une victoire , se livrant à l'excès d'une joie indécente , se couronna de fleurs , et passa ainsi en triomphe entre les files des prisonniers de guerre. Demadès , qui étoit au nombre de ces malheureux , lui dit : « O vous

qui êtes roi, comment se peut-il que, revêtu par les dieux de la dignité d'Agamemnon, vous n'ayez pas honte de jouer le personnage de Thersite » !

Philippe, frappé de la justice de ce dur reproche, quitta sa couronne de fleurs, admira la hardiesse de Demadès, et lui rendit au même moment la liberté.

Un messager vint de Mantinée apprendre à Xénophon, qui sacrifioit aux dieux, que son fils Gryllus avoit été tué. Xénophon quitta sa couronne de fleurs et continua son sacrifice. Le messager ayant ajouté que Gryllus étoit mort vainqueur, Xénophon reprit sa couronne.

Polémon, jeune Athénien, s'en retournant un matin chez lui, après avoir passé la nuit à table, vit la porte du philosophe Xénocrate ouverte ; Polémon, la tête couronnée de roses, couvert d'une robe éclatante, les bras demi-nus, alla se placer sur les bancs occupés déjà par une foule de jeunes disciples : il n'y prit séance que pour tourner en ridicule la sagesse du maître. Xénocrate interrompit la matière qu'il traitoit, et fit un discours si noble et si touchant sur la modestie et sur la tempérance, que Polémon perdit toute son audace, il rougit pour la première fois, ôta doucement sa cou-

ronne de fleurs , s'enveloppa dans son manteau , et rendu à la vertu par cette seule leçon , il devint , de l'homme le plus vicieux , un des plus célèbres philosophes de son temps.

Le tyran de Syracuse avoit promis une couronne d'or à celui qui videroit une certaine mesure de vin ; Xénocrate , malgré sa tempérance habituelle , remporta ce prix ; mais il ne garda pas la couronne , il la mit sur une statue de Mercure en se retirant chez lui ; il avoit coutume , les autres jours , de placer une couronne de fleurs sur cette même statue.

Les Tarentins avoient appelé Pyrrhus à leur secours. Un citoyen de la ville , nommé *Méton* , voulut les dissuader de recourir à ce prince ; mais n'osant le faire ouvertement , il contrefit l'ivrogne , afin de pouvoir , sans qu'on s'y opposât , assembler le peuple autour de lui. Il ceignit sa tête d'une *couronne de fleurs fanées* , s'habilla ridiculement , et alla dans cet état sur la place publique , où , suivi de tout le peuple , il harangua ses concitoyens , et en entraîna beaucoup dans son parti.

Caligula fit mourir le fils de Pastor , et le même jour il invita Pastor à souper. Ce dernier s'y rendit sans que rien parût sur son vi-

sage. Lorsqu'il fut à table, le tyran lui envoya des parfums et *une couronne de fleurs* : il les prit, quoiqu'on ne dût pas porter de couronne de festin dans le deuil ou dans l'affliction ; mais le tyran observoit s'il l'accepteroit. Sénèque, après avoir conté ce trait de Pastor, ajoute : « Si vous me demandez le motif de cette conduite. il avoit un second fils ».

Ce que les arts et la littérature peuvent offrir de plus ingénieux ou de plus frappant, est en général dû *aux contrastes* ; le talent de les combiner demande autant d'imagination que de goût ; et c'est surtout en cela que les anciens surpassent infiniment les modernes. Les contrastes forment des images, et nous aimons mieux les dissertations que les tableaux. Les anciens savoient peindre ; nous ne savons qu'analyser. Si les modernes vouloient nous représenter un vieillard conservant les grâces et la gaiété de la jeunesse jusque sur le bord de la tombe, ils feroient une satire ou un panégyrique, des épigrammes ou des réflexions *philosophiques*. Les anciens, pour exprimer cette idée, peignent Anacréon sortant d'un festin, et entrant dans un jardin ; il chancelle, il peut à peine se soutenir ; mais il chante encore, il est couronné de fleurs, et après avoir

fait quelques pas , sa lyre échappe de sa main , et sa couronne de roses tombe au pied d'un cyprès !.....

Voilà ce qui , dans les ouvrages d'imagination , vaudra toujours mieux que de la métaphysique.

Lemnisque étoit une couronne de fleurs , entortillée de rubans de laine avec de longs bouts pendans. Le préteur la mettoit sur la tête du gladiateur plusieurs fois victorieux , pour marque de sa bravoure et de son affranchissement.

Astérion , dans l'antiquité , étoit un fleuve , dans lequel croissoit une plante dont on faisoit des couronnes à Junon , parce que ce fleuve fut père de trois filles , *Eubée* , *Prosyne* et *Acrée* , qui servirent de nourrices à Junon.

Chez les Grecs , les nouveaux époux portoient des couronnes de pavot et de sésame , fleurs consacrées à Junon.

Pandore fut la première déité que les Grâces couronnèrent.

Fleurs et végétaux vaguement indiqués , c'est-à-dire , qui ne sont point nommés.

Sainte Casilde , fille d'un roi maure , portoit en secret à manger à des prisonniers chrétiens ,

malgré les sévères défenses de son père. On raconte qu'un jour le roi la surprit sur le chemin qui conduisoit aux prisons ; il voulut voir ce qu'elle tenoit de caché dans le pan de sa robe ; Sainte Casilde le découvrit en tremblant, mais les alimens se trouvèrent changés en fleurs.

Saint Augustin cite une femme aveugle qui, dans une procession, ayant fait toucher un bouquet à la châsse de Saint Étienne, se frotta les yeux avec ce bouquet et recouvra la vue.

De vieilles chroniques disent que Baudouin, frère du fameux Roland, fut blessé à mort dans un combat ; après une confession publique, il arracha trois brins d'herbe, *en l'honneur de la Sainte Trinité*, et les avala au lieu de Viatique, se communiant ainsi lui-même. Trait curieux, dit M. Gaillard (1), et qui indique sûrement un usage d'un temps où l'on attachoit la plus grande vertu aux symboles et à la direction d'intention.

Les empereurs de Constantinople, dans leurs largesses au peuple, employoient une forme qui avoit toute la grâce d'une bienfaisance dé-

(1) Histoire de Charlemagne.

licate; ils jetoient des bouquets contenant des pièces d'or et d'argent.

Jadis, dans les festins suivis d'une fête, la dame la plus qualifiée mettoit sur la tête du seigneur qui donnoit la fête, une guirlande de fleurs. On prétend que le duc d'Alençon, frère de Henri III, fut empoisonné par un bouquet qu'une courtisane lui fit sentir. On a dit que la belle Gabrielle avoit été empoisonnée dans une pêche; il est certain qu'elle mourut presque subitement après en avoir mangé une.

La fable dit qu'Ésope offrit à Mercure *un bouquet* de fleurs des champs, et que le dieu, en récompense, lui donna le talent de faire des fables.

Il existe à Hambourg une coutume assez singulière : jamais les gens de la campagne, qui possèdent un petit morceau de terre, n'entrent dans l'église sans tenir un bouquet. Leur intention est de montrer par-là qu'ils ont une propriété. Aussi à la campagne, quelque petit que soit leur jardin, ils y ménagent toujours un coin pour des fleurs, et ils appellent ce petit carré *les bouquets de l'église*.

Kio ou *Foka-kio*, c'est-à-dire, *le livre des fleurs excellentes*. Ce livre qui contient la doctrine de *Xaca*, est très-révéré au Japon.

Xaca avoit tracé de sa propre main, sur des feuilles d'arbre, les principaux articles de sa doctrine ; deux de ses disciples recueillirent ces manuscrits dont ils formèrent le livre que les Japonais nomment *Kio* ou *Foka-kio*.

Les habitans de la Floride font tous les ans, vers la fin de février, une offrande solennelle au soleil. Ils remplissent d'herbes de toute espèce la peau d'un grand cerf, ensuite ils la parent de guirlandes et des fruits de la saison ; puis ils l'attachent au haut d'un arbre, ils dansent autour de l'arbre en chantant des hymnes en l'honneur du soleil.

L'*Achaïe*, contrée de la Grèce, se reconnoît sur les médailles anciennes à son pot de fleurs, ou quelquefois au vase d'où s'élève une touffe de persil.

Cenchroboles, peuples imaginaires dont parle Lucien, et qui alloient au combat sur de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes. Le même Lucien parle de pirates imaginaires qui voguoient sur des citrouilles longues de six coudées ; les graines leur servoient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachoient à un mât de roseau.

Dans une caverne de l'île de Sainte-Lucie,

près de la mer, est un grand bassin d'eau salée; le fond est composé de roches, d'où s'élèvent en tout temps certaines substances qui offrent l'apparence de belles fleurs brillantes, semblables à nos soucis, mais d'une couleur beaucoup plus claire. Quand on veut cueillir ces espèces de fleurs, et lorsque la main, ou tout autre instrument, s'en approche seulement à deux ou trois pieds, elles se resserrent et s'enfoncent sous l'eau. Lorsque ce mouvement a cessé, elles reparoissent et se rouvrent. Les uns prétendent que ces substances sont de véritables fleurs, et d'autres que ce sont des espèces de zoophytes.

Le temple de Vénus Erycine, en Sicile, avoit un autel en plein air, où la flamme se conservoit, dit-on, sans élémens, au milieu des herbes qui renaissoient chaque nuit.

Ovide dit qu'à Rome, les jeux floraux ayant été négligés, toutes les fleurs de cette année périrent sans avoir fleuri; ce qu'on attribua à la colère de Flore. Le sénat fit un décret qui rétablit ces jeux. Durant ces jeux, dit Moréri, on jonchoit les rues de fleurs, de fèves et de pois. Il est singulier que les fèves fussent employées dans les réjouissances, car elles étoient spécialement consacrées aux cérémonies funè-

bres , dans les lémurales , etc. , et l'on en répandoit sur les tombeaux.

Népende étoit un certain philtre dont Hélène se servoit. Lorsqu'on avoit pris ce breuvage , on oublioit tous ses maux. On croit que c'est l'opium.

La secte des manichéens étoit divisée en deux ordres ; celui des *élus* , et celui des *auditeurs*. Il n'étoit pas permis aux derniers d'exercer l'agriculture , ni même de cueillir un fruit ; on le permettoit aux autres.

Les disciples de Pythagore , pour s'accoutumer à la tempérance , se faisoient servir de superbes fruits et d'autres mets recherchés , ils n'y touchoient point , et restoient à cette table le temps ordinaire d'un repas , ensuite on desservoit sans qu'ils eussent mangé.

Antesphorie , fête en l'honneur de Proserpine. Ce nom , selon quelques-uns , vient de deux mots grecs , qui signifient : *Je porte fleurs* , parce que Proserpine cueilloit des fleurs quand Pluton l'enleva.

Anthologie , du mot grec *anthologion* , signifie recueil de fleurs. On appelle ainsi un recueil des principaux offices qui sont en usage dans l'église grecque. L'*anthologie* est

aussi un recueil des épigrammes (1) de divers auteurs grecs. Méléagre, qui vivoit sous le règne de Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui ait fait un recueil d'épigrammes grecques, qu'il nomma *anthologie*, parce qu'il en choisit la fleur, et qu'en outre il attribua une fleur à chacun de ses poètes : le lis à Anitès, la rose à Sapho, etc. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du temps de l'empereur Auguste, un second recueil, tiré de quatorze poètes; Agathias en fit un troisième, environ cinq cents ans après, sous l'empire de Justinien; enfin Planude, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées par ordre alphabétique. C'est l'anthologie, telle que nous l'avons aujourd'hui imprimée.

Dans l'Enéide, Didon, avant de mourir, offre un sacrifice aux divinités infernales; elle se fait apporter des herbes garnies de leur duvet, coupées avec une faux d'airain, au clair de la lune, et qui distillent un suc noir et vénéneux.

(1) Ce mot *épigrammes* ne signifie nullement ici trait satirique.

Dans la tragédie d'Hippolyte, d'Eurippide, Hippolyte parle d'une prairie consacrée à Diane, qui étoit remplie de fleurs que les hommes purs et chastes pouvoient seuls cueillir, et dont il étoit défendu aux autres d'approcher.

Suivant la fable, Pallas, sortant du cerveau de Jupiter, s'arrêta dans la Lybie, sur les bords du fleuve Triton; elle se mira dans ses ondes, et fit germer des plantes et des fleurs sur ses bords. Ce fleuve, où elle vit pour la première fois son image, lui devint cher; elle voulut être appelée la déesse de Triton.

Ramtzandor, une des idoles des Indiens, est un dieu pacifique; il naquit à minuit, et alors le ciel fit pleuvoir des fleurs sur le lieu de sa naissance.

La *botanomancie* étoit l'art de prédire l'avenir par le moyen des végétaux. On écrivoit les noms et les questions de ceux qui venoient consulter l'oracle, sur des feuilles de végétaux exposés au vent: lorsque le souffle des zéphirs en avoit emporté une partie, on formoit des mots avec les lettres qui étoient restées, et des réponses avec ces mots. Les végétaux employés étoient le figuier, la sauge, etc.

Siare est le nom que les habitans des îles Maldives donnent aux lieux qu'ils consacrent

au dieu des vents ; ils vont à ces Siores faire leurs offrandes , qui consistent en petits bateaux chargés de fleurs et d'herbes odoriférantes. On brûle ces herbes et ces fleurs en l'honneur du dieu des vents , et on jette les petits bateaux dans la mer , après y avoir mis le feu. Tous leurs navires sont dédiés au dieu des vents et de la mer.

Les filles d'Amboine , très-gênées par leurs parens , ont , dit-on , une adresse inimitable pour parler à leurs amans avec des fleurs et des fruits. Les amans en Turquie ont aussi composé un langage avec des fleurs.

Dans un des livres sacrés des musulmans , on trouve cette histoire : Modhar , étant en voyage , vit l'herbe broutée d'une certaine manière , ce qui lui fit connoître que le chameau qui avoit brouté cette herbe , étoit louche ou borgne , épaulé et boiteux ; qu'il avoit la queue coupée et le goût dépravé. Voici sur quoi Modhar fonda ses conjectures : l'herbe n'étoit broutée que d'un côté , d'où il avoit conclu le chameau borgne ; observant qu'un des pieds de devant appuyoit sur l'herbe plus fortement que l'autre , il avoit conclu encore que le chameau étoit épaulé et boiteux ; voyant qu'il avoit rendu ses excréments en un tas , il devinoit qu'il

n'avoit point de queue; à l'égard du goût dépravé, il remarquoit qu'il avoit laissé toutes les bonnes herbes, etc. M. de Voltaire, dans son conte de Zadig, a copié cette historiette.

Les *anneaux de Samothrace* étoient des espèces de talismans, faits pour porter bonheur : on y enfermoit de l'herbe coupée en certains temps, etc.

Lucullus, se trouvant en présence de l'ennemi, n'osoit livrer combat, parce que la moitié de ses soldats manquoit d'armes et paroissoit découragée. Tout à coup, un petit vent frais enleva de la prairie voisine une énorme quantité de fleurs qu'il porta sur les casques des Romains, où elles se fixèrent, de sorte que tous ces soldats parurent, à leurs ennemis, couronnés de fleurs. Cet événement singulier fut regardé comme un prodige du plus heureux augure, il enflamma le courage des Romains; ils se jetèrent avec impétuosité sur les ennemis, et remportèrent la victoire. On sait que ce Lucullus fut le premier qui eut des cerisiers en Europe, et qui les multiplia, en ayant apporté des greffes du Pont.

Marc-Aurèle, pour obéir à un oracle qui lui promettoit la victoire à ce prix, fit jeter dans

le Danube deux lions et une prodigieuse quantité d'herbes , d'aromates et de fleurs.

Les Grecs mettoient aux portes des personnes mourantes , des branches d'acanthé et de laurier. Chez les Romains , on sonnoit du cor quand elles rendoient le dernier soupir , ce qui s'appeloit conclamation (1).

C'étoit la coutume des Romains , quand il y avoit des bœufs dangereux, de leur attacher du foin aux cornes , afin qu'en les voyant de loin , on pût s'en garantir. On en fit un proverbe : *Il a du foin à la corne* , s'entendoit d'un homme dangereux.

Les prêtres égyptiens présentoient à ceux qui venoient dans leurs temples, une roue qu'ils faisoient tourner rapidement , et des fleurs. Par la roue, ils vouloient faire souvenir de l'instabilité des choses humaines ; et par les fleurs , ils rappeloient la brièveté de la vie.

Anthius , ou *Fleuri* , étoit un surnom de Bacchus , à Athènes , et à Patras en Achaïe , parce que ses statues étoient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

Théophraste dit (dans ses Caractères) que

(1) On appeloit encore conclamation, le signal qu'on donnoit aux soldats pour ployer bagage , et pour décamper.

c'étoit une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendoit des couronnes de fleurs.

Le peintre Pausias devint amoureux dans sa jeunesse de la bouquetière Glycère, et pour lui plaire, il joignit au talent de peindre la figure celui d'imiter parfaitement avec le pinceau les couronnes de fleurs naturelles que formoit Glycère. Ce fut alors qu'il représenta Glycère assise composant une guirlande de fleurs : tableau dont Lucullus acheta la copie deux talens (c'est-à-dire 9,400 l.).

Aristippe voyant un jour Diogène qui lavoit des herbes, lui dit que, s'il vouloit aller à la cour de Denys, il ne seroit pas réduit à ne manger que des légumes. « Et toi, lui répondit Diogène, si tu voulois vivre comme moi, tu ne flatterois pas un tyran ».

On sait que les anciens ont excellé dans l'art des embaumemens.

Le mot *momie*, suivant beaucoup d'auteurs, vient de la plante *amomum* qui entroit dans les embaumemens.

Protée, dans la mythologie, prenoit à son gré toutes sortes de formes ; il se changeoit en arbre, en fleur, etc. Les Égyptiens disoient que les Grecs avoient inventé cette

fable, d'après une coutume des rois d'Égypte, qui, aux jours de cérémonies, portoient sur leur tête, tantôt des branches d'arbres, des fleurs, des parfums, tantôt la dépouille d'un lion, d'un dragon, etc.

On lit dans Quinte-Curce, que dans la maladie de Ptolomée, un serpent montra à Alexandre, dans un songe, la plante qui devoit le guérir. Rien n'est plus commun chez les anciens que les remèdes indiqués ainsi aux malades dans leurs songes. Marc-Aurèle, dans ses Pensées, remercie les dieux de lui avoir indiqué dans ses songes des remèdes pour ses vertiges et contre le crachement de sang. Beaucoup d'autres philosophes aussi véridiques ont eu la même croyance, causée par des hasards aussi singuliers.

Les Grecs disoient que Minerve avoit reçu le nom de *Hygea* pour avoir montré en songe à Périclès une plante qui guérit un ouvrier tombé du haut d'un échafaud.

Les musulmans prétendent qu'à la naissance de Mahomet, tout repoussa, tout reverdit miraculeusement, et que la terre se couvrit de fleurs et de fruits.

Les armes de la ville de Magdebourg sont une jeune fille tenant une couronne de fleurs ; sa devise est : *Verbum Dei manet in æternum* ;

la parole de Dieu demeure éternellement.

On fit à la cour de Savoie, en 1620, un carrousel, dont le sujet étoit *la dispute des fleurs*, pour mériter l'honneur de couronner la princesse de Piémont le jour de sa fête. Chaque chevalier avoit pris le nom d'une fleur, et toutes les devises avoient rapport aux fleurs.

On voyoit à Leipsick, il y a douze ans, une chose singulière et touchante, qui duroit alors depuis cinq ans : tous les matins, au point du jour, on trouvoit sur le tombeau d'une jeune personne (mademoiselle Bause), une offrande des plus belles fleurs, et en toutes saisons, sans qu'on ait jamais pu savoir quelle main dépositoit ces fleurs mystérieuses.

Lulaf est le nom que les Juifs donnent à des guirlandes et à des bouquets de myrte, de saule et de palmes, dont ils ornent leurs synagogues à la fête des Tabernacles.

Chardin prétend qu'il existe en Perse un arbrisseau qui empoisonne le vent, c'est-à-dire, que le vent passant par-dessus ces arbustes, en prend une qualité vénéneuse. Les Persans donnent à ces arbustes un nom qui signifie *herbe qui empoisonne le vent*.

Voici une fable indienne rapportée dans l'Histoire des cérémonies religieuses : « Un bra-

mine, nommé Rawana, offroit tous les jours cent fleurs à Ixora. Le dieu, un matin, voulant l'éprouver, prit une fleur et se plaignit de la diminution du don ; Rawana compta les fleurs et n'en trouva que quatre - vingt - dix - neuf ; il n'hésita point à proposer de s'arracher un œil sur-le-champ pour suppléer à la centième fleur. Ixora ne le permit pas, et récompensa magnifiquement son zèle ».

Les musulmans ont un jeûne pendant lequel il leur est défendu de sentir des parfums ou des fleurs.

Jean, duc de Berri, oncle de Charles VI, donna au chapitre de Notre-Dame, son hôtel de Nesle, à condition que, tous les ans, le 1^{er} de mai, les chanoines feroient une procession avec un rameau vert à la main, et que l'église seroit jonchée d'herbe verte.

Le Camoëns dit dans la Lusiade, qu'auprès des lieux où commence le cours du Gange, est une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs. Pline et Solin ont sérieusement débité une fable semblable.

Suivant l'Eda, toute l'herbe de la terre fut formée des cheveux du géant *Ymer*.

Une guirlande de fleurs, dans le quatorzième siècle, causa une révolution et la mort d'un grand

souverain : Albert I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg et premier duc d'Autriche , fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau , son compétiteur , qu'il tua de sa main en 1298. Ce prince opprima la Suisse , qui se révolta. Il se disposa à l'aller réduire ; il se mit à la tête de son armée , emmenant avec lui Jean , duc de Souabe, son neveu, dont il retenoit injustement le patrimoine ; il méprisoit ce jeune prince , qu'il regardoit comme un jeune homme foible et efféminé. Un jour sur les bords de la Reuss , dans un festin avec tous les chefs de son armée, il mit une guirlande de fleurs sur la tête de ce jeune prince , en lui disant que *cet ornement lui convenoit mieux qu'un casque*. Cette humiliante ironie , en présence de tant de guerriers, mit dans l'âme du duc de Souabe un si violent ressentiment, qu'il forma aussitôt le projet de se venger, et en effet , il tua l'empereur sur les bords de cette rivière, où l'on étoit campé, en 1308.

M. Vaillant , dans son Voyage en Afrique , vit dans un désert une belle fleur inconnue ; il eut le courage de camper là six semaines pour recueillir et rapporter de la graine de cette plante.

Plusieurs noms de baptême sont des noms de fleurs : Suzanne signifie *lis*, Antoine et Antoinette *fleurs*, Chloé *herbe verte*, etc.

Les Athéniennes parfumoient leurs vêtements de la plante *parthenon*, dont les murs de leur ville étoient couverts; et elles en avoient toujours dans leurs poches.

Le *rond des fées* est un assez grand espace de gazon pelé, que l'on remarque quelquefois dans les campagnes. Le peuple prétend qu'il est formé par les danses nocturnes des sorcières. On ne sait pas précisément ce qui produit cet effet singulier, que l'on attribue à diverses causes. Le *mnème céphalique* est un baumé entièrement composé de simples, que Charles, duc de Bourgogne, acheta d'un médecin anglais pour la somme de dix mille florins. On prétend qu'en s'en frottant les narines et les oreilles, il conserve dans l'esprit un souvenir perpétuel des choses passées.

On dit qu'un landgrave de Hesse donnoit tous les ans un bœuf à son médecin, pour lui avoir appris le secret de l'onguent de la plante linnaire.

Voici encore quelques proverbes relatifs aux végétaux : Pluie en avril donne des fleurs en mai. Du tonnerre en avril, c'est du foin et du

blé. Sème en poudre en automne, au printemps dans la boue.

Phyllobolie, mot qui désigne l'usage où étoient les anciens de jeter des fleurs et des feuilles de plantes sur le tombeau des morts. La phyllobolie se pratiquoit aussi à l'occasion des victoires gagnées par un athlète dans quelqu'un des jeux publics. On ne se contentoit pas de jeter des fleurs au victorieux, on en jetoit encore à tous ses parens, quand ils se trouvoient avec lui.

On sait que les sauvages, par une opération très-douloureuse, peignent des fleurs sur leur corps, et d'une manière ineffaçable.

Angemme est une fleur imaginaire du blason, qui ressemble à la quinte feuille. Le cimetière de Zug est très-remarquable par la beauté des fleurs qu'on y cultive. Chaque tombe est entourée d'arbustes et de fleurs cultivés par des parens et des amis qui tous les jours viennent les arroser. De grandes croix dorées sont placées derrière ces tombeaux, et les dimanches et les fêtes, ces croix brillantes sont surchargées de guirlandes et de couronnes de fleurs, fragiles ornemens déposés au pied de la croix par de fidèles souvenirs ! Le plus bel emploi des fleurs est celui que la religion consacre

dans ses temples et dans ses cérémonies les plus augustes. On se souvient encore de la procession de Saint-Sulpice à la Fête-Dieu ; mais ce qui, dans ce genre, surpassoit tout, c'étoit cette même fête célébrée au Paraguay sous le gouvernement des jésuites. En voici une description abrégée, tirée de l'Histoire du Paraguay, livre 4.

L'idée de cette fête étoit de rassembler toutes les créatures, tous les êtres animés, toutes les productions de la terre, pour honorer et pour louer le créateur de l'univers, enfin de mettre en action ce sublime cantique :

« Plantes qui naissez de la terre, bénissez
 » toutes le Seigneur, louez-le et relevez sa
 » souveraine grandeur dans tous les siècles.
 » Fontaines, bénissez le Seigneur, etc... Baleines
 » et poissons qui vivez dans les eaux, bénissez
 » tous le Seigneur, etc... Oiseaux du ciel...
 » bêtes privées ou sauvages, bénissez le Sei-
 » gneur... Enfans des hommes, bénissez le Sei-
 » gneur, louez - le et relevez sa souveraine
 » grandeur dans tous les siècles, etc. » *Daniel,*
chap. 3. Toutes les rues par lesquelles devoit
 passer le Saint-Sacrement étoient tapissées de
 verdure encadrée dans des bordures de fleurs ;
 en sortant de la ville, on entroit dans de lon-

gues allées d'orangers et de citronniers, dont les arbres étoient réunis par des guirlandes de jasmin et d'amaranthe; ces allées, de distance en distance, étoient coupées par des arcs de triomphe de feuillages et de fleurs, sur le sommet desquels on voyoit des milliers d'oiseaux d'un plumage éclatant, et retenus par des fils imperceptibles. A côté de ces arcs de triomphe étoient des fontaines jaillissantes et des bassins d'une eau limpide, remplis de beaux poissons, couverts d'écailles argentées et chatoyantes, et dont les formes se dessinoient parfaitement sur un sable d'or. D'espace en espace, on apercevoit des deux côtés de l'allée, dans des buissons de myrte et de roses, des lions et des tigres enchaînés, mais qui paroisoient n'être attachés que par des liens de fleurs; des multitudes d'enfans représentant des anges, et suivis par des troupes de jeunes vierges, vêtues de blanc et couronnées de laurier, jonchoient la terre de fleurs et d'herbes odoriférantes; de vingt pas en vingt pas on rencontroit des espèces d'autels de verdure, couverts d'élégantes corbeilles remplies de fruits, de légumes et d'épis de tous les grains de la terre, et de vases de cristal pleins de lait : au pied de ces autels, brûloient des parfums précieux dans des cas-

solettes d'or , enrichies de pierreries ; un grand orchestre fermoit la marche , mais il ne jouoit que par intervalle , afin de laisser entendre le murmure de l'onde , le ramage des oiseaux , le rugissement des lions et des tigres , et les voix humaines qui chantoient le cantique de Daniel que l'on vient de citer ; et quel devoit être l'effet inconcevable de ces paroles sublimes , de cet appel à toute la création , auquel répondoit aussitôt toute la nature entière !...

FLEURS DE MOISSURE ET FLEURS DE TANNÉE.

Il y a une telle surabondance de beautés dans la nature , qu'il existe une infinité de chefs-d'œuvres sortis de ses mains , que la foiblesse de notre vue ne nous permet pas d'apercevoir , et que nous ne pouvons découvrir qu'à l'aide du microscope ; et sans doute l'inconcevable divisibilité de la matière doit nous faire penser qu'il en est beaucoup d'autres encore qui échappent même au microscope.

Moissure se dit des corps qui se corrompent à l'air , par le principe d'humidité qui s'y trouve caché , et dont la corruption se montre par une espèce de duvet blanc à leur surface. Cette moisissure est très-curieuse à voir au

microscope ; elle y représente une espèce de prairie , d'où sortent des herbes et des fleurs , les unes en boutons , d'autres épanouies et fraîches , d'autres fanées , dont chacune a sa racine , sa tige et toutes les autres parties naturelles aux plantes ; on en peut voir les figures dans la Micrographie de Kook. On observe la même chose de la moisissure qui s'amasse sur la surface des liquides. Bradley a observé avec soin cette moisissure dans un melon ; il a trouvé que la végétation de ces petites plantes se faisoit excessivement vite : chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois heures à jeter racine , et dans six heures de plus , la plante est dans son état de maturité.

Les fleurs *de la tannée* offrent un autre phénomène très - singulier ; les ouvriers employés au *tan* ont donné ce nom à plusieurs touffes d'une espèce de gazon de belle couleur jaune mat , dispersées en différens endroits sur le haut des monceaux de tan qui ont servi plusieurs mois à tanner et couvrir des cuirs de bœufs , qu'on range par lits l'un sur l'autre , dans des fosses faites à cet usage ; ensuite de quoi ce tan , retiré des mêmes fosses , est mis en gros tas.

Ce tan , après avoir servi , est alors appelé par

les ouvriers *de la tannée*, et cette matière ne sert qu'à faire des mottes, dont on sait que les pauvres se servent, faute de bois, pendant l'hiver.

Les touffes en manière de gazon dont on vient de parler, font donc la végétation connue chez les tanneurs sous le nom de fleurs de la tannée. Cette végétation sort de la substance de la tannée en une espèce d'écume, qui peu à peu s'épaissit en consistance de pâte molle de couleur jaune citron, et de l'épaisseur de six à huit lignes.

A mesure que cette plante végète, sa surface devient poreuse et spongieuse, bouillonnée, remplie d'une infinité de petits trous de différents diamètres, dont les interstices forment une espèce de réseau, plus ou moins régulier, et souvent interrompu par des bouillons qui s'élèvent un peu au-dessus de la superficie de cette matière; quand elle est à son dernier point d'accroissement, elle a plus de rapport à la surface d'une éponge plate et fine qu'à toute autre végétation. Sa couleur augmente toujours jusqu'au jaune doré, et alors elle devient un peu plus solide en se desséchant à l'air.

On n'aperçoit dans la matrice de cette végétation aucune fibre qu'on puisse soupçonner

être ou faire les fonctions de racine pour la production de cette végétation, qui a d'abord une légère odeur de bois pourri, laquelle augmente par la suite. Sa saveur a quelque chose de styptique.

Pendant le premier jour de la naissance de la végétation, elle paroît fort agréable à la vue, légère et comme fleurie, lorsque les portions de gazon qu'elle forme s'étendent circulairement en façon de lobes, jusqu'à dix ou douze pouces de diamètre; mais si par hasard elle se trouve naître en un lieu exposé au midi (ce qui lui est favorable pour sa production et non pour sa durée), les rayons du soleil la résolvent dès le second jour en une liqueur bleue jaunâtre, laquelle en peu de temps se condense et se convertit entièrement en une croûte sèche, épaisse d'environ deux lignes.

La végétation ayant ainsi disparu, on trouve quelques jours après, sous cette croûte, une couche, un lit de poussière noire très-fine, qui a assez de rapport à la poussière que l'on découvre dans le lycopode, et qui ne paroît être que de la tannée dissoute, puis desséchée, et enfin couverte d'une espèce de terreau réduit en poudre impalpable.

La fleur de la tannée paroît tous les ans,

vers le commencement du mois de juin, ou quelquefois plutôt, suivant la chaleur du printemps; il est donc assez vraisemblable que le tan qui a servi à tanner les cuirs, est la matrice de cette végétation.

LA PALINGÉNÉSIE ET LA TRANSPLANTATION.

Digby, un Anglais (grand amateur du merveilleux), dans son livre de *la Végétation des Plantes*, cite plusieurs expériences par lesquelles des plantes réduites en cendres redonnent l'apparence de plantes, c'est-à-dire, reprennent à l'œil la forme et le dessin de ce qu'elles étoient avant leur destruction. J'ai parlé avec détail, dans mes *Plantes usuelles*, de cette prétendue *palingénésie*, que j'ai rapprochée d'un autre phénomène que le hasard m'a fait découvrir, qui explique la formation des pierres herborisées, et qui prouve que cette formation n'est nullement un *jeu de la nature*, un simple effet du hasard, mais est au contraire une loi invariable et constante.

La *transplantation* est une méthode chimérique de guérir les maladies, et que Paracelse recommande très-sérieusement. Elle consiste à faire passer une maladie d'un homme dans

un autre, ou dans un animal, ou même dans une plante, de façon que le sujet qui l'a communiquée en est totalement délivré.

Le même auteur assure avoir vu guérir une tumeur par le téléphium récemment arraché, appliqué sur la tumeur, et ensuite planté et cultivé avec beaucoup de soin; les transplantateurs recommandent de veiller avec une extrême attention aux plantes et aux animaux dans lesquels on a fait passer ces maladies, parce que, lorsqu'ils souffrent ou qu'ils meurent, la personne de qui ils ont reçu la maladie, se sent aussitôt de leur altération. On a raconté qu'un homme ayant transplanté sa maladie dans un chêne, fut considérablement incommodé d'une blessure qu'on fit à cet arbre. Les Allemands regardent le téléphium comme la plante la plus favorable à la transplantation.

Les savans, toujours occupés d'objets sérieux, devroient être plus raisonnables que le commun des hommes, et cependant les systèmes les plus bizarres qu'on ait jamais formés, les opinions les plus extravagantes que l'esprit humain ait adoptées, viennent d'eux. Le savant docteur Lister, dans les Transactions philosophiques, soutient l'opinion la plus ridicule sur

les moussons, ou vents alisés ; il prétend qu'ils sont produits en grande partie par l'haleine ou le souffle qui sort d'une plante marine, appelée *sargossa*, ou *lenticula marina*, laquelle croît en grande quantité dans ces parages. Il appuie cette étrange conjecture par des raisonnemens aussi bizarres qu'obscurs.

Légumes et fruits qui ne naissent point sur des arbres.

Jacob, troisième patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, engagea son frère Esau à lui céder son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, que celui-ci désiroit ardemment en revenant de la chasse. Les anciens (dit Bomare) faisoient grand cas des lentilles. Athénée met en maxime, dans la bouche des stoïciens, que *le sage faisoit tout bien, et qu'il assaiso-
noit parfaitement les lentilles*. Le poète Sopater fut surnommé *Lenticulaire*, à cause de son goût pour ce légume. Et de nos jours, toute l'école de médecine prononce que les lentilles ne conviennent ni comme aliment sain, ni comme remède. Le grand Albert assure que si l'on étoit mordu par une personne venant de manger des lentilles, on mourroit sur-le-champ.

Dans une des fuites de Marius, son fils allant dans les terres de son aïeul, pour ramasser des vivres, fut poursuivi; celui qui avoit soin de ces terres le cacha dans une charrette chargée de *fèves*, et par ce moyen le sauva (1).

Les anciens croyoient que le monde étoit rempli de démons et de spectres; ce fut pour appaiser ces malins génies, qu'on jetoit sur les tombeaux quantité de fèves, qui passoient pour le symbole de la mort. Pythagore ordonna à ses disciples de s'abstenir des fèves. On explique diversement cette défense; les uns disent que ce fut simplement comme un aliment malsain; d'autres l'attribuent à la croyance que les fèves contiennent les âmes des morts, et parce qu'on trouve sur leurs fleurs des lettres lugubres; d'autres disent que cette dé-

(1) Après avoir voulu tuer Caius Marius, les habitans de Minturne protégèrent sa fuite, et l'escortèrent pour le conduire au bord de la mer; il falloit ou passer dans le bois sacré de la nymphe *Marica* (dont il étoit défendu de sortir lorsqu'on y étoit entré), ou faire un très-grand circuit, ce qui étoit dangereux. Le plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avoit point de chemin défendu par lequel on ne dût passer pour sauver Marius; il y passa le premier, et tout le reste le suivit.

fense donne à entendre qu'on ne doit point accepter de charges publiques ; car plusieurs peuples de la Grèce se servoient des fèves, au lieu de petites pierres, pour l'élection de leurs magistrats ; et selon Plutarque, Pythagore recommandoit ainsi figurément, à ses disciples, de préférer une vie privée aux magistratures ; d'autres, enfin, cherchent cette explication dans la philosophie de Pythagore ; et comme il avoit enseigné que la fève étoit née en même temps que l'homme, formée de la même corruption, et qu'il trouvoit dans la fève je ne sais quelle ressemblance avec les corps animés, il ne doutoit point qu'elle n'eût une âme sujette, comme les autres, aux vicissitudes de la transmigration ; et par conséquent, que quelques-uns de ses parens ne fussent devenus fèves ; de-là, le respect qu'il avoit pour ce légume. (*Encyclopédie*, mot *Fèves*.)

La pâque étoit la plus grande fête des Hébreux ; elle fut instituée pour conserver la mémoire du passage de l'ange exterminateur à la sortie d'Égypte, et de la délivrance de la servitude de Pharaon. Les Juifs devoient ce jour-là manger un agneau rôti, avec du pain sans levain et des laitues sauvages.

On croit que les herbes amères étoient les

laitues sauvages, la chicorée, le marrube blanc, la tanaïsie, la matricaire, la camomille, le laiteron, etc.; Dieu ne les spécifioit pas, laissant à volonté ce choix d'herbes amères.

Cambyse fit mourir son frère Smerdis, et, contre les lois, épousa sa sœur. Selon Hérodote, une allusion peu ingénieuse, mais qui exprimait un sentiment naturel et touchant, causa la mort de cette princesse : étant à table avec Cambyse, elle effeuilla une *laitue* pommée, et Cambyse convenant que cette laitue étoit moins belle que lorsqu'elle avoit toutes ses feuilles : « Il en est ainsi de notre famille, dit la princesse, depuis que vous en avez retranché un précieux rejeton ». Cette réflexion lui coûta la vie.

La colonie des Joxides, en Carie, descendoit de Joxus, petit-fils de Thésée et de Périgone. Ces peuples conservoient l'usage de ne brûler ni les *asperges*, ni les *roseaux*; voici la tradition qui donna lieu à cette coutume : La belle Périgone, poursuivie par Thésée, se jeta dans un bois épais, rempli de roseaux et d'asperges sauvages, et là, prosternée sur la terre, elle fit le serment que si ces plantes la déroboient aux regards de Thésée, elle ne les arracheroit ou ne les brûleroit jamais. Thé-

sée ne put la découvrir, mais il l'appeloit et lui parloit d'une manière si touchante et si persuasive, qu'elle alla se remettre entre ses mains. Elle eut de lui un fils nommé Ménalippe; de ce Ménalippe naquit Joxus.

Tavernier dit qu'il croît naturellement sur les bords de l'Euphrate, des asperges d'une grosseur prodigieuse.

C'est l'opinion commune, que les *truffes* qui ont été une fois déplacées, ne reprennent plus de nourriture, même en les replaçant dans la terre d'où on les a tirées. Il est à remarquer que la terre qui produit la truffe ne porte point d'autres plantes au-dessus de la truffière; la truffe en soustrait le suc nourricier, ou peut-être, par son odeur, fait périr les herbes, ou les empêche de pousser, ce qui est d'autant plus probable, que la terre qui produit la truffe, sent la truffe. Il est heureux qu'une plante ennemie de toutes les autres soit condamnée à rester dans le lieu de sa naissance, dont elle a fait un désert; qu'elle n'y soit plus admise quand elle l'a quitté, et qu'elle ne puisse aller ailleurs porter sa funeste influence. Pline a prétendu que la truffe n'étoit point une plante; qu'elle n'étoit qu'un excrément de la terre: il en donne pour preuve une histoire d'un

gouverneur de Carthagène, qui, en mordant une truffe, trouva sous ses dents un denier. Les botanistes prétendent que ce fait n'est point une preuve; que la truffe, en se formant, a pu envelopper le denier, etc. Il ne paroît pas que les anciens ayent connu notre truffe, car ils décrivent la leur d'une couleur rougeâtre et d'une surface lisse (1). Il est vrai que les Romains recevoient quelquefois une truffe blanche d'Afrique, qu'ils nommoient truffe de Lybie.

Eustache Deschamps, poète du temps de Charles VI, ayant été malade pour avoir mangé des truffes, fit une ballade contre ce ragoût, comme Horace, en pareil cas, fit une ode contre l'ail.

Dans Athènes corrompue, on accorda le droit de bourgeoisie aux enfans de Chérips, parce que leur père avoit inventé une nouvelle sorte de ragoût aux truffes.

Les *morilles* étoient, chez les anciens, un mets très-recherché. Néron, par une horrible allusion, appeloit ce genre de nourriture le ragoût des dieux, parce que Claude, son pré-

(1) Cette truffe est encore connue en Italie : on l'appelle *truffe sauvage*.

décesseur , empoisonné dans des morilles par Agrippine , mère de Néron , fut mis au rang des dieux.

On lit dans la vie de saint Pardoux , qu'un seigneur , nommé Ragnacaire , s'empara d'un panier de morilles que lui portoit un paysan ; mais que ce seigneur , après avoir mangé toutes ces morilles usurpées , fut très-malade (ce qui se pouvoit sans miracle) , et que saint Pardoux le guérit.

On mange les racines d'une plante nommée *chervi* ou *girole*. Pline le naturaliste nous apprend que Tibère les aimoit tellement , qu'il les exigeoit des Allemands , en forme de tribut annuel. Pline rapporte aussi que Chrysispe , Pythagore , et surtout Caton , avoient écrit plusieurs volumes sur les propriétés du *chou*. Cette plante étoit même en vénération chez les Romains ; on la regardoit comme une panacée végétale. Caton l'employa comme un spécifique pour garantir sa famille de la peste : enfin , les Romains ne se servirent pendant six siècles que de choux dans toutes leurs maladies , et aujourd'hui ce légume passe pour être malsain , mais je crois qu'il n'est tel que pour les estomacs délicats des gens du monde ; c'est encore une très-bonne nourriture pour les paysans qui ont

une constitution robuste. Aussi cet aliment ne fut-il salulaire qu'aux Romains républicains ; il cessa de l'être , quand le luxe, sous le règne des empereurs , eut énérvé les corps. L'origine du chou , suivant la fable , est singulière : « Jupiter un jour eut tant de peine à expliquer deux oracles du destin qui se contredisoient , qu'il en sua , et de cette sueur divine naquit le chou ». La maison de Raconis , en Savoie , a pour devise le plus mauvais rébus : elle porte dans ses armes des choux *cabus* , et pour mots , ceux-ci : *Tout n'est* , ce qui joint avec les choux , signifie *tout n'est qu'abus* ; ce qui est plus moral qu'ingénieux.

En Portugal , dans le monastère de Bathalla , est le tombeau de dom Jean , fils de Jean I^{er} , roi de Portugal : des *fraises* sont représentées sur cette tombe. Ce prince en portoît dans sa devise , afin d'exprimer sa dévotion pour saint Jean-Baptiste , qui ne vivoit que de fruits.

L'*apocoloquintose* , ou la métamorphose de l'empereur Claude en *citrouille* , est une satire du *philosophe* Sénèque contre ce prince.

Les jongleurs ou charlatans d'Amérique , ôtent la pulpe d'une citrouille , la remplissent de cailloux , ensuite l'agitent , et prétendent avec ce bruit chasser les maladies du corps des malades.

Du moins ce remède est innocent et ne peut faire de mal : il seroit à désirer que les charlatans d'Europe n'en employassent jamais de plus dangereux.

Les juifs, dans la fête des Tabernacles, forment des espèces de berceaux, dans lesquels ils mettent un grand nombre de citronilles.

Le fameux fabuliste Lockman fut esclave. Son maître lui ayant donné un *melon amer* (1), il le mangea tout entier. Son maître s'en étonnant : « J'ai reçu de vous, lui dit Lockman, tant de bienfaits, qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé sans me plaindre le premier fruit amer que vous m'avez présenté ». Cette réponse toucha tellement le maître, qu'il affranchit Lockman.

On appelle improprement *melons pétrifiés*, des pierres rondes et creuses, espèces de géodes. On en trouve beaucoup sur le mont Carmel : le peuple dit que c'est par miracle qu'elles ont été formées ; que lorsque le prophète Élie vivoit sur cette montagne, il vit passer un laboureur qui portoit des melons, qu'il lui en

(1) Je copie ce trait tel que je le trouve dans la vie de Lockman ; mais je ne sais ce que c'est qu'un *melon amer*.

demanda un , que le laboureur répondit, par dérision, que c'étoit des pierres, et qu'en punition ces melons se pétrifièrent aussitôt.

Jadis le bourreau avoit un droit sur les *légumes* qui se vendoient à la halle.

Chrétien II, roi de Danemarck, épousa Isabelle, sœur de Charles-Quint. Cette princesse emmena avec elle une colonie de paysans, pour cultiver les légumes à la manière des Pays-Bas ; établissement qui réussit parfaitement. Cette colonie champêtre s'établit vis-à-vis Copenhague, dans l'île d'Amac, qui, d'une lande stérile, devint, ce qu'elle est encore aujourd'hui, un jardin d'un aspect riant et d'un excellent produit.

On sait que les anciens Égyptiens adoroient plusieurs légumes.

On voyoit sur une des pyramides d'Égypte des inscriptions qui apprenoient que l'on avoit dépensé la somme de 1600 talens, seulement en raves, en ail et en oignons, pour les ouvriers qui avoient travaillé à ces prodigieux monumens.

L'île d'Anticire, dans le golfe de Corinthe, étoit célèbre par l'*ellébore* qui y croissoit en abondance ; c'est pourquoi les poètes anciens assignoient aux fous leur demeure dans cette

île, parce qu'on emploie l'ellébore dans les remèdes prescrits pour la folie. On a dit que si l'on frottoit d'ellébore un scorpion qui vient de mourir, il ressusciteroit (1).

Le *Tmolus*, montagne de Phrygie, étoit fameux par son safran, et le culte qu'on y rendoit à Bacchus.

JARDINS FAMEUX.

Dans l'antiquité, les jardins de Midas, fils de Gordius, étoient célèbres par la beauté des fleurs qu'on y cultivoit.

Homère a immortalisé la fiction des *jardins d'Alcinoüs*; les arbres et les fleurs y produisoient en tout temps. Des chiens de métal, et cependant animés, ouvrage de Vulcain, les gardoient. « Ces fameux jardins, dit Homère, avoient *quatre arpens* ». Dans ces temps, où régnoit la simplicité, un jardin de prince, de quatre arpens, passoit pour être très-étendu.

(1) Le katong-ging est une plante parasite du Japon, qui ressemble à un scorpion, et a l'odeur du musc et cinq pétales; l'une des pétales fait la queue du scorpion; l'odeur est dans l'extrémité de ce pétale; s'il est coupé, la fleur reste sans odeur.

Les *jardins de Sémiramis*, suspendus en l'air, c'est - à - dire , formant de superbes terrasses sur les toits de son palais , passoient pour être une des sept merveilles du monde. Sémiramis, à la tête de son armée , dans ses courses victorieuses , éleva partout de magnifiques jardins ; elle en fit un sur le mont Bagiston consacré à Jupiter ; c'étoit un rocher escarpé de dix-sept stades de hauteur ; elle y ajouta une inscription , qui portoit que Sémiramis, en mettant en un monceau les dépouilles ennemies et tout le bagage dont étoient chargées les bêtes de somme qui suivoient son armée , avoit pu monter jusqu'au sommet de cette montagne.

PLANTES PÉTRIFIÉES.

Ostéocole. C'est ainsi qu'on nomme une substance fossile , qui ressemble parfaitement à des racines d'arbres pétrifiées. Les naturalistes ont été très-embarrassés pour décider la nature de l'ostéocole ; mais on croit enfin que c'est véritablement une pétrification de racines d'arbres, et ce qui constate ce sentiment, est un fait rapporté par M. Gleditsch : lorsqu'il s'occupoit à chercher de l'ostéocole , il vit un pin placé sur un lieu élevé ; les eaux avoient entraîné une partie du

terrain sablonneux qui couvroit ses racines , dont plusieurs étoient à nu par un côté : ayant eu la curiosité d'examiner ses racines par le côté où elles étoient encore enfoncées dans le sable, il trouva qu'une de ces racines de la grosseur du bras, et tenant encore au tronc, étoit changée en ostéocole , et que la partie ligneuse, pourrie et changée en terre, étoit restée au centre. Ce fait est propre à lever toutes objections , puisqu'il prouve la pétrification d'une racine ensevelie dans le sable, et qui tenoit encore à l'arbre vivant.

Ougela , petite ville du royaume de *Tripoli* , dans le désert de Barca. Dans ce désert , à deux journées d'Ougela , est un pays pétrifié , nommé en arabe , *Razim* , c'est-à-dire , *cap* , ou *tête de poisson*. On y trouve quantité de palmiers et d'oliviers avec leurs fruits pétrifiés , la plupart renversés et déracinés sans avoir changé de couleur : on assure même qu'on y trouve des hommes pétrifiés.

M. Le Maire, qui avoit été dix-sept ans consul à Tripoli, en rapporta plusieurs branches et racines pétrifiées , à la cour de Louis XIV.

Phitolites est le nom générique donné à toutes les pierres qui ont la figure ou qui por-

tent l'empreinte de quelques corps du règne végétal. On a donné des noms différens aux pierres, suivant les parties des végétaux qui étoient pétrifiés ou dont elles portoient les empreintes. C'est ainsi que l'on a nommé *carpolites* les empreintes des fruits ou les fruits pétrifiés, du mot *carpo*, qui signifie *fruit*, etc.

PLANTES FABULEUSES.

Achéménis étoit une plante qui avoit la propriété, suivant la fable, de jeter la terreur parmi les ennemis.

La plante que Mercure enseigna à Ulysse, pour empêcher l'effet des breuvages de Circé, s'appeloit *moly*.

Théocrite désigne sous le nom d'*hippomanès* une plante de l'Arcadie, qui met en fureur les poulains et les jumens (1).

Baaras, nom d'une plante qu'on trouve en

(1) Les anciens appeloient aussi *hippomanès* une excroissance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois sur le front, et ils prétendoient que cette espèce d'*hippomanès* avoit une vertu singulière dans les philtres et autres compositions destinées aux maléfices.

Syrie sur le mont Liban. L'historien Josèphe dit qu'elle ne paroît que pendant la nuit, et brillante comme un petit flambeau ; que sa lumière s'éteint au jour ; que ses feuilles, enveloppées dans un mouchoir, s'échappent et disparaissent ; que cette plante est obsédée par les démons ; qu'elle a la vertu de changer les métaux en or ; que, par cette raison, les Arabes l'appellent *l'herbe d'or* ; qu'elle tue ceux qui la cueillent sans les précautions nécessaires, qui sont malheureusement inconnues ; qu'elle se nourrit de bitume ; que son odeur bitumineuse suffoque quand on l'arrache ; qu'il faut la chercher dans des endroits plantés de cèdres.

Plante-ver, ou *mouche végétante*, nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe. Son nom chinois signifie *plante en été, ver en hiver*. C'est, disent les botanistes, une chenille dont la dépouille est adaptée, par la queue, à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé ; de manière que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine : c'est, dit-on, ce qui a donné lieu à cette erreur. Le père Torrubia, dans son Histoire naturelle d'Espagne, parle d'abeilles mortes,

dans les entrailles desquelles croît un petit arbrisseau qui s'élève à la hauteur de trois pieds; d'autres voyageurs disent qu'à la Dominique il y avoit une mouche qui, au mois de mai, s'enfonçoit dans la terre pour végéter et devenir un arbrisseau. M. Hill, médecin anglais, a réfuté tous ces récits. Cependant M. Cabanis, dans son dernier ouvrage, prétend que Franklin lui a dit, comme un fait certain qu'il avoit vérifié qu'il existe en Amérique un oiseau qui, comme le kamichi, décrit par M. de Buffon, a deux puissans éperons aux épaules; qu'au printemps il enfonçoit en terre ces éperons qui prenoient racine, et que, de la sorte, cet oiseau devenoit un arbuste. Il seroit bien singulier que Franklin n'eût pas consigné dans quelque écrit un fait aussi extraordinaire, et qu'il se fût contenté de le confier uniquement à M. Cabanis.

Théophraste dit que la racine en poudre de la plante *vesicaria* a la vertu de persuader à celui qui l'a prise qu'il est le plus beau de tous les hommes, en fût-il le plus laid.

Teti-potes iba est une plante produite, dit-on, par la fiente de certains oiseaux, dé-

posée sur des orangers, avec lesquels elle s'unit intimement, et qu'elle transforme en une autre plante.

Le *théombrotion* étoit une plante qui entroit dans la potion que Démocrite prescrivoit pour avoir de *beaux et bons enfans*.

On lit dans le Dictionnaire de Bayle, la fable suivante :

Phasiston tua sa mère qu'il surprit en adultère; ensuite, tourmenté des furies, il se jeta dans l'Arcturus, fleuve de la Colchide, auquel il donna son nom. Depuis ce temps, on trouva dans ce lac une plante nommée *leucophile*, qui avoit la vertu de préserver les femmes d'adultère. Pendant la célébration des fêtes d'Eleusis, les maris en entouroient le lit de leurs femmes. Si quelque profane s'approchoit du lieu où croissoit cette plante, il perdoit aussitôt l'entendement, il confessoit tous les crimes qu'il avoit commis ou qu'il avoit le dessein de commettre; on se saisissoit de lui, on le jetoit dans une fosse qu'on appeloit *la bouche des impies*. Trente jours après, le corps de cet homme apparoissoit dans le marais voisin et sous l'aspect d'un fantôme hideux, tout rempli de vers; alors des nuées de vautours, qu'on

n'avoit jamais vus auparavant , fondoient tout à coup sur ce cadavre et le déchiroient. Bayle cite les auteurs anciens qui rapportent ce trait tiré de la *riante mythologie*.

Pythagore passoit pour magicien , parce qu'il avoit long-temps été en Égypte , et qu'il avoit appris , dans les livres de Zoroastre , les propriétés de certaines herbes qu'il nommoit *co-racesia* , *callicia* , *menais* , *corinthas* et *aproxis*. Les deux premières faisoient glacer l'eau quand elles y étoient mises ; les deux suivantes étoient spécifiques contre la morsure des serpens , et la dernière s'enflammoit à l'aspect du feu : cette dernière pouvoit être la fraxinelle. On connoît des plantes qui sont , en effet , des spécifiques contre la morsure des serpens. On ne peut ranger dans la classe des plantes fabuleuses que celles qui glaçoient l'eau ; mais on découvre sans cesse de nouvelles plantes , et qui peut affirmer que celle-là n'existe pas ?

Les fruits , végétaux d'or ; d'autres de métaux , de pierreries , etc.

On représente Saint Nicolas tenant trois *pommes d'or* , pour rappeler le souvenir d'une

libéralité par laquelle il sauva l'honneur à trois jeunes filles.

On trouve dans l'histoire ancienne le trait suivant : Pythès étoit un riche lydien qui reçut chez lui Xercès, dans le temps de l'expédition de ce prince contre les Grecs. Pythès avoit eu des liaisons d'hospitalité avec Darius, père de Xercès, auquel il avoit fait don jadis d'une *vigne et d'un platane d'or*. Xercès traita d'abord Pythès avec générosité ; mais voulant emmener à la guerre ses deux enfans, Pythès lui demanda en grâce de lui laisser l'ainé ; le tyran barbare, choqué de cette demande, fit immoler le fils du malheureux Pythès.

La femme de Pythès se rendit célèbre par sa sagesse et par sa bonté ; avant la déplorable aventure que l'on vient de conter, Pythès avoit trouvé des mines d'or, et pour les faire fouiller, il négligeoit entièrement l'agriculture, employant tous ses esclaves à ces travaux. Un jour sa femme lui fit servir un souper dont tous les mets étoient d'or, imitant des légumes et des fruits, en lui disant : « On ne songe ici qu'à » l'or, on ne plante, ni on ne sème, on ne » peut recueillir, et je vous donne la seule » chose que nous ayons en abondance ».

Cette leçon, disent les historiens, fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Pythès. Mais ce malheureux père, après la mort de son fils, tomba dans une telle douleur, qu'il se bâtit un tombeau près d'un fleuve, et s'y enferma, remettant à sa femme sa ville et son petit état. Il lui défendit d'approcher de sa tombe, lui enjoignant de mettre tous les jours des fruits et des légumes dans une nacelle qu'elle laisseroit aller au courant de la rivière, et qui de cette sorte arriveroit à son tombeau; il ordonna de continuer cet envoi tant qu'il arrêteroit la nacelle pour en prendre des provisions, et de cesser de lui envoyer de la nourriture quand on verroit la nacelle passer au-delà du tombeau avec le dîner entier, parce que ce seroit une marque qu'il n'existeroit plus.... Au bout de quelques mois, la nacelle chargée de tous les fruits, fut emportée au-delà du tombeau par le courant de l'oude; l'infortuné venoit de succomber à sa douleur; on essaya vainement de le rappeler à la vie, le tombeau fut pour jamais refermé sur lui, il resta au milieu des flots agités, image de l'instabilité des choses humaines, qui retraçoit encore le sort déplorable de cette victime de la tyrannie et de la tendresse paternelle.

C'étoit une magnificence très-commune chez les anciens que celle de faire faire des arbustes et des arbres d'or. On a déjà vu Pythès envoyant à Darius une vigne et un platane d'or. Nicias conduisit la pompe sacrée que les Athéniens envoioient tous les ans à Délos : il fit cette cérémonie avec une grande somptuosité ; il planta devant le temple un superbe palmier de bronze. Nicias voulut faire la conquête de la Sicile, mais dans ce temps (dit Plutarque), il y eut des pronostics effrayans, dans le temple de Delphes : la statue de Pallas toute d'or étoit posée sur un palmier de métal, offrande que la ville d'Athènes avoit faite des dépouilles des Mèdes ; une troupe de corbeaux, volant sur cette statue, la béqueta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier qui étoit d'or, et l'abattit enfin.

Les Métapontains, après le retour d'Aristée l'historien, qui vivoit du temps de Cyrus, lui consacrèrent un laurier d'or, qu'ils mirent dans la grande place de Métapont.

Aristobule envoya à Pompée *une vigne ou jardin d'or*, qui fut estimé cinq cents talens, c'est-à-dire, quinze cent mille francs. Cette vigne fut consacrée dans le temple de Jupiter

olympien. Beaucoup d'autres temples étoient ornés d'arbres d'or.

Les *mélophores*, troupes d'Alexandre le Grand, étoient ainsi nommés, parce qu'ils portoient des pommes d'or sur leurs cuirasses.

La fable, qui retrace toujours les mœurs et les coutumes, parle sans cesse d'arbres et de fruits d'or. Jupiter, après l'enlèvement de Ganymède, donna à Tros, père du jeune prince, une superbe vigne d'or. Il falloit, pour descendre aux enfers, aller dans une forêt cueillir un rameau d'or, qui renaissoit toujours aussitôt qu'on l'avoit coupé. Mercure portoit un roseau d'or lorsqu'il conduisoit les âmes des morts aux enfers; des pommes d'or retardèrent Atalante dans sa course; une pomme d'or fut le prix de la beauté, etc. D'après tous ces faits, il est très-vraisemblable, que les pommes d'or du jardin des Hespérides étoient, en effet, tout simplement des pommes d'or. Il est singulier qu'au moins cette idée, la plus naturelle de toutes, ne soit venue à aucun des commentateurs qui ont disserté sur ces fameuses pommes. Tavernier rapporte qu'il a vu dans le palais du grand-mogol une grande vigne d'or, dont les feuilles étoient émaillées en vert, et les raisins formés par des améthistes et des rubis.

Les Espagnols trouvèrent au Pérou, dans les jardins des Incas, des champs entiers de blé de Turquie et d'autres végétaux imités en or et en pierreries.

Luitprand, l'an 948, étant ambassadeur à Constantinople, près de Constantin VII, y vit, près du trône, un grand arbre de cuivre doré, dont les branches s'étendoient sur le trône.

FIN DE LA BOTANIQUE.

LES FLEURS,
OU
LES ARTISTES.
NOUVELLE.

BRITISH

LIBRARY

1850

LES FLEURS,

OU

LES ARTISTES.

LINDAL, jeune artiste rempli de talent, avoit quitté Lyon sa patrie, pour venir à Paris, admirer les ouvrages des grands maîtres et se perfectionner sous leurs yeux. Lindal peignoit des fleurs. Les tableaux qu'il montra étonnèrent; ils réunissoient la légèreté au fini le plus précieux et au coloris le plus brillant; on trouva qu'il ne lui manquoit que d'être connu; et moins l'art qu'on professe est nécessaire, plus on a besoin de réputation et de vogue. Le peintre qui retrace sur la toile des actions sublimes, l'homme de lettres qui consacre sa plume à la vérité, pourroient jouir de leurs talens comme on jouit de la vertu, et se passer d'applaudissemens; mais lorsqu'on produit au grand jour un art de pur agrément, il faut briller, on doit le vouloir. Le prix de tout ce qui n'est pas véritablement utile, n'est que dans l'amour-propre satisfait.

Lindal se fit présenter chez plusieurs artistes célèbres; mais il ne put pénétrer chez celui

qu'il avoit le plus d'envie de connoître, Mélidor, fameux peintre d'histoire. Mélidor, livré à l'étude, et joignant à beaucoup de génie, à d'excellentes qualités, un caractère caustique et une humeur bizarre, étoit peu accessible; il vivoit retiré dans l'intérieur de sa famille, il étoit difficile de le rencontrer, et presque impossible de s'introduire chez lui. Après beaucoup de tentatives infructueuses, Lindal renonça entièrement à l'espérance de le connoître.

Quoique Lindal fût orphelin dès le berceau, il avoit reçu une bonne éducation; il étoit spirituel, d'une figure agréable; ses manières douces et réservées, son ton simple et modeste, lui procurèrent bientôt des protecteurs, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de véritables amis.

Lindal, jeune homme raisonnable et d'une excellente conduite, n'étoit cependant pas exempt de toute frivolité; né profondément sensible, il n'avoit point encore aimé. Un grand sentiment semble, à certains égards, mûrir la tête; on forme alors à vingt ans beaucoup de projets qui pourroient occuper à trente; mais quand le cœur est vide, on agit sans plan, on n'a point de but, on songe à peine à l'avenir.

Lindal se disoit bien en général qu'il falloit être sage , cultiver son talent et faire son chemin ; mais il ne pensoit guère à l'usage qu'il feroit d'une fortune. Cependant il y pensoit un peu ; car il s'étoit déjà promis d'avoir alors de beaux chevaux et un cabriolet bien fragile et bien élégant. Un de ses amis , qui jouissoit de ce bonheur , lui prêta un jour le plus joli cabriolet de Paris pour toute une matinée. On étoit au mois d'avril , une compagnie nombreuse et brillante se rendoit tous les jours à deux heures au bois de Boulogne , et Lindal résolut de ne pas perdre une si belle occasion d'aller s'y montrer avec éclat.

Malgré le désir naturel de faire valoir le caractère de mon héros , je ne puis dissimuler qu'il éprouva une vive émotion lorsqu'il monta dans ce charmant cabriolet , et lorsqu'il prit les rênes du cheval le plus leste et le plus fringant..... Il partit comme un trait , et courut ainsi sans se ralentir , malgré l'effroi et les malédictions des passans , jusqu'à la grande allée des Champs-Élysées : enivré d'orgueil et de joie , il s'applaudissoit de produire de si grands effets dans sa course rapide ; il étoit comme les conquérans dévastateurs , qui prennent le bruit pour la renommée , et l'épouvante pour

l'admiration. Au moment d'entrer dans le bois de Boulogne, il sentit redoubler son ardeur, et il donna un coup de fouet au cheval en criant *gare* de toute sa force à une figure enveloppée dans une immense redingote, qu'il voyoit à quelques pas de son cheval; cette figure ne se rangeant pas assez vite, Lindal, transporté de colère, lui dit, dans un langage de la halle, ces mots injurieux et grossiers que les jeunes gens les mieux élevés trouvent d'un très-bon air en cabriolet: le pauvre homme, à l'instant d'être culbuté, se range de côté en chancelant; dans ce mouvement précipité, son chapeau tombe, et découvre la tête chauve d'un vieillard vénérable, qui jette sur Lindal un regard suppliant, où se peignoient à la fois la douceur et l'effroi..... Qui n'a pas connu l'empire inexprimable d'un touchant regard, qui va ranimer au fond du cœur les plus tendres émotions de la pitié, et développer cette sympathie que la nature a mise entre celui qui peut ou protéger ou réparer, et l'être souffrant qui l'implore! Aussitôt Lindal arrête son cheval, s'élançe hors du cabriolet, se précipite vers le vieillard, saisit sa main qu'il serre dans les siennes, en disant d'une voix douce et tremblante : Où voulez-vous aller? Le vieillard

surpris ne répond rien..... De grâce, reprit Lindal, daignez vous confier à moi, ce sera m'accorder un généreux pardon!.... En parlant ainsi, Lindal avoit les larmes aux yeux.... et il entraînoit le vieillard, en ajoutant qu'il meneroit *prudemment*. Mais, répondit le vieillard, j'allois prendre un fiacre là-bas, je demeure à une lieue d'ici. — N'importe. — Au Jardin des Plantes. — Je vais vous y conduire. A ces mots, Lindal fait monter le vieillard dans son cabriolet, il met son cheval au pas, heureux de remporter une si douce victoire, et de se réconcilier avec lui-même. Il faisoit bien mieux que sacrifier la promenade du bois de Boulogne, il l'oublioit.

Arrivé au Jardin des Plantes, le vieillard remercia Lindal, et lui demanda son adresse; ensuite il l'embrassa tendrement, et ils se séparèrent.

Cinq ou six jours après, Lindal fut très-étonné de recevoir, de la part du célèbre peintre Mélidor, un billet qui l'invitoit à dîner pour le lendemain. Voilà bien, dit-il, les artistes gâtés par de longs succès! ils se refusent à toutes les avances les plus empressées, et quand on a l'air de ne plus penser à eux, ils vous recherchent. Malgré cette réflexion, Lindal ne manqua pas

de se rendre, le lendemain à trois heures, dans la rue Neuve - Saint - Eustache, où demeurait Mélidor.

Lindal trouva un homme de quarante-cinq ans, qui le reçut avec des manières un peu brusques, et cependant avec l'air de la bienveillance. La conversation tomba naturellement sur la peinture. Mélidor en parloit en artiste de génie, mais Lindal l'écoutoit avec une extrême distraction ; il ne voyoit, et il n'auroit voulu entendre que la jeune Emma, fille de Mélidor, qui travailloit au métier, dans l'embrasement d'une fenêtre, assise à côté de sa tante, une vieille fille de quarante-trois ans, sœur de Mélidor. Emma, à peine âgée de dix-sept ans, étoit belle et charmante, sa figure auroit suffi pour fixer sur elle l'attention de Lindal ; mais une inquiète curiosité se joignoit au sentiment d'admiration que lui inspiroient sa grâce, sa physionomie et sa beauté. Emma et sa tante, à chaque minute, regardoient furtivement Lindal, ensuite elles parloient bas. Emma paroissoit attendrie, et la tante sourioit ; Emma, de temps en temps aussi, se retournoit avec une sorte d'agitation du côté de la porte, comme si elle eût attendu quelqu'un. Que disoit-elle, qu'attendoit-elle ? Lin-

dal ne pouvoit le deviner. Enfin , la porte s'ouvre ; on annonce *monsieur Thibaut*. Mélidor dit : C'est mon père ! Emma transportée se lève ; et pour aller embrasser son grand-père , elle renverse sa chaise et culbute son métier. Quelle est la surprise de Lindal , en reconnoissant , dans ce grand-père si chéri , le vieillard qu'il a mené au Jardin des Plantes !..... Alors , tout est éclairci pour lui ; il voit ce qui lui a valu le bonheur d'être admis dans cette famille. Mais Emma sait qu'il a eu un premier mouvement d'emportement et de brutalité : cette pensée l'afflige. Le vieillard accourt à lui , en disant : Bon jeune homme !..... A ce mot , Emma qui tenoit toujours la main de son grand-père , l'embrasse encore. Il est beau de réparer ses torts , dit Mélidor ; mais il faut songer que , dans ce genre surtout , il en est d'irréparables..... Quand on le sent comme moi , répondit Lindal , on est corrigé.... Oui , oui , j'en répons , reprit Thibaut ; il m'a mené au pas depuis les Champs-Elysées jusqu'au Jardin des Plantes.... Et voilà pourquoi , repartit Mélidor , nous le voyons tous ici avec grand plaisir. La réflexion sévère de Mélidor avoit fait rongir Emma ; cette dernière phrase l'attendrit , et pour ca-

cher son trouble, elle alla relever sa chaise et son métier.

On se mit à table, Emma et Lindal furent silencieux ; Marthe (c'étoit le nom de la tante) parla beaucoup, et montra à Lindal une extrême bienveillance. Après le diner, Emma se retira avec sa tante ; Lindal resta encore une demi-heure, ensuite il prit congé de Mélidor, et sortit de cette maison éperdûment amoureux.

Marthe avoit une de ces figures qui, sans être d'une laideur repoussante, sont si dépourvues d'agrément et si communes, qu'on ne les connoît jamais que confusément, et qu'on ne pourroit en donner le signalement exact, les vit-on tous les jours, parce qu'après les avoir entrevues, on ne les regarde plus ; on sait seulement qu'elles n'ont ni grâces, ni fraîcheur, ni physiologie, et qu'elles sont sans noblesse et d'une extrême insipidité. Marthe étoit une bonne personne, dont la vie se trouvoit parfaitement remplie par les soins du ménage et la lecture des romans, goût qu'elle n'avoit pris que depuis quelques années. Mais tous les romans ne lui convenoient pas ; elle n'aimoit que ceux dans lesquels on trouve à chaque page des aventures, des coups de théâtre, et des con-

versations emphatiques et passionnées. Ces lectures lui persuadèrent qu'il est impossible de n'avoir pas eu dans sa vie une *grande passion* : alors, en repassant les années de sa jeunesse avec un soin scrupuleux, elle découvrit ce qu'elle avoit ignoré jusque-là, c'est que l'*amour* s'étoit long-temps caché dans son cœur pour *un être* qui n'existoit plus, et qu'enfin elle *avoit payé son tribut*. Son frère lui défendoit expressément de prêter des romans à Emma : Marthe obéissoit; mais elle ne pouvoit s'empêcher de parler souvent à sa nièce de cette *passion* innocente et concentrée qu'elle avoit éprouvée jadis, et souvent elle pleuroit, dans son sein, cet amant qui n'avoit jamais connu son bonheur. Cet entretien plaisoit beaucoup à la naïve et sensible Emma; d'abord c'étoit une confidence, ensuite, au défaut d'un autre roman, celui-là paroissoit plein d'intérêt; on parloit de *trouble secret*, d'*émotion*, d'*amour*. Emma y revenoit sans cesse; elle questionnoit sa tante sans relâche, et Marthe, qui pilloit dans ses romans toutes ses réponses, et même plusieurs petits incidens, ne tarissoit jamais; elle avoit toujours quelque chose de nouveau à raconter.

Marthe adoroit sa nièce ; ce qui , joint à ses idées romanesques , lui persuadoit continuellement que tous ceux qui rencontroient Emma , en devenoient amoureux. Pour cette fois , elle ne se trompoit pas ; elle avoit sans peine reconnu dans Lindal tous les *symptômes* de l'amour ; elle vit de plus qu'il avoit fait sur le cœur d'Emma une vive impression , et suivant sa prudence ordinaire , elle fit part à sa nièce de ses profondes observations , en ajoutant : Il ne faut pas vous le dissimuler , mon enfant , *votre heure est venue*. Comment Emma en auroit-elle douté ? Lindal en effet lui paroissoit charmant , et sa tante connoissoit si bien le cœur humain et l'amour !

On convint de deux choses : que la passion d'Emma avoit tous les caractères de celles qui sont insurmontables , mais que néanmoins il falloit prendre des informations sur Lindal. Elles furent toutes très - satisfaisantes sur ses talens , ses mœurs et sa conduite ; mais Lindal n'avoit qu'un très-petit patrimoine , et Emma étoit riche et fille unique.

On s'attendoit à des obstacles ; Marthe ne s'en effraya point ; car ses auteurs favoris s'accordoient tous à dire que l'amour triomphe de

tout, et même de la volonté des pères les plus obstinés.

Lindal revint, Mélidor paroissoit le voir avec plaisir, le vieux Thibaut le protégeoit ouvertement, la tante l'aimoit à la folie, Emma déguisoit mal un penchant qu'elle croyoit invincible ; ainsi encouragé, Lindal osa confier ses sentimens au vieillard, qui lui promit d'en parler à son fils.

Dans les premiers jours du mois de juin, Mélidor partit pour aller s'établir dans une maison de campagne qu'il possédoit à Mongeron, à cinq lieues de Paris, et il invita Lindal à y passer quelques jours. Lindal n'avoit point encore montré ses tableaux à Mélidor ; il en porta un qu'il venoit de finir, et il alla plein d'espérance à Mongeron où toute la famille étoit réunie. Aussitôt qu'il fut arrivé, Thibaut enchanté lui apprit que Mélidor n'avoit point du tout rejeté la proposition ; qu'il lui avoit dit que son projet étoit de ne donner sa fille qu'à un artiste ; qu'il n'étoit point attaché à la fortune, mais qu'il vouloit un talent véritablement supérieur dans quelque genre que ce fût. Ces paroles transportèrent Lindal. le tableau qu'il avoit apporté étoit son chef-d'œuvre, on ne pouvoit pousser plus loin la perfection du fini, de l'effet

et du coloris : comme le jour étoit à son déclin , il fut convenu qu'on attendroit au lendemain matin pour le montrer à Mélidor. Le soir même , Lindal ne doutant point d'un plein succès , fit , en présence de Marthe , sa déclaration à la jeune Emma , et il obtint l'aveu qui mit le comble à son bonheur.

Le lendemain matin , Lindal s'habilla à la hâte , et examina de nouveau son tableau , avec toute l'impartialité que pouvoit donner un si grand intérêt , et la sévérité de cet examen ne put lui faire trouver un seul défaut dans cette multitude de fleurs groupées dans un beau vase de porphyre. Alors il prit son tableau et se rendit dans le cabinet de Mélidor. Il le trouva tête à tête avec Thibaut , et Lindal posant son tableau sur un chevalet , attendit sans inquiétude , et néanmoins avec un violent battement de cœur , la décision de Mélidor.

« Eh bien ! s'écria Thibaut , cela n'est - il pas charmant ? quelle fraîcheur , quelle vérité , quelle transparence dans les pétales de cet althéa ! comme ces feuilles sont légères ! quel mouvement dans ces branches ! — Oui , dit froidement Mélidor , voilà une peinture parfaite. A ce mot , Lindal transporté saute au cou de Mélidor. — Doucement , reprit ce

dernier, vous ne connoissez pas ma pensée; je le répète, vous peignez parfaitement, vous avez bien observé la nature, vous la rendez avec fidélité, c'en est assez, sans doute, pour être un peintre distingué (1); mais je ne donnerai ma fille qu'à un artiste du premier ordre, un artiste éminent dans son genre, et je ne le vois pas dans ce tableau ». Ces paroles pétrifièrent Lindal, qui demeura immobile et muet. « Comment ! s'écria Thibaut, vous convenez que la *peinture est parfaite*, que tout en est vrai; que voulez-vous donc de plus? — De l'esprit dans l'ordonnance; car l'esprit est le génie de ce genre: et quel esprit peut-on trouver dans cette composition triviale? des roses blanches du côté du jour, une rose rouge au milieu du vase, un pavot d'une couleur foncée dans l'ombre; voilà des artifices bien neufs et bien fins, pour faire ressortir la lumière, et pour la mettre en contraste avec l'ombre! — Mon fils, reprit Thibaut, vous parlez en peintre d'histoire, qui méprise un simple portrait. — Je ne méprise point du

(1) Dans toute cette scène, Mélidor parlera, d'après son caractère, en artiste enthousiaste, et non en juge toujours équitable.

tout un portrait ; qui pourroit mépriser les portraits faits par Rigaud, Vandick, Gérard et madame Lebrun ? ce sont de beaux tableaux, et qui ont le mérite d'offrir des ressemblances intéressantes. Ce genre exclut les expressions fortes et passionnées, mais il en est tant d'autres ! Le portrait, par son attitude, son costume, sa physionomie, doit donner l'idée de l'âme, du caractère, de l'esprit, de l'état, des occupations de l'objet qu'il représente ; et si le personnage est célèbre, si par conséquent son caractère est connu, le portrait devient tout à fait historique, et il est beaucoup plus précieux qu'une figure idéale de Caton, ou de Thémistocle. — Mais quelle expression peut-on donner à des végétaux ? — Des *végétaux* ! si je faisais des tableaux de ce genre, je n'appellerois jamais ainsi des fleurs. Des *végétaux* ! quelle idée, mon père ! ce sont des nymphes et des bergers transformés, des victimes de l'amour, ou les emblèmes de tous les sentimens du cœur. Des *végétaux* ! fi donc ! si Lindal avoit prononcé ce mot, je n'attendrois plus rien de lui. — Oui, dit Lindal d'un ton consterné, j'entrevois qu'il seroit possible de faire des compositions plus animées. — Que de sujets vous sont offerts ! que de symboles touchans et gra-

cieux , que de traits intéressans, que de fictious, que de souvenirs !... Que dit ce Narcisse dans votre vase ? rien du tout : placez-le sur le bord d'une fontaine, qu'il s'incline dans l'onde , comme pour y chercher encore son image ; mettez à côté de la fontaine un jeune cyprès chargé de guirlandes et de couronnes de fleurs, offrandes des nymphes inconsolables de la perte du beau Narcisse , et voilà une histoire. Si je peignois un tournesol élevant son disque éclatant vers le soleil , je voudrois que l'on crût entendre la voix gémissante et passionnée de la malheureuse Clitie !. . . . On feroit un tableau charmant , en demi-nature , de la métamorphose de Philémon et Baucis ; on verroit un chêne majestueux s'élevant au-dessus d'un tilleul , et ces deux arbres unis par leurs branches entrelacées , se courbant *sous le poids des offrandes sans nombre* (1) J'ai vu un tableau qui représentoit un beau rosier , derrière lequel étoit une jeune personne , dont on ne voyoit d'un côté que deux boucles de cheveux , le pan flottant d'une robe légère , et deux bras charmans , ornés de bracelets de perles , qui embrassoient l'arbuste.

(1) Vers de La Fontaine.

Toutes ces idées ne valent-elles pas mieux que ces éternelles représentations de vases et de corbeilles remplies de fleurs, et toujours des mêmes fleurs, posées sur des tables de marbre? Et les fleurs des champs, si légères, si élégantes; ces fleurs si fragiles, image véritable de la jeunesse et de la beauté, puisqu'elles sont les plus fraîches et les moins durables, mettez-les dans un joli chapeau de paille, sur le tronc d'un arbre couvert de mousse et de lierre, groupez-les avec une musette, posez-les sous la garde d'un chien, et j'attendrai le berger et la bergère qui doivent venir les reprendre ».

Eh bien! Monsieur, dit le triste Linval, donnez-moi un sujet. Je vous en donnerois mille, répondit Mélidor; voyons, laissez-moi réfléchir un moment..... M'y voilà : écoutez. Faites-moi un tableau, composé comme il vous plaira, dont toutes les fleurs soient blanches, et dont cependant la plus grande partie soit de couleur pourpre ou lilas. — Comment, Monsieur? je ne vous comprends pas. — Je veux, par exemple, qu'il n'y ait dans ce tableau que des lis, des roses blanches, du muguet, des œillets et des narcisses blancs, de la giroflée et des jacinthes blanches, et que néanmoins la moitié de ces fleurs soit d'un superbe violet

pourpré. Faites ce tableau, et ma fille est à vous. En disant ces paroles, Mélidor prit sa canne et son chapeau; il sortit brusquement, laissant le bon Thibaut, et surtout le pauvre Lindal, dans la plus profonde consternation. *Des fleurs blanches, et qui cependant soient pourpres!* s'écria douloureusement Lindal; c'est une dérision cruelle!..... Ne valoit-il pas mieux me rejeter sans détour, et sans m'accabler par une semblable moquerie!..... Je connois mon fils, reprit Thibaut, il est incapable d'un tel procédé; je ne sais ce qu'il entend par ce qu'il vous propose, mais soyez certain qu'il a une idée, et que dans son imagination (à la vérité très-vive et souvent bizarre), la chose est possible. Cherchez, réfléchissez, peut-être devinerez-vous ce qu'il a voulu dire. Allez retrouver Marthe et ma petite-fille; moi, je vais tâcher de rejoindre mon fils, et d'en tirer, s'il est possible, un peu plus de lumière.

Emma et sa tante attendoient avec impatience Lindal. Il y avoit, dans le jardin à l'anglaise, une fabrique représentant une chapelle rustique; l'intérieur en étoit revêtu de mousse; on y trouvoit des sièges, et une table de granit adossée contre le mur, dont Emma avoit fait une espèce d'autel, en posant sur cette

table une petite vierge d'albâtre et un vase rempli de fleurs. La pieuse Emma alloit tous les matins faire ses prières dans cette fabrique, qu'elle appelloit sa chapelle, et l'on juge bien que ce jour-là elle eut encore plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Sa douleur fut extrême, en apprenant de Lindal la réponse de son père, et l'étrange énigme qu'il avoit donnée à deviner ; avec sa naïveté accoutumée, elle crut consoler Lindal en lui promettant qu'elle alloit faire *une neuvaine dans sa chapelle*, pour obtenir du ciel l'intelligence de l'ordre incompréhensible de Mélidor. Une heure avant le dîner, Thibaut vint rejoindre les deux amans ; il leur dit que Mélidor se refusoit à tout éclaircissement, qu'il persistoit dans sa volonté de n'accepter Lindal pour gendre que s'il faisoit ce tableau, et qu'il donnoit sa parole d'honneur que l'exécution en étoit aussi possible que celle de tout autre sujet.

Lindal n'eut plus qu'une pensée, celle de deviner comment on faisoit des fleurs d'un beau blanc, qui fussent couleur de pourpre ; Thibaut, Emma et Marthe, se creusoient vainement la tête pour l'aider à pénétrer ce mystère. Après cinq ou six jours de conjectures et de réflexions, la seule Emma conserva l'es-

pérance, qu'elle fondoit uniquement sur sa neu-
vaine.

Lindal, un matin, se promenoit tristement dans le parc ; sa rêverie le conduisit auprès de la chapelle d'Emma : il avance ; la porte étoit entr'ouverte, il entre doucement sans être entendu d'Emma, qui, à genoux devant la vierge d'albâtre, les yeux et les mains élevés vers le ciel, récitait dévotement la prière de sa neuvaine. Lindal s'arrête, regarde, et aussitôt s'écrie avec transport : O mon Emma, votre prière est exaucée !... Je puis faire maintenant ce qui m'est prescrit ; votre main charmante, en déposant sur cet autel une pieuse offrande, a formé le tableau que je dois peindre !

En effet, ce jour même, Emma avoit mis dans un vase de cristal bleu, une énorme quantité de roses blanches et de narcisses ; une partie des fleurs étoit tombée sur la table de granit, et ces fleurs se trouvoient colorées des nuances les plus veloutées de pourpre et de lilas, par les rayons du soleil qui les éclairaient en traversant le vase bleu ; cet effet de lumière, ces reflets si brillans et si doux, la pureté des couleurs qu'ils produisoient, la dégradation de leurs nuances, présentoient le tableau le plus

piquant dans son genre et le plus agréable. Emma partagea la joie de Lindal ; ce dernier vole à sa chambre , y prend une toile , sa palette et son chevalet ; il porte toutes ces choses dans la chapelle d'Emma , et sans perdre un instant , il commence son tableau. Il ébauche le vase , les fleurs , la table , et n'oublie pas la petite vierge d'albâtre , qu'il place de manière qu'une partie de sa draperie reçoit un reflet qui la colore du plus beau gris de lin , nué d'un pourpre léger et transparent dans les ombres. Lindal passe les journées entières dans cette chapelle , tous les matins il y devance l'aurore , et la nuit seule peut l'en bannir. Quand ce tableau fut fini , il l'appela l'*offrande d'Emma* , et il le porta en triomphe à Mélidor. Voilà ma pensée , s'écria Mélidor , voilà un tableau charmant , et remarquez que ces reflets donnent à vos fleurs un velouté , une douceur , un nuancé , un éclat que des fleurs naturellement de cette couleur ne pourroient avoir. Il falloit un très-grand talent pour bien rendre ce brillant effet , vous avez parfaitement réussi : Emma sera votre épouse ; aujourd'hui même nous signerons le contrat de mariage. A ces mots , l'heureux Lindal fit éclater les transports de la reconnoissance et de la joie la plus vive ;

Emma vint se jeter dans les bras de son père ; Marthe et Thibaut, en versant de douces larmes, embrassèrent mille fois Lindal ; Marthe répétoit que ce *dénoûment* étoit tout à fait neuf, que nul roman n'en offroit un semblable ; et Mélidor s'écrioit : Je ne dirai point *malheur aux pères* qui, dans l'établissement de leurs enfans, ne consultent que l'ambition et la vanité ; combien il faut les plaindre, puisqu'ils sont condamnés à n'éprouver jamais ce que je sens dans ce moment !... Le contrat fut signé le soir ; Mélidor fit consacrer la chapelle d'Emma, et ce fut dans ce lieu si cher aux deux amans, que Lindal reçut la main de l'aimable et tendre Emma.

Les nouveaux époux restèrent avec Mélidor, et la satisfaction de ne point se séparer d'un si bon père, mit le comble à leur bonheur.

Lindal, animé par l'imagination de son beau-père, résolut d'inventer une composition nouvelle, pour son tableau de réception à l'académie de peinture : après beaucoup de réflexions, il prit pour sujet *l'instant où venoit de s'opérer la métamorphose de Daphné*, et voici comment il composa son tableau : il plaça en perspective le fleuve Ladon, imploré par la nymphe ; sur le premier plan étoit le laurier,

dont le tronc et les branches courbées d'un côté, indiquoient encore l'attitude et la course de Daphné fuyant les poursuites d'Apollon. On voyoit à terre un voile, une couronne de roses, un bouquet, dépouilles de la nymphe, qui s'étoient détachés d'elle au moment de la métamorphose; le pied de l'arbre et une partie du tronc se trouvoient cachés par une touffe d'asphodèle, de mauve et d'amarante; et parmi ces fleurs funéraires, s'élevoit un lis majestueux, symbole de l'innocence et de la pureté : de l'autre côté de l'arbre, on apercevoit encore les traces légères du dieu du jour et des arts; et l'on voyoit sa lyre immortelle suspendue à l'une des branches du laurier que son amour et ses regrets venoient de consacrer à la gloire (1). Mélidor fut content de ce tableau : Continuez, dit-il à Lindal, tâchez toujours de donner de l'âme et de la vie à toutes vos productions, le véritable charme des beaux arts

(1) Il faudroit que les fleurs funéraires et le lis se trouvassent sur un petit tertre de gazon, derrière lequel seroit l'arbre, afin qu'elles fussent beaucoup plus élevées que les autres fleurs, la couronne et le bouquet, et afin que l'ensemble du tableau offrît à l'œil une brillante composition de fleurs.

est dans l'imagination, et l'on en peut montrer dans tous les genres.

Au mois de septembre, Mélidor fut obligé de passer en Angleterre ; il devoit y séjourner jusqu'au printemps prochain, avec son père, qui faisoit ce voyage pour y rester avec lui. Il emmena Lindal, mais en promettant à Emma de ne le garder que trois semaines ou un mois.

Pendant cette courte absence, Marthe, pour distraire Emma, la mena deux fois dans une maison de campagne à quatre lieues de Mongeron, chez madame d'Herbain, une amie de Mélidor, célèbre musicienne, qui jouoit supérieurement du piano. Emma avoit une jolie voix et chantoit agréablement. On fit là de la musique ; Emma y chanta des duos avec un jeune musicien nommé Vilmore, qui, par un talent ravissant, faisoit dans ce moment le plus grand bruit. La dernière fois, Emma, qui avoit posé sur un canapé son sac de basin, qui ne contenoit qu'un mouchoir, crut le reprendre en s'emparant d'un petit sac absolument pareil, mais qui n'étoit pas le sien. En entrant dans sa chambre, à Mongeron, elle mit dans un tiroir et elle oublia ce sac qu'elle ne portoit que lorsqu'elle sortoit. Quinze jours après, Lindal arriva à Mongeron. La joie des deux époux,

en se revoyant, fut si vive, qu'on auroit cru qu'ils se retrouvoient après une longue séparation ; cependant cette absence n'avoit duré que cinq semaines. On se rendit un compte détaillé de tout ce qu'on avoit vu pendant cet espace de temps, et Marthe, pour faire valoir sa nièce, ne manqua pas de parler de ses succès chez l'amie de Mélidor, et de les exagérer à sa manière. Elle prétendit que Vilmore, ce chanteur si parfait, avoit été confondu, extasié de la voix et du talent d'Emma, et elle ajouta que ce pauvre jeune homme avoit pris pour Emma une passion sans espérance, qui bouleverseroit sa vie entière. Elle fit en particulier cette belle confidence à Lindal, car elle sentoit bien que sa nièce étant mariée, elle ne devoit plus lui parler *des passions* qu'elle inspiroit. Comment, dit Lindal, vous croyez que cet artiste a la folie d'être amoureux d'une jeune personne mariée depuis deux mois à celui qu'elle a préféré?..... — Vous savez que l'amour ne raisonne point ; tout ce que je puis vous dire, c'est que ce jeune homme étoit si hors de lui, que tout le monde en étoit frappé, cela sautoit aux yeux..... — Ainsi donc Emma a dû le remarquer ? — Point du tout ; elle ne le regardoit seulement pas, elle ne pense

qu'à vous. — Et elle chantoit des duos avec lui ?..... — Oui, et cela étoit enchanteur ; je vous répons que jamais ce musicien n'a chanté avec tant d'expression. — Quelle figure a-t-il ? — Il est très-joli, bien tourné et fort aimable. — Et la seconde fois, vous l'avez retrouvé chez madame d'Herbain ? — Oui, huit jours après la première entrevue. Lindal n'en demanda pas davantage, mais il fut rêveur le reste du jour. Il fit à Emma quelques questions sur ce jeune artiste ; Emma répondit simplement, elle loua son talent, mais en faisant quelques critiques. Ces critiques déplurent à Lindal, il crut y voir de l'artifice, et néanmoins si Emma eût fait l'éloge sans restriction, il n'auroit pas été plus satisfait.

Le soir Emma chanta, en s'accompagnant du piano, une romance nouvelle. Ce chant, jusqu'alors si doux à l'oreille de Lindal, lui fit de la peine dans ce moment ; il le trouva moins simple et moins pur, et il ne put s'empêcher de dire en soupirant : Prenez garde, Emma, de gâter votre manière de chanter, elle me semble un peu moins naturelle. Au contraire, s'écria Marthe, son chant, je vous assure, s'est perfectionné depuis qu'elle a entendu chanter Vilmore ; tout le monde l'a trouvé l'autre jour,

et justement cette même romance eut le plus grand succès ; Vilmore en étoit enchanté. Et moi, reprit Lindal, je ne l'aime pas du tout, cette romance ; les paroles en sont fades, et la musique en est maniérée.. Mon ami, dit Emma, puisqu'elle ne vous plaît pas, soyez sûr que je ne la chanterai jamais.

Lindal avoit apporté de Londres, pour Emma, une jolie chaîne de petites perles, qui, mal emballée, se trouva brisée ; il se promit de la faire raccommoder à Paris, où il étoit forcé d'aller passer un jour pour s'acquitter de quelques commissions de son beau-père. Il partit à six heures du matin, en disant qu'il ne reviendrait que le lendemain. Arrivé à Paris, il fit à la hâte toutes ses affaires, qui furent terminées avant midi : ensuite il alla porter la chaîne chez un bijoutier ; dans cette boutique, ses yeux tombèrent sur de larges anneaux qu'il trouva jolis, et il eut envie d'en acheter un pour Emma ; ces anneaux représentoient en émail des guirlandes de fleurs sur un fond brun ; il en demanda un. « Quel nom voulez-vous ? dit le bijoutier. — Comment, il y a des noms sur ces anneaux ? — Vraiment oui, des noms de baptême, et ces noms sont formés par les fleurs même. — Par les fleurs ? — Ah !

vous ne connoissez pas cela ? je vais vous l'expliquer. C'est une invention toute nouvelle, on ne vend de ces anneaux que depuis une quinzaine de jours. Vous savez qu'on formoit des noms avec des pierres de diverses espèces, des rubis ; des saphirs , des agates , etc. , en convenant de ne prendre que la lettre initiale du nom de chaque pierre ; il faut alors autant de pierres que le nom a de lettres : on a imaginé d'appliquer cette idée aux fleurs ; par exemple , regardez cet anneau , il ne porte que quatre fleurs , une *rose* , un *œillet* , un *souci* et une *églantine* ; prenez dans l'ordre où sont posées les fleurs , les premières lettres de leurs noms , et vous formerez celui de *Rose*. J'entends , reprit Lindal ; avez-vous le nom de *Charles* (c'étoit son nom de baptême) ? Oui , le voici , répondit le bijoutier. Lindal acheta l'anneau , et aussitôt il monta en voiture pour retourner à Mongeron. Il y arriva à trois heures ; Emma et Marthe , qui ne l'attendoient pas , avoient voulu profiter d'un beau jour de la fin d'octobre , et elles étoient à la promenade dans les champs. Lindal monte dans la chambre d'Emma ; il se dit que , pour causer une petite surprise à Emma , il veut cacher l'anneau qu'il vient d'acheter , ou dans son écritoire , ou dans un

tiroir..... Le pauvre Lindal se déguisoit ainsi une inquiétude secrète qui, depuis quelques jours, détruisoit tout son bonheur. Ce Vilmore, ce musicien célèbre, d'une jolie figure, cet insolent qui osoit être amoureux d'Emma, et qui, avec un accent passionné, avoit chanté des duos avec elle, se présentoit sans cesse à son esprit..... Rien n'est plus douloureux, plus pénible, que le premier mouvement de jalousie qu'on éprouve pour un objet qu'on aime véritablement, et que par conséquent on estime; au tourment d'une crainte mortelle, se joint celui d'une inquiète, d'une ardente curiosité, et le supplice d'un cuisant remords. La douleur même n'est pas sans quelque charme, lorsqu'elle ne tient qu'à des sentimens vertueux; mais quand on se la reproche comme un crime, elle est au-dessus de tout le courage d'une grande âme.

Le malheureux Lindal se donnoit à lui-même un prétexte pour examiner furtivement, avec moins de scrupule et de honte, tous les papiers d'Emma!.... D'une main tremblante il ouvre son écritoire, il cherche, il regarde, et ne trouve rien. Il alloit s'en tenir là, et déposer son anneau dans l'écritoire, lorsque ses yeux se portent sur une commode placée vis-à-vis de lui; il remar-

que qu'on en avoit ôté la clef. Pourquoi cette précaution ? cette commode contiendrait-elle?... Lindal se lève ; il avoit sur lui plusieurs clefs, il les essaie à la serrure , enfin il en trouve une qui ouvre les tiroirs : Lindal bouleverse précipitamment le premier tiroir, et il découvre, sous deux ou trois schals, le petit sac de basin qu'Emma , en partant de chez madame de ***, avoit pris pour le sien , qu'elle avoit mis dans cette commode en arrivant à Mongeron , et qu'elle avoit oublié là depuis plus de quinze jours. Lindal ouvre ce sac, il en tire un mouchoir de batiste, et il voit au fond du sac quelque chose d'enveloppé dans un petit papier ; il s'en saisit , et il frémit en le touchant , car il sent aussitôt que ce papier renferme un gros anneau semblable à celui qu'il vient d'acheter à Paris.... Il tombe sur une chaise , il déroule le papier , trouve en effet un anneau avec une guirlande de fleurs émaillées !... Le papier étoit un billet, qui contenoit ces mots : *Le surveillant va bientôt revenir, comment nous reverrons-nous ?...* L'infortuné Lindal, la mort dans le cœur , regarde les fleurs de l'anneau fatal ; il voit une *violette*, une *immortelle*, un *lis*, un *muquet*, un *œillet*, un *roseau* et une *églantine* ; et rassemblant , dans l'ordre où elles sont

posées, les premières lettres du nom de chacune de ces fleurs, il trouve le nom détesté de *Vilmore*... Dans ce moment affreux, l'excès de l'indignation ne permet pas à Lindal de sentir sa douleur ; il crut qu'il ne pouvoit regretter une femme qui lui paroissoit si abjecte..... Il laissa sur une table le sac ouvert, le billet, l'anneau ; il prit du papier et une plume, et il écrivit ces mots : « Vous êtes la plus fausse » et la plus vile de toutes les femmes ; mon » profond mépris vous met à l'abri d'une juste » vengeance ; je vous abandonne à votre infamie ; vous n'entendrez jamais parler de » celui dont vous avez déshonoré le choix » et le nom malheureux. Je vais aller cacher » ma honte dans une autre partie du monde ». Lindal pose ce billet sur la table, puis il sort impétueusement, descend l'escalier, traverse avec rapidité les cours, vole à l'écurie, selle à la hâte un cheval, ensuite il part à toute bride, sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner sans retour d'un séjour abhorré.

Lindal avoit sur lui quatre-vingts louis ; avec cette somme et une grande douleur on peut faire beaucoup de chemin ; il arrive à Paris, et va descendre dans une auberge qui lui étoit inconnue : son air égaré frappe tout

le monde. Il propose à l'hôte d'acheter sur-le-champ son cheval ; l'aubergiste est persuadé que ce jeune homme a fait *un mauvais coup* ; mais voulant profiter de l'occasion de conclure promptement un bon marché, il offre douze louis d'un cheval qui en valoit cinquante. Lindal accepte , et se fait amener un guide et un cheval de poste ; il part à franc étrier ; le postillon demande : Où allons-nous ? A Pau en Béarn , répond Lindal ; alors enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval , il disparaît , et le voilà bientôt hors de Paris et en pleine campagne. Il courut ainsi toute la nuit , sans ralentir un instant l'extrême rapidité de sa course. Le mouvement, la fatigue l'empêchoient de réfléchir ; il sembloit que l'obscurité étendît un voile sur ses tristes pensées ; il ne sentoit confusément que la funeste douceur de fuir et de s'éloigner !..... Mais en apercevant le jour naissant , il tressaille !... C'étoit la première aurore d'une vie nouvelle et déplorable, d'une vie sans plan , sans but , dépouillée d'espérance et de consolations , et dévouée désormais tout entière au malheur !... Lindal jette, en frémissant , des yeux baignés de pleurs sur une plaine à perte de vue ; l'effrayante immensité de l'univers paroît se découvrir à ses regards , et il

s'y trouve seul, et pour jamais ! Dans l'étendue prodigieuse que son œil peut embrasser, dans celle que son imagination lui présente, il n'aperçoit pas un ami, il ne voit pas un asile !... « Quoi, dit-il, je ne rencontrerai plus que des étrangers, je n'ai plus de famille, plus de liens ; je n'agirai plus, je ne marcherai plus que pour arriver au terme commun ; je n'ai plus d'autre perspective que la tombe ! il faudra m'y traîner pas à pas en suivant une route longue et ténébreuse, où je ne trouverai ni soutien, ni repos, où je serai sans cesse poursuivi par de désolans souvenirs !... ». En parlant ainsi, ses sanglots le suffoquoient.... Le trouble affreux de cet infortuné sembloit croître et s'augmenter avec le jour ; il envioit le paisible destin des habitans de la campagne, de ces laboureurs qui venoient se remettre au travail, de ces pâtres qui, de tous côtés, sortoient de leurs chaumières en conduisant leurs troupeaux : « Qu'ils sont heureux ! disoit-il, ce soir ils se réuniront autour de leurs foyers, et leur sommeil sera tranquille ! ».

Bientôt les chants des jeunes bergères, et les sons argentins des flageolets et des cornemuses, font éprouver à Lindal des sensations plus pénibles encore ; il presse vivement le

galop de son cheval , afin de s'éloigner d'un spectacle qui le tue , celui du bonheur et de la gaiété ; car il ne pouvoit en être témoin , sans se persuader qu'il étoit sur la terre le seul infortuné.

Arrivé à la poste pour changer de cheval , il aperçut une jeune et jolie fille qui tenoit une grande corbeille remplie de bluets ; le sentiment le plus naturel et le malheur le plus bizarre , firent frissonner Lindal à l'aspect d'une jeune personne entourée de fleurs! . . . Il détourna la tête ; la villageoise s'approcha et lui présenta un bouquet ; Lindal la repoussa avec horreur ; et s'élançant sur un cheval , il partit avec une telle impétuosité , que son guide ne put l'atteindre qu'au bout d'un quart d'heure.

Lindal , après avoir couru la poste deux jours et deux nuits sans prendre un instant de repos , fut enfin obligé de s'arrêter dans une auberge. Quelques heures de sommeil dégagèrent un peu sa tête embarrassée , il en sentit mieux l'excès de son infortune ; il osa , pour la première fois , y penser avec détail , et la rage et le ressentiment vinrent envenimer encore les profondes blessures de son cœur. Il se repentit amèrement d'être parti sans vengeance ; vingt fois

il fut tenté de retourner sur ses pas, pour aller poignarder *l'infâme suborneur* qui lui avoit enlevé tout le bonheur de sa vie. Mais quand il songeoit à la promptitude avec laquelle Emma s'étoit laissé séduire; quand il se rappeloit son inconcevable fausseté, le plus juste mépris le ramenoit à des résolutions moins violentes et moins déraisonnables. Il continua sa route; il arriva à Pau avec la fièvre, il se mit au lit, il fut dangereusement malade. Au bout de quinze jours, quoiqu'à peine convalescent, il suivit l'ordonnance de son médecin, qui lui prescrivoit les eaux de Saint-Sauveur: il s'y rendit sans délai.

Lindal, voulant vivre à jamais ignoré, avoit pris le nom supposé de Sombreuil; et ce fut sous ce nom qu'il arriva à Saint-Sauveur, et qu'il se fit inscrire sur la liste des buveurs d'eaux, toujours en petit nombre dans ce lieu, et surtout au commencement de l'hiver.

Tandis que Lindal, victime d'une fatale erreur, se livroit au plus affreux désespoir, l'innocente Emma, de son côté, n'étoit pas moins à plaindre. Qui pourroit décrire ce qu'elle éprouva, lorsqu'en revenant de la promenade, et en rentrant dans sa chambre, elle vit sur la table le sac ouvert, l'anneau et les deux billets?

elle lut d'abord celui de Lindal ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête , et sans comprendre encore toute l'horreur de son sort , elle tomba anéantie dans un fauteuil , et prête à perdre connoissance..... Cependant , voulant éclaircir cet affreux mystère , elle eut le courage de lire le billet de Vilmore , et de jeter les yeux sur l'anneau ; la guirlande de fleurs émaillées ne fut point une énigme pour elle , car elle avoit entendu parler de cette invention. Elle lut sans peine le nom terrible de Vilmore ; et sa tante , consternée , venant d'examiner le sac , avoit découvert la méprise , parce qu'il étoit marqué avec un *R*. Ainsi tout fut éclairci , et l'outrageante erreur de Lindal n'étoit que trop justifiée par ces funestes apparences qui sembloient former des preuves irrécusables. Marthe eut le bon sens de penser qu'il falloit garder soigneusement le sac et l'anneau , comme *pièces justificatives* qui pourroient servir tôt ou tard. On envoya sur-le-champ deux courriers , l'un à Paris , avec une lettre d'Emma pour Lindal ; l'autre chez madame d'Herbain , pour revendiquer le sac d'Emma , avec un billet qui expliquoit la méprise , et qui annonçoit la marque *R* , comme un moyen de retrouver la personne à laquelle le sac appartenoit. Le retour

des courriers acheva de porter au comble la douleur d'Emma ; on n'avoit pu trouver Lindal, ni découvrir la moindre trace de sa fuite. Quant à madame d'Herbain, elle étoit partie depuis deux jours pour aller passer le reste de l'automne et deux mois de l'hiver, dans une terre qu'elle possédoit au fond de la Bretagne.

A ces tristes nouvelles, Emma désespérée s'écria en fondant en larmes : « C'en est fait, je suis perdue !..... Lindal, sans que je puisse l'atteindre, va quitter l'Europe ;.... et il emporte avec lui, dans une autre partie du monde, non-seulement tout mon bonheur, mais mon innocence et ma réputation ; je reste déshonorée, puisqu'il me croit *la plus fausse et la plus vile de toutes les femmes* !... Que m'importe l'opinion de l'univers entier, si Lindal me méprise !.... Ah ! cruel, as-tu pu les tracer, ces lignes foudroyantes qui me flétrissent à mes propres yeux ?.... Quoi ! c'est là ton écriture, et ce billet s'adresse à ton épouse !.... Ta main barbare trembloit à peine en l'écrivant !.... Ces affreux caractères sont lisibles !.... Non, avant de me rejeter dans la classe la plus abjecte, tu devois m'interroger et m'entendre : non, je ne me résignerai point à cet opprobre ! je te poursuivrai partout ! je veux vivre pour

me justifier , pour te rejoindre , et te faire révoquer ton horrible condamnation !.... Ah ! partons , quittons ces lieux détestés ; allons à Paris , nous y trouverons peut-être quelques lumières sur son sort..... Partons. » Pendant qu'Emma exhaloit ainsi sa juste douleur , Marthe tenoit toujours le fatal anneau , qui tout à coup s'ouvrit sous ses doigts , et elle découvrit qu'il renfermoit une inscription gravée sur de l'or ; c'étoient deux noms , celui de *Vilmore* et celui de *Rose* , avec ces mots : *Unis à jamais* ». Voilà , s'écria Marthe , votre justification complète , puisque voilà le nom de la maîtresse inconnue de Vilmore ; quels incidens romanesques ! Il suffira de montrer cette inscription à Lindal.... Et où est-il , interrompit impétueusement Emma , où est-il ? Rendez-le-moi donc : que me font de nouvelles preuves de mon innocence ? il les trouveroit toutes dans mes larmes et dans mon désespoir..... O Lindal ! que ne peux-tu me voir et m'entendre !..... Mais , hélas ! quand je t'appelle , quand je meurs , tu fuis , et tu fuis en me maudissant.... Ah ! partons , partons... ». A ces mots , elle sonne , demande une voiture ; et ne pouvant rester en place , elle descend dans la cour pour l'attendre.

Arrivée à Paris , Emma fit en vain les plus exactes perquisitions ; elle avoit écrit à madame d'Herbain , et n'en reçut qu'une réponse insignifiante. Marthe , de son côté , apprit que Vilmore étoit parti pour l'Italie. La douleur d'Emma fut alors au comble ; rien ne pouvoit l'en distraire. La religion seule empêcha cette infortunée de succomber à ses maux ; elle se renferma dans sa chambre , n'en voulut plus sortir que pour aller à l'église , refusa toute espèce de visite , s'interdit toute plainte , et fit vœu de ne parler, jusqu'à ce que le ciel la réunît à Lindal , que pour répondre à sa tante , et à son père et à son grand-père quand ils seroient de retour d'Angleterre, ce qui ne devoit être qu'au printemps. En attendant , on cacha ces tristes détails à Mélidor et à Thibaut ; on se contenta de leur mander que Lindal voyageoit.

Laissons la pieuse Emma se fortifier en déposant ses peines dans le sein du consolateur invisible qui lit dans les cœurs , et qui protège l'innocence , et suivons la destinée de son malheureux époux. Contre l'usage qui s'observe à toutes les eaux minérales , il ne fit de visite à personne , et il ne se rendit à aucune assemblée. Il n'y avoit alors à Saint-Sauveur

qu'une douzaine de malades , et les personnes les plus remarquables étoient un président du parlement de Toulouse , homme de beaucoup d'esprit , et une veuve de Grenoble , la comtesse de *** , coquette surannée de quarante ans , bel esprit , réunissant toutes les prétentions ; comme elle n'étoit point connue à ces eaux , elle eut même celle d'y paroître jeune , ce que toutes les femmes de ce caractère croient la chose du monde la plus facile , pensant qu'il suffit pour cela de s'ôter douze ou treize ans , et n'imaginant pas que , dans ce cas , on puisse être trahie par son visage.

Il y avoit encore à ces eaux un vieillard singulier , plus sauvage encore que Lindal ; il se nommoit *Landri*. Il n'alloit point à la fontaine , on le voyoit passer quelquefois toujours enveloppé dans une redingote , appuyé et courbé sur sa canne ; cependant marchant très-vite , et allant se promener tous les jours sur les montagnes. La douceur du climat et la beauté des sites rendoient ces promenades très-agréables , même en hiver. Lindal rencontroit , tous les matins , ce vieillard qui bientôt le remarqua , et parut s'attacher à le suivre ; Lindal avoit beau doubler le pas pour l'éviter , il le voyoit toujours derrière lui. Enfin , impatienté de cette

singulière obstination , mais cependant respectant l'âge de cet homme , il résolut de lui demander raison de cette étrange conduite. Un matin , suivi comme de coutume par Landri , il s'assit sur un rocher , et Landri s'arrêta aussi et se plaça près de lui. « Monsieur , dit Lindal , puisque vous préférez ces montagnes aux promenades où s'assemblent les habitans de Saint-Sauveur , vous cherchez la solitude , et je dois vous troubler beaucoup. . . . Point du tout , répondit Landri ; car vous m'attirez malgré moi ; vous ne le voyez que trop. . . . — Mon Dieu ! Monsieur , pourquoi ? — Votre sauvagerie me plaît. . . — Vous êtes bien bon ; mais. . . — Elle est si singulière à votre âge ! d'ailleurs , j'ai remarqué que , repoussant pour tout le monde , vous n'êtes que farouche avec moi : vous faire rompre le silence , est un triomphe ; vous arracher un sourire , seroit un miracle , et je suis naturellement ambitieux ; j'aime les choses difficiles ».

Tandis que Landri parloit , Lindal l'examinoit avec une sorte d'intérêt et beaucoup d'étonnement ; malgré l'ombre que répandoit sur son visage un grand chapeau rabattu ; malgré ses cheveux blancs et les rides qui sillouoient ses joues , il démêloit une physionomie char-

mante remplie de douceur et d'esprit, et il pensoit qu'il y avoit quelque chose d'original et de fort extraordinaire dans cet homme-là. Après un moment de silence, reprenant la parole : « Vous me croyez bizarre, lui dit-il, et je vous parois un personnage piquant : détrompez-vous, je ne suis qu'un malheureux, désabusé de tout, à charge à moi-même..... — Ce n'est pas avec ce langage que vous pourrez vous débarrasser de moi. La singularité m'attire, mais le malheur m'attache. Les cœurs souffrans sont si bons !.... — Le mien est desséché. — Non, puisqu'il gémit : un ami adouciroit ses peines ; je veux être le vôtre, mais sans importunité. Laissez-moi vous accompagner, je vous promets de garder le plus profond silence ; j'ai mes peines aussi ; nous rêverons ensemble, nos pensées en seront moins douloureuses. Arrivé ici avant vous, je connois mieux ces montagnes, permettez-moi désormais de vous guider dans nos courses solitaires ; je marcherai devant, vous vous tiendrez à la distance que vous voudrez, cela ne pourra vous gêner ». A ces mots, le vieillard se leva et continua sa promenade. Lindal, en effet, le suivit de loin, il ne quitta point la route qu'il sembloit lui tracer ; il trouvoit quelque plaisir à jeter de

temps en temps les yeux sur ce guide intéressant et vénérable. Au bout d'une heure et demie, le vieillard descendit la montagne. Lindal aussi termina sa promenade, ils ne se séparèrent qu'à l'entrée du village. Le lendemain, à la même heure, il gravit la montagne, et il y trouva Landri avec plaisir, mais en même temps, avec un sentiment douloureux : son âge lui rappeloit le bon Thibaut, ce vieillard pour lequel il avoit une si tendre vénération, et dont le souvenir, ainsi que celui de Mélidor, lui perçoit l'âme. Landri lui fit faire une promenade nouvelle et ravissante ; mais sans s'approcher de lui et sans lui dire un seul mot. Les jours suivans se passèrent de même. Cette conduite singulière plaisoit à Lindal ; chaque jour il s'attachoit davantage à cet ami muet, ce guide mystérieux, qui partageoit ses peines sans les connoître, et qui devenoit son confident sans lui parler. Il trouvoit, dans ses promenades, quelques distractions à ses profonds chagrins. Plus d'une fois il eut envie de rompre le silence ; mais après les premiers momens d'un grand malheur, une sorte d'orgueil, ou du moins un peu d'obstination, se mêle presque toujours aux douleurs légitimes ; on se croit obligé de soutenir ses résolutions, et même les plus déraisonnables.

Lindal , quoiqu'attiré vers ce vieillard , ne vouloit rien rabattre de sa misanthropie ; il n'étoit que disposé à ne pas rejeter entièrement de nouvelles avances.

Un jour le vieillard le conduisit auprès d'une fontaine entourée de rochers et de sapins ; le vieillard s'assit au bord de la fontaine , et au bout de quelques minutes , il ôta son grand chapeau , ce qu'il n'avoit pas encore fait , et portant ses mains à sa chevelure blanche , il parut la tirer avec effort : « Que faites-vous donc là ? demanda Lindal étonné. — Une confidence », répondit Landri. En disant ces paroles , il arrache de sa tête une perruque , et laisse voir de beaux cheveux bruns ; en même temps il prend de l'eau dans le creux de sa main , et la jetant sur son visage qu'il essuie avec son mouchoir , il découvre aux yeux étonnés de Lindal , la figure intéressante d'un beau jeune homme. « Que vois-je ! s'écria Lindal... — Un ami de votre âge , inquiet , agité , qu'une affaire malheureuse , un enlèvement force à se cacher. — Un enlèvement !... — C'est mon épouse que j'ai enlevée , celle qui me fut promise par sa mère.... Voulez-vous entendre mon histoire ? — Volontiers , je suis sûr d'avance qu'elle m'intéressera vivement. Mais n'attendez pas de moi la même

confiance, mes peines sont si déchirantes, que la révélation en est impossible ; cependant je sais que consentir à recevoir votre secret, c'est vous promettre de l'amitié, et je prends cet engagement sans effort. — Il suffit, vous allez connoître ma situation ; mais comme on pourroit ici nous surprendre, je dois auparavant reprendre mon costume ». A ces mots il remit sa perruque, son chapeau, et tirant de sa poche des crayons, il se sillonna le visage, en se regardant dans la fontaine ; quand cette toilette fut terminée, il prit la parole en ces termes :

« Le ciel ne m'a fait ni pour être père de la
 » Trappe, ni pour aller m'ensevelir au fond
 » des déserts ; car la solitude m'est insupportable, et le silence m'étouffe. Les échos des
 » rochers sont de froids confidens, ils ne m'ont
 » jamais fait une seule réponse consolante. Enfin
 » je trouve donc à qui parler, et j'en ai un tel
 » besoin, que, si je m'en croyois, je parlerois
 » au moins jusqu'à la nuit ; mais je saurai me
 » renfermer dans de justes bornes : je vous
 » promets une narration rapide, j'espère que
 » nous reviendrons sur les détails.

» J'aime éperdûment, depuis deux ans, une
 » jeune personne, fille unique d'une riche
 » créole, veuve d'un négociant de Saint-Malo ;

» ce dernier en mourant laissa des affaires en
» mauvais état; sa veuve paya tout, elle resta
» avec une fortune considérable encore, et elle
» vint à Paris pour y achever l'éducation de
» sa fille. Pour moi, fils d'un avocat ruiné de
» la ville de Nantes, je ne pouvois prétendre
» à la main d'une jeune personne, belle, riche
» et remplie de talens. Parfaitement accueilli
» par sa mère, je cachai long-temps mon
» amour; mais cette mère clairvoyante péné-
» tra mon secret, elle connut bientôt que sa
» fille partageoit mes sentimens; elle examina
» en silence notre conduite, elle en fut con-
» tente, et elle résolut au fond du cœur de
» sacrifier toutes vues ambitieuses au bonheur
» de sa fille. Je cédois, sans espérance, au
» plaisir de voir tous les jours celle que j'ai-
» mois, décidé à me retirer pour jamais aussitôt
» qu'il seroit question pour elle d'un ma-
» riage. Elle peignoit les fleurs en miniature
» dans le plus haut point de perfection. Elle
» inventa une chose qui donna un nouveau
» prix aux petits tableaux qu'elle faisoit pour
» sa mère... Elle imagina d'adapter aux fleurs
» l'idée qu'on avoit eu déjà de former des noms
» et des phrases avec des pierres... ». Ici Linda
se troubla, et poussa un profond soupir, il se

rappeloit le funeste anneau ! cependant il n'interrompit pas son ami qui, de son côté, ne suspendit point sa narration.

« Ce genre de peinture, poursuivit-il, devint
 » charmant sous le pinceau le plus ingénieux.
 » Un jour sa mère me montrant une nouvelle
 » guirlande que venoit de finir sa fille par son
 » ordre, me dit de lire le mot qu'elle traçoit :
 » quelle fut mon émotion en lisant mon propre
 » nom ! Alors cette excellente mère mit le com-
 » ble à ma joie en m'annonçant qu'elle me
 » destinoit sa fille. Mais, hélas ! mon bonheur
 » fut de courte durée ; cette femme intéres-
 » sante, devenue pour moi une seconde mère
 » et une bienfaitrice, fut tout à coup attaquée
 » d'une maladie violente qui l'enleva en peu
 » de jours. La veille de sa mort, sentant sa fin
 » s'approcher, eïle traça à la hâte quelques li-
 » gnes, par lesquelles elle enjoignoit au futur
 » tuteur de sa fille, quel qu'il fût, de me la
 » donner pour épouse, et elle finissoit par ces
 » mots : *telle est ma dernière volonté et mon*
 » *vœu le plus cher.* Elle signa cet écrit qu'elle
 » remit en notre présence à son beau-frère,
 » un vieux procureur retiré des affaires (mais
 » non de la chicane), et frère de feu son mari.
 » Aussitôt après sa mort, le procureur se fit

» nommer tuteur de sa nièce, et sans perdre
» un instant il l'emmena dans sa maison de
» campagne, à quelques lieues de Paris; je
» restai tristement à Paris, pénétré de la plus
» vive douleur de la perte que je venois de
» faire, mais sans aucune inquiétude sur mon
» amour, croyant que rien au monde ne pour-
» roit le traverser.

» Au bout de quinze jours, le tuteur, pressé
» par sa nièce, me fit inviter à l'aller voir, mais
» en déclarant qu'il ne pouvoit que m'offrir
» à dîner, et qu'il n'avoit point de logement
» à me donner. J'y allai. Cette première en-
» trevue avec sa pupille, depuis notre mal-
» heur, fut de part et d'autre très-silencieuse;
» nous pleurâmes, et nous ne parlâmes que de
» nos regrets. Je m'aperçus seulement après
» le dîner que le procureur et sa femme avoient
» grande envie de me voir partir, ce qui ne
» m'empêcha pas de rester jusqu'à la nuit.
» Comme je me disposois à m'en aller, la porte
» s'ouvrit, et je vis paroître un grand garçon
» de dix-neuf ans, d'une figure burlesque,
» qui entra d'un air dégagé et joyeux, et qui
» s'arrêta tout court en m'apercevant; c'étoit
» le fils unique de la maison, qu'on avoit en-
» voyé dîner dehors, pour le soustraire à ma

» vue, et qui, après avoir fini son cours de
» droit à Strasbourg, étoit revenu chez ses
» parens depuis douze jours. Son air stupéfait
» à mon aspect, l'embarras visible du procu-
» reur et de sa femme, le désir qu'ils avoient
» montré de me voir partir, furent des traits
» de lumière qui me firent connoître les des-
» seins de la famille..... Cependant le rival
» que je découvrois ne me paroissoit pas re-
» doutable!..... C'est un niais d'une espèce
» toute particulière ; il est à la fois empha-
» tique et grossier, trivial et boursoufflé ; mais
» son emphase n'est que dans ses discours, son
» ton paroît toujours naturel. On trouve en
» lui un mélange surprenant de sottise, d'es-
» piéglerie, de crédulité, d'astuce, de fausseté,
» d'apparente bonhomie ; il ne dit rien qui
» ne soit déplacé, mais il a dans toute sa per-
» sonne quelque chose de si original, qu'il
» est aussi amusant que ridicule : dépourvu
» de pénétration comme d'esprit, il ne manque
» nullement d'invention et de ruse quand il
» s'agit de tromper ; il est facile de le berner
» sans qu'il s'en aperçoive ; il ne l'est pas
» moins de devenir sa dupe, car on ne peut
» s'empêcher de prendre ce niais espiègle et
» sentimental pour le meilleur enfant du monde.

» Rien ne favorise la fourberie comme la bêtise, c'est une chose que ne savent pas assez les gens d'esprit; la sécurité que leur inspirent les sots leur est souvent bien funeste.

» Mon rival, après un moment d'immobilité, prenant son parti, s'avança vers moi, me fit une profonde révérence, en me disant que *sa cousine* lui avoit beaucoup parlé de moi, et qu'il étoit ravi *de faire ma connaissance*. Son père se hâta d'interrompre ce beau compliment : André, dit-il, n'arrêtez point Monsieur, qui veut s'en aller; il est tard..... N'importe, repris-je, en me remettant sur ma chaise, je serai charmé, de mon côté, de causer avec mon futur cousin. A ces mots, *le cousin* sourit malicieusement en regardant le procureur; ce pendant il entra en conversation; au bout d'une demi-heure, je me levai, et je pris congé de la famille.

» Nous étions convenus, le procureur et moi, que je ne recevrais la main de sa pupille que dans sept mois, c'est-à-dire, lorsque son deuil seroit fini. Je compris qu'il espérait que, durant cet espace de temps, il pourroit changer les dispositions de sa nièce;

» mais j'étois si parfaitement sûr de son cœur,
 » je connoissois si bien, d'ailleurs, son respect
 » pour les volontés de sa mère; le cousin étoit
 » si niais et si ridicule, qu'il me parut impos-
 » sible de pouvoir raisonnablement conce-
 » voir la moindre inquiétude. Le lendemain,
 » je retournai chez le procureur, seulement
 » en visite, après le dîner; on prenoit le café
 » dans le jardin: je m'y rendis. André m'ac-
 » cueillit fort gaîment, je le pris sous le bras,
 » et je l'emmenai à l'écart dans un coin du
 » jardin; quand nous fûmes seuls: M. André,
 » lui dis-je, vous n'ignorez pas quel lien sacré
 » m'unit à votre cousine? — Monsieur, ré-
 » pondit-il, je sais que feu ma tante, en
 » mourant, a sacrifié sa famille..... — Com-
 » ment, sacrifié? — Oui, Monsieur,
 » car naturellement elle auroit dû destiner sa
 » fille à celui qui la connoît depuis l'enfance,
 » à un cousin dès le berceau..... — *Cousin*
 » *dès le berceau* est un beau titre, cependant
 » vous n'êtes point aimé..... — Pas encore,
 » mais cela peut venir d'ici à six mois; vous
 » avez l'amour pour vous; moi, j'ai le cri du
 » sang, et il seroit possible..... — Écoutez,
 » M. André, dites à vos parens que je suis fer-
 » mement décidé à ne pas reculer d'un jour

» l'époque fixée pour mon union avec votre
» cousine. Si alors elle me déclare qu'elle vous
» préfère, je me retirerai sur-le-champ, sans
» bruit, sans éclat, et même sans colère ; et
» jusqu'à ce moment, je vous permets de dé-
» ployer avec elle tous vos moyens de séduc-
» tion, je ne le trouverai point mauvais. Ah !
» Monsieur ; s'écria André, avec enthousiasme,
» en frappant dans ses mains ; voilà un procédé
» admirable ; nous serons comme deux loyaux
» chevaliers ; il y aura entre nous, une fran-
» chise, une émulation..... J'interrompis ces
» louanges pour l'engager à rejoindre la fa-
» mille. Nous rencontrâmes en chemin le pro-
» cureur, qui nous cherchoit : il étoit, je crois,
» un peu inquiet de mon tête à tête avec son
» fils, et sa joie fut extrême en nous voyant
» de si bonne intelligence. Aussitôt que nous
» eûmes rejoint sa mère et sa cousine, André
» disparut en courant ; il revint un moment
» après, tenant un verre à liqueur plein d'a-
» nisette ; qu'il m'offrit avec cordialité, en
» m'assurant que c'étoit de *la véritable ani-*
» *sette de Bordeaux*. Ces attentions *déli-*
» *cates* se soutinrent constamment ; en même
» temps, André ne contraignit plus sa galan-
» terie pour sa cousine, malgré la manière

» sèche et dédaigneuse dont il étoit reçu. Il ne
» nous importunoit point, car il n'hésitoit ja-
» mais à me céder sa place, et même à s'éloi-
» gner dès que je paroissois le désirer. Cette
» plaisante rivalité n'étoit pour moi qu'un
» amusement; je n'en prévoyois pas les suites
» sérieuses et si funestes pour moi!..... Le
» procureur me traitoit mieux chaque jour, et
» souvent même il se moquoit, en ma pré-
» sence, des prétentions de son fils; enfin, il
» ne négligeoit rien pour me maintenir dans
» la plus parfaite sécurité. Tous les matins j'en-
» voyois des fleurs à sa pupille. Mais, d'après
» son invention, qui n'étoit encore connue que
» de nous, j'arrangeois ces fleurs de manière
» à former des phrases. C'étoient des guir-
» landes ou des couronnes dont elle ornoit sa
» chambre, en les posant sur de la mousse hu-
» mide, et qui lui servoient, disoit-elle, de mo-
» dèles, parce qu'elle les copioit en miniature.
» Ainsi, aux yeux de ses parens, ce don n'a-
» voit rien de singulier. Trois rangs de fleurs
» composoient ces offrandes mystérieuses, de
» sorte qu'elles pouvoient exprimer beaucoup
» de choses.
» André, voyant combien ces guirlandes
» étoient agréables à sa cousine; me de-

» manda un jour si je serois fâché qu'il lui en
» offrit aussi. Point du tout, répondis-je, et
» même je dirai à ma bouquetière d'en com-
» poser aussi pour vous dans le genre des
» miennes. A ces mots, André se récria sur ma
» générosité, et sur ma conduite *chevale-*
» *resque*, et je lui promis qu'il auroit le len-
» demain une superbe guirlande.

» J'exigeai de sa cousine qu'elle consentît
» à recevoir ce nouvel hommage, parce que
» c'étoit un moyen de plus pour moi de lui
» exprimer mes sentimens, et je trouvai d'ail-
» leurs qu'il seroit plaisant de faire ainsi mon
» rival porteur de moqueries faites sur lui, ou
» des assurances de mon amour.

» J'allai bien vite chez la bouquetière, pour
» la prévenir, et il fut convenu entr'elle et moi,
» qu'à jamais je composerois toutes les cou-
» ronnes et les guirlandes qu'elle vendroit à
» M. André. Celle-ci ne me coûta pas un grand
» effort d'imagination, mais elle exprimoit une
» incontestable vérité. L'arrangement des fleurs
» formoit ces paroles : *Voyez comme je suis*
» *sot* ! André porta d'un air triomphant cette
» guirlande à sa cousine, qui, malgré sa tristesse
» habituelle, ne put s'empêcher de sourire en
» examinant ces fleurs : André regarda ce sou-

» rire comme une victoire; le reste du jour sa
» gaîté fut sans bornes. J'inventoïis tous les
» matins pour lui des phrases de ce genre; les
» fleurs étoient toujours reçues avec le même
» plaisir, et l'espiègle André jouissoit en secret
» de la jalousie concentrée qu'il me supposoit.
» Cinq mois s'écoulèrent ainsi; mais cette
» situation changea tout à coup. La femme du
» procureur se mit au lit et feignit d'être ma-
» lade; sous ce prétexte, la maison me fut
» entièrement interdite. Le procureur me dit
» que sa femme, n'étant pas en état de se
» trouver avec sa pupille, la décence ne me
» permettoit plus de venir dans la maison
» jusqu'au mariage; il ajouta que je n'avois
» plus que deux mois à attendre, que d'ailleurs
» ce temps seroit vraisemblablement abrégé
» par la convalescence de sa femme. Comme
» je croyois cette maladie très-réelle, je me
» soumis, et je me consolai en envoyant tou-
» jours des fleurs comme de coutume. Une
» femme de chambre de confiance m'appor-
» toit souvent des lettres, et se chargeoit de
» mes réponses.
» Cependant la tante ne se rétablissoit point.
» Dans ces entrefaites, le tuteur fit un voyage
» avec son fils, et sa pupille trouva le moyen

» d'aller deux fois chez une voisine , amie de
» feu sa mère , et averti par la femme de
» chambre , je me rendis chez cette amie , et
» je la vis là , deux fois.

» Le tuteur revint , et quelques jours après ,
» quel fut mon étonnement et ma colère ,
» lorsque la femme de chambre , venant un
» matin me voir , me dit en pleurant que le
» procureur , sans nulle explication , venoit de
» la renvoyer ! Elle ajouta que sa maîtresse étoit
» véritablement prisonnière , et elle me donna
» de sa part un billet écrit précipitamment avec
» un crayon , et qui contenoit ce qui suit :

« J'ai découvert un complot abominable que
» l'on croit que j'ignore : mon indigne tuteur
» doit m'emmener dans six jours (samedi pro-
» chain) à Brest , de là s'embarquer pour Saint-
» Domingue , et me conduire dans mon habi-
» tation , sous prétexte d'y arranger mes af-
» faires. Je suis sûre que cet homme affreux
» a brûlé le billet qui contenoit les dernières
» volontés de ma malheureuse mère..... Quel
» sera notre recours ! il ne m'est plus possible
» de vous écrire..... oh ! sauvez-moi , ou je suis
» perdue !... ». Après la lecture de ce billet , ma
» fureur fut égale à ma surprise : je sentis que

» le testament étant anéanti, je n'obtiendrois
» rien par les voies judiciaires, du moins
» jusqu'à la majorité de la jeune personne. Je
» me décidai sur-le-champ. Mes fleurs étoient
» soustraites depuis quelques jours, on disoit
» que je n'en envoyois plus; mais il me restoit
» une ressource et un moyen de correspon-
» dance, dans la galanterie du perfide André,
» qui donnoit toujours des fleurs. J'allai aussitôt
» composer une guirlande et une couronne,
» qui disoient que je serois le surlendemain
» à la petite porte du jardin, et qui demandoient
» à l'infortunée pupille, au nom d'une mère adorée,
» de s'y trouver à minuit. André, avec ses grâces ordinaires,
» porta ces fleurs à sa cousine, qui sut parfaitement
» dissimuler, ayant l'air d'ignorer entièrement
» ce qui se tramoit : elle le pria de lui donner
» le lendemain deux guirlandes et deux couronnes,
» parce que, poursuivit-elle, j'en ai absolument
» besoin, pour un projet que je veux exécuter.
» André crut qu'il s'agissoit d'un tableau, et charmé
» de cette nouvelle faveur, il partit sans délai,
» pour aller commander ce qu'elle désiroit;
» la bouquetière me fit avertir; et dans cette
» grande quantité de fleurs, il me fut aisé d'achever
» d'expliquer

» mon dessein , qui étoit de conduire ma maî-
» tresse chez l'amie de sa mère.

. » Je trouvai un grand soulagement , au mi-
» lieu de ma colère et de mes inquiétudes ,
» à me représenter *le cousin* ainsi surchargé
» de mes commissions , tout couvert de cou-
» ronnées et de guirlandes , s'offrant en cour-
» quérant aux yeux de sa cousine , et dépo-
» sant galamment toutes ces fleurs à ses pieds!

» L'enlèvement s'exécuta sans obstacle ; je
» conduisis sur-le-champ la tremblante pupille
» chez la voisine , amie de sa mère ; mais là ,
» j'appris avec douleur qu'elle étoit partie
» pour une terre éloignée de Paris. Je ne l'a-
» vois pas prévenue de mon projet , craignant
» qu'elle ne désapprouvât un enlèvement ; mais
» j'étois certain que la chose faite , elle ne re-
» fuseroit pas un asile à sa jeune amie. Je
» n'hésitai point à partir sans délai pour cette
» terre , où nous fûmes reçus avec toute la
» tendresse imaginable. Notre amie nous dit
» qu'elle se chargeoit d'arranger cette affaire ;
» mais elle m'ordonna d'aller aux eaux dans les
» provinces méridionales , et de m'y tenir bien
» caché , jusqu'à ce que tout fût pacifié. Depuis
» cette époque , je n'ai reçu que des nouvelles
» alarmantes. Le procureur ne s'aperçut de

» l'évasion de sa pupille que sept heures après
» sa fuite ; il perdit encore beaucoup de temps
» à la chercher inutilement à Paris ; enfin ,
» il se décida à porter sa plainte en justice
» contre moi , comme ravisseur de sa nièce
» et de sa pupille : cette dernière fut déposée
» par notre amie dans un couvent, où la loi
» lui assuroit un refuge inviolable jusqu'à la
» décision du procès. Cela fait, notre amie
» vint à Paris, pour nous défendre elle-même.
» Elle somma le procureur de produire l'écrit
» de sa belle-sœur, par lequel elle ordonnoit
» de m'unir à sa fille ; l'indigne procureur,
» non - seulement nie avoir reçu eet écrit ,
» mais il soutient que sa belle - sœur avoit
» toujours destiné sa fille à son cousin. Il
» ajoute que , depuis la mort de sa mère ,
» la jeune personne consentant à ce ma-
» riage , avoit reçu d'André , en qualité de
» futur époux , les fleurs qu'il est d'usage
» de donner dans ces occasions. Enfin , l'af-
» faire prend la plus mauvaise tournure :
» voilà les dernières nouvelles , elles m'accu-
» bleroient, si , en même temps , je n'avois
» pas reçu une lettre de notre amie, qui me
» mande que je dois être tranquille, et qu'elle
» me promet un triomphe complet sur mes

» lâches ennemis ; mais , malgré ma confiance
» en elle , je crains qu'elle ne s'abuse ; car je
» ne conçois pas comment , avec la scélératesse
» du procureur , tout ceci pourroit se terminer
» heureusement ».

Landri termina là son récit , qui intéressa beaucoup Lindal : ce dernier se douta bien , par le soin qu'il avoit eu de ne nommer personne dans sa narration , qu'il étoit aux eaux sous un nom supposé , précaution bien simple dans sa situation. L'intimité s'établissant véritablement entr'eux , Landri , sans être questionné , voulut confier son vrai nom ; Lindal lui ferma la bouche , en lui avançant qu'il portoit aussi un nom d'emprunt , et déclarant positivement qu'il s'étoit promis de ne jamais dire le sien , que cette confiance l'obligerait à manquer à sa résolution , et qu'ainsi ce secret révélé seroit une violence. Landri se tut , mais à regret ; il se consola par l'espérance que bientôt il pourroit renoncer à tout mystère.

Un jour Landri ne suivit point son ami sur les montagnes , parce qu'il attendoit des lettres intéressantes : un orage violent et de la pluie forcèrent Lindal à quitter les montagnes plutôt que de coutume : au bas de la montagne , il trouva presque tous les malades des eaux , qui

couroient en tumulte pour aller se réfugier dans une espèce de baraque de bois, située près de ce lieu. Tout à coup Landri, toujours dans son costume de vieillard, et qui alloit chercher Lindal, fendit la foule pour l'atteindre, le prit par le bras, en lui disant : Mon ami, je triomphe en effet ; une lettre m'apprend que notre amie avoit reçu un écrit semblable à celui qui fut remis par la mère mourante à l'indigne procureur ; j'ai envoyé chercher des chevaux de poste ; je partirai dans deux heures.... Comme il disoit ces mots, la pluie et la grêle redoublèrent avec une telle impétuosité, que l'on ne pouvoit plus penser qu'à se mettre à l'abri : les deux amis se précipitèrent dans la baraque avec tous les buveurs d'eaux. La baraque, quoique grande, étoit excessivement sombre, et cette obscurité, jointe à celle d'un ciel couvert de nuages, permettoit à peine d'y distinguer foiblement les objets. Mon ami, dit tout bas Landri, pour nous désennuyer ici, je veux faire un beau coup de théâtre ; et aussitôt, élevant la voix et s'adressant à la comtesse : Madame, lui dit-il, aimez vous la musique ? Cette question inattendue surprit beaucoup, surtout faite par un homme qu'on n'avoit jamais entendu parler.

Ah ! répondit la comtesse, pourroit-on avec une âme sensible ne pas aimer passionnément la musique ! Mais, poursuivit-elle en montrant le président, voilà un véritable amateur de musique. Oui, reprit le président, et j'ai le droit d'être difficile ; j'ai beaucoup voyagé, et j'ai entendu successivement, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, tous les artistes du premier ordre ; par exemple, en chant, j'ai entendu Pacherotti, Marchesi, Créscentini ; madame Todi dans son beau temps, et tout nouvellement madame Grassini..... Après ces talens si parfaits, ce qui m'a causé le plus d'étonnement, c'est un jeune homme..... Eh bien ! Monsieur, interrompit Landri, voulez-vous m'entendre aussi ? Cette proposition fit éclater de rire toute l'assemblée. En vérité, Monsieur, dit le président, lorsqu'à votre âge on a cette gaiété-là, on ne devoit pas être aussi sauvage. Je ne plaisante point, repartit Landri ; si vous le permettez, je vais vous faire entendre un superbe *cantabile*. Alors Landri se mit à chanter avec une voix délicieuse, une expression touchante et la meilleure méthode..... La surprise et le charme que l'on trouvoit à l'entendre rendirent l'assemblée immobile. Le seul Lindal éprouvoit une sensation inexprimable. Un pressentiment con-

fus lui causoit le plus violent battement de cœur..... Quand Landri eut achevé son *cantabile*, le président se leva avec enthousiasme : Que signifie ceci ? s'écria-t-il ; je vous déclare qu'il n'y a que le jeune homme dont je voulois vous parler tout à l'heure, le jeune Vilmore, qui puisse chanter ainsi.... C'étoit en effet Vilmore, qui répondit aussitôt : Vous ne vous trompez point, Monsieur, et Vilmore lui-même vous remercie d'une indulgence exprimée avec tant de bonté.... Et modeste avec un tel talent ! reprit le président en s'avancant pour embrasser Vilmore.... Mais il s'en trouva séparé par Lindal, qui, hors de lui, saisit le bras de Vilmore, en disant d'une voix étouffée : Suivez-moi.... Vilmore, surpris, se laisse entraîner par son ami; ils sortent précipitamment de la baraque, et malgré la pluie qui continuoit toujours, ils traversent en silence, avec une vitesse extrême, une grande place et deux rues ; ils arrivent enfin à la maison de Vilmore. Ils entrent ; Vilmore ouvre la porte de sa chambre, la referme. Lindal, éperdu, tombe sur une chaise, et Vilmore, les bras croisés sur sa poitrine, le regarde tranquillement, en disant : Mon ami, êtes-vous devenu fou ?....

Je suis Lindal, gendre de Mélidor, répondit

Lindal en regardant fixement Vilmore. Eh bien ! reprit froidement Vilmore, qu'est-ce que cela m'apprend ? — Emma est ma femme, la connoissez-vous ? — Je l'ai rencontrée deux fois chez madame d'Herbain.... — Il faut m'expliquer pourquoi j'ai trouvé dans son sac à ouvrage un anneau émaillé, dont les fleurs formoient votre nom. — Ma foi, je n'en sais rien ; en vous contant mon histoire, je vous ai parlé de cet anneau que je fis faire pour ma bien-aimée Rose, de l'aveu de sa mère ; ... une méprise de sacs, un quiproquo, enfin un hasard a pu faire tomber cet anneau dans les mains de votre femme. — O dieu ! s'écria Lindal, serois-je assez heureux pour connoître clairement dans cette explication que je suis le plus coupable et le plus insensé de tous les hommes ? — Voilà un beau souhait ! dit Vilmore en riant. — Achevez de grâce, achevez de me répondre. — Tout simplement vous croyez que j'ai donné cet anneau à votre femme, vous ne l'avez donc pas ouvert ? — Comment ! il s'ouvre ? — Assurément ; et il renferme le nom de Rose et le mien avec ces mots : *Unis à jamais*. J'avois donné à Rose cet anneau quelques jours avant la mort de sa mère ; deux ou trois mois après, elle cassa le ressort du secret, et me le rendit pour le

faire raccommoder ; la dernière fois que je la vis chez madame d'Herbain , j'avois sur moi l'anneau raccommodé. Rose portoit à son bras un petit sac de basin blanc ; voulant lui causer la surprise de trouver cet anneau quand elle seroit de retour chez son tuteur , je le glissai furtivement dans son sac , sans qu'elle s'en aperçût , un moment avant le dîner. J'avois enveloppé l'anneau dans un billet qui lui demandoit un moyen de nous revoir , parce que son tuteur revenoit le lendemain.... Je n'ai pas revu Rose depuis , ne doutant pas qu'elle n'eût reçu cet anneau. Je n'en ai fait nulle mention dans le peu de lettres que j'eus la possibilité de lui écrire , avant le renvoi de sa femme de chambre.... Grand dieu ! s'écria Lindal , tout est éclairci : Emma , après le dîner , aura pris le sac de Rose !... Ah ! mon ami , poursuivit-il en se jetant au cou de Vilmore. — Votre ami ! je devrois ne plus l'être.... Après avoir entendu mon histoire , après m'avoir promis votre amitié , vous avez pu.... — N'excuserez-vous pas un malheureux qui , depuis quatre mois , n'est plus à lui-même.... — Allons , mon ami , partons ensemble pour Paris , j'ai des chevaux de poste tout prêts , partons ensemble. A ces mots , les deux amis s'embrassèrent tendre-

ment ; ensuite après avoir donné à la hâte les derniers ordres pour leur départ , ils montèrent dans la chaise de poste de Vilmore , et ils prirent avec transport la route de Paris. La joie de Lindal n'étoit pas sans mélange ; les regrets, les remords , la crainte affreuse d'avoir perdu le cœur d'Emma l'empoisonnoient cruellement. Vilmore lui conta avec détail le dénouement de son aventure : comme on l'a dit , la mère de Rose avoit envoyé à son amie absente, madame d'Herbain, un écrit, dans lequel cette bonne mère désignoit Vilmore pour son gendre ; elle disoit de plus dans cet écrit qu'elle en donnoit un semblable à son beau-frère , et elle prioit son amie de ne point parler du sien, si le procureur , dépositaire de sa dernière volonté, se conduisoit avec droiture. Madame d'Herbain en effet garda le silence ; mais lorsqu'elle vit la mauvaise foi du procureur , elle laissa engager le procès, afin de le confondre juridiquement. Au moment du jugement, elle produisit l'écrit de son amie ; le procureur fut unanimement condamné à supporter tous les frais de la procédure , et à payer des *dommages et intérêts*, qui l'eussent ruiné , si par la suite Vilmore n'avoit eu la générosité de les lui remettre.

Le voyage fait avec une extrême rapidité, parut également long aux deux amis. Enfin, arrivés à Paris, ils se hâtèrent de se séparer, pour voler où leur cœur les appeloit. Allez, mon ami, dit Vilmore à Lindal, qu'il voyoit tremblant et éperdu; allez, ne craignez rien; une épouse vertueuse pardonne toujours.

Lindal courut chez Mélidor, il apprit qu'Emma et sa tante venoient de partir pour Mongéron, où elles alloient attendre Mélidor qui devoit revenir d'Angleterre sous peu de jours. Aussitôt Lindal part et se rend mystérieusement à Mongéron, voulant d'abord entretenir Marthe en particulier. La bonne tante fut transportée de joie en le revoyant; elle assura que l'inconsolable et douce Emma oublieroit toutes ses peines en le retrouvant, mais qu'il falloit la préparer à son bonheur, afin qu'elle n'éprouvât pas un saisissement funeste.

Marthe conta à Lindal qu'elle avoit rendu à madame d'Herbain, depuis son retour à Paris, le sac et l'anneau de Rose; elle ajouta que la méprise s'étoit faite d'une manière très-simple. Emma et Rose ayant posé sur le même canapé leurs sacs, l'un tomba sous un oreiller; la première s'empara de celui qui étoit en vue;

l'autre, cherchant le sien, trouva celui qui ne lui appartenait pas, et l'emporta.

Cette conversation entre Marthe et Lindal fut longue, il étoit tard; Emma, depuis son malheur, menant le genre de vie d'une recluse, étoit déjà couchée; le lendemain étoit le jour de sa fête; Lindal et Marthe concertèrent ensemble un projet dont l'exécution n'offroit qu'une seule difficulté; la discrétion de Marthe; cependant, comme le projet lui parut *romanesque*, elle promit le secret, et le garda.

Le lendemain au soir, on illumina un bosquet, et l'on en décora l'intérieur d'une seule guirlande de fleurs d'une longueur immense, qui en entourait toute l'enceinte; alors Marthe, d'un air de triomphe, entraîna Emma dans ce bosquet. « Ah! ma tante, s'écria la triste Emma en y entrant, comment pouvez-vous imaginer de célébrer ma fête? ne savez-vous pas qu'il n'en est plus pour moi? — Je suis sûre que celle-ci vous plaira; regardez ces fleurs! — Je les déteste! — Cela vous paroît commun, eh bien! point du tout, c'est une invention très-ingénieuse; ces fleurs sont disposées comme celles de l'anneau de Vilmore. — Grand Dieu! quel souvenir affreux me rappelez-vous! — Séchez vos pleurs, et lisez. —

Ah ! laissez-moi ». A ces mots , Emma , baignée de larmes , voulut fuir ; Marthe la retint par sa robe. « Emma , reprit-elle , lisez , je vous en conjure , j'ai mes raisons. — Comment ? — Lisez , mon Emma , je vais vous aider ; commençons par cette églantine ». Alors Marthe , indiquant chaque fleur avec une petite baguette , lut tout haut ces paroles : *Emma , soyez généreuse , le fidèle et coupable Lindal implore son pardon.* — Dieu ! s'écria Emma avec transport ! est-il possible ?... Lindal ! où est-il ?... A vos pieds , chère Emma ! dit une voix qui pénétra jusqu'au fond du cœur d'Emma ; et au même instant Lindal écartant les branches touffues et fleuries d'un lilas , derrière lequel il étoit caché , s'élança vers Emma , et vint tomber à ses genoux.... La joie de ces deux jeunes époux fut aussi touchante que leur tendresse naturelle étoit vive et pure. La bonne Marthe la partagea , quoiqu'elle ne pût s'empêcher de reprocher à Lindal d'avoir un peu *brusqué le dénoûment.*

Mélidor revint ; on lui conta tous les malheurs qu'on avoit éprouvés. Comme il retrouvoit ses enfans en parfaite intelligence , il ne fut frappé dans ce récit que de l'invention des fleurs. « Vous pouvez , dit-il à Lindal , tirer parti

de ce nouveau langage ; une guirlande de fleurs pourra quelquefois , dans un tableau , en expliquer le sujet , et même avec des figures , surtout dans des pastorales ; cela vaudroit mieux que les légendes que l'on mettoit jadis dans la bouche des personnages. Enfin , il est possible de placer ainsi , dans un tableau de fleurs , une déclaration , une devise ingénieuse , et même de jolis vers ».

Lindal reprit , avec le bonheur , le goût de son art ; il se fit une grande réputation ; Vilmore épousa Rose , qui devint l'amie la plus chère d'Emma. On ne trouvoit point dans cette petite société , les titres , les richesses immenses et le faste qu'on envie ; mais on y voyoit la réunion de tout ce qui peut faire le bonheur et le charme de la vie , des vertus , des mœurs pures , de grands talens , l'amour légitime et l'amitié.

F I N.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

- A**BÉCÉDAIRE, ou *Herbe aux enfans*, 219.
Abricotier, 102.
Acajou, 103.
Acanthe, 191, 245.
Aché, 199, 231.
Achéménis, 274.
Agaric de chêne, 19.
Agrimonium eupatorium, 228.
Alcana, 216.
Amandier, 60.
Amaranthe, 221.
Anémone, 178.
Anet, 196.
Angolan, 111.
Angrec, ou *fleur de princesse*, 226.
Anis étoilé, 150.
Ans-joli-maravara, 227.
Aphytaeor, 220.
Arbre qui porte l'encens, 48; — d'où découle la myrrhe, 50; — de sang de dragon, 55; — topoo, 109; — aux nids d'oiseaux, *ibid.*; — pontique, 114; — historique, 116; — d'Hagedorn et de Klops-tock, *ibid.*; — de J. J. Rousseau, 117; — des fées, 119; — ondetaba, ou du soleil, 121; — merveilleux, 125.
Arbres, 1; — fruitiers, 55; — fabuleux, 112.
Arbustes, 128, 148.
Archourou, 31.
Areck, 103.
Armoise, 188.
Asperges, 264.
Asphodèle, 222.
Assa-foetida, 93.
Avertissement, j.
Avoine, 214.
Avoine de sable, 193.
Aubépine, 142.
Baaras, ou *herbe d'or*, 275.
Balais fleuris, 190.
Balawa, 19.
Bamban, 149.
Bambou, *ibid.*
Bananier, 59.
Bancal, 110.
Baumier, 22.
Bétel, 103.
Blé, 205.
Boabab, 3.
Bois de lumière, 216.
Bon-Henri, 229.
Borametz, ou *agneau tartare*, 218.

- Botrys*, ou *Botrytis*, 217. *Ebénier*, 108.
Bouleau, 218. *Ellébore*, 270.
Bouquets de fleurs, 237. *Elymus arenarius*, 193.
Buisson ardent, 141. *Epetit*, 150.
Buisson d'épines de Tyn-
dium, 147. *Escopés*, 110.
Caféier, *ibid.* *Euphorbe*, 228.
Calebassier, 103. *Férule*, 191.
Candou, 111. *Fèves*, 262.
Cèdre du Liban, 1. *Figuier*, 73; — d'Adam,
59.
Cerisier, 94. *Fleurs et plantes des*
champs, 153; — funé-
Cestreau, 150. raires, 221; — portant
Champ, 111. les noms de personnages
Chanvre, 214. qui ont existé, 227; —
Chardon, 195. de moisissure et de tan-
Chasse-bosse, ou *corneille*,
228. née, 255.
Chêne, 9, 230. FLEURS (LES), ou LES AR-
Chervi, ou *girole*, 267. TISTES, Nouvelle, 285.
Chou, *ibid.* *Foin*, 245.
Cignë, 196. *Fraises*, 268.
Citronnier, 92. *Frêne*, 52.
Citrouille, 268. *Fruits et légumes*, 261.
Cocotier, 104. *Fruits et végétaux d'or*,
Codila-para, 111. de métaux, de pierres,
Coignassier, 100. 279.
Colletia, 230. *Gazon*, 251.
Cornouiller, 101. *Genêt*, 193.
Coudrier. (V. *Noisetier*.) *Genévrier*, 141.
Couronne impériale, 188. *Germandrée*, ou *chamé-*
Couronnes de fleurs, *feuil-*
les, et *graminées*, 230. *dris*, 219.
Cresson, 196. *Gérosle royal*, 105.
Croton, 223. *Graminées*, 203, 230.
Cuscuté, 226. *Grenadier*, 88.
Cyprès, 31, 221. *Gui de chêne*, 224.
Cytise, 152. *Guirlandes de fleurs*, 259.
Danniwartach, 219. *Héliotrope*, 183.
Daun, 150. *Herbe sardonis*, 200.
Ded, 151. *Hêtre*, 54.
Dictame de Crète, 191. *Holm*, 110.
Hysope, 183.

- Hyvouraché*, 110.
If, 41.
Iris, 188.
Ivraie, 208.
Jardins fameux, 271.
Jacinthe, 176.
Jasmin, 174.
Jaune d'œuf, 111.
Joncs, 202.
Jonquille, 174.
Lacoca, 220.
Laitue, 264.
Laurier, 26, 245.
Lentilles, 261.
Leucophile, 277.
Lerado, 125.
Lierre en arbre, 44; —
terrestre, 46.
Lis, 167.
Lotus en arbre, 51.
Maïs, ou *blé de Turquie*,
 216.
Mancenillier, 54.
Mandragore, 181.
Marguerite, 168, 228.
Mauve, 222.
Mélèze, 22.
Métilot, 188.
Melon, 269.
Ménianthe, 192.
Monsonia, 229.
Morilles, 266.
Mûrier, 90.
Muscadier, 106.
Myrte, 42.
Nez-coupé, ou *faux pista-*
chier, 143.
Noisetier, 96.
Noyer, 95.
Nuchtly, 83.
Oeillet, 168, 187.
Olivier, 62.
Oranger, 91.
Orge, 214.
Orme, 37.
Ormeau, 221.
Paille, 213.
Paliure, ou *épine de Christ*,
 141.
Palmier, 7.
Papyrus, 200.
Pavot, 186, 198.
Perce-neige, 189.
Perséa, 107.
Persil, 196.
Peuplier, 20.
Picha-mal, 220.
Pied d'alouette, 178.
Pin, 35.
Plantain, 220.
Plante linaire, 251.
Plante-ver, ou *mouche*
végétante, 275.
Plantes parasites, 224; —
pétrifiées, 272; — *fabu-*
leuses, 274.
Platane, 4.
Poirier, 58; — *de la Nou-*
velle-Espagne, 108.
Pommier, 55.
Prunier, 95.
Randia, 229.
Réglisse, 215.
Renoncule, 179.
Résines, 22.
Riz, 215.
Romarin, 222.
Ronce, 193.
Roses, 153.
Roseau, 202, 264.
Rue, 163, 195.
Sagmen, 199.

<i>Saint - Edem , ou nez-cou-</i>	<i>Teti-potes-iba , 276.</i>
<i>pé , 143.</i>	<i>Thé , 146.</i>
<i>Saldits , 148.</i>	<i>Théombrotion , 277.</i>
<i>Sassafras , 143.</i>	<i>Tilleul , 25.</i>
<i>Saule , 23.</i>	<i>Tribule aquatique , ou châ-</i>
<i>Sceau de Salomon , 227.</i>	<i>taigne d'eau , 219.</i>
<i>Scille marine , 200.</i>	<i>Troène , 217.</i>
<i>Sela , 217.</i>	<i>Truffes , 265.</i>
<i>Sensitive , 169.</i>	<i>Tubéreuse , 175.</i>
<i>Souci , 185.</i>	<i>Tulipe , 179.</i>
<i>Sureau , 148.</i>	<i>Veronia tristiflora¹ , 230.</i>
<i>Sycomore , 8.</i>	<i>Verveine , 185.</i>
<i>Tabac , 200.</i>	<i>Vesicaria , 276.</i>
<i>Térébinthe , 148.</i>	<i>Vigne , 128.</i>
<i>Tête de dragon , ou cata-</i>	<i>Violette , 168 , 170.</i>
<i>leptique , 218.</i>	<i>Yerva canieni , 214.</i>

ERRATA.

Page 54, ligne 24, car jamais la nature, lisez : car la nature.

Page 68, ligne 12, Dania et Auxérie, lisez : Damia et Auxésie.

Page 72, ligne 6, Gafaret, lisez : Gafarel.

Page 77, ligne 12, que ses pères se promenoient, lisez : que son père se promenoit.

